

# L'encyclie des secrets de l'éternité ... par Guy Le Fèvre de La Boderie

Le Fèvre de La Boderie, Guy (1541-1598). L'encyclie des secrets de l'éternité ... par Guy Le Fèvre de La Boderie. 1570.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

Y 1730

22 551.

22 125

516

L'ENCYCLIE  
DES SECRETS DE  
L'ETERNITE.

A TRESHAVLT ET TRES-  
*Illustre Prince Monseigneur le Duc*  
*d'Alençon frere du Roy tres-chrestien*  
CHARLES neuvieme.

PAR GUY LE FÈVRE DE  
LA BODERIE.



EN ANVERS,  
De l'imprimerie de Christophe Plantin,  
Imprimeur du Roy Catholique.

AVEC PRIVILEGE.

*WLD*

ÆTATIS SVÆ AN. XXX.



דמות הזאת אשר אחת שלוש שמות חופאת יחד  
כמו נפש ועם רוח נשמה היא בגוף אחר  
וה ראשון שמו דוד בעבריים השר ושר  
וה שני שמו אור־פה בגוונים יחיד ושר  
שלישי הוא שמו ורגיל ברומיים שלוש זומר  
והוא ורגיל ראשית עושה ותוך אור־פה דוד גומר

3

# A D V E R T I S S E M E N T

A V L E C T E V R .



V feras par aduventure émerueillé, Lecteur debonnaire, qui m'a peu mouuoir d'entreprendre à traiter l'argument que ie me suis proposé au discours de ce Liure; tant pour la difficulté du subiet qui requiert vn esprit de profonde recherche, & poly & consommé aus plus hautes disciplines, que mesmement par ce qu'il peut sembler estre chose inutile, voire, pourra dire quelcun, plustost nuysible que profitable, de vouloir disputer de Dieu en l'une & l'autre part: attendu qu'il n'est croyable, qu'en vn si docte siecle, il se trouue des esprits tant dénaturez, & aueugles, qu'ils osent r'appeller en doute vn tant certain & stable fondement. Par ainsi ie me seray trauaillé en vain de vouloir par raison prouuer vne chose de tous connue & confessée. Que s'il s'en trouue d'aduenture quelques vns qui au secret de leur coeur recelent vne si detestable & pernicieuse opinion, ou bien la communiquent seulement à leurs plus familiers amis, il est à craindre que n'ayant pas appuyé d'assez fermes colonnes la grandeur d'vn tel bastiment, ie leur foye plustost cause de ruine & scandale, que d'edification. A quoy ie respon, qu'il y a plus de quinze ans passez, qu'à mon grand regret i'ay esté fait certain, que sous semblance humaine il se trouuoit de tels monstrueus esprits, qui osoyent pleinement denier & Dieu & sa Prouidence, & renoyent pour resolu entre eus que toutes choses al-

A 2      loyent

loyent à l'adventure. Et furent bien aucuns d'entre eus, (les noms desquels ie desire estre soubmergez au profond oubly, ainsi que leurs corps sont enseuelis en la terre) si temerairement impudens que de m'en tenir propos, & me voyant en ma premiere adolescence, me proposoyent des doutes touchant la Creation du Monde: que faisoit Dieu avant icelle, ou il estoit, ou lon pourroit assigner le lieu des Enfers, & telles autres questions vaines & curieuses. A quoy voyans que ie ne prestoye l'oreille comme ils eussent desiré, ainçois tout iune que i'estoye, ne pouvoye escouter telles demandes sans rider le front, rabbatre le sourcy, & par tels signes leur faire paroistre mon mécontentemét, se desisterent de plus m'en parler, & moy de les hanter du tout, ce que paravant ie faisoye, pour quelque respect d'érudition dont ils estoient indignemét ornez. Deslors ie fus eguillonné d'embrasser estroitement & autant que mon aage pouuoit porter, l'estude de la philosophie; ne me proposant autre fin presque en tout le discours des disciplines que gloutement ie deuorois, sinon de rechercher tout ce qui faisoit à la preuue naturelle des Articles de nostre Foy, & de reconnoistre de plus en plus la Toute-puissance, Sageffe, & Bonté de l'Éstant eternal par la consideration de ses Oeuures admirables. Quelques ans apres ie m'enhardy de mettre la main à la plume, & rapporter à l'usage de la société humaine, les principaus poins que i'auois appris tant par continuelle meditation, que mesme par la lecture des bons Autheurs. Et en ce douz & delectable traual ie m'employay si obstinement, que ie paruins à la fin du septieme Cercle de ce  
présent

present Oeuure auant que ie feusse paruenü au troisieme septenaire de mon aage. Depuis pour l'estude des langues i'entremis quelques ans auant que parfaire le Cercle huitieme. Lequel parfait, ie laisse vn assez long temps reposer le tout, attendant qu'avec l'aage & la continuatiõ de mes estudes ie me peusse former le iugement pour reuoir le tout avec diligence, auant que imprudemment le commettre à la censure des hommes doctes, & depuis en veüe publique. Iusques à tant que l'an cinq cens soixante huit, Monseigneur le Duc d'Allençon, auquel aucuns de ses gentils-hommes en auoyent porté assez honorable témoignage, me commanda luy dedier, & sous l'adueu de son nom tutelaire le faire imprimer. Or sçay-ie bien que la grandeur du suiet, & l'importance de la dispute, requiert le labour & diligence non seulement d'un homme, mais de plusieurs, voire des plus ingenieus & solidement doctes que lon puisse trouuer, tant s'en faut que ie m'estime suffisant d'y auoir satisfait selon mon deuoir, & son merite. Toutesfois ie me promets tant de ta candeur & debonnaireté, bien-veillant Lecteur, qu'en matiere si sublime & profonde dispute, tu m'excuseras, si ie n'ay assez heureusement & selon tõ desir & le mien, forgé, soulde, poly, & affiné les Aneaus de ceste Encyclie: attendu qu'aus entreprinsees haultes & difficiles souuent la bonne volonté a esté louée, encor que les efforts n'ayent en tout succedé. Si esperay-ie nauoir proposé aucune question, à laquelle ie n'aye assez pertinemment satisfait ( soit ce mot dict en toute modestie.) Et combien que i'aye prins le masque & le manteau de l'incredule curieus pour mieus

iouer son rolle, si osay-je dire que comme le fil de  
 l'oeure m'a cōduit ie n'ay laissé obiection aucune  
 dond ie me sois peu souuenir, laquelle ie n'aye  
 essayé de dissouldre par plus fort argument, &  
 ayant, comme on dict, la pelotte en la main, ne  
 m'en suis point pourtant fait plus beau ieu. De  
 sorte que i'ay ferme esperance de n'estre à aucun  
 occasion d'achopement; & pour le moins si la le-  
 cture de cest Oeuure ne satisfaiēt aus curieus &  
 obstinez en leur damnable erreur, ie me persuade  
 qu'elle ne les laissera point plus douteus, & que  
 les bons & fidelles Chrestiens en pourront estre  
 aucunement plus confermez en la verité de no-  
 stre Religiō, quoy qu'aus nourrissons de l'Eglise ca-  
 tholique l'authorité des liures sacrez doyue suffire  
 quāt aus articles de nostre Foy. Mais par ce qu'en  
 telle cōfusion & melange de sectes & heresies qui  
 de nostre temps se sont eleuées en toute l'Europe,  
 se nourrit secrettement celle qui est le comble de  
 toutes les autres, & qui fait profession de ne rien  
 croire, ie veus dire des Athées; ie m'attens que ie  
 n'auray du tout inutilement entrepris ce labeur.  
 Car quand il ne seruiroit qu'a retenir vne Ame  
 seule, qu'elle ne se laissast glisser & couler en telle  
 opinion depraüée, encor iugeray-je mon temps  
 bien employé. Je ne veus omettre de t'aduertir,  
 Lecteur, que ie n'allegue en cest Oeuure aucun  
 autheur, par ce que ie scay que telle maniere de  
 gens à qui i'ay affaire, reiectent & se moquent de  
 toute authorité, demandans à chasque mot rai-  
 son, de laquelle ils n'ont pas vne once; & par ce  
 aussi

aussi que telles allegations ne conuiennent pas au vers comme à la prose. D'aduantage tu pourras trouuer en cest Oeuure quelques poins tirez du sacraire de la philosophie principalement Platonique: comme de l'Ame du Mōde, des Intelligences mouuātes les Sféres, de l'Harmonie des Cieus, & autres semblables; Lesquels ie ne veus ni entens estre autrement receus de moy, que comme l'Eglise Romaine & vniuerselle en aura déterminé, au iugement de laquelle i'ay soumis & soumets non seulement le present Oeuure, mais aussi tous autres miens escripts que par cy apres ie pourroye mettre en lumiere, voire tous mes dictz & actions; estant deüement assure que hors icelle il n'y a point de salut, & qu'entre ses mains sont les clefs de toute verité, par ce quelle est regie du S. Esprit qui en est le soursion inépuisable. Mon intention estoit & est encore, si Dieu est propice à mes desseings, de poursuyure l'autre partie de cest Oeuure, & comme en l'entresuite & liaison des causes ie suis monté iusques à la premiere; ainsi à mon retour deuydant le mesme fil i'auoye deliberé de comprendre & encercler tous les articles de nostre vraye persuasion & Foy chrestienne, commençant de la sacre-saincte & adorable Trinité, (la figure & symbole de laquelle i'espere demonstrier en toutes les natures tant intellectuelles que sensibles) & ainsi cōsequemment des autres. Je ne doute point que le present traité ne semble à plusieurs obscur & difficile, tant pour la sublimité de l'argument, que mesmes d'autant qu'il est

en vers, & que ie me suis parforcé d'estre bref, ne voullant toucher que les principaus poins, & comme le secret de chasque chose proposée; ayant neantmoins tousiours ce but deuant les yeus, de rendre mon stile le plus clair & aisé qu'il m'a esté possible. Car ie n'eu iamais desir d'escrire aus mors, mais aus viuans, & de profiter au peuple de France, à laquelle ie doy les premiers fruits de mes estudes. I'ay adiousté apres les huit Cercles, vn Recueil de vers, en partie leus & presentez à Mond. Seigneur le Duc d'Allençon frere du Tres-Chrestien Roy de France Charles neuvième, & en partie s'adressants à autres Princes & à personnes honorables & vertueuses. Reste seulement, Lecteur debonnaire, qu'il te plaise recevoir le tout d'aussi bonne volonté, comme ie te le presente, & si tu y trouues quelque chose de bon dont tu puisses faire ton proffit, en rendre la gloire & l'honneur au Pere des lumieres duquel tout bien procede: si au contraire tu y trouues des imperfections, ie te pry me les imputer: toutesfois avec telle modestie, qu'il te souuiene tousiours, & que moy qui ay escrit, suis homme, & que toy qui liras, n'as rien d'estrage de l'humanité. Adieu amy Lecteur.

---

## A SON LIVRE.

*Pren les ailes d'un Aigle, & reuolant en France,  
Mon Liure, va trouuer ton César & le mien;  
Et t'ouurant deuant lui avec vn dous maintien  
Fay lui au lieu de moy treshumble reuerence.*

*S'il te void d'un bon oeil, comme jay esperance,  
Ne doute par après ayant vn tel soustien  
De te monstrier à tous: mais sur tout entretien  
Ceus-la qui ayment Dieu, & vy en aßeurance.*

*Si le Méchant te pince, & te tourne en risée,  
Croy que son mépris rend ta Muse plus prisee:  
Dy à tous hardiment, de cela ie t'auoue,  
Qu'à nul des deuanciers ta forme tu ne dois  
Ni modernes, ni vieus, laid ou beau que tu sois:  
Mais l'honneur en est deu au seul Dieu que ie loue.*

## CHANT EN FORME D'ÉPI-

STRE DEDICATOIRE SUR

l'Encyclie des Secrets de l'Eternité, à Tres-hault &  
Tres-illustre Prince Monseigneur le Duc d'Alençon  
frere du Roy Tres-chrestien CHARLES neuvième.



*E grand Monde, ô grand Duc, est com-  
me vne mer large*

*Pleine de meint escueil, meint banc &  
meint rocher,*

*En laquelle souuent on void faire nau-  
frage,*

*Quand les vents sont emeus, au nauire & nocher;*

*Et où mesme celuy qui veult fuir la rage*

*De Scylle monstrueuse, & creint d'en approcher,*

*D'un autre vent poussé singlant à toute bride*

*Se va precipiter au gouffre de Carybde.*

*Ores nous le voyons, depuis que la tempeste*

*A esté excitée en ceste region,*

*Et que l'Aquilonaire a lasché de sa teste*

*(D'Eole l'anre ouuert) des vents la Legion:*

*Plusieurs pour euitter la monstrueuse beste*

*Qui on nomme Opinion en la Religion,*

*D'un vent contraire empains en ceste mer sublime,*

*Sont de l'Impieté deuallez en l'Abisme.*

*Plusieurs fins & rusez, ainsi comme il leur semble,*

*Du saint Ordre voyans les hommes vicieus,*

*L'Ordre & desordonnez ils ont meslez ensemble;*

*Et pour ne se monstrer plus superstitieus,*

*Méchants ils ont osé, le referant ie tremble,*

*Attenter derechef d'escalader les cieus,*

*Et faire guerre à Dieu d'une main sacrilege,*

*Pour abollir son nom, & l'oster de son siege.*

*Mais*

Mais quoy que leur forfait, & leur audace infame  
 Ait effacé en eus son Image & splendeur,  
 Si sentent-ils tousiours vn remors en leur ame,  
 Et ne peuuent chasser sa creinte & sa grandeur:  
 Ains le Demon vengeur comme vn vautour entame,  
 Béque, & ronge leur coeur renaissant à douleur,  
 Et les poindra tousiours de sa griffe cruelle,  
 Quoy qu'ils cherchent la mort, leur Ame est immortelle.

Plusieurs autres y a dont la nauire errante  
 A la mercy des flots na point encor hurté  
 A la Credulité, qui de tout ignorante  
 Croid ausy tost le fauls comme la Verité;  
 Et ne fest eschouée en l'arene courante,  
 Ni submergée au fonds de toute impieté:  
 Mais çà & là vagant sous Capricorne & Cancre,  
 Ne peut trouuer le port pour y ficher son ancre.

Moy donc qui ay esté sur ceste Mer mondaine  
 Agité quelque temps de souflemens diuers,  
 Et maintefois frappé d'une tremeur soudaine  
 De perdre à tout iamais le iour de l'Vniuers,  
 Et de viure tousiours, m'estant la vie à haine,  
 D'une eternelle nuit ayans les yeus couuers:

Ores ayant ancré au port ma nef entiere,  
 N'ay-je pas, Monseigneur, de m'estouir matiere?

Donc étant arriué apres si grand tourmente  
 Au salutaire port iadis tant désiré,  
 Et contemplant de loing meint autre qui lamente  
 De voir son mast rompu, son cordage tiré,  
 Encores qu'a seuré ie me repose & chomme,  
 Si aurois-ie regret de voir perir vn homme.

Ie suis homme, & n'ay rien d'humanité estrange,  
 Et pour ce ie veus bien luy monstrier les sentiers  
 Qu'en la Mer i'ay tenus, & quand ie serois Ange,

Je les luy monstrerois mieus, & plus volontiers:  
 Mais comme homme ie suis, tout humain ie me range,  
 De l'amener à bord, luy, & sa nef entiers;  
 Sur vne haute tour luy éclairant d'un Fare  
 De peur que la tempeste en la mer ne l'egare.

Sus en voz Gallions Gaullois sauuez de l'onde  
 Prenez coeur de rechef, quoy que soyez poufsez  
 Des quatre vents soufflants aus quatre pars du monde:  
 Car quand le feu & l'eau se seroyent courroucez,  
 La Terre, & des Enfers la rage plus profonde,  
 Soyez tousiours constans, ne vous esbahissez;  
 Sy vous auez recours au fils de la Pucelle,  
 Vous ne perirez point vogans en sa Nacelle.

Non non il ne dort pas, quoy qu'on en vueille dire,  
 Hors d'avec les méchants les siens veult assembler,  
 C'est luy qui le celeste & l'inferral Empire  
 S'il ueut d'un seul clin d'oeil pourra faire trembler:  
 Si donc le vent depit à plain gosier soupire,  
 En ce trouble pourtant ne deuez vous troubler;  
 Car visiez vous le ciel se mesler à la terre,  
 Encor sauueroit-il le vaisseau de saint Pierre.

Rabbaissez vostre coeur, & ne perdez courage,  
 Tournez voz yeus vers luy, presentez luy vos voeux,  
 A l'instant vous verrez accoyser c'est orage,  
 Et le ciel tout seram & beau rire a vos yeus:  
 Et la Loy qu'il donna à nostre parentage,  
 Il nous la gardera pour nous & nos nepueus,  
 Plus belle la tirant dehors de ceste braise,  
 Comme l'or est plus beau tiré de la fournaise.

Singlez de ce costé, retournez a la poupe,  
 Voyez la Tramontane, & ne vous fourvoyez,  
 Ensuinez le chemin de ceste grande troupe  
 Tous de rouge vestus, qua ce port vous voyez:

Ce sont

Ce sont ceus qui iamais ne beurent à la coupe  
 Du vin de la paillardie, & qui ont nettoyez  
 Leurs habits dans le Sang de l'Agneau pur & monde,  
 Qui a tué la Mort, mourant pour tout le monde.

Ce sont ceus-là qui ont sur vne mer de verre  
 Meslée avec le feu, en constance ramé,  
 Et contre l'Ourque infect vaillans ont fait la guerre,  
 L'ont defait & vaincu, & d'un courage armé,  
 Effacé son pourtrait creint par toute la Terre,  
 Et le nombre graué de son nom reclamé:  
 Sur harpes en triomfe ils sonnent le Cantique  
 De Moyse & de l'Agneau sur tous siecles antique.

O que tes œuvres sont & grands & admirables  
 (Disent ils en liesse) ô Seigneur Tout-puissant,  
 Combien iustes & droits sont tes sentiers louables  
 Roy des Saints bien heureux ! qui n'ira fremissant  
 De creinte dessous toy, & en chants memorables  
 Qui ne celebrera ton haut nom florissant?  
 Car tout seul tu es bon, & toutes gens en bande  
 Viendront pour adorer ta grandeur troissois grande.

Sus donc ramez deça, voyez le stable Pole,  
 Venez venez surgir au terroir des viuans,  
 Le parle a vous Chrestiens qui auez la parole  
 De l'Vn, du Vray, du Bon, que vous allez suiuanz,  
 Et laquelle vous sert de Quadran & Bouffolle  
 Pour regler vostre cours au milieu de tous vents:  
 Le sang des vrais Martyrs vous remerque la voye  
 Que vous deuez frayer, pour iouyr de la ioye.

S'il se leue sur vous quelque brouée obscure  
 Qui l'œil de la Pensée empesche dessous soy  
 Voir l'Estoille du Nort, qu'il ne s'en donne cure,  
 Puis quil porte avec luy l'Eguille de la Foy,  
 Car il ne peut long temps errer à l'auenture.

Quelle

Quelle ne la luy monstre ainsi qu'avec le doy,  
 D'autant qu'elle est frottée avec la calamite,  
 Toufiours le ferme Pole elle fuit & imite.

Et si vous rencontrez maintenant des Coursaires  
 Qui vous viennent piller en vostre Gallion,  
 Ne vous separez point pour tous ces aduersaires:  
 Ie voy d'eus en bref temps tomber vn million  
 Sous CHARLES DE VALOIS, & l'Aîné de  
 ses freres:

Mais ce Iune qui porte vne peau de Lion,  
 C'est L'HERCVLE-FRANCOIS, dont la masse &  
 & l'espée

En destruyra cent fois plus que ne feist Pompée.

Aus Liber-  
 tins & de-  
 uoyez.

Mais vous que ie voy-là dans vne Nef persée  
 Flotter à l'abandon d'une voile à tout vent,  
 Encor que vous pensiez confuse & renuersée  
 Et la Mer, & le Ciel, vous allez deceuant  
 Et vous & vostre Nef, par vous bouleuersée:  
 Mais le Ciel & la Mer par ordre vont mouuant.  
 Comme sans gouuernail vostre Nef vagabonde,  
 Ne va sans gouuerneur la Gallere du Monde.

Comme celuy qui part du riuage immobile  
 Dans vn Nauire assis singlant en haute mer,  
 Tant plus deuers le port il fiche l'œil debille,  
 Plus il le void fuir, & son vaisseau chommer:  
 Ainsi quand vostre Nef deça delà brandille,  
 Le monde vous voyez pesle mesle abismer;  
 Et touteffois le port toufiours demeure ferme,  
 Et le Monde ordonné n'outrepasse son terme.

Donc afin que plustost vous puissiez terre prendre,  
 Et fermes vous ancrer, tournez de la Raison  
 Le Rouet esclarcy, & faites bas descendre  
 (Deuydant du cordeau toute la liaison.)

Là

Là sonde iusque au fons, tant que puissiez entendre  
 Combien profonde est l'eau & en quelle saison  
 Vous pourrez arriuer à la cause Premiere,  
 Et au port de Salut contempler la lumiere.

Caltez les voiles bas, ostez aus vents la prise,  
 Montez dessus la proue, & au Ciel azuré  
 Mirez du grand Moteur la providence assise,  
 Sous qui les Astres font tout leur bal mesuré  
 Par vn art sans hasard par entreprise aprise:  
 Et lors voyant les Cieux d'un regard asseuré,  
 Vous n'estimerez plus le Monde sans Pilote,  
 Non plus que sans patron, de naufs vne grand flotte.

Mais dites, ie vous pry comment ce peult-il faire  
 Que voyant vn Tableau bien depeint & orné,  
 Ou vn iuste quadran, vne horloge, vne Sphère  
 D'un mouuement égal, & en soy retourné,  
 Vous disiez que sans art homme n'a peu pourtraire  
 Vn si riche Tableau, ni estre ainsi borné.  
 Le quadran sans compas, ni l'horloge ou la Boule  
 Se mouuoir sans vn pois qui par art monte & coule.

Toutefois contemplant du Monde le bel ordre,  
 Qui contient tous ces arts & tous leurs artisans,  
 Vous osez impudens ou mesconnoistre ou mordre  
 Du Moteur le conseil, aueugles médisans;  
 Et ne voyez vous point que l'on ne pourroit tordre  
 Ces cerclés encerclés par mouuemens diuisans  
 Sans vne grand Raison; veu que pour les entendre,  
 Il nous faut tout l'Esprit & la Raison estendre?

Que si quelcun auoit porté en l'Amerique,  
 Ou dedans le Peru aus Barbares tous nus,  
 Vn si bel instrument que la Boule Sphérique  
 Qu'Archimede iuuenta, où estoient reconnus  
 Les mouuemens reglez de ceste grand fabrique,

Où Phebus, & Phebé, & les cinq tant connus  
Faisoyent leurs tours diuers par mesure bornée,  
Comme ils les font au Ciel chasque nuit & iournée.

Qui seroit cestuy là tant grossier & barbare  
Qui dist que sans Raison eust peu estre parfait  
Vn Globè tant esquis, vn instrument si rare,  
Quoy quil n'en entendist les regles ni l'effet?  
Et comment est-ce donc que vostre sens s'égare,  
Quoy que vous n'entendiez par quel ordre se fait  
De ce monde le cours, de penser plus habile  
Archimede que Dieu à qui tout est possible?

Archimede pourra deffous la grand ceinture  
Absent faire marcher sans erreur les Errans,  
Et Dieu ne pourra pas present en la Nature  
Mener les sept flambeaus vn chacun en ses rangs;  
Ains vous croirez plustost que par cas d'auenture  
Que par conseil diuin ils vont ainsi courans?  
O trop barbare gent, trop auengle & brutalle,  
Dignes à tout iamais viure en l'horreur nuitalle.

Encor si vous nauiez non plus l'ame voilée  
Que ceus la-du Bresil, vn iour vous pourriez voir;  
Car quand premierement deffus la mer sallée  
Le nauire vogant peurent apercevoir  
D'Americ Florentin, en l'obsure vallée  
Ou ils estoient cachez ne scachans concevoir  
Ce qu'ils voyoyent de loing, d'un oeuillade esperdue  
Ils suiuyent ceste Nef par eus non entendue.

Et disoyent à part soy: Qu'elle chose nouvelle  
Qui se roule sur l'eau avec vn si grand bruit?  
Les ondes deuant soy el tourne peste peste,  
Leuant des tourbillons qu'apres elle destruit:  
Elle rase les flots, & delaisse apres elle  
Vn sentier escumeus qui blanchissant la suit.

Puis

Puis oyans le canon tonner espouventable  
Pensoyent ouyr & veir quelque forme de Diable.

Mais quoy que vous voyez du Monde la grand Arche  
Sans cesse se mouvoir d'un ordre tant réglé,  
Inconstans vous pensez qu'inconstamment il marche,  
Ee l'oeil de la Pensée avez tant auéglé,  
Que vous n'amisez point le Patron & Monarche  
Qui tourne comme il veut son vaisseau égallé:  
Et ne pensez oyans les esclats du tonnerre,  
Bon ne mauvais Esprit au ciel ni en la terre.

Pource me direz vous qu'à contempler la danse  
Du monde nous auons les yeus acoustuméz,  
Nous ne remarquons point aucune Prouidence  
Au leuer & coucher des Astres alluméz,  
Et plus nous n'admirons leur branle ni cadence,  
Tousiours d'un mesme pas finis & consomméz:  
Voire la nouveauté, non la grandeur des choses,  
Vous feroit rechercher les causes y encloses.

Non ce n'est pas cela, ô troupeau d'Epicure,  
Il ne faut sur ce point que vous vous escusez,  
Mais du Palais du ciel vous n'avez soing ni cure,  
Au palais de la bouche estans tous amusez;  
Donc si plus qu'un hibou n'avez la veüe obscure,  
En terre baissez-la, ne soyez tant rusez,  
Que pour tromper le temps & vos ennuys extremes,  
Seuls vous soyez trompez du temps & de vousmesmes.

Montez au haut du mast, & que vostre oeil cõtèmples  
Autant que le rayon en peut estre estendu,  
Le globe de la terre, au milieu du grand Temple  
D'un si bon contrepois, dedans l'air suspendu,  
Auecques l'Ocean qui d'un canal si ample  
Couure la plus grand part du centre descendu,  
Puis me dites qui c'est qui la terre compasse,

B

Et

*Et met borne à la Mer qu'onc elle n'outrepasse?*

*Voyez de ce costé la Terre tapissée  
D'herbes, & d'arbrisseaus, & de tant belles fleurs:  
Quel Tableau est tant beau, quelle tente licée  
Pourroit estre émaillée avec tant de couleurs?  
Voyez-la d'autre part touffue & herissée  
De si verdes forestz, & de fruitiers meilleurs;  
Voyez d'espics crestéz blondoyer les campagnes,  
Et oyez les sapins sifler sur les montaignes.*

*Voyez meint val ombreus, meinte claire fontaine,  
Tant de fleuves qui font tant de tours, & replis,  
Tant de prez verdoyans dessous l'aure sereine,  
Tant d'antres encauez, tant de rochers emplis,  
Tant de metal caché en mine souterraine,  
Le Plomb, l'Erain, le Fer, l'Or, l'Argent accomplis,  
Tant de Marbre madré, tant d'Albastre, & Porfire,  
Qui pour bastir palais & temples doit suffire.*

*Puis voyez formiller tant de bestes farouches,  
Les vnes au desers, les autres par troupeaus  
Plus espais & serréz que les esseins des mouches,  
Tachetéz, mouchetéz, & de diuerses peaus,  
Les aucunes broutans aus taillis & aus fouches,  
Et les autres paisans par les herbus coupeaus;  
Et toutesfois voyez qu'une chacune en somme  
Ou bien reuere ou creind la presence de l'homme.*

*Et quelle est la beauté de la Mer colorée,  
D'Isles, de Mops, de Rocs distinguée en meins lieux?  
Quelle est l'amenité de la riuue, & orée,  
La plaisance des ports tant agreable aus yeus?  
Puis voyez comme elle est de vaisseaus decorée  
Chargés d'Or, de Ioyaus, & parfuns precieus:  
Comme la Terre on void reluire en villes belles.  
La Mer on void aussi reluire en carauelles.*

*Mais*

Mais qui pourroit conter les especes diuerses  
Des poissons écaillez, & des monstres qui vont  
Ronflans & resoufflans dessus les ondes perses,  
Les vnes de costé, les autres de droit front,  
Les vnes sur le ventre, & les autres reuerses,  
Ballenes, Fouches, Thins, & le Daulfin si prompt?  
Dessus lesquels paroist plus grand le Fysitere,  
Comme sur les troupeaus l'Elefant solitaire.

Leuez les yeux a mont, & au prochain espace  
Voyez l'air distingué du Iour & de la Nuit,  
En haut le delié, bas le gros a prins place,  
En nuës il s'amaße & puis en vent il bruit:  
Puis degoutant en pluye il rend la terre grassé,  
Oid, & void avec nous, avec nous fuit, & suit:  
Auecques nous il parle, & porte nos parolles  
Qu'il multiplie en soy en cent mille carolles.

Voyez combien d'Oyseaus, & de diuers plumages  
Il contient & soustient, & quil fait retentir  
De fredons decoupés, & de plaisans ramages;  
Considerez comment il nous fait tant sentir  
De soüefues odeurs, & voir diuers Images:  
Voyez oyseaus planer, aucuns s'apesantir  
Et raser les estangs, & l'Aigle tant connue  
D'oeil percer le Soleil, & des ailes la nue.

Maintenant suinez-la, & allez recognoistre  
Dans vn char Etheré l'enclos, & le pourpris  
Du celeste manoir, du grand & large cloistre,  
Tenant dedans son Corps tout autre corps compris;  
Et voyez le seul-oeil du Soleil apparoiſtre  
Sur les Lampes du Ciel, & tous ces feus épris  
D'une telle splendeur, que ie ne trouue exemple  
A qui l'acomparer en la rondeur du temple.

Quoy qu'il ne semble pas plus grand qu'une rondelle,

Si excède-il encor cent soiffante & six fois  
 La grandeur de la Terre, & va tout autour d'elle  
 Filant le siecle, l'an, l'heure, le iour, le mois:  
 Si tel ne le voyez, beaucoup moins son Modelle  
 Comprendre pourrés vous, qui est vnique en trois,  
 Qui n'a siecle, ni an, ni mois, ni iour, ni heure,  
 Mais son Eternité en vn seul point demeure.

Voyez tout droit sous luy ceste Lune argentée  
 Qui en l'obscure nuit fait renaistre le iour,  
 Regardez que sa course est tant diligentée  
 Qu'en moins de trente iours elle achue son tour:  
 Voyez qu'ell' darde en mer sa lumiere empruntée,  
 Le flot & le reflat luy causant sans seiour,  
 Puis me dites comment la grand Mer épanchée  
 Est en telle distance avec elle attachée.

Or elle est opposite, & de la terre l'ombre  
 Se vient entreposer entre elle, & le Soleil,  
 Dond'elle est eclipsée, & ores elle encombre  
 La terre d'en iouyr, & lui rend le pareil  
 Quand ioindre elle se vient par certain ordre, & nombre,  
 Et humer à longs traits la lueur du grand Oeil:  
 Ores elle est cornue, ores demye, & ores  
 Sa face est toute pleine, & puis décroist encores.

Si vous n'avez loysir d'employer vostre estude  
 A suiure les Errans, & si miens vous aymez  
 Errer aus voluptez sans grand sollicitude,  
 Que remarquer de Dieu les ceuvres estimez,  
 Si la tourbe vous plaist & non la solitude,  
 Ne permettez pourtant vos sens estre abismez  
 Tant qu'ils soyent abrutis, n'osans leuer la teste  
 De peur de voir le jour, vers la voute celeste.

Considerez vn peu par conseil, & prudence,  
 Si le sort incertain auroit si bien rangez

Les sept flambeaux tant beaux, & non la Prouidence,  
 Veux que si par entre eux ils estoient eschangez,  
 Impossible il seroit de mettre en euidence  
 Vn ordre mieus réglé, quoy que vous y songez;  
 Ainçois songez y bien, & je m'ose promettre  
 Que vous n'y trouuerez à oster, ni à mettre.

Premierement la Lune est des terres prochaine,  
 Dautant que ses rayons presidens aus humeurs  
 Elle lasche, & dissout des elemens la cheine,  
 Et seconde & empraind en terre les fruits meurs,  
 Et est ceste vertu aus hommes tant certaine,  
 Que mesme elle est connue aus rustiques semeurs  
 Espians le croissant pour ietter leur semence,  
 Afin qu'elle aus sillons en hume l'influence.

Deßus elle est Stilbon, sur lequele stincelle  
 L'Estoille des bergers, qui d'un ray lampegeant  
 Inspire aus animans vigueur qui est bien telle  
 Que ceus qui vont volant, cheminant, ou nageant,  
 Se sentent tous forcez de chercher leur femelle,  
 Tant vn auéglé feu leurs mouelles va rongeanz;  
 Et Nature pouruoit tousiours par ceste sorte  
 Que mort l'indiuidu, l'espece ne soit morte.

De puis de la clarté la Source inepuisée  
 Est comme au cœur du monde, où de tous les costéz,  
 Comme d'un bon archer qui a prins sa visée,  
 Et mille & mille traits penetrans sont jettez  
 Sans que la pointe en soit ni mouße ni brisée,  
 Ne qu'ils soyent d'avec l'arc separéz ou ostéz;  
 Et ainsi Apollon qui ses fleches élance,  
 Du grand Serpent Python tousiours darde la pance.

Les autres trois d'apres Mars, Iupiter, Saturne,  
 Tiennent si bien leur rang que changer ne se doit,  
 Car estant Mars bouillant, Saturne taciturne,

L'un ardent, & hastif, l'autre pesant, & froid,  
 Iupiter temperé ainsi comme d'une vrne  
 Esteint du feu de Mars, & regardant tout droit  
 Saturne dessus luy, de chaleur atiedie  
 Rechauffe & éclaircit sa face refroidie.

Et que diray-je plus? si des langues i auoye  
 Autant que de clous d'or luisent au Firmament,  
 Si ne pourrois-je pas atant trouuer la voye  
 De chanter du grand Dieu les œuvres dignement,  
 Et si tout l'Vniuers reduire ie scauoye  
 En vne seule vois, non assez fermement  
 Le pourrois entonner aus Citez supernelles,  
 De son Oeil tout-voyant les graces éternelles.

Ne doutez donc iamais voyant telle concorde  
 Qui secrette entretient le Monde en sa beauté,  
 Qu'il n'y ayt vn Patron qui manie & qui torde  
 L'ancre & le gouvernail selon sa volonté,  
 Et quoy que maintenant vous voyez la discorde  
 Pour la Religion, ou pour la Royauté,  
 Ne vous laissez aller comme vne giroüette  
 Qui sans aucun arrest à tout vent piroüette.

Mais pour tromper le temps lisez ie vous supplie  
 Et à vostre loysir deuuydez les discours  
 Qui comme en vn rouet sont en mon Encyclie  
 Enfillez, & cueillis en meins Cercles & tours;  
 Au lieu de sonde, vsez du fil que ie replie,  
 Et vous n'en trouuerez tous les replis si cours  
 (Comme i estime & croy) que le plomb de la sonde,  
 Ne vous monstre combien la grand Mer est profonde.

Ie me suis enhardy, Illustre & bien-né Prince,  
 Targué de vostre nom, de tels mots enhorter  
 Ceus que flotter ie voy en Gaule la prouince,  
 Dont le nom se peut bien a l'effect r'apporter:

Et

Et combien que ie sois de vos seruans le mince,  
 Si ay-je bien osé vous venir presenter  
 Mon seruice, & ma vie, & ce que ie vous offre,  
 L'un des plus chers ioyaus de l'escrin de mon coffre.  
 C'est d'un Liure ou Tableau, le plan & simulacre,  
 Dans lequel sont tracez les mysteres secrets  
 De l'alme Eternité, que comme chose sacre  
 Depouille des Hebrieus, des Latins, & des Grecs  
 A vostre Nom sacré ie dedie, & consacre,  
 Et par vn sacrement qui deuant, ni apres,  
 Ne sera violé sinon par la mort blesme,  
 Je voüe à Dieu, & vous, mes Muses, & moymesme.

Sous l'Hercule Gauloys ceste façon antique  
 De raisonner de Dieu, print son commencement,  
 Et des Druydes vieus qui auoyent la pratique  
 Du Monde, de Nature, & son aduancement,  
 Par les Méoniens de Gaule en Terre Attique  
 Fut portée, & y print vn grand accroissement,  
 Quand les lettres & ars ils y allerent vendre  
 Depuis attribuez à la mere d'Euandre.

En Grece les Romains les allerent apprendre,  
 Tirant la Monarchie, & les lettres chez eus,  
 Qu'ils ornerent si bien qu'égais ils peurent rendre  
 Leur Empire à la Terre, & leur courage aus Cieux,  
 Et ores nous deuons des Romains les reprendre  
 Et posseder le bien qui est de noz ayeus,  
 A fin que le sçauoir, de l'Empire couuercle,  
 Viene en Gaule avec vous finir le rond du Cercle.

Chez nous encor les Vers, & la Lyre estofée  
 Ont esté inuentez des Bardes anciens,  
 Deuant qu'on sçeust le nom de Linus, ni d'Orfée,  
 D'Eumolpe, ni d'Homere, & tels musiciens:  
 Ils ornoyent par leurs Chants des vainqueurs le trofée,

Louoyent le Vertueus, & les nobles faictz siens;  
 Au contraire ils chargeoint de honte & de diffame  
 L'homme d'un méchant cœur, & d'une méchante Ame.  
 Et tant furent en pris ces Poetes aus dous carmes,  
 Qu'au milieu de deus camps ia prests à s'attaquer,  
 Allora que la fureur ia ia bailloit les armes,  
 Que ia les dards volloyent, & que pour se choquer  
 On alloit chef baissé auengles aus alarmes;  
 Si les Bardes venoyent deuant à se parquer,  
 Vn chascun se taisoit, tous dressoyent les oreilles,  
 Mars cruel reuerant des Muses les merueilles.

Que voulust l'Eternel qui preside aus armées,  
 Donner tant de pouuoir à mes vers & à moy,  
 Que ie peusse apaiser les troupes animées  
 Qu'or à mon grand regret en la France ie voy  
 D'une rage & furie à la guerre allumées;  
 Et que tous deffous luy, sous son Roy, & sa Loy,  
 Nous peussions viure en pais; trompes, tabours, bôbardes  
 Cedans aus dous accords de la Lyre des Bardes,

Ceste Lyre où iamais les fables mensongeres  
 De ces faus Dieus Gregeois ie ne veus fredonner,  
 Ni les vaines chansons profanes & legeres  
 De l'impudique Amour, y faire resonner;  
 Ni plus renouueler les bourdes estrangeres:  
 Mais puisque le grand Dieu me la voulu donner,  
 Ie veus tant que viuray y entonner sa gloire,  
 Et de ses faictz parfaictz celebrer la memoire.

*Evues que de Seco*

— Dessus elle du Valce Prelat memorable  
 De qui ALCIDE HEVREVS vous feustes enseigné,  
 Y a chanté de Dieu double chant admirable  
 Où comme en vn Tableau le monde est designé:  
 Or ensuyuant les pas de ce chantre honorable,  
 Ce premier coup d'essay ie vous ay assigné,

*Qui*

Qui, s'il vous vient à gré, me donnera courage  
D'attenter cy apres quelque plus haut ouurage.

Le Pindare François sur la Lire a sept cordes  
Premier a r'animé les tons melodieus  
Des Grecs & des Romains, & en Hymnes & Odes  
Celebré les vertus des hommes & des Dieus:  
Mais ô grand Dieu c'est toy qui m'accordant accordes  
Sur mon Psalterion les secretz des Hébreus,  
Lesquels i'ay le premier d'entre tous noz Poëtes  
Ouuers, & découuers en rimes non muettes.

Guide-moy donc mon Dieu, fay que je ne m'égare  
De tes sentiers connus, & ainsi qu'on a veu  
En PIERRE DE RONSARD SE REDORER  
PINDARE,

Fay qu'en te connoissant, l'Vn premier i'aye élu,  
L'Vn je serue, l'Vn j'ayme, & de l'Vn sois auare:  
Soit avec son César FEV VERGILE pourueu,  
Et à L'ALCIDE HEVREVS que ma Lyre étofée  
Lui face ouyr à clair comme L'VN GVIDE ORFÈE.

Premier avec dis doigts sur dis cordes tendues  
I'ay fait ouyr dis vois que par dis Ciens tendus  
Phebus & les neuf Seurs, nous font estre entendues,  
Et premier tes dis Noms des Anges entendus  
En Cercles i'ay chanté, lors que sont descendues  
Dis Courtines sur nous de merueille éperdus;  
Entrez au Pavillon où la sainte Vranie  
LVMIERE ARCHE DIVINE est enclose & vnne.  
Dedans ce Tabernacle au lever de l'Aurore  
Je feu bien reueillé d'une vois que i'ouy,  
Qui me disoit, Ecoute: & soudain i'oy encore  
Vn fleuretiz menu dond ie feu réiouy:  
Car les Oyseaus du ciel dond la troupe s'effore  
Pres du nid de la Mere en rond épanouy,

Chan-

*Chantoyent à qui mieus mieus en musique accordée  
A la harpe à David de dis nerfs encordée.*

*Orie quite la Lyre & quite tout ensemble  
Au docte Vauquelin & la palme, & l'honneur,  
Qui dedans son David l'utile au deus assemble,  
Et qui sonne tant bien de ce Royal sonneur  
Qu'aujordhuy ie ne voy homme qui le ressemble:  
Dieu vous donne ô grand Duc, de David le bon-heur,  
Et luy donne de voir qu'en terre se deceuvre  
Ce beau regne aussy tost que la fin de son oeuvre.*

*Ainsi i allooy chantant dessus les bords de Seine,  
Pendant que la fureur, pour la troisieme fois,  
Empoisonnoit les cœurs à vengeance & à haine  
Et du Prestre, & du Noble, & du peuple François:  
Après auoir vn peu reprise mon halene  
De cest Oeuure tissu que pieça iourdissois,  
Et ores que ie voy toute la toile ourdie  
I'en rens graces à Dieu, & à vous la dedie.*

# L'AVANTIE V DV DIALOGVE.

ENTRE PARLEVRS.

Le Secretaire. Vranic.

- Le S.  *VI me fera certain d'un incertain é moy ?* VR. Moy.
- Le S. *Qui es-tu qui respons ? car point ie ne te voy ?* VR. Oy.
- Le S. *Dy qui tu es, afin qu'en vain ie ne m'amuse.* VR. Muse.
- Le S. *Vseray-je enuers toy du nom Celeste, ô Muse ?* VR. Vse.
- Le S. *Sans artère & poulmon comme peus-tu parler ?* VR. Par l'Air.
- Le S. *Qui me fait apparoir ton oeil tant bel & clair ?* VR. L'Eclair.
- Le S. *Te tiens-tu sur les Cieux, ou bien dedans leur Centre ?* VR. Entre.
- Le S. *Doy-je entrer pour t'ouir en ce cauerneus ventre ?* VR. Entre.
- Le S. *Sera mon Chant oüy, ou bien éuanouïy ?* VR. Oüy.
- Le S. *Respondras-tu encor apres m'auoir oüy ?* VR. Oüy.
- Le S. *Di moy qu'est cest Obiet qui t'a si haut guidée ?* VR. Idée.
- Le S. *Qu'a esté ma Raison quand tu l'as regardée ?* VR. Gardée.
- Le S. *Comme ay-je avecques toy des accors si parfaicts ?* VR. Par faicts.
- Le S. *Qui soustient la rondeur du monde tant espais ?* VR. Pais.
- Le S. *Qu'est la Loy de dessus, d'autre Loy dispensée ?* VR. Pensée.
- Le S. *Et quelle as tu esté pour t'y estre adressée ?* VR. Dressée.
- Le S. *De quoy te sert le Ciel tant spacieus de tour ?* VR. De Tour.
- Le S. *Et qu'est ce qui te plaist le plus en ton seiour ?* VR. Ce Iour.
- Le S. *Qui fait mouuoir les Cieux, l'Onde, l'Air, & la Flâme ?* VR. L'Ame.
- Le S. *Quelle est ceste Ame donc, sur nostre Essence d'Ame ?* VR. Dame.

Le

- Le S. *Le Monde n'est-il pas eternel en tout point?* VR. *Point.*
- Le S. *Vn plus grand la donc fait: c'est Dieu donc, est-ce point?* VR. *Ce point.*
- Le S. *Quelle est sa connoissance en nous representee?* VR. *Entee.*
- Le S. *Quel est cil qui le nie, & dont l'Ame est gatee* VR. *Atee.*
- Le S. *Qui me fait donc de Dieu ces mots douteus lacher?* VR. *La Chair.*
- Le S. *Quel sera mon labour si ie le vien chercher?* VR. *Cher, cher.*
- Le S. *Que doi-ie faire afin d'y accorder ma Lyre?* VR. *Lire.*
- Le S. *Que fera l'Enuiens si par luy ie soupire?* VR. *Pire.*
- Le S. *Je ne craindray donc point qu'il blame mon renom?* VR. *Non.*
- Le S. *Que pert-il pour les vers que de Dieu nous sonnon?* VR. *Son nom.*
- Le S. *Que pourrai-je trouver aus escrits d'Epicure?* VR. *Cure.*
- Le S. *Quelle est la Volupte que ioyeus il endure?* VR. *Dure.*
- Le S. *Quel est son souverain Bien, & ses plus beaux tresors?* VR. *Tres-ors.*
- Le S. *La Vertu quelle est elle, & quelz sont ses esfors?* VR. *Fors.*
- Le S. *Que donne elle apres mort à qui l'aura suiue?* VR. *Vie.*
- Le S. *Qui hait le Vertueus pendant qu'il est en vie?* VR. *Envie.*
- Le S. *Combien estimes-tu tout l'honneur terrien?* VR. *Rien.*
- Le S. *Quoy celui de Vertu, & des Lettres, combien?* VR. *Bien.*
- Le S. *Que doi-je donc fuir pour estre à ton service?* VR. *Vice.*
- Le S. *S'il y entre quelcun qui à malice glisse?* VR. *Isse.*
- Le S. *Où se pouissent les Chants de ton esprit scauant?* VR. *Auant.*
- Le S. *Que deviennent ceus-la que de soy l'homme vend?* VR. *Vent.*
- Le S. *Quelle est l'opinion que ton ardeur desseine?* VR. *Saine.*
- Le S. *Et du Poëte humain quelle est la douce veine?* VR. *Vaine.*
- Le S. *Quelz seront aus mechans nos vers melodiens?* VR. *Odieus.*
- Le S. *Quelz sont ces iunes vers enuis les Enuiens?* VR. *Vieus.*
- Le S. *Que leur apporteront les Siecles d'auantage?* VR. *Auantage.*
- Le S. *Qui verra tes Secrets dans cest Ombre volage?* VR. *L'Age.*

## PREMIER CERCLE.

LE SECR.



FILLEULE du Ciel, qui vois de  
l'univers

Les Mysteres diuins, & ois les Tons  
diuers

Que dix Cercles tournés de roideur  
inegale

Font retentir la haut par égal interualle:

Je t'appelle à mon aide, à toy i'ay mon recours,

Car à haute entreprise est deu hautain secours.

Embrasse donc le bout de la Cheine dorée,

Et deualle ici bas du haut Ciel Empirée.

Voyci vn lieu sacré, solitaire, à l'escart,

Iamais homme souillé n'aprocha ceste part;

Iamais aucun oiseau n'y a prins sa volée,

Iamais herbe, ni fleur n'y a esté foulée

Des pieds des animans: ainçois en chacun temps

Y fleurit & verdoie vn eternal Printemps.

Ces sauuages lauriers, qui dessous leur fueillage

Cest argentin ruisseau recelent à l'ombrage,

N'ont iamais sur leur tronc senti le fer trenchant,

Et onc n'en fut rompu aucun rameau penchant.

Le Soleil ne vid onc ceste Roche couuerte

D'arbrisseaus arrengez, ny ceste Sale verte

L'ancre vouté de tuf: il semble que ce lieu

Soit par Nature fait pour le palais d'un Dieu.

Il est propre pour toy . en ces bois solitaires

Ne seront profanés tes secrets & mysteres.

Or commence Uranie, & des Eternité

Di moy, si il y auoit vne Diuinité,

Ou bien si il n'en est point: C'est vne chose ardue,

Et que bien peu de gens ont encor entendue.

Celuy

V R A N .

Icy cōme  
dessus le  
Monde est  
dict estre  
animé de  
Popinion  
de Platon.  
Non tou-  
tesfois  
qu'on doi-  
ue penser  
que Dieu  
Triū eter-  
nel & infi-  
ny soit l'  
Ame du  
Monde fi-  
ni & peris-  
sable.

*Celuy qui void des Cieus le mouuement hautain,  
L'admirable constance, & l'ordre tant certain,  
Duquel naist l'entretien, & le salut des choses  
Qui dedans la rondeur du grand Tout sont encloses,  
S'il estime le Monde en rien n'estre animé,  
Vraiment sans Ame il doit luy mesme estre estimé:  
Car sil n'estoit enné en la pensée humaine  
Qu'il fust vn grand Moteur, vne Ame souveraine  
Qui regist l'Vniuers, d'aage en aage en tout lieu,  
Tous hommes n'auroint point confessé quelque Dieu.  
Non voions que le temps, qui se baisse & puis hausse,  
Efface avec son cours toute opinion fausse;  
D'autre part il conferme, & tousiours a gardé  
Vn iugement qui est en Nature fondé.  
Qui pense que iamais fust Centaure ou Chimère,  
Qu'il y eust aus Enfers vn monstrueux Cerbère,  
Qu'il fust vn Hipogrise, vn homme mi-toreau  
Qu'il fust vne Harpie, ou autre cas nouveau?  
Qui est la nation, tant barbare soit elle,  
Qui ne reuere & craint vne Idée eternelle?  
Les habitans d'Europe, Asiens, Africains,  
Mesme vos Contre-piédz les nus Americains  
Confessent tous qu'il est quelque Puissance haute,  
Mais quelle elle est, plusieurs y sont tomblés en faute:  
Ce qui a varié en chasque region  
La Foy, la Loy, les meurs, & la Religion.  
Pourcel Antiquité, ignorant de nature  
La cause, & les effectz, à mainte creature  
A donné tout l'honneur qui est au Createur,  
Et en œuvre diuers a feint diuers auteur.  
Tout ce qui rapportoit quelque profit vtile  
Au genre humain mortel, l'invention subtile  
De vos simples aieus, iadis s'en est forgé*

L'Origine  
des Dieus  
des Gentils

Ou Nimfe, ou Demidieu, qu'en Terre elle a logé:  
 Et si quelques Seigneurs excellens personnages  
 (Qui en ce rude temps pouuoient apparoir sages)  
 Auoint pour l'homme fait quelque ceuvre ingenieus,  
 Ils les logeoint au Ciel, & en faisoient des Dieus.

LE SE. Ta demonstration, Sacre-saincte Vranie,  
 N'est à mon iugement de force tant munie,  
 Qu'il faille t'accorder par naturel deuoir  
 Estre vn premier Mouuant pour le monde mouuoir.  
 Car si tous les humains avecques leur naissance,  
 D'une Diuinité auoyent la connoissance,  
 Il n'y auroit point eu d'hommes tant insensés,  
 Qu'ils eussent nié Dieu aus vieus Siecles passés.  
 Iamais n'auroit esté l'Athée Diagore,  
 Theodore iamais, & iamais Protagore  
 N'en auroit peu douter: maint Epicurien  
 N'auroit pas feint des Dieus qui tous ne feissent rien:  
 „ Celuy qui ne fait rien ne me semble point estre:  
 Aussi n'en croioit point Epicure leur maistre.  
 Mais encor que ce feust de tous hommes l'auis,  
 Au iugement des fols serions nous asseruis?  
 Faudroit-il approuuer vne chose si rare  
 Par le brutal esprit d'un vulgaire barbare?  
 Ne me produy donc plus l'humaine autorité,  
 Je veus pour tous tesmoins raison & verité.

VRAN. Si tu n'ajoutes foy au dire de personne,  
 Escoute au moins ceci: Raison pour soy raisonne:  
 Ce Monde merueilleus qui dans son Globe rond  
 Tient les choses qui sont, qui furent, & seront,  
 N'aura, n'eut, & n'a point qualités tant reuerfes,  
 Nien genre diuers especes tant diuerses,  
 Que chascune ne soit en son rang coustumier  
 Rapportée à vn seul principal & premier.

De ceci tu seras à toy-mesme vn exemple.

Dymoy, si tu le sçais, d'ou vient la chaleur ample

Esparse dedans toy, d'ou ton humidité,

D'ou mesme ton halene, & ta solidité?

LE SECR. Machaleur vient du Feu, de l'Eau l'humeur i'ay prise,

Et respirant, en l'Air mon haelne ie puis:

Mais ce que i'ay massif tant dedans que dehors,

De Terre ie l'ay pris, le plus solide corps.

De ces quatre premiers naist chascune partie

Des quatre qualités qui font ma Sympathie.

VRAN. Mais ou as-tu trouué, en quel lieu as-tu pris

La Pensée & Raison, qui est de plus haut pris?

Si en toy Petit-monde, elle regne & abonde,

Regn' elle point plus grande en la grandeur du Monde?

Quoi? dedans l'vniuers tout sera-il trouué

Excepté ce seul point par qui tout est prouué?

LE SECR. Si il est aucune chose, au Monde elle est comprise.

Si raison n'y esteit, hé! d'ou l'auroy-je prise?

Ce qui n'a point de lieu, n'a point d'essence aussi.

Si raison n'estoit point, point ne seroit ici:

Mais raison est vraiment, raison, mon Vranie,

Du chaud, du froid, du sec & moite est l'harmonie.

C'est vne consonance & composition,

Et de quatre imparfaicts vne perfection.

La composition peut estre plus parfaicte

Que les simples en soy, desquels ioins elle est faicte:

Si emprunt elle tout des simples toutesfois,

Mais parfaicte la rend, nombre, mesure, & pois:

Car en vn composé bonne temperature

Orne diuersement des simples la nature.

Afin que tout cecy puisses entendre mieus,

Regarde sept couleurs fameuses en tous lieux:

Du Blanc, qui çà & là l'esprit de l'oeil vous emble,

Et du

LE SECR. Ceste maxime est faulfe, combien que les Naturalistes de l'opinion de Plin qui ne reconnoit rien que ce qui est compris sous la vouite du ciel, ayent accoustumé de la mettre en auant.  
VRAN.

Les melanges des couleurs.

Et du Noir, qui en vn tous ses rayons assemble,  
 Naist la diuersité du vis teint reluisant,  
 Et du mort & obscur non à l'œil si plaisant.  
 Le Blanc de prou de chaud naist, & de clarté pure,  
 Le Noir de peu de cler, & beaucoup de froidure:  
 Du Noir & Blanc meslés est fait le Rouge vif,  
 Peu Rouge, & prou de Blanc produit le Blond naif.  
 Au Jaune est plus de Rouge, & moins de couleur blonde,  
 Peu de Rouge est au Vert, & le Noir y abonde:  
 Mais au Pourpre apparoiſt le Rouge flamboiant,  
 Et le Noir n'y est veu que par plus ondoiant.

Venés du feu des yeux, à l'air de vos oreilles,  
 Et plus bas vous orres trop plus hautes merueilles.  
 Le son Graue & Agu la source des chansons,  
 Ou plus ou moins meslés produisent diuers sons.  
 L'Agu en peu de temps iusqu'à l'ame s'entonne,  
 Le Graue frappe moins, & plus long temps bourdonne.  
 L'Agu est engendré du viste mouuement,  
 Le Graue du tardif est fait tardiument.  
 Du Graue & de l'Agu, le premier & lextreme  
 Viennent les autres cinq du tres bas au suprême.  
 Au son Graue est pareil pres qu'en tout le second,  
 Plus que l'Agu le Graue est mesme au tiers fecond:  
 Mais le quart, qui au Graue, & à l'Agu ressemble,  
 Les deus bouts au milieu également assemble:  
 Au cinquieme bien peu le Graue on peut ouïr,  
 Au sixiémel'Agu le fait euanouïr.  
 De ce nombre de sept les meslanges vnies  
 En tons & demi-tons font les six harmonies,  
 Soit de voix, ou du vent des orgues accordés,  
 Soit d'instrumens nerueus ou d'orcal encordés.

Le S. Le Geometrien parle de ses figures,  
 L'Astrologue des Cieux & celestes natures,

Des pre-  
 mieresvoix  
 de la Mu-  
 sique.

L'Arithmeticien tousiours des nombres siens,  
Aussi Muse tu dis les tons Musiciens.

Mais quoy? par tes couleurs, & ta douce Musique.  
Me penses tu prouuer la Deité vniue?e?

VR. Tels simples hors propos ne sont point proposés,  
Ni les couleurs & sons qui en sont composés.

Car c'est pour demonstrier qu'en ce que l'on compose  
De chascun simple on prend vne chascune chose.

Et ne peuuent donner les simples par compas

La force & la vigueur qu'eus mesmes ilz n'ont pas,

Tu le vois aus couleurs au progrès des nuances,

Tu l'ois par les dous sons aus degrés des nuances,

Si tu le mécongnois, tu es auenue & lourd,

Si tu ne l'entens point, tu es stupide, & sourd.

Voy donc si la Raison vient par temperature

De l'humide & du sec, de chaleur & froidure.

Nul des quatre elemens de discordans accors

N'a le pouuoir aidé des organes du corps

D'inuenter & preuoir, iuger & puis elire

Par vn libre vouloir le meilleur ou le pire.

Quand ils son assemblés leur composition

Ne peut doncques auoir tant diuine action.

Ces contraires-amis aus fenestres ouuertes

Peuuent bien recueillir les images offertes

Chascun en son endroit, non pas les composer

Vniuersellement, & puis les diuiser.

Nul d'eus ne peut mouuoir librement la Memoire,

Ou bien se recorder sans vn objet notoire.

Le S. Me confesses-tu pas que des quatre Elemens

Viennent, & non d'ailleurs, les autres animans?

VR. Tous les oiseaux de l'Air, tous les poissons de l'Onde,

Et tous les animans de ceste Terre ronde

En sont produis sans plus, l'homme seul excepté

Les fenestres ouuertes sont prises pour les organes des Sens.

Qui

Qui d'un premier Esprit a le sien emprunté.  
 Le S. Qui donc aus animans donne vne connoissance  
 Sinon les Elemens dont ils prennent naissance?  
 D'où vient l'inuention à tant d'oiseaus diuers  
 De façonner leurs nids aus endroits plus couuers,  
 D'en amollir le fonds que les œufz ne se cassent,  
 Et en doubler le tour que les fors vents n'y passent?  
 Brief, de les aßeurer au coupeau des forests,  
 Ou sur la terre, ou bien aus vagues des marests?  
 Mais c'est peu que ce point. l'Aigle des oiseaux Reyne  
 Qui vieille ne peut voir, & qui vole à grand peine,  
 Peut elle sans aus fontaines venir  
 Et s'y plonger trois fois à fin de rajunir?  
 Est point en la Cigoine & Raison & droiture  
 Quand à ses vieux parens elle donne pasture?  
 Voici encore plus : Lors que l'esté nous suit,  
 Et que le froid yuer ia ia de pres nous suit,  
 De nos terres s'en vont les passageres Grues  
 Outre-uoler les mers qui nous sont inconnues.  
 En forme de triangle est leur vol estendu,  
 De la pointe duquel l'air contraire est fendu:  
 Puis de chascun costé des plumes de leurs ailes  
 Leur cours est soulagé tout ainsi que de voiles:  
 Et le soubassement du triangle équipé  
 Comme vn nauire en mer des vens est enpoupé.  
 L'une à l'autre se ioint, vn bout à l'autre touche,  
 Et de rang ceste-ci sur celle là se couche:  
 Mais leur guide n'ayant appuy pour se poser,  
 S'en reucle à la queüe a fin de reposer:  
 La seconde en apres succede & fend la nüe,  
 Ainsi tousiours leur vol par ordre continüe.  
 Le S. Qui dira que Raison en telz oiseaux ne soit?  
 Qui l'osera nier quand vn chascun le void?

Des Oi-  
seaus les  
plus inge-  
nieus.

Aristote &  
Ciceron  
recitent,  
cecy des  
Grues.

Outre pourroit on bien sans Ame & sans Pensée  
Articler & former la parole énoncée?

Le Merle, l'Etourneau, la Pie, le Corbeau,

L'Indien Pape gai de sens & de corps beau,

Les vrais imitateurs du langage des hommes,

Sont ilz sans iugement, ou bien si nous le sommes?

Les temperés accors, les nombreuses chansons

Des Linots, & Tarins, Chardonnets, & Pinsons

Se font elles sans art, l'art sans l'usage pere,

L'usage sans memoire, & memoire sans mere?

Mais qui n'admireroit, ô miracle des Cieux!

Rosignolet ioli, ton chant délicieux,

Et par sept iours entiers, & sept clères nuitées

Au bois touffus germans tes notes gringotées?

Qu'en vn si petit corps y ait si longue voix,

Et tant de bons accentz entonnés à la fois!

Vn son modulisé en douce melodie,

Vn plein ton musical à mode de Lidie:

Ores d'une halenée en long continué,

Ores d'un fleuretis plutost diminué,

Maintenant distingué d'une vois decoupée,

Couplé d'entortillons à gorge detoupée,

Promis par vn soupir, redit à l'impouruëu,

Puis par fois à lui seul murmurer il est veu

Vn ton haut, bas, moyen, dru, dardé, gros, & graile.

Bref si petit gosier & artère si fraile

Feint tous les sons diuers des hommes auisés

Es cordes, es tuyaus, & fifres pertuisés.

Craindray-je desormais l'art de Musique estendre

Aus odes de l'Oiseau que l'Art me fait entendre?

Or laissons fredonner dedans l'Air les Oyseaux,

Et allons épier les Poissons sous les eaus.

Quelle amitié conioint d'une si forte cheine

De l'Indu-  
strie des  
Poissons.  
Plutarque  
au liure de  
l'industrie  
des Ani-  
maux.

Le poisson Gouverneur avecques la Baleine?  
 Aupres d'elle il se tient, elle le suit tousiours:  
 Ainsi comme la Nef suit du timon le cours.  
 Il va deuant sonder qu'il n'y ait embuscade:  
 Quelle n'aille choquer vn detroit, ou la rade.  
 Aussi ce Monstre grand, grand horreur de la mer:  
 Bien qu'il aualle tout, & qu'il face abismer  
 Ce qui tombe vne fois du gouffre de sa gueule:  
 En son ventre infernal, soit barque, roche, ou meule:  
 S'elle sent neantmoins que ce poisson y soit,  
 Comme vne ancre sacrée au gosier le reçoit:  
 En sa gueule il s'endort, s'euillant il l'euille,  
 S'il bouge, elle démarre: est-ce point de merueille?  
 S'il s'arreste elle est coye, & qu'il aille, elle suit:  
 Brief c'est son gouuernail & de iour & de nuit.  
 Ne reconnois tu point la sage preuoiance:  
 Dont vsent ces poissons par commune alliance?  
 Qui est-ce qui pourroit se taire du Daulfin?  
 Qui est roy de la Mer, & si simple, & si fin?  
 Si simple qu'il se rend à vn enfant traitable,  
 Qui de l'homme est ami, & à l'homme est aimable,  
 Qui aime la Musique, & le Lut bien tendu:  
 Peut-il aimer cela sans l'auoir entendu?  
 Mais n'est-il pas bien fin? pour autant qu'il ne cesse  
 Qu'il ne meue ou ne meure, & qu'un sommeil l'opresse,  
 Il s'eslance sur l'eau d'un corps bien excercé,  
 Puis se laisse plonger sur le dos renuersé,  
 Peu à peu sonstenu de l'onde qui le mène,  
 Tant qu'il arriue au fond, & qu'il heurte à l'arene,  
 Lors s'euille en sursaut, & puis tout de nouveau  
 Jettant vn ronflement se requinde sur l'eau,  
 Se repanche à l'enuers, & tout à l'eau se donne,  
 Ainsi de son repos l'entre suite il ordonne.

Que diray-je du Thin qui peut l'homme enseigner,  
 Et du cours du Soleil les bornes assigner?  
 Qui sent bien quand le iour à la nuit il égalle,  
 Et quand il est si bas que plus il ne deualle?  
 Car quand il est au point du Cheure-corne entré,  
 Le Thin demeure au lieu où il s'est rencontré  
 Sans en partir iamais, iusques à tant qu'il sente  
 Que deffous le Mouton sort du Soleil la sente.  
 Or les Thins ne sont pas seulement scrutateurs  
 Du bel ordre du Ciel, mais grans observateurs  
 Des Nombres composés, & de l'Arithmetique:  
 Par grands troupes ils vont d'une forme Cubique  
 A six costez egaus, dont est environné  
 De double front nageant leur scadron ordonné,  
 Si que facilement celui qui les épie  
 S'il scait le premier rang, & qu'il le multiplie  
 Par luy mesmes, aura par le nombre produit  
 En soy multiplié, tout le conte réduit.

Et qui ne scait les tours, les ruses, les atteintes  
 Du malin Crocodil vsant de larmes feintes?  
 Vous diriez à l'oüir, tant proprement il feint,  
 Que c'est vn poure enfant qui lamente & se pleint;  
 Ce pendant si quelcun meü de pitié s'aproche,  
 Ce méchant animal incontinent l'accroche  
 De la queüe ou des dens, & le fait trebucher,  
 Le tue & l'engloutit, tant scait bien s'embucher.  
 Ainsi non de l'Air seul, mais de la Mer on tire  
 Ce qui entend, discourt, iuge, sent & respire.

Des brutes  
 a quatre  
 pieds qui  
 ont quel-  
 que ombre  
 de Raison

Considerons après les Sens ingenieus  
 De quelques Animans de ces terrestres lieux.  
 L'Elefant qui deuroit estre la plus grand Beste  
 D'Esprit comme de Corps, a Raison dans la teste,  
 Si c'est quelque Raison que deuot adorer.

Le beato

Le beau Soleil qui vient nostre Monde dorer:  
 Si c'est quelque Raison de ce montrer docile,  
 D'apprendre & mediter de memoire facile:  
 Et brief si c'est Raison d'aider & secourir  
 Son prochain que lon void au danger de mourir.  
 Car bien que les Veneurs qui leur font dure guerre  
 Sçachent bien machiner vne fosse en la terre  
 Couuerte d'arbrisseaus, & tenues gazons vers,  
 Toutesfois s'il auient qu'il y tombe à l'enuers  
 D'un troupeau d'Elefans quelcun qui ne s'en doute,  
 Tous lui viennent ayder. Vous verriez l'un qui bonte  
 Des branches là dedans, l'autre des caillous gros,  
 Qui roule vn tronc de bois, qui porte des fagos,  
 Tant que par ce moien estant la fosse pleine.  
 Leur compagnon soit mis hors de prison & peine.  
 Et si quelcun d'entre eus est naué quelquefois,  
 Des autres il est oint de larmes d'Aloës.

Les Cheures de Candie errantes & sauvages,  
 Lors qu'elles ont receu aus forêts ou bocages  
 Le trait enuenimé decoché viuement  
 Dessus leurs tendres flancs outragés durement,  
 Elles s'en vont chercher le Diptaim herbe nette  
 Qui leur faiët choir du corps la souillée sagette.

Les Serpens ont recours au fenouil souhaité,  
 Afin de recouurer de leurs yeux la clarté.

Les Asnes qui sont pleins d'humour terrestre & crië,  
 Cherchent le Citerac qui la leur diminüe.

Quand la Couleuvre veut s'assembler & coucher  
 Auecques la Lamproie, elle la vient hucher  
 Du sifflet de sa langue, & vomit sur la riue  
 Ce qu'elle a de venin, & pour l'heure s'en priue:  
 Puis le vient requerir, que si plus il n'y est  
 Elle meurt de douleur, tant elle s'en desplaist.

Qui est-ce qui apprend à la Tortue armée,  
 Apres qu'elle a mangé la chair enuenimée  
 Des Viperes serpens, de se paistre à foison  
 De l'herbe d'Origan qui chasse la poison?  
 Et le Crapaut bouffi quel éguillon ou cure  
 Le pique de si pres que contre la piqueure  
 Du Lézard grinolle il s'en aille froter  
 A la Rüe ou Plantain pour sa douleur oster?  
 Tel auis maistrisant le mal qui les oppresse  
 A l'extrême besoin se faict il sans sagesse,  
 Veu que plusieurs humains en angouisse & tourment  
 Auecques la santé perdent l'entendement?  
 Voions si du futur ilz ont la preuoiance,  
 Et de quel geste & voix ilz en font demonstration.  
 Lors qu'on void le Héron des palus s'en aller,  
 Et fendant l'Air serain sur la nüe voler;  
 Alors que les Plongeurs singlent à tire-d'aile  
 Du milieu de la mer, deuers la riue belle  
 Faisans des cris hautains: & que sur le grauois  
 Mainte Foulque se ioüe & de vol, & de voix;  
 C'est vn signe certain lequel nous amonneste  
 Que la Mer s'enflera de vent & de tempeste.  
 Quand l'Aironnelle estend son vol contre les eaux,  
 Quand la Genise aus champs de ses larges naseaux  
 Hume l'Air à longs trais, leuant en haut la gueule,  
 Quand dessus le sablon se vient promener seule  
 La Cornille éclatant vn cri tout enroué:  
 Quand on oit au Printemps d'un gosier engoué  
 Les Grenouilles chanter, & dans la fange molle  
 Coüasser à l'enui leur complainte frivole:  
 Quand les Oiseaux diuers, lesquels sont habitans  
 Ores les prés herbus, & ores les estans,  
 Courent à qui mieux mieux par dessus la chaussée

De la con  
 noissance  
 de l'auenir  
 qu'ont les  
 bestes.

Se plon-

Se plonger aus marests la poitrine baiffée:  
 Quand on les void sur l'eau des ailes tremouffer,  
 Et sur leur dos poli la rousée verser:  
 C'est vn presage seur que l'Astre de la vie  
 Attire les vapeurs pour en cribler la pluie.

Quand au feste des tours l'infortuné Hibou  
 Sous l'obscur de la nuit redouble son houhou,  
 Quand le iour dans le ciel se guinde l'Alouette,  
 Et fait égarer l'œil qui suit sa sente droite.  
 Somme, quand les Corbeaus & trois & quatre fois  
 Cleronnent du gosier vne contrainte vois,  
 Quand sous les bois fueillus on les oit bruire ensemble,  
 Et trépigner des piedz & de l'aile qui tremble:  
 C'est vn cler argument que le iour pluuiens  
 Sous terre tombera, le serain sur les Cieux.

Le Formi qui l'Esté les grains met en reserue,  
 Et l'Abeille qui fait le miel, & le conserue,  
 Dont l'yuer on les void viure, & sentretenir,  
 Ont ilz point quelque soing du temps qui doit venir?

Et l'Araigne qui est à ourdir occupée  
 Pour prendre dans sa rets la mouche enueloppée,  
 Qui peut tistre sans fil, sans mestier, sans outil,  
 A elle point l'esprit preuoiant & subtil?

VR. Garde que ta vertu toymesme ne surmonte,  
 Garde que son honneur ne t'engendre vne honte.  
 Si Nature a donné aus bestes la Raison,  
 Et ainsi qu'aus humains Musique, & Oraison,  
 Nature est raisonnable, elle est musicienne,  
 Finablement Nature est rhétoricienne.  
 Si la Nature aussi leur a donné pouuoir  
 De preuoir le futur, & au futur pouruoir,  
 Nature le peut bien: si Nature domine  
 Dessus le Temps, elle est éternelle & diuine.

De la pro-  
 uidence d'au-  
 cunes Be-  
 stelettes.

Et quo

Ce que tu cherchois doncq, ores tu las trouué,  
Et Dieu surnaturel par nature est prouué.

Mais t'estimes-tu point plus digne qu'une beste  
Lui veus-tu ressembler? es-tu point plus honnesté?  
Les bestes ne sont pas capables de Raison  
En aucun lieu qui soit, ni aucune saison,  
Le croire, c'est abus: toute beste semblable  
Semblable ouurage fait, quoy qu'il soit admirable.  
Toute Aironde son nid bloque d'une façon,  
Et tout Rossignolet fredonne sa chanson,  
Toute Brebis a peur du Loup par la campagne,  
Tout Pan se plaist d'auoir la Colombe compagne.  
Ce qui demonstre bien que le seul mouuement  
De nature les pousse, & non l'entendement.

Mais c'est tout autrement que de l'espece humaine,  
Qui, quand, & comme on veut, l'Art & nature meines:  
Si que trop & trop plus que d'hommes singuliers  
Ya d'œuvres diuers à l'homme familiers.  
Sur nature elle a donc quelque vigueur suprême,  
Car la nature doit ressembler à soy-même.  
Les bestes ne scauroient par leur subtilité  
Elire en vn propos erreur ou verité.  
Tes oiseaux allegués avecques long vsage  
S'efforcent d'imiter des hommes le langage,  
Sans qu'ils entendent rien de ce qui est compr  
Sous le voile des mots messagers des Espris:  
Mais pour ce qu'on les paist alors qu'on les y dresse:  
La faim leur sert apres de memoire & maistresse:  
Les autres que par art tu veus faire chanter,  
(Quoy que de leurs dous chans vous sçachent enchanter)  
Ils degoisent sans ton, sans nombre & sans mesure.  
Ou Dieu est l'Artisan, & son art la Nature.  
Car Nature enuers Dieu est vn Ombre qui fuit,

La Raison est l'Image ou le Ray diuin luit.  
 Tes Poissons par les flots ne suiuent que ceste Ombre,  
 Et ne scauent que c'est que Musique, ni Nombre,  
 Combien que l'harmonie alleche le Daufin,  
 Et que d'ordre nombreux fende l'eau chasque Thin.  
 Mais comme l'Ombre en foy obscurement rapporte  
 Du corps son compagnon quelque figure morte,  
 Tout ainsi la Nature, ou le Sens ombrageus  
 Montre grossierement quelques trais nuageus  
 De la belle Raison, la lumiere féconde  
 Tout homme illuminant lequel vient en ce Monde.  
 C'est pourquoy le Daufin aime l'Homme en tout lieu  
 Nature réuerant la Semblance de Dieu.

Mais comme les humains ont tous de la Lumiere  
 Premiere quant à eus, seconde à la premiere,  
 Toutefois n'en ont pas chascun également,  
 Mais l'un plus, l'autre moins, & tous suffisamment:  
 Ainsi les Animans, de la grand' Ombre obscure  
 Qui enite leur mal & qui leur bien procure,  
 N'ont chascun mesme part. C'est pourquoy l'Elefant  
 Approche de plus pres de l'esprit d'un enfant,  
 D'autant que dedans luy la Nature éclaircie  
 Luit plus abondamment ou moins est obscurcie.

VR. Quant à ces animans qui vont à quatre piedz  
 Qui ont les hâus secrets de Nature espiés,  
 Que tu fais tant prudens, prenant pour auantage  
 Qu'ilz trouuent guarison en leur plus grand outrage,  
 C'est le point qui me sert, & à toy mesme nuit,  
 Et ce qui est mon Iour, c'est ton obscure Nuit,  
 Car s'ilz ne sont blessés, ilz n'ont point souuenance  
 Du remede present qui leur donne allegeance,  
 Ce qui fait ample foy qu'à chercher leur santé  
 Nature les époin, & non la Volunté.

Outre

Outre, ie ne croy pas que par diuin augure,  
 Ni par sage conseil qu'un destin leur procure,  
 Ilz puissent deuiner, ni par le souuenir  
 Du temps qui est passé, connoistre l'auenir:  
 Mais lors que la tempeste, & que l'humeur mobile  
 Au Ciel' changent de cours, & lors que l'air agile  
 Qui ores estoit rare, espés est deuenu,  
 Et que le gros espars est changé en menu,  
 L'ame des bestes change aussi n'est-ce autre chose  
 Qu'une chaude fumée au sang vermeil enclose.  
 De la viennent sans plus leur gestes inconstans,  
 Signes ou de tempeste, ou de pluie, ou beau temps.  
 L'Araigne, le Formi, & la mielleuse Abeille  
 Chascun en son espee, ont l'action pareille:  
 Ilz assemblent tous trois ce qu'ilz doibuent menger,  
 Mais la faim, & l'objet les y fait tous ranger:  
 Car ilz n'ont que le sens, que la matiere guide  
 Dedans l'organe creus qui de Raison est vuide.  
 Mais l'Homme a vn esprit qui contemple & se meut  
 Sans objet présenté, tout aussi tost qu'il veut.  
 Le Sens ne peut agir, qu'à telle ou telle chose,  
 L'Esprit, toutes d'un trait les reçoit & compose.  
 Le Sens ne se peut voir, ni iuger ce qu'il fait,  
 L'Esprit pense de soy en pensant son effect.  
 Si vn Sensible corps trop fort le sens attouche  
 (Comme le Soleil l'œil) tout le sens se rebouche,  
 Et ne peut par apres sentir ne percevoir  
 Ce qui n'agueres fut sujet à son pouuoir.  
 Au contraire l'Esprit qui par sa diligence  
 De quelque grand desbain a eu l'intelligence,  
 Tant s'en faut qu'il en soit rendu moins auisé,  
 Qu'à tout autre en apres il est plus aguisé.  
 Telle proportion & telle Simpathie

Differences  
 du Sens &  
 de la Pen-  
 sée.

Qui

Qui est entre le sens & la chose sentie,  
 Tel est entre l'Esprit & le simple sujet  
 Que la Raison comprend sans sens & sans obiet.  
 Puis donques que l'Esprit peut toute chose entendre,  
 Et dans le Monde estant sur le Monde s'estendre,  
 Il s'ensuit qu'il est simple, & qu'il est arriué  
 Exemt de tout amas, de meslange priué.  
 Car s'il estoit meslé avecques la matiere,  
 Vn contraire pourroit empescher son contraire,  
 Par ce moien l'Esprit comme le Corps seroit  
 Capable de souffrir la chaleur & le froid.  
 Ce qui est vn erreur: si c'estoit l'Harmonie  
 Des quatre premiers Corps temperément vnie,  
 Elle ne feroit rien, ni souffriroit avec,  
 Qu'ainsi comme le Chaud, le Froid, le Moite & Sec,  
 (Les simples qualités de quoy tu la composes)  
 Feroient ou souffriroient par successives poses.  
 Il ne conuiendroit donc qu'elle menast expres  
 Les simples, mais plutost qu'elle suiuiſt apres:  
 Ainsi le tout n'auroit actions diuerties,  
 Ni autre mouuement que cil de ses parties.  
 Mais c'est tout au rebours: car bien qu'une grand faim,  
 Bien qu'une ardente soif dedans vn corps mal sain,  
 Bien qu'une aspre douleur, bien qu'une extreme ioye,  
 Eguillonent le cœur & tiracent le foye:  
 Neantmoins la Raison pour le futur danger  
 Retire l'Appetit de boire, & de menger,  
 Et par l'objet d'honneur, & vertu seure guide,  
 Raison dontant le dueil tient du Plaisir la bride:  
 Parquoy veu que l'Esprit est plus simple que l'Air,  
 Que Feu, que Terre, qu'Eau, brief que n'est le Ciel clair,  
 Et veu qu'il n'y a rien enclos en la grand' Boule  
 (Sinon ces Elemens) qui se change & s'écoule,

L'harmoni-  
 nie suit les  
 simples de  
 quoy elle  
 est compo-  
 sée.

S'ensuit

*Sensuit que la Pensée, & libre iugement  
Ne peut estre changé par aucun changement:  
Partant conclure il faut, si son essence est telle,  
Que tousiours, en tout lieu, elle est toute immortelle.  
Et puis qu'elle est vraiment, ou de soy-mesme elle est,  
Ou quelque prime Essence à la faire se plaît:  
Que si elle est de soy, iamais elle ne fine,  
Ne commençant iamais: partant elle est diuine.  
Mais si c'est vn ouurage, il n'est pas sans Auteur:  
Et pource il est vn DIEU admirable en hauteur.*

47

CERCLE SECOND.

LE SECRETAIRE.



A MUSE arreste toy: pas n'a fait qui  
commence:

De tout principe sans fausse est la con-  
sequence:

Tu dis qu'il ni a rien qui se puisse chan-  
ger,

Sinon la Terre & l'Eau, l'Air & le Feu leger,

Et que l'Entendement qui est simple ne muë:

Se change point cela qui croist & diminüe?

L'Esprit ne croist-il pas? qui dans le corps nouveau.

De quelque iune enfant ressemble le tableau

Lequel n'est decoré de forme ni peinture,

Mais à les recepuoir est propre de nature?

Tu sçais qu'un enfançon ne sçauroit raisonner,

Qui ne sçait pas les noms des choses ordonner:

Mais avecques le temps il aprend à connoistre,

Et à-tant la Raison sans plus commence à naistre,

Quand les Sens plus dispos à faire leur debuoir

Peuent plus fermement les objets recepuoir.

Si donques chascun art peut muer la Pensée,

Qui la pourra garder non plus d'estre offensée?

Et qui donc de la Mort? Voy combien tu es loing

De ce que tu pensois tenir comme en ton poing.

R. Tout ainsi qu'il y a deus manieres d'essence,

L'une qui est de faitz, & l'autre par puissance,

Il ya tout ainsi double mutation:

L'une engendre la Mort & la destruction

Du muable subiet, & l'autre non obscure,

L'estre & perfection de la chose procure.

Diuerfement encor est dit l'accroissement,

Comme le corps accroist par le nourissement

Deus for-  
tes de Châ-  
gement.

Que luy

Que luy donne le vin & viande massue,  
 Lesquels sont conuertis en sa propre chair viue.  
 L'autre augmentation est celle des Espris  
 Où tu me pensois prendre, & cù seul tu t'es pris.  
 Car tu as estimé qu'en l'Ame raisonnable  
 Les Ars fussent changés en substance semblable,  
 Ainsi qu'elle augmentast d'essence & de vigueur,  
 Partant quelle sentist de la mort la rigueur:  
 Mais tu erres beaucoup : l'Ame n'est pas muée  
 Par les objetz des Sens qu'à trauers la nuée  
 Des ventres du Cerueau, elle prend vn à vn,  
 Puis en fait vne Idée, & vn Obiet commun:  
 Et ne souffre nonplus que fait la main ouuriere  
 Du Maçon, qui bastit, & forme la matiere.  
 Et quand il seroit vray que par longue saison  
 Les Ars fussent entés en l'Ame & la Raison,  
 Et qu'alors elle fust en grandeur augmentée  
 Par la Science estant dessus sa Forme entée:  
 Encor, ou ie me trompe, ou tu voudrois à tort  
 L'asseruir par tel point, à l'indontable Mort.  
 Car qu'est-ce que la Mort, sinon la corruptelle  
 De vitalle chaleur, & humeur naturelle?  
 Et quelle concordance y pourroit-il auoir  
 De l'humeur, & chaleur, avecque le Sçauoir?  
 Et doncques quel trepas? car si par la Science  
 L'Ame croist en grandeur, c'est vne mesme essence:  
 Or le contraire seul peut rompre tel accord,  
 Ignorance est contraire, Ignorance est donc Mort.  
 Pourtant ie mébahique la Mort ne te tue  
 Qui de telle ignorance as l'Ame reuestue,  
 Et qu'on ne void l'enfant estre produit morné  
 Si son Esprit n'est point des Principes orné,  
 (Car tu le crois ainsi) donc encor ie m'étonne

Definition  
 de Mort.

Si l'igno-

Si l'Ignorance est mort, que la Mort te pardonne.  
 Croy que les premiers traits ( qui sont les fondemens  
 De tous les Ars certains en tous entendemens )  
 Naissent avecques vous engravés dedans l'Ame,  
 Ainsi que petis feus qui sont encor sans flame,  
 Que l'Ame ne peut pas incontinent monstrier,  
 Bien que sans fendre vn corps, en vn corps puisse entrer.  
 Mais quand ce corps foiblet, poupe, glaireux, & blême,  
 Qui est encor nourri de sa substance même,  
 Devient vn peu plus fort, plus ferme, & étoissi,  
 Et que ia sa viande est plus solide aussi,  
 Qui lui produit le sang, le sang, tiede fumée,  
 La fumée, le sens; par qui l'ombre est humée  
 De la chose, en l'organe, ainsi qu'on void humer  
 L'Huitre qui dans son creus tire l'eau de la Mer:  
 Lors des objets presens les ombres & fantosmes  
 Separés & tirés hors des voiables formes,  
 Commencent à mouvoir le premier Sens du chef,  
 Ce sens adonc meut l'Ame, & l'Ame derechef  
 En se mouvant de soy, meut, allume & fait croistre;  
 Ces traits deuant obscurs, qui estoient sans paroistre;  
 Ces traits gravés en elle, avec elle nâquis,  
 Pour par elle se voir, & l'Vniuers exquis.  
 O Principes diuins, qui rendent l'Ame aprise  
 A comprendre les Cieux, sous qui l'Ame est comprise,  
 La guindant sur le Temps, dedans vn Lieu sans lieu,  
 Lieu sans commencement, sans fin, & sans milieu!  
 Telz sont les Naturelz certains & perdurables,  
 Qui des muables corps, sont tousiours immuables:  
 „ Comme, Chascune part est moindre que son tout.  
 „ En vn Cercle tout rond il n'ya point de bout.  
 „ L'égal ioint à l'égal les choses sont égales;  
 „ L'égal à l'inegal elles sont inégales.

Des Princi  
pes ennés  
en l'Ame.

- » La vie vaut trop mieux que ne fait le trépas.
- » Le leger tend en haut, & le pesant en bas.
- » Plus que son propre effet la cause est ancienne.
- » L'effet n'a point en soy plus que la cause sienne.
- » Aucun ne peut donner la chose qu'il n'a point.
- » D'un Globe tournoyant stable est le centre & point.
- » Quelcun est, ou n'est pas. de rien, rien ne peut naistre.
- » Vn corps en vn moment en meins lieux ne peut estre.
- » Le simple en deus entiers ne peut estre rompu.
- » Ce qui est engendré peut estre corrompu.
- » Cela ne peut mourir qui n'a point eu de vie.
- » La cause estant par soy d'une autre n'est rauie.

Somme, quand la Raison se veut considerer,  
Comme dans vn miroir elle void éclairer,  
En soy plusieurs rayons, dont la lumiere pure  
Découure les Secrets plus obscurs en Nature.

Le S. Certes il n'ya rien dedans l'Entendement  
Qui n'ait esté perceu des Sens premierement.  
(Puis qu'on void ce decort des Principes dépendre,  
D'un Principe ie veus contre toy me deffendre.)  
Mais les Ars sont fondés sur Objets euidens,  
Et Objet n'est compris fors par ses accidens;  
Accidens qu'on ne peut séparer de la chose,  
Non plus que d'avec l'eau la moiteur y enclose.  
Parquoy quand nous voyons la grandeur qui s'espard,  
Et que nous pourpensons le tout & chasque part;  
Lors nous venons iuger sans autre témoignage  
Que le tout est plus grand que chascun sien partage:  
Si que sommes contrains par les mesmes Objets  
De confesser ce point certain en tous Subjets.

V R. Je scay bien que les corps Géométrans & fermes,  
Qui sont clos & bornés de figures & termes,  
Tombent dessous les yeux: & qu'à tant les fumés

Dans

Dans le ventre premier du chef sont allumés,  
 Qui par l'organe ouvert d'une secrète force  
 (Comme l'Aymant le fer) tirent des corps l'escorce,  
 Sans entamer l'objet ni dehors, ni dedans,  
 Ni sans en séparer les propres Accidens.  
 Toutefois si l'Esprit, comme vn ray plein d'Atômes,  
 Ne venoit recueillir ces ombres & fantosmes  
 Dans le pourpris du front, (luy qui est au milieu  
 De la Sfére du chef & ne tient point de lieu)  
 L'Homme ne pourroit pas composer les Idées  
 Des ombres vne à vne en la teste guidées:  
 Et pour voir la grandeur ne sçauroit sans Raison  
 Des pars avec le tout faire comparaison:  
 Et sans que la Raison fust en soy retournée  
 Pour contempler ces traits desquels elle est ornée,  
 Elle ne pourroit pas de son seul mouuement  
 Faire mille dessains, & tous en vn moment.

Mais le Chef patronné en vostre Petit-monde  
 A l'exemple du Grand, dessus la forme ronde,  
 En sa voute contient trois Cabinetz parez,  
 Qui de trois Entre-deus sont dedans séparéz.  
 De ces trois lieux sacrez, qu'on appelle les Ventres,  
 Sortent, ainsi que font les racines des antres,  
 Sept couplemens de Nerfs: puis ces conduits iumeans  
 Comme branches d'un tronc, s'épandent en rameans,  
 Par lesquels va coulant, ainsi qu'une eau suiue,  
 Le Sourgeon des cinq Sens, & Spirail de la Vie:  
 C'est la flame qui naist de l'humide cerueau  
 Comme le fin fumet produit du vin nouveau.

Les deus premiers Canaus de ceste pure flame  
 S'en vont rendre aus deus yeus, les Verrieres del Ame:  
 Par là comme Emperiere & Reyne la Raison  
 Assise en l'Echaugnette au haut de sa maison,

Des Sens,  
 & de leurs  
 organes.

De la voute.

Reconnoist les Objetz, & la couleur choisie,  
Par son portier secret l'Amis ou Fantasia.

De l'ouye. L'accouplement second de ces nerfz pertuisés  
Ainsi que deus tuyaus d'orgues organisés  
S'abboutent aus deus trous del vne & l'autre oreille,  
Fenestres de la Tour, où la Raison surueille:  
Par la huitiesme Voix en silence tintant,  
Et le Parler muet quel Ame va dictant,  
Recueillent en vn ton les vois des sept Caroles,  
Et l'Ange des esprits aus venteuses paroles.

Du flaire-  
ment.

Le tiers accouplement aus narines descend,  
Et par là le fumet attire, flaire, & sent  
Le parfum aéré ou l'aqueuse brouée,  
Qui des fenantes fleurs s'exhalle denouée:  
Et sont par le respir telz parfums entonnez  
An cerueau, par dedans la Lucarne du nez.

Du goust.

De ces gouletz nerueus vne quatriesme couple  
S'ente dans le palais, & sous la langue souple,  
Par là l'esprit du goust se pourmeine & s'encourt  
Caresser les saveurs en la plus basse court  
Des rampars de la bouche, ou la main les apporte  
Par l'huis qui s'ouure & clot, soit que demeure, ou sorte  
Le parler enuoyé de son Pere mouuant  
Comme vn courrier porté sur les ailes du vent.

Du touche-  
ment.

Or le cinqiesme fourc pululle en sions cambres  
En la tige du corps, & les branches des membres:  
Par là s'en va choisir le sens du touchement,  
L'aspre, mol, chaud & froid au seul approchement.

De l'appe-  
tit.

Au sixiesme degré la couple mariée,  
Ainsi que deus fluteaus entre elle appariée,  
Decoule en l'estomac des le cerueau couuert:  
Par là s'aguise & poind vostre appetit ouuert,  
Soit qu'il sente faillir l'aliment necessaire,

Ou

*Ou de trop abonder ce qui luy est contraire.*

*Mais la septiesme couple est esparse en ruisseaux  
En l'épine du dos, de là par les vaisseaux  
Du germe bouillonnant, & iusqu'au coeur se plongent,  
Puis par tous les couplets de vos membres s'allongent.*

*Par l'un l'Air vigourens de la moüelle issant  
( Qui comme vne gouttiere au dos vous va glissant )  
Vient en vous exciter d'une ardeur aveuglée  
La passion d'amour par conseil non réglée.*

*Par l'autre ce fumet au coeur se vient enter  
Et rafraeschir le sang, & son ame eunter,  
Le sang dedans la base, & l'ame dans la pointe  
Du coeur pyramidal, cu la vie est conjointé.*

*Par le tiers & dernier ruisseu & s'entresuit  
La viue soupirance en meint petit conduit,  
Là gist du mouuement ceste cause effectiue  
Qui autrement vous nommés de son lieu la motiue.  
Ainsi parmi le corps le spirail épanché  
Est vn seul, pour plusieurs offices empesché.*

*Donc si l'Entendement ( mouuant l'Intelligence  
Les deus la Volonté ) ne conceuoit l'engeance  
Des grains de Verité, qui regerment plus beaus  
Es entrailles de l'Amé, aus rayons Ideaus,  
Quand l'oeil seroit trompé, ne seroit pas trompée  
La Raison, s'elle estoit du Sens anticipée?  
D'où vient donc, ie vous pry, qu'en voyant de bien loin  
Quelque grand' tour quarrée, elle n'a point de coing  
Au rapport de vos yeus, ains semble restrecie  
Et ronde ombreusement en veüe racourcie?  
Toutesfois la Pensée ayant fait son discours,  
Sçait que l'oeil se deçoit, que ses rais sent trop cours,  
( Car droit à fleur de champ vos plus longues ceillades  
Noutrepassent iamais cent & huittante stades.)*

Du chato-  
uillement  
Amoureux.

Ds la cause  
motiue en  
l'homme.

Qui fait évanouïr chascun angle émoussé,  
 Des traueses de l'air l'œil estant repoussé.  
 D'cù vient qu'au col luisant du pigeon te deçoïues,  
 Et que sa bigarrure en son point n'apperçoïues?  
 Et d'cù vient-il encor que le droit auiron  
 Semble tort dedans l'eau qui flote à l'environ?  
 N'est-ce par pourtant que la flamme diffuse  
 Va glaciant en l'un, & en l'autre est confuse?  
 Qu'il eust sçeu sans Raison? vostre Sens perspectif  
 Non l'Esprit, seroit-il de l'Optique inuentif?

Des Nom-  
 bres.

Et puis qui connoïstroit les Nombres veritables,  
 Tant du pair que non-pair, tant nôbrans que nôbrables,  
 Si les principaus poins des la natiuité  
 N'estoient dedans l'Esprit, l'Esprit seule vnitè?  
 Veu qu'il n'est rien en tout de plus simple nature  
 Qu'un Nôbre exempt de corps, d'odeur, goust, & peinture,  
 Et veu qu'il n'ya chose en ce Rond accompli,  
 Qui son lieu n'ait en Nombre, & par le Nombre empli?

Le S.

Quel homme tant grossier se trouuera qui doute  
 Que l'Vnitè de soy, ne se produise toute,  
 Et que le trois doublé en six ne soit reduit,  
 Le cinq & deus en sept, les quatre & quatre en huit,  
 Trois & six faire neuf, deus fois cinq la diz aime:  
 Et que les deux fois six n'engendre la douzeime?  
 Bref tousiours adjoutant l'vnité à l'vni,  
 L'on pourroit proceder iusques à l'Infini.

Le S.

Les Nombres ne sont point fors avec la matiere,  
 Mais on les peut tirer qu'elle demeure entiere,  
 Entiere par dedans, entiere par dehors,  
 Comme ores tu disois de l'escorce des corps:  
 Si faut-il touteffois que les choses ombrées,  
 Coulent au Sens fumeus, auant qu'estre nombrées.

V R.

L'ouurier ne peut ouurer sans matiere & subiet,

Bien

Bien que dans son Esprit il ait fait maint projet :  
 Car s'il n'agit en rien, qui reçoit ce qu'il taille ?  
 (Sil n'est vn Vuide au Monde ou la Raison s'en aille.)  
 De quoy parlerois-tu s'il n'estoit rien que toy ?  
 Il faudroit que ton Ame en soy parlast de soy,  
 Aussi le Nombre pur conceu en ta Pensée  
 Ne seroit qu'vnité en soy mesme amassée :  
 Mais nostre different en cela ne gist point,  
 Ains sçauoir si le Nombre à la matiere est ioint,  
 Et s'il est attiré sans bouger de sa place  
 Par le fumet du front : ainsi que la surface  
 Et l'escorce des corps : ou si premierement  
 Il est dans le rayon de vostre Entendement.  
 Si le Nombre estoit tel que l'escorce apperceue  
 Il seroit prins des yeus comme elle en est perceue :  
 Car encor que l'Esprit la puisse voir sans iour,  
 Toutefois il ne peut imaginer l'entour  
 Sans le dedans enclos, ce qui n'est pas du Nombre :  
 Car il n'est pas tiré de la chose par ombre.  
 Chascun corps est tousiours de surface muni,  
 Et tout à l'environ coniointement fini.  
 La surface en apres de lignes est enclose,  
 La ligne de deus poins : le point en soy repose.  
 Quand donques d'un sujet la surface on conçoit,  
 Telle forme qu'il a, tel nombre elle reçoit  
 Aus lignes de dessus, sans croistre, ni rabatre.  
 Le Triangle est de trois, & le Quarré de quatre :  
 Bref elle a tout autant de Nombres que de coins,  
 Et les lignes autant comme elles ont de poins.  
 Que diray plus ? en trois consiste tout le Monde,  
 En Longueur & Largeur, & en Hauteur profonde.  
 Donc il apparoit bien que tous les Nombres pleins  
 Des la naissance sont dedans vostre Ame peins,

Comme le sont aussi les parolles pensées,  
 Qui sous la vvue voix, sont apres énoncées:  
 Et qu'ils estoient premier que du Monde le cours,  
 Le Monde accoutumé à se changer tousiours:  
 Veu que les Corps mondains de diuerse matiere  
 Ne sont iamais constans en vne forme entiere,  
 Ains en vestent plusieurs sans iamais arrester:  
 Si que d'ou l'vne part, l'autre s'y vient bouter.

A joutes y encor que des Nombres la suite  
 Peut s'estendre sans fin de l'Vnité conduite:  
 Et qu'il n'est si long trait, ni corps si tres-profons,  
 Desquels ne soient trouués les bornes, & le fons:  
 Ni masse en l'Vniuers si grande & si enflée,  
 Ni qu'on puisse émier, comme poudre s'ouflée,  
 En tant de petis poins & d'Atomes menus,  
 Qu'en l'Esprit il ya de Nombres contenus:  
 Si que les gouttes d'eau, & les grains des areines  
 Qui sont dedans la Mer, aus fleuves & fontaines,  
 Trestous en vn monceau ne peuuent tant monter,  
 Qu'on ne puisse encor plus par le Nombre conter.

Voyez Ar-  
 chimede du  
 Denom-  
 brement  
 de l'Arche

Mais d'ou vient qu'à nombrer la Terre ie m'amuse  
 (Moyle Nombre du Ciel) veu que dans Siracuse  
 Florit iadis l'Ouurier tant subtil & sçauant,  
 Qui fist de cristallin l'autre Monde mouuaint?  
 Lequel a demonstré par science admirable  
 Que s'il estoit vn mont massif de grains de sable  
 En sa proportion égal au Firmament,  
 Qu'on pourroit touttefois l'égallet aisément  
 Par Nombres exprimés: tellement que cest homme  
 N'a seulement nombré vne pareille somme,  
 Mais l'a multipliée en outre par ses ars  
 De cent mil millions de mille millars.

Ce vers, De  
 cent mil  
 &c. est vn  
 nombre non  
 défini pour  
 fini. Car l'  
 excès de la  
 multiplica-  
 tion d'Ar-  
 chimede  
 n'y est pas  
 compris.

Pource les Nombres nus d'essence toute pleine,

Plus

Plus simples que tout corps voir : que l'ombre vaine,  
 Ne sont perceus des yeus, ni de l'air penetrant  
 La taye du cerueau, & par l'oreille entrant.  
 Ilz sont donc en l'Esprit qui les contient ensemble:  
 Car le Sens ne reçoit que ce qui lui ressemble.  
 Or l'Esprit est d'ailleurs. partant vne Raison  
 Entretien des Espris la force & liaison,  
 Et commence par soy, se perpetue en elle,  
 Et en elle finit, à iamais éternelle.

## CERCLE TROISIEME.

V R



R soient nos vers nombreux sans nōbre ceste fois,  
 Et qu'ilz soient ordonnés seulement par les Loix.  
 Les Loix premierement en vers furent escrites,  
 Les Rimes des beaux Chans, Loix en Grec furent dites:  
 Reglon donc nos Chansons par la Loy de nos vers,  
 Et chanton maintenant les Loix de l'Vniuers.

Des Loix  
de Nature.

D'où vient l'Honnesteté, l'Ordre, & la Bien-seance,  
 Et par lequel des sens entre leur connoissance?  
 D'où les Loix de Nature, appuy des bonnes meurs,  
 Est. ce de la Raison, ou de vos quatre humeurs?

Comme, Ne fay iamais à vn autre l'affaire,  
 Que tu ne voudrois point par autruy te voir faire.  
 Verité est aimable, il faut garder sa foy:  
 Qui à senti la peine, ait le profit pour soy.  
 Ne faut blesser aucun: à chascun le sien rendre,  
 Ne paillarder, n'emblen: vostre país defendre.  
 Honorer vos parens: ne s'auugler des dons.  
 Separer les méchants de la troupe des bons.  
 Vn homme l'homme aimer: soulager son semblable.  
 Distinguer à chacun possession vallable.

Ce

- » Ce qu'on aura presté le rendre également.
- » Vser des biens communs trestous ensemblement.
- » Celuy ne semble pas consentir qui fouruoye:
- » Aussi nul n'est deceu qui consente & preuoye.
- » Celuy ne péche point que lon force à pécher:
- » Ny celuy qui le sçait, & ne peut l'empêcher.
- » L'enfant ne doit souffrir pour la faute du pere.
- » Qui par autruy fait mal, luy même est veu le faire.
- » Qui a eu part au gain, aus pertes doit partir.
- » Qui n'a point offensé, ne se doit repentir.
- » Qui par sa coulpe faut, que soymême il accuse.
- » Qui péche librement, ne trouue lieu d'excuse.
- » Qui s'oblige, contraint, debteur n'est pas prouué.
- » Et n'est deu ce qui n'est en Nature trouué.

Somme, mille autres Lois, qui cōtiennent grans choses,  
Sont dedans la Pensée empreintes & enclosés,  
Et par son mouuement chascune éclaire & luit,  
Tellement qu'on ne peut errer quand on les suit.

Le S. Je pense qu'autrefois, ô ma Muse prisée,  
A escouter Zenon tu te sois amusée  
Sous sa porche lisant: ou que luy même a pris  
Peine de t'aller voir pour nourrir ses esprits:  
Et sçais-tu bien pourquoy? tu veus comme ce maistre,  
Les mouuemens du Cœur dans le chef faire naistre:  
Tu veus persuader que les affections  
Que causent les humeurs ne sont qu'opinions.  
Ne sçais tu qu'un Sanguin est trop plus debonnaire,  
Plus prudent, & plus gay, que n'est pas vn Colere?  
Qu'un Colere est mutin, audacieus, bâtif,  
Et le Nelancoliq' secret, vindicatif,  
Tout triste, & enuieus? qu'un Flegmatique même  
Est niais, lourd, & sot, tout caignard & tout blême?  
Toutesfois chascun d'eus a vne Ame dans soy,

Qui

Qui ne se peut mesler aus humeurs selon toy:  
 D'où vient donc que du corps le temperament change  
 D'un pur & simple Esprit mainte action estrange?

V R. Non non, je ne croy pas, & ne l'ay iamais creu

Qu'aucune affection dans le cerueau ait creu:  
 Les hommes ont en soy trois appetis contraires,  
 D'Ame, Nature, & Sens: de l'Ame, volontaires,  
 De Nature, contrains, & du sens, ni forcés,  
 Ni du tout affranchis, mais librement pressés.

Trois appetis en l'hōme.

Le Volontaire au Chef, le Naturel au Foye,  
 Mais le Sensitif sort double par double voye:  
 L'vn procede du Ners sujet au touchement,  
 Et l'autre naist au Cœur par les sens seulement.

Le Volontaire est fait quand la Raison est meüe  
 Du non-voiable objet qui iamais ne se müe.

L'appetit naturel a pour son action

La faim, la soif, l'instinc de generation,

Que la Raison ne peut surmonter, bien que forte,  
 Fors par le mouuement du corps qui la supporte.

Car par le iugement ni le conseil cherché  
 Vn fiéureus alteré ne peut estre étanché,

Et quelques beaux dessains que lon se face accroire,  
 On ne peut appaiser ce Poulmon qui veut boire.

Mais lors que la Pensée a preueu le danger

Qui pourroit auenir de boire, ou de manger,  
 A l'heure elle peut bien toute preste se rendre

La Motiue du lieu, & la garder de prendre

Le vin, ou la viande, & se faire obair,

Par secrete vigueur qui vous fait ébair.

Aussi tost qu'elle veut, ô grand pouuoir de l'Ame!

Le fumet du cerueau elle émeut, & enflame,

Luy, le fumet du sang, qui meut les nerfs tendus:

Les nerfs tirent à soy les muscles épandus,

Du Naturel appetit.

Les

Les muscles à leur tour les tendons drois attirent,  
 Les membres aus tendons se virent & reuient:  
 Ainsi elle retient les iambes, ou les bras,  
 Ou bien les fait mouuoir tantost haut, tantost bas.

Et combien que le Cerf ça & là se pourmeine,  
 Ores sous la ramée, ores à la fontaine,  
 C'est sans élite, & chois, & non en liberté  
 Comme il est par l'objet, ou la soif agité.  
 Car quand l'ardeur l'époint, il ne peut pas refraindre  
 Ce désir naturel, ny ses membres contraindre:  
 Ains court bramant de soif, ou du charnel brasier,  
 Iusques à tant qu'il ait contenté son gisier.

De l'appetit  
 par le  
 touchement.

Mais ie reuie au point de l'Appetit qui touche,  
 Qui cause le Plaisir, ou la douleur farouche.  
 Plaisir quand vous touchés vn conuenant objet,  
 Et douleur quand le nerf est blessé du sujet.  
 Le sujet du plaisir est douillet, plane & poupe,  
 Et cil de douleur est dur, raboteus, & coupe.  
 Et veus en cest endroit que tu penses de moy  
 Que ie ne suis Stoïque, ains que i estime & croy  
 Qu'une telle douleur en l'homme est tres-certaine,  
 Et ne se peut oster par opinion vaine.

De l'appetit  
 par les sens

L'autre appetit du Sens qui vous fait offenser  
 Est vne affection qui ensuit le penser:  
 Comme, Ioie, Tristesse, & l'Espoir, & la Crainte,  
 La Haine, l'Amitié, l'Ire, & la Pitié sainte,  
 La Honte au teint rosat, l'Enuie, & Zèle droit,  
 Principaus mouuemens du principal endroit.  
 Et ne peut on monstrier la force & l'harmonie,  
 De l'Esprit & du Cœur en deus sieges vnie.

De la Ioye

Des que l'entendement (plus vifte, & plus leger  
 Que chose que les Cieux en soy puissent loger)  
 A iugé quelque objet qui luy soit agreable,

Tout.

Tout aussi tost le cœur, ô secret admirable!  
 Est touché de la ioye, & par le bout pointu  
 Est ouuert & reclus de sa propre vertu.  
 Car en la connoissance est mie ceste flame  
 Qui est au sang pourpre & sert aus bestes d'ame,  
 Laquelle ouvre ce bout avec filez dougés,  
 Qui sont par tout le cœur l'un dans l'autre arregés:  
 Alors le sang s'espart soefnement par les veines,  
 Et de fumets subtils les artères sont pleines:  
 Qui montés au cerueau chatouillent sans blesser,  
 Dont vous estes émeus lors à vous caresser.

Mais Tristesse n'est pas sans grand douleur conceüe,  
 Car aussi tost que l'oeil a la chose apperceüe  
 Qui à l'Ame desplaist, lors par dedain le Cœur  
 Se ferme, & est épraint d'angoisse, & de rigueur:  
 Le sang se refroidit n'ayant plus qui le meue,  
 Et les fumets estains l'Ame demeure veue,  
 Tant la tristesse est forte, & dure à supporter,  
 Si l'homme ne se veut d'autre objet conforter.

Puis quand l'Ame préuoit l'heur ou la deliurance  
 Future tost, ou tard, lors se fait l'Espérance:  
 Adonc le cœur ouuert s'apreste à recepuoir  
 Ce bien à luy promis, que l'Ame a sçeu preuoir:  
 Et est telle energie vn peu plus sombre, & coye,  
 Au reste tout ainsi que celle de la Ioye:  
 Car l'homme s'esioüit de l'attente du bien  
 Presqu' autant que celuy qui ia inoit du sien.

A l'Espérance en tout est contraire la Crainte,  
 Car qui preuoit son mal en sent desial l'attainte.  
 Alors le tendre cœur fuiant cela qu'il craint  
 Se clot comme vne bourse, & se presse, & s'estraint  
 Avec ses menus fils dont il se serre & lâche,  
 Tout ainsi que l'objet luy agrée, ou luy fâche.

Et void

De la Tri-  
 stesse.

De l'Espé-  
 rance.

De la  
 Crainte.

Et void on le craintif avoir pâle couleur,  
 Car le sang se va rendre au siege de douleur,  
 Qui est le triste cœur, où chascun membre enuoye,  
 En reconnoissant bien qu'il leur épand sa ioye  
 En ses gais mouuemens, & ne la garde en soy:  
 Ains vers sés bons subjets se declare bon Roy.

Apostrophe  
 aux  
 Princes.

O vous Princes, & Roys, mirés vous en vous-memes  
 Départés vostre sang à vos poures tous blêmes:  
 Et vous subjets aussi au besoin, à la peur,  
 Courés donner confort au prince vostre Cœur.

De l'Amitié.

En l'Amitié le Cœur bée tout ainsi comme  
 Voulant humer l'objet qui semble bon à l'Homme,  
 Et est tel mouuement à l'Espoir ressemblant,  
 Sinon qu'il est plus vif, d'aise qu'il a, tremblant.

De l'Ire.

Mais au Courroux ardent la roideur est plus forte,  
 Car le sang meu du Cœur, avecques soy emporte  
 Les fumés eschaufés; à fin de repousser  
 La chose, ou le propos, qui le vient corroucer.  
 Adonc le sang fumeus ça & là se deborde,  
 Dont se trouble à l'instant des membres la concorde:  
 Le mol cerueau s'embrase, & par l'ire outrageus  
 Vostre Esprit est voilé d'un brouillas nuageus.

De la Haine

Que si l'Ire enuieillit, il s'engendre vne Haine  
 Qu'on ne peut par apres depouillér sans grand' peine.

De la Hôte

Mais si vous vous sentés coupable en quelque cas,  
 Deshonneste, ou mauuais, ou méseant ou bas:  
 Le courroux vous époint, & lors se fait la Honte,  
 Car le sang épandu en la face vous monte  
 Pour couvrir la Pensée, & tel acte cacher,  
 Craignant que l'oeil de tous ne vous ait veu pecher.

De la Pitié

Aussi le mal d'autruy à Pitié vous conuie:

De l'Enuie

D'un autre le bon heur vous engendre vne Enuie:  
 Mais l'outrage qu'on fait à vostre objet aimé,

Meut

*Meut vn Zèle vengeur d'ire & d'amour armé.*

*Et tout ainsi qu'on void que du feu les flammèches  
Languissent au bois verd, ardent aus feuilles sèches:  
Ainsi l'Homme s'affecte ou plutost ou plutard,  
Ainsi que plus ou moins, l'humeur en luy s'espard:  
Car des quatre Elemens quatre Humeurs il mendie  
Subjets d'affection, causes de maladie.*

*Non autrement qu'au Vin qui bout dans vn ponçon  
Le nouveau moust se change en diuerse façon,  
La fleur qui réjalit tousiours contre la bonde,  
C'est la Colère au sang qui en chaleur abonde:  
Et ceste Eau qui le vin tout autour circuit,  
C'est Flegme ou sang vermeil qui n'est pas encor cuit:  
Ce qui s'assied au fons ceste terrestre Lie,  
Ressemble la froideur de la Melancolie:*

*Mais le reste qui est atrempé, dous & franc,  
Ressemble proprement le trespur & bon Sang.*

*Et comme chascun vin en sa temperature  
Reçoit ces quatre humeurs de diuerse nature,  
Ainsi les Corps humains en leur propriété  
Ont chascun endroit soy telle variété.*

*Vin d'Orleans est clair, il est trouble en Bourgongne,  
Pur & gay le François, rude & noir en Gascongne,  
Celuy d'Anjou fumeus, d'Al coulant & dous,  
Bref en toute contrée ilz sont differens tous.  
Aussi mille estrangers ont mille meurs contraires,  
Voire les citoiens, voire les gémeaus freres.*

**Le S.** *Chascun a toutefois vn Esprit éveillé  
Qui parmy les humeurs n'est brouillé, ne souillé;  
Pourquoy donc la Raison qui est tousiours toute vne  
N'a elle en tous humains mesme action commune?*

**VR.** *A cela ie respon (c'est le point singulier,  
Et le neud le plus fort, qu'il nous faut délier)*

Du zèle.

Comparai-  
son du Vin  
& du

Que

Que comme le brouillas, ou bien l'obscur Nüe  
 Qui se panche dans l'Air, empesche à sa venüe  
 Que les rayons subtils qui vous sortent par l'oeil  
 Ne puissent paruenir iusque à ceus du Soleil,  
 Du Soleil donne-iour, si la flame aguisee  
 Ne part d'vn œil constant à prendre sa visée:  
 Ainsi le gros fumet du tiede sang produit  
 Alors qu'il monte au chef le comble d'vne nuit,  
 Et voile la Raison, qui pource est retardée  
 De voir si clairement vne chascune Idée,  
 Bien qu'elle passe tout & puisse traueser  
 Le grand Cirque du Ciel, voire sans le perfer.

Mais comme l'oeil fillé, qui tient sa flame enclose,  
 Ne se voulant ouvrir ne void aucune chose,  
 Tout ainsi la Raison, qui est l'oeil des Espris,  
 Quand elle se resserre en son petit pourpris,  
 Et sans penser à rien au sens lâche la bride,  
 Celuy qu'elle guidoit, cestuy mesme la guide:  
 Car l'homme ne discourt ny son mal ny l'autruy,  
 Ains souffre l'Appetit trionfer dedans luy.

Double  
 Empire en  
 l'homme,  
 Seigneu-  
 rial & Ciuil

Pource des quatre humeurs les diuerses meslanges,  
 De tous hommes diuers causent les meurs estranges.  
 Mais lors que la Raison, qui exerce sur vous  
 Vn pouuoir rigoureux, & vn autre plus doux  
 Se veut euertuer, par conseil elle appaise  
 L'affection du Cœur qui luy semble mauuaise:  
 Ou si tel appetit chatouille trop la chair,  
 Et que pour le conseil il ne daigne lâcher,  
 Comme maistresse alors tient les membres en lessé  
 Qu'ils ne donnent secours au desir qui les presse.

Apostro-  
 phic aus  
 Magistratz

Iuges & Magistrats ce secret admirés,  
 Et iustice entre vous de vousmesmes tirés:  
 Vses de bon auis & ciuile police

Enuers

Enuers ceus qui font mal & non point par malice:  
 Mais vsés de maistrise & de main forte aussi  
 Vers l'obstiné qui est en son vice endurci.

» Le bon hait le péché d'amour de vertu pleine,

» Le malin hait péché de treueur de la peine.

Puis donc que i'ay prouué que l'élite du bien,  
 Et le mespris du mal, en tous hommes n'est rien,  
 Sinon le mouuement de la seule Pensée:

Puis que l'affection n'est au Cœur commencée,  
 Ains en l'Entendement, par ce tenue fumet

Que l'Ame du cerueau dedans le cœur transmet:

Puis que les premiers traits des regles Naturelles  
 Reluisent en l'Esprit, tout ainsy qu'étincelles

Ou Atômes volans aus rayons du Soleil:

Et puis qu'ilz n'entrent point par l'oreille ni l'œil,

(Autrement ie diroy que ces Lois volontaires,

L'ordre & l'honnesteté seroient Elementaires,

Et que les Animans terrestres & brutaus

Tireroient comme vous le vray d'avec le faus:

Car vostre Sens est tel, qu'il n'a la cognoissance

Sinon de ce qui est de semblable substance)

S'ensuit qu'il est vn Dieu, le premier des Espris,

Lequel a dedans vous ces Principes escrits.

C'est la grand' Loy qui veut en Nature pourtraire,

Qui commande le droit & defend le contraire:

C'est la Raison premiere, & la raison en toy

Quand elle est consermée, est vne iuste Loy.

E.

CERCLE

## CERCLE QUATRIÈME.

De la So-  
cieté hu-  
maine.

**E**PIUSQUE ce propos en vn autre  
nous meine,

Qui conserue & maintient la compa-  
gnie humaine

En concorde & en pais, où par de-  
grez & rans

Ceus qui sont plus petis obeissent aus plus grans,

Le iune au vieil, la femme à l'hoimne asubjettie,

Le seruant au Seigneur, & au tout la partie?

Puis la maison au bourg, le bourg à la Cité,

De rechef la Cité au Royaume herité,

Le Royaume à l'Emprie, & puis l'Empire large

Tient sous la Monarchie & sa chaire & sa charge.

Le Sort a il bien peu d'auenture & par cas

Ordonner & donner le tour de ces estas?

Et l'œuure humain peut-il, comme premiere source

Au cours de vostre vie entretenir sa course?

» Nature y contredit: qui n'a iamais permis

» Qu'entre plusieurs effets l'un soit pour cause admis

» Aus autres de son rang: vn bœuf les bœufs ne garde;

» Et vn mouton n'a pas les moutons en sa garde:

» Mais bien l'Homme élevé en vn degré plus haut;

» Qui sçait qu'il faut aus bœufs, & qu'aus moutons il faut.

Vn homme aussi n'a pas establi la police

Au reste des humains courans en mesme lice,

Ainçois quelque grand Dieu sur tout homme excellent,

Tousiours sur le troupeau de vos Espris veillant:

Lequel au fil des ans, & par égales marches

Fait les Rois, Empereurs, les Empereurs Monarches.

Le S.

Quoy? de Droit naturel ne sont pas tous égaus?

Est-ce vne iuste loy entre les gens légaus

Que

Que le iune prudent, puissant & équitable,  
 Complaise à vn vieillard, fol, foible, & non-traitable?  
 La femme à l'homme ausy? n'est-ce qu'un mesme sang?  
 Et elle sera serue, & luy seul sera franc?  
 L'un sans l'autre n'est rien, l'un sans l'autre n'engendre,  
 L'un d'eus ne doibt donc pas dessus l'autre entreprendre.  
 Quoy? veus-tu ramener les iniques moyens  
 Qu'enuers leurs seruiteurs exerçoient les payens,  
 De les vendre & meurtrir? as-tu iamais veu naistre  
 L'un qui fust seruiteur, & l'autre qui fust maistre?  
 Mais nostre Siecle d'or change au pris les honneurs,  
 Et de riches villains fait de nobles Seigneurs.  
 Comment? toy qui bastis sur nature secrette,  
 Vers l'Humain naturel te monstres indiscrete.  
 L'homme est-il moins de soy que sont les animaux?  
 Se peut-il point passer & des biens, & des maus  
 Des hommes comme luy? & viure solitaire  
 (Comme la Beste aus champs) de la terre fruitiere?  
 Vrayment s'il ne le peut, il est moindre en ce point  
 Que l'animal grossier du seul desir époint.  
 » Car plus est cestuy-la qui secours se demande,  
 » Et qui l'obtient de soy, sans que trop il attende,  
 » Que celuy qui ne peut se le promettre en luy,  
 » Ains luy seul se contraint de l'emprunter d'autruy.  
 Voy donc si tu diras la Beste irraisonnable  
 Plus parfaite de soy que l'Homme raisonnable.  
 Tous hommes sont pareils d'autant qu'hommes ils sont.  
 » Les égaus des égaus aucun affaire n'ont:  
 Partant les hommes tous vnis en leur espee,  
 Se peuent séparer de ceste tourbe espesse,  
 N'estans clos ni fermés fors dedans la Cité  
 Qui les autres enclot, c'est l'Vniuersité,  
 C'est la voute des Cieux, la grand Boule suprême

Ne laissant rien dehors, si ce n'est le Rien mesme.  
 Laquelle peut servir à l'homme de maison:  
 De hamel, & de bourg, de ville & de cloison:  
 De Royaume, & d'Empire: & mesme sous son Arche  
 Prendre l'Vn & le Tout, pour le plus grand Monarche.  
 V R. Nature est pleine d'Art, & fait tout pour le mieus,  
 Rien sans cause, & sans fin: c'est le dit des plus vieus.  
 Ce qu'elle veut vnir, c'est ce qu'elle varie,  
 Auecques l'homme fort le fin elle apparie,  
 L'enfant & le viellard, l'homme & la femme aussi:  
 Cestui-la est plus beau, plus accort cestui-ci:  
 L'vn vis, l'autre sengeard, l'vn void, & l'autre y pense,  
 Et ce qui n'est en l'vn, en l'autre récompense.  
 Tellement qu'entre tous n'est homme si mal né  
 Qui d'vn don singulier ne soit par elle orné,  
 Ce qu'elle fait non tant pour se rendre admirable,  
 Comme pour faire l'homme à l'homme desirable.  
 A fin d'entretenir par ordre se suyuant  
 Vne Societé pour qui l'homme est viuant.  
 Et ni la mouche à miel, ni la brebis lainüe,  
 Ni beste de troupeau soit grosse, soit menüe,  
 N'est point si compagnable en lieu ni en saison,  
 Que l'animal doué d'Oraison & Raison.  
 Raison & Oraison, le clou, l'aimant & cheine,  
 Qui assemble & qui tient la Compagnie humaine.  
 Nature a bien donné aus Bestes, comme à vous,  
 La voix, pour exprimer leur ioye, & leur courroux;  
 Mais singulierement elle a decoré l'Homme  
 De ce Parler conceu qui toutes choses nomme:  
 Sy qu'une mesme essence en tout cest Uniuers  
 Est ditte en diuers lieux par mille noms diuers:  
 Qui bien qu'elle puisse estre en cent langues rendüe,  
 Est pour vn seul sujet neantmoins entendüe.

La Voix vient du poulmon, le Parler vient d'en haut,  
 Il est filz de l'Esprit, & de l'Esprit heraut,  
 Lequel quand l'Ame veut, dedans soy elle engendre,  
 Puis l'orne de la voix, afin de faire entendre  
 Son messenger volant, l'interprete Parler,  
 Qui est simple caché sous le voile de l'Air,  
 Declarant ce qui nuit, ce qui est profitable,  
 L'iniustice, & le tort, le droit & l'équitable.

Certes le Point du Monde entre l'Ocean clos  
 Ne pourroit bruire asés ta grandeur & ton los,  
 O Parler merueilleus! & asés de louanges  
 Ne te pourroient donner les Nations estranges!  
 Tu as appriuoisés les hommes pleins d'ésfroy,  
 Tu les as ioins du neud de Foy, de Loy, de Roy:  
 Tu as poly les meurs des Sauvages austères,  
 Tu as vni les Gens vagues, & solitaires,  
 Tu as fait les Cités, & as entretenus  
 Dedans leurs appetifs tous les Barbares nus.  
 En somme, c'est par toy, que tout homme s'applique  
 Pour accroistre le bien de la Chose-publique.  
 Que s'il y a quelcun qui libre s'ébatant  
 Viue seul aus desers de soy-mesme content,  
 Ou cest homme est brutal de nature trop basse,  
 Ou bien il est diuin, & les hommes surpasse.

Et comme en chascun Art chascun Artisan fin  
 Fait le commencement & milieu pour la fin:  
 (Veu que la seule fin comble & parfait la chose,  
 Pourtant que c'est le but où elle se repose:)  
 Ainsi pour viure bien l'Art de nécessité  
 Trouue les instrumens de la Societé:  
 Et des petis cheinons, dont il ioint les parcelles,  
 Il accouple le tout épandu par icelles.

Premierement il faut que ceus-là soient conjoins

De la Pa-  
 role.

Des pre-  
 mieres Ioin-  
 tures de la  
 Societé hu-  
 maine.

De l'hōme  
 & de la firm-  
 me.

Qui naturellement sont l'un de l'autre épous:  
 Le masle ne peut pas estre sans sa femelle,  
 Ni elle aussi sans luy: l'alliance est gémelle,  
 Car ils sont chatouillés tous deus de s'assembler,  
 Et d'auoir fruit qui puisse à l'un d'eus ressembler,  
 Pour conseruer tousjours leur espee muable,  
 Et apres qu'ils sont mors reuiure en leur semblable.  
 Mais combien que l'un d'eus ait de l'autre besoin,  
 Si est-ce que cestuy la deuance bien loin,  
 Et l'excelle d'autant que la Forme qui œuure  
 Excelle la Matiere, où elle se déœuure:  
 Car la Forme de soy depeint le dernier trait,  
 Et donne estre à la chose, où elle se pourtrait.

Des parens  
 & des en  
 fans.

De ce premier cheinon qui deus moitiés attache,  
 Il en naist vn second ou point, ou peu plus lâche:  
 A scauoir leurs enfans que Nature couuoit,  
 Dans lesquels chascun deus se remire, & se void.  
 En la face du fils le pere void sa face,  
 La mere reconnoist en la fille sa grace:  
 Ils contemplent leur chef dedans leur chef empreint,  
 Leurs yeus dedans leurs yeus, leur nés sur leur nés peint.  
 Le pere en son fils void la rougeur de sa ioüe,  
 La honte de la mere en la fille se ioüe:  
 Le pere sur son fils void son poil gris blondir,  
 Et la mere se sent en fille reuerdir.  
 Le fils aussi sent bien ses artères & veines  
 Du fumet & du sang de son pere estre pleines:  
 Et la fille resent ses muscles & ses ners  
 De l'air vif de sa mere estre meus & ouuers.  
 Si qu'un pere nauré, le fils souffre en partie:  
 Tant du pere & du fils grande est la Sympathie!  
 Mesme la fille oyant sa mere qui se deut,  
 Sent ses ners tressaillir & son sang qui s'ement.

Tant

Tant ioint estroitement ceste Nature immense  
Les enfans aus parens, des Cités la semence.

Restent pour accomplir la tierce liaison  
Le Maistre, & les Valets seruans à sa maison  
(Car Trois en nombre est plein, & en mesure ornée  
Aussi le Trois parfait toute chose ordonnée.)

Qui sont ioints d'un lien plus foible, & plus contraint,  
Que l'espouse au mary, le pere au fils estraint:

Et par nécessité plus que par libre force

Aussi la liaison en est plus tost détorse.

Car Nature se plaist en cest œuvre parfaict,

Et produit à regret cest autre plus malfaict.

Et n'estoit qu'elle veut l'Homme estre compagnable,

Et rendre au Seruiteur le Seigneur agreable,

Pourtant qu'un Maistre seul ne peut pas bien vesquir,

On n'auroit iamais veu le seruiteur nasquir.

Mais comme en tout mestier pour façonner l'ouurage

Il faut des instrumens: ainsi l'Art du mesnage

Est manque & inutil, s'il est priué des siens,

Qui sont les Seruiteurs, les meubles, & les biens,

Dont les vns pleins de vie, & mouuement se treuent,

Les autres non viuans, qui de soy ne se meuent.

Ainsi sont en la Nef le gouuernal mené,

Et l'homme gouuerneur du patron gouuerné.

Car aus Ars manouuriers celuy qui l'œuvre entame

Est l'outil animé qui meut l'outil sans ame.

Que si les Instrumens auoient de soy pouuoir

(Sans le secours humain) d'ouurer & se mouuoir,

Comme cest Vniuers de Sabor Roy des Perses

Qui mouuoit de luy seul mouuant les Sfères perses

De cristal émaillé, encloses rondement

Tout alentour du Point stable sans fondement;

Ou comme se mouuoient les semblances humaines

Du maistre  
& des ser-  
uiteurs.

Que Dédale tailla, & dans les creuses veines  
 Coula du vis-argent par si iuste compas  
 Qu'elles croioient le chef, & mesuroient les pas,  
 Ou comme l'on a veu mainte Idole faitice,  
 Qui alloit, & parloit, & tout par l'artifice  
 Des vieus Egyptiens, ainsi que vous apprend  
 Leur Sage, Prestre & Roy, Mercure troisfois-grand.  
 Ou bien ne plus ne moins que la Colombe viste  
 Façonnée de bon au manœuvre d'Archite,  
 Qui avec nerfs couplés sous ses ailes tendus  
 Voloit en l'air apres les pigeons éperdus  
 Par l'égal contre-pois dont l'auoit balancée  
 Ce géometrien de profonde Pensée.

Sy (di je) les outils se mouuoient tout ainsi,  
 Et que de leur bon gré ilz ouurassent aussi:  
 Par ce moyen l'Archet iourroit seul de la Lyre,  
 La Nauette tistroit d'elle mesme à suffire:  
 Certes les Artisans n'auroient point d'apprentis,  
 Et seroient aus Seigneurs les seruans inutiles.  
 Car maistre est cestuy-là qui en Raison excelle,  
 Et excelle en conseil par la Loy naturelle:  
 Et celuy seruiteur qui a les membres fors,  
 Qui met l'avis à chef par la force du Corps.  
 Et d'autant que l'Esprit dessus le Corps commande,  
 Et la force obéit à prudence plus grande,  
 D'autant le seigneur doit au seruant commander,  
 Et luy doibt le seruant obéir & aider.  
 Le maistre est vertueux, le seruant a du vice:  
 Maistrise est par vertu, par vice le seruice.  
 Noblesse mesme gist en la docte vertu,  
 Noble est le seul Sçauant de la vertu vestu.  
 Non l'or n'anoblit pas, ny les honneurs de race:  
 L'homme en luy mesme doit en imprimer la trace

De la No-  
blesse.

Par

Par bonté seulement. le bon est noble nom:  
 Tourne NOBLE au rebours, tu trouuerras LE BON.  
 Voy combien ce beau nom couuient bien à la chose!  
 Sous le voile du mot l'essence se repose.  
 Vrayment les Noms certains ne sont point composés  
 Par opinion d'homme, & par homme imposés:  
 Mais Nature a caché dessous leurs Caractères  
 Ne sçay quelle vigueur pleine de grans Mystères.  
 Heureus qui par beaux faitz s'est soy-mesme anobli,  
 Tirant ses deuanciers hors de l'obscur oubli:  
 Et mal-heureus celuy qui mille parens nombre  
 Tous luisans de clarté, desquelz il n'est que l'ombre.  
 Donc ne doiuent vanter les nepueus & suyuans,  
 Les faitz de leurs ayens vertueus & sçauans,  
 S'ils ne le sont aussi: car l'honneur leur est honte  
 Puis qu'il est ia planté, si plus haut il ne monte.  
 Il est vray que l'enfant issu de noble sang  
 Pour son tige afranchi semble bien estre franc:  
 Car on croit seulement que ne plus ne moins comme  
 Vn ours engendre vn ours, & l'homme engendre l'hōme,  
 Qu'ainsy le bon des bons soit produit, & conçu,  
 Mais quiconque l'estime, il peut estre deceu:  
 Nature le pretent: mais par la nourriture  
 Souuent on void gauchir le cours de la Nature.  
 Voila les membres ioins qui assemblent le Corps  
 Le corps de la maison par naturelz accors:  
 Qui est commencement des bourgs & villes closes,  
 Et a vn gouverneur, comme l'ont toutes choses.  
 Car c'est le germe & pied du Royaume planté,  
 Où desja se nourrit vne principauté:  
 Qui peu à peu croissant en hameaus & villages,  
 Commande du vieus tronç sur branches & fueillages.  
 Donc au plus ancien, comme Chef-gouverneur,

Du Patron  
de famille.

Femme,

Femme, enfans, & valets, doiuent porter honneur:  
 Ce qui encor aujourdhuy vostre Amerique ordonne,  
 Qui n'admet point de loy que Nature ne donne,  
 Qui ne viole point sa franche Volonté,  
 Et qui retient encor son pouuoir indonté:  
 Ce Peuple toutesfois qui tout honneur ignore,  
 L'Homme vieil & chenu de son bon gré honore,  
 Le souffre commander, à luy plaire se plaist,  
 Si qu'un Vicillard parlant tout le Peuple se taist:  
 Et reçoit le conseil, & certaine science  
 Tesmoignés par le Temps, & par l'Experience.  
 L'Heure dedans le Iour, le Iour est dans le Mois,  
 Le Mois de L'an compris, l'An du Siécle à sa fois:  
 Mais vne Eternité en sa rondeur embrasse  
 Le Siécle, l'An, le Mois, le Iour & l'Heure basse:  
 Et Nature est dessous, qui mesme vous apprend,  
 Que moindre est le compris que celuy qui comprend:  
 Partant il s'ensuit bien que l'Homme de grand aage  
 Doibt estre le patron d'un l'ne parentage:  
 Car le Temps qui poursuit l'Ombre d'Eternité,  
 Apporte à vos Esprits quelque Diuinité.  
 Considere qui c'est qui a par Harmonie  
 Le premier allié l'humaine compagnie,  
 Qui l'ordre fait garder si long temps & de gré,  
 Et quelcun commander de degré en degré.  
 Par nature sont ioints l'homme & la femme ensemble,  
 Par nature l'enfant à ses parens ressemble,  
 Par nature le serf au maistre sert d'outil,  
 L'un est un corps nerueus, l'autre un Esprit subtil:  
 Ces trois couples coupléz par leur triple iointure  
 Font aussi la Maison parfaicte par nature:  
 Les Bourgs & les Cités qui naissent de ceus-ci,  
 Puis qu'ils sont de maisons, sont par nature aussi:

Le

Le Royaume l'est donc, si est mesme l'Empire,  
 Car pour monter plus haut la liaison n'empire:  
 Doncques la Monarchie en doit auoir le pris  
 L'Empire comprenant dont le reste est compris.  
 Bref Nature contraint en raison naturelle  
 Confesser tous humains estre assemblés par elle,  
 Et la Raison contraint Nature par sa loy  
 De confesser qu'elle est par autre que par soy:  
 Mais cestuy-la qui est la Nature suprême  
 Peut dire qu'il est Tout, & Vn-seul par soy-même.

## CERCLE CINQUIEME.

## LE SECRET.

 EL ESTE, ie te pry, ne passe plus auant,  
 Ains di le naturel de Nature dauant.  
 Certes ce mot te plaist, & beaucoup te recrée,  
 Car nous parlon tousiours de ce qui nous agrée.  
 Tu redis tant de fois de Nature le nom,  
 Que tu me fais douter si c'est ton Dieu, ou non.  
 L'entretien des humains dessus ce mot tu sondes,  
 La profondeur du mot toutesfois tu ne sondes.  
 Qu'est-ce donc que Nature? est-ce nom imparfait?  
 Qui de la cause ignore, ignore le l'effait.

VR. L'une Nature est Dieu, mais elle est infinie.  
 L'autre, son instrument, est ainsi définie.  
 C'est la force, & vigueur éparse en l'Vniuers,  
 La cause du repos, & mouuemens diuers:  
 Qui d'ordre si certain est conduite, & menée,  
 Qu'en l'inconstance mesme elle semble ordonnée:  
 Donc la subtilité ni par art, ni par main,  
 Ni par tous les engins de l'Artisan humain,  
 En sa perfection ne fut iamais atteinte,

Definition  
 de Nature.

Bien :

Bien que de l'ensuiuir ait essayé main mainte.  
 Car elle qui est simple, & subtile en ses faiets,  
 Cache son excellence, & ses propres effaiets  
 (Au contraire de l'Art) dedans chacune chose,  
 De sorte qu'elle mesme elle s'y est enclose.  
 C'est afin que l'Ouurier qui ne peut limiter  
 Ses ouurages couuers, ne puisse l'imiter:  
 Et que à l'ombrage obscur de son lustre il se mire,  
 Afin qu'en l'admirant, l'Authheur d'elle il admire.  
 Ainsi que tout Ouurier demeure par dehors  
 Pour pourtraire, pollir, ou grauer quelque corps:  
 Aussi quelque couleur, quelque trait qu'il y face,  
 L'ornement apparoyt sans plus en la surface:  
 Si que la profondeur où l'Art ne peut entrer,  
 Rien sinon sa durté, en soy ne peut monstrier.  
 Mais de Nature l'art au dedans se reserre,  
 Pour exemple nous soit le Rondeau de la Terre.  
 La Terre en maint endroit ne monstre par dessus  
 Qu'une face ridée, & quelques monts bossus  
 Couuers de rude peau, vélue & hérissée  
 De ronces, de chardons, de pierres tapisée.  
 Mais si le labourreur luy veut fouiller au sein,  
 Et luy ouurir les flancs, il trouuerra tout plein  
 De féconde vigueur, des semences germées,  
 Des herbes, & des fleurs, & des plantes ramées.  
 Ausy l'Ame qui fait & croistre, & bourjonner  
 Les arbres verdoyans, veut viure & sourjonner  
 En la racine creuse: & tire sous l'escorce  
 Et la seque & le suc, leur nourriture & force:  
 Qui les fait pulluler, & aus branches conduit  
 Du pied iusqu' au coupeau, & fueille, & fleur, & fruit:  
 Mesme au centre du fruit Nature émerueillable  
 Récele la Vertu d'engendrer son semblable.

Elle

Elle hume l'humour, & sa fertilité,  
 Point les greffes au tronc plein de sterilité.  
 C'est celle qui produit la Poire sur l'Espine,  
 Dessus le Merisier l'Agrioché poupine:  
 Fait sur les Sauvageaus les Pommes d'or meurir,  
 Et dedans le Prunier les Abricots fleurir.  
 Elle oste du Pécher la froideur de la Péche  
 En rechaufant le suc pour la Persique sèche.  
 De la Coudre des champs fait l'Auelaine issir,  
 Et dans le Chataignier les Marrons s'engrossir.  
 Et que dirai-je plus? c'est ceste Ame qui plante  
 L'artifice en l'Esprit du iardinier qui ente,  
 C'est celle qui l'instruit les fruitiers entasser,  
 Et les vns en approche aus autres enlasser:  
 Noüer en escussion à l'escorce mouillée  
 Meint beau petit bouton & meinte gemme oillée:  
 Ou le tronc nouailleus émonder & trencher,  
 Et le fendre vniment, puis la greffe y ancher.  
 C'est elle mesme encor qui d'une souche morte:  
 Iette mille sions par la racine torte.  
 Bref aus Corps animés ou de sésie, ou de sang,  
 Ou bien d'une Pensée, & d'un vouloir tout franc,  
 Le plus fin artifice, & plus vive peinture,  
 Par Nature est caché dedans la creature.  
 Aussi l'Ouurier parfaict, de qui Nature est l'art,  
 Est estendu par tout & clos en nulle part,  
 Si subtil, & si pur, que combien qu'il nourrisse  
 La Terre & tous les Cieux, & qu'il meue & remplisse  
 Le Globe de la Lune, & celuy du Soleil,  
 Les cinq Flambeaus errans d'un ordre nompareil,  
 Tous les Astres fichés, le Feu, l'Air, & les Ondes,  
 Et la Rondeur qui ioint ensemble ces deus Mondes:  
 Si est-ce toutesfois que iamaïs à vos yeus

*Sa Gloire n'apparut épanchie en tous lieux.*

Le S. *Celuy qui contredit par Raison approuvée  
Fait que la Verité plus claire soit trouuée:  
Et qui confesse tout par simple autorité,  
Ne peut onc rencontrer la pure Verité:  
Donc, Muse, ie te pry ne m'en vueille reprendre:  
Ie ne dispute pas si ce n'est pour apprendre.  
Si Dieu, comme tu dis, est par tout épandu,  
N'est il pas donc brouillé, conjoint & confondu  
Auecques la Matiere? & s'ils tiennent ensemble,  
Qui est l'accord d'entre eux qui ainsi les assemble?  
Et puis que l'Vniuers, en qui Dieu est épars,  
Apparoist composé de deus diuerses pars,  
L'vne, qui est des Cieux, tousiours mesme & tout-vne,  
L'autre des Elémens, qui n'a constance aucune,  
Fors en son inconstance, & sa mutation,  
N'est-ce point asseruir vn Dieu à passion?  
Outre, s'il est compris dans la Machine vnie,  
Comme oses-tu nommer sa Nature infinie?  
Sçais-tu pas que le Ciel a mouuement fini?  
Le Fini peut il bien embrasser l'Infini?  
Mais s'il en est dehors, & erre par le Vuide,  
Comme peut-il mouuoir la Nature qu'il guide?  
Le mouuant doit-il pas au mouuable toucher?  
Comme peut-il sans lieu du logé s'approcher?  
Mais si sa Source croist hors de la Voute ronde,  
Et qu'elle coule en nous qui sommes dans le Monde,  
Si que son estre soit ça & là épanché,  
Dea! en combien de pars sera-il retranché?  
Et s'il est diuisé, faut-il pas qu'il endure?  
Comme est-ce donc qu'en luy tousiours entier il dure?  
Muse, pardonne-moy si i'ose ainsi parler,  
Si Pégase est ailé, Pégase peut voler.*

Non

V R. Non, ie ne m'aime tant, & ne me puis tant plaire  
 Que ie pense ma Voix seule te satisfaire,  
 Fors avec iugement: ie n'ay tant merité,  
 Que ie vueille qu'on croye à mon autorité:  
 Et ne loüé iamais ceste façon antique  
 Des Pythagoriens, qui, pour toute replique,  
 Respondoient, Il l'a dit: vsans de ce blason  
 Comme si Pythagore eust esté la Raison.

Mais ie te veus monstrier (la Raison de toy-même  
 Combatant ta raison) ceste Raison suprême.

Tu es émerueillé que l'Essence de Dieu  
 Qui cerne tout en soy, puisse estre en quelque lieu,  
 Veu que le Lieu n'est rien que la surface creuse  
 D'un corps qui tient vn corps de quantité nombreuse,  
 Et qu'on appelle Dieu vne simple Vnité,  
 Vn Esprit continu qui n'est point limité.  
 Tu t'ébahis encor, si comme vne fontaine  
 Au sourceon éternel, & qui est tousiours pleine,  
 Son Esprit se répand dans les hommes épars,  
 Et parmy ce grand Tout lequel atant de pars,  
 En combien de ruisseaus sa source est departie,  
 Et qui peut rassembler au Tout chasque partie.  
 Puis il se vient à toy vn autre doute offrir,  
 Si estant diuisée elle doit point souffrir.  
 Mais si elle est dehors la mondaine closture,  
 Tu t'ébahis comment elle émeut la Nature:  
 Et comme ne bougeant du Vague, Vuide, & Vain,  
 Sa force peut passer iusqu'en ce Lieu mondain.

Et ne t'ébahis point que ta vifte Pensée  
 Soit en moins d'un clin d'oeil iusque au Ciel élancée.  
 Di luy qu'elle aille voir la Mer tout rondement,  
 L'effect est plutost fait que le commandement:  
 La elle est aus deus bors de la Mer mesurée,

Vitesse &  
 grandeur  
 de l'Ame.

Et

Et touteſſois elle eſt dans le chef demeurée.  
 T'émervueilles-tu point qu'elle paſſe à traucrs  
 Eſtante icy & là, vnie en lieux diuers?

Commande luy encor de franchir les Eſtoilles:  
 Rien n'empêche ſon cours, & n'a que faire d'ailes:  
 Les regions de l'Air, la foudre, la froideur,  
 Ni le brouillas épais, ni la flamme, & l'ardeur,  
 Ni le ſiege du Feu, ni la maſſe Etherée,  
 Ni des rais du Soleil la ſplendeur éclairée,  
 Ni le roide partour des neuf Temples bornés,  
 Nil accordant diſcord duquel ilz ſont tournés,  
 Ni les Aſtres luisans, ni la profondeur ample,  
 Ni le plus haut ſommet qui couronne ce Temple,  
 Ne peuuent pas ſon vol tous enſemble donter,  
 Ni garder, tant ſoit peu, de tout outre monter.

Que ſi tu veus le tour du dernier Ciel comprendre,  
 Ton Ame d'icy bas là ſus ſe peut eſtendre,  
 Et clorre & embrasser par ſon contournement  
 La finie rondeur de ce bel Ornement.

Quoy? admires-tu point en toy ſi grande choſe?  
 Ton ame enclot les Cieux, & des Cieux eſt encloſe!  
 Peus-tu faire cela, & Dieu ne le peut pas?  
 Eſt ton pouuoir tant haut? le ſien eſt-il tant bas?  
 Tu eſ fort eſtonné que la Clarté premiere,  
 Celle dont le Soleil emprunte ſa lumiere,  
 Puiſſe bien traucſer les dix Cercles conjoins  
 Sans que ſes rayons ſoient d'avec elle deſjoins.  
 Hé! ton ſi viſ Eſprit qui n'eſt qu'une eſtincelle,  
 Se tient-il plus entier que la Source d'icelle?  
 Peut-il plus circuir en ſoy-meſme que Dieu  
 Qui n'a commencement, qui n'a fin, ni milieu?  
 En luy ce qui ſera, qui eſt, & qui fut entre,  
 Ce Monde ſpacieus n'eſt que ſon petit centre!

Autre-

Autrement le Subjet est logé en vn corps,  
 Autrement en l'Esprit, qui dedans, est dehors.  
 Pense que tu contiens tout en ton Ame ronde,  
 Pense qu'il est vn Rien, & qu'il n'est plus de Monde,  
 Quelle immense grandeur peut ton Ame remplir?  
 Quelle Idée sans corps ne peut elle accomplir?  
 Pénétre plus avant: que ton Ame qui guide  
 Ton œil au Firmament, se guinde dans le Vuide:  
 Outre passe le Temps, sonde l'Eternité,  
 Recherche l'Infini sur toute extrémité,  
 Egare-toy dedans, ton Ame s'éuertüe,  
 Et ne cesse d'entrer au Iamais sans issue:  
 Alors tu connoistras, & en toy pourras voir  
 Celuy de qui ton Ame emprunte ce pouuoir:  
 Et ne douteras plus, sentant sa force telle,  
 Qu'elle, malgré la mort, ne demeure immortelle.  
 Car puis qu'elle comprend vn Objet éternel,  
 Eternel est ausy son estre supernel.  
 „ Non, le mortel n'est pas de l'Immortel capable,  
 „ Du semblable est connu seulement son semblable.  
 Et puis qu'elle atteint bien iusqu'à l'Eternité,  
 Il te faut confesser vne Diuinité:  
 Car s'il n'en estoit point, ton Ame tant isnelle  
 Ne pourroit concevoir vne Essence éternelle.  
 Ores en vn moment ce tien Esprit ailé,  
 Se void estre au plus haut des hauteurs enuolé,  
 Si qu'il a bien osé par puissance assurée  
 Mesurer l'Vnité qui n'est point mesurée,  
 Sondant sa profondeur sans se pouuoir laisser,  
 Bien qu'il ne puisse pas sa grandeur embrasser.  
 Son Centre est l'Vniuers, duquel les lignes droites  
 N'admettent point de tour, ny bornes plus estroites  
 Que leur Infinité, & elles mesme sont

De l'Eternité,  
 & Infini  
 outre le  
 monde.

Les bors non limités du Rondeau qu'elles font:  
 Leur fin est leur milieu & leur principe même,  
 Leur milieu est leur fin & leur premier extrême:  
 Car tous trois ne sont qu'un entre eux continués,  
 Qui ne sont point changés, creus ni diminués:  
 C'est des beautés l'Idée, & le Monde est son ombre,  
 Elle est sur temps, sur pois, sur mesure, & sur nombre:  
 L'heure, le iour, le mois, l'an, le Siècle est son point,  
 Qui contient, & soustient ce qui est, & n'est point.  
 Mais i'entre trop avant: ton Ame soit contente  
 Que ie luy aye ouuert ceste nouvelle sente  
 Qui t'a conduit icy, où encor quelque fois  
 Tu verras des Secrets, qu'ores pas tu ne vois.  
 Tandis arreste toy dessus l'Arche voutée,  
 Et ne crain la roideur dont elle est agitée:  
 Car par ce grand Esprit dont le tien est venu,  
 Son mouuement réglé est tousiours maintenu.  
 Contemple maintenant de l'œil de la Pensée  
 Où la Boule du Ciel peut estre balancée  
 Sans vaguer ça, ne là, sans aller haut, ne bas,  
 Ains rouier sans esseul par un iuste compas?  
 Tousiours par mesme trace elle vire, & s'enuole,  
 Et si n'est attachée à l'un, ni l'autre Pole.  
 Comme peut-elle donc au Vuide se tenir,  
 Ou comme peut le Rien Tout en rien contenir?  
 Comme peut la grand' Sfére estre en soy retournée  
 En l'espace si bref d'une seule iournée?  
 Qui est-ce qui la meut, & de quel instrument?  
 Qui entretient son cours si tost, si dextrement?  
 S'elle meut de soy mesme, en quel endroit en elle  
 A elle commencé sa naissance éternelle?

Le S.

Le Ciel ne peut mouuoir qu'il ne meue en un lieu,  
 Car ce n'est pas le Centre, & le point du milieu

De

De ton *Vuide infini*, tout centre est-il pas stable?  
 Le Ciel ne meut donc point, lequel est véritable?  
 Et s'il se meut en rond, il faut que par dehors  
 Il se trouue logé, car le Ciel est vn corps  
 Qui est perceu des yeux: si c'est donc vne Boule,  
 Luy faut-il pas vn lieu dans lequel elle roule?  
 Donc ce qui la contient, d'vn autre est contenu,  
 Et l'autre par apres d'vn ordre continu,  
 Cestuy d'vn autre encor: bref le Monde est luymême,  
 Le Tout, le Rien, le *Vuide*, & l'*Infiny* extrême.

R. Tu montes de rechef d'où tu es descendu,  
 Garde que tu ne sois en ce *Vuide* éperdu:  
 Rassemble ton *Esprit* & en soy le réplie,  
 Et voy tout à loisir la *Machine* accomplie.  
 Vois-tu pas que le Ciel est rondement tourné?  
 Est-il donc infini? n'est-il pas donc borné?  
 Regarde que ce *Gond*, où il tourne, & retourne,  
 Au sommet arrondi tousiours ferme séjourne.  
 Tant s'en fait qu'il se meust d'vn mouvement vni,  
 Qu'il ne pourroit mouuoir, s'il estoit infini:  
 Car les lignes qui sont de son Centre naissantes  
 Seroient infiniment d'elles mesmes distantes:  
 Se pourroient elles donc ensemble rapporter,  
 Ou sans extremité entre elles s'assorter?  
 La Terre n'a de tour en plaine & en montagne  
 Que cinq mil quatre cens milliaires d'Alemagne.  
 De l'*Vniuers* la Terre est vne portion,  
 Qui doit avec son tout auoir proportion.  
 Puis que son Centre est donc de si petite essence,  
 Aura-il point de fin en sa Circonference?  
 Mais qui le finit donc? (demandera quelcun)  
 Le *Vuide* embrassant tout, non embrassé d'aucun,  
 Qui est incorporel, insensible, immuable,

Quel Ciel  
 & le Mon  
 de est fini.

Du seul Esprit connu, l'Esprit seul son semblable:  
 Toutesfois qui peut bien enclorre & recevoir,  
 Un simple Corps sensible, & prompt à se mouvoir.  
 Car tout ce qui contient (quant aux Substances nües)  
 Differe en pureté des choses contenües.  
 La Terre est elle pas plus espesse que l'Eau?  
 L'Eau moins pure que l'Air? l'Air moins que le Feu beau?  
 Le Feu moins que le Ciel? dont la lueur si viue  
 A peine on peut choisir par la flamme naïue  
 Que rayonnent voz yeus: encor vostre regard  
 En perçoit seulement la plus espesse part,  
 (Qui est l'Astre brillant) & ne seroit perceüe  
 Si l'Air n'en raportoit l'obiet à vostre veüe.  
 Puis donc que ces cinq Corps sont entre eus differens  
 D'essence & de beauté, comme ils le sont de rens,  
 Et puis qu'il n'en est point aucuns autres qu'on sçache  
 (Qu'on sçauroit, s'ils estoient) dehors ou dedans l'Arche  
 Faut-il pas confesser le Monde estre enfermé  
 D'un Vuide simple & pur, sans matiere formé?  
 M'ostant d'un doute mien plus douteus me fais estre,  
 Et pour un monde seul plusieurs mondes fais naistre:  
 Car qui peut empescher que ce Vuide infini  
 De maints mondes diuers ne puisse estre fourni?  
 L'un rond, l'autre quarré, ou de figure oualle,  
 Ou telle qu'un rouleau, ou bien pyramidalle,  
 Ou d'un autre façon: qui ne sont de grandeur  
 Ni de forme moins beaux que la mesme rondeur?  
 Si le Vuide reçoit en sa grand'estendüe  
 La Sfere de noz Cieus qui n'est à rien pendüe,  
 Et qui est limitée, en peut-il point ainsi  
 En recevoir encor vne & vne autre aussi?  
 L'huitième Ciel contient en mesure accomplie  
 Neuf cens soixante trois mil Milles d'Italie

Le S.

POUR

Pour son tour, & non plus: par cela peut on voir  
 Combien le Globe entier des Cercles doit auoir:  
 Car leur proportion de tour & d'interualle  
 En double & triple suit règle Géometrale.  
 D'autant que le premier du second est distant,  
 Distant est le second du quatrième d'autant:  
 L'espace d'un à trois du premier au troisième,  
 Est tel que trois à neuf du tiers iusqu'au sixième,  
 Et toutainfi de rang, continuant tousiours  
 Par vn nombre moyen des deus nombres le cours.  
 Si nostre Monde est donc de si petit espace  
 Y aura-il que luy qui dans le Vuide ait place?  
 Vn Globe tel peut-il l'Infinité combler?  
 L'Infini peut en soy les finis assembler.

VR. Sice Vuide tant beau dedans son large ventre  
 Tient plusieurs mondes clos: ou ils ont mesme centre,  
 Ou centres differens: s'ils ont vn mesme Point  
 Et que par le milieu l'un à l'autre soit ioint,  
 Il faut que pour entrer dessous vn mesme cercle,  
 L'un ait vn plus petit, l'autre vn plus grand couuercle:  
 Que le centre de l'un de l'autre soit coupé,  
 Et que le moindre soit dedans enuelopé.  
 Donc la Terre de l'un tout droit vers l'autre Terre  
 Aura son mouuement: & se feront la guerre  
 Les autres Elémens confus de toutes pars,  
 Car l'Eau sera meslée avecques l'Air épars,  
 L'Air avecques le Feu, & l'essence altérée  
 Du Feu materiel avecques l'Etherée.  
 Mais vostre œil est tesmoin que dedans l'Vniuers  
 Il n'ya rien confus, bien que tout soit diuers.  
 Que si nous dision donc ces Mondes innombrables  
 Auoir centres diuers, & formes non-semblables,  
 Il faudroit dire aussi que les Ronds, Aguisés,

Demōstra-  
 tiō qu'il n'y  
 peut auoir  
 plusieurs  
 Mondes.

Quarrés, & Longs choquans seroient entrebrisés:  
 Et si ne scauroit-on mettre des différences  
 Entre le haut & bas de leurs Circonférences,  
 Et leurs centriques points, si au Vuide à l'écart  
 Bricoloyent comme éteufs au tripot de rempart.  
 Car l'un montant dessus l'autre viendroit descendre  
 Qui le hurtant pourroit l'éclater ou le fendre,  
 Si non qu'on les pensast d'haims crochus étofez  
 Dont ils fussent entre eus de bihais agrafez,  
 Ainsi que s'ils estoyent Atômes d'Epicure  
 Plus petis que cyrons, ou que poudriere obscure.  
 O l'Esprit monstrueux plus neant, & plus vain  
 Que n'est sa vanité qui les loge en son sein!

Or si par contrepois iceus se tenoient fermes  
 Loing entre euls séparés dans le Vuide sans termes,  
 Vrayment ce Monde icy parfait en l'Unité  
 A l'exemple & patron de ceste Eternité,  
 Ne seroit plus nommé le Simulacre d'elle,  
 Et elle ne seroit du Monde le Modelle.  
 Car elle qui comprend tous Ars, & tous Espris,  
 Seroit comprise alors d'autre plus grand pourpris,  
 L'autre encor d'un plus grand, & ce dernier tresample  
 De nostre Monde plein seroit le seul exemple.  
 Mais comme il n'y a point plus d'une Eternité,  
 Laquelle embrasse tout en son Infinité,  
 Et qui ne laisse rien qui soit pur entendible:  
 Ainsi le Monde enclot toute chose sensible,  
 Sans rien laisser ailleurs qui puisse estre perceu  
 De Goust, d'Odeur, d'Oüie, ou d'Obiet aperceue?

Et pource voion-nous le tout-vnique Monde  
 Ceint & environné de la figure Ronde.  
 Car il est bien seant que l'Animal parfait  
 Qui couue dedans soy, & produit en effait

De la Ron  
 deur.

Tous

Tous autres animans, ait forme à soy semblable,  
 Qui d'autres formes soit, & de toutes, capable.  
 Et si cest vniuers est appellé le Beau,  
 Le Monde, l'Ornement, luy sied pas le Rondeau?  
 Quelle forme vois-tu plus parfaicte ny belle,  
 Que celle qui contient toute autre forme en elle?  
 Qui n'a rien d'aspreté, rien qui soit raboteus,  
 Rien d'angles diuisé, rien qui soit tortueus,  
 Rien qui saille dehors, rien de pente, ni fente,  
 Rien fossété dedans, ni rien qui le rien sente?  
 Et bien que le Cilindre, & ces pleins corps assis,  
 A Vingt faces, à Huit, à Douze, à Quatre, à Sis,  
 Soyent cointement formez, liez par Pythagore  
 A l'Eau, l'Air, Terre, & Feu, & au grand Ciel encore:  
 Neantmoins entre tous par simple élection  
 Vnique est la Rondeur belle en perfection.  
 Aussi elle a le lieu de la Forme premiere,  
 Et seule elle retient sa beauté constumiere.  
 Ce qui vous est à l'œil si clairement donné,  
 Qu'homme n'en peut douter, s'il n'est aueugle-né.  
 Car chascun peut bien voir que toute plate forme  
 Ou n'a qu'un trait de tour, au cercle tout conforme,  
 Ou bien en a plusieurs: & est en maint endroit  
 Close de mainte ligne estant tirée en droit.  
 Mesme la Raison void (s'elle n'est aueuglée)  
 En tout ordre constant de nature réglée,  
 Que le simple est tousiours plus antique, & premier,  
 Que n'est le composé: & un seul, qu'un plurier.  
 Est donc pas la Rondeur des figures l'élite,  
 Attendu qu'elle n'est que d'une ligne escripte?  
 Est point cela parfaict, & de soy accompli  
 N'empruntant rien d'ailleurs, ayant tout en son pli?  
 Duquel pareille forme onc ne peut estre ostée,

De l'opi-  
 niō de Pla-  
 ton icy le  
 Monde est  
 dict Ani-  
 mal. voyez  
 le Timée.

Et auquel n'en fut onc vne estrange ajoustée?  
 Certes si cela l'est, on me confessera  
 De franche volonté, qu'un Cercle le sera:  
 Car du Triangle on peut former vne Lozenge,  
 Et la Lozenge aussi en Triangles se change;  
 Soit qu'on vueille ajouster, soit qu'on en vueille oster,  
 Toujours de plusieurs traits on les peut accoster:  
 Mais au Cercle rien plus. sa ligne en rond tirée  
 Ne souffre changement, s'elle n'est déchirée.  
 Et peut toute Planure & toute Profondeur  
 Se reduire en Quarré, fors la simple Rondeur:  
 Car des outils réglés l'Equierre est singuliere  
 Pour la dimension laquelle est reguliere.  
 Mais quand on verra l'eau vers la source courir,  
 Alors on pourra voir le Cercle s'équarrir:  
 Et la proportion, tant de fois computée  
 De sept à vingt- & -deux, sera lors ajustée.  
 Si le parfait est donc deuant le commencé,  
 De qui sera iamais le Cercle deuancé?  
 Et qui augmentera mesme la Boule ronde,  
 Qui tient le premier rang en mesure profonde?  
 Car ainsi que l'Aneau est d'un trait limité,  
 Ainsi est elle close en vne extrémité.  
 Et ne peut la Surface, où elle est enulopée  
 (La forme luy restant) en moindre estre coupée.  
 Seule entre tous les corps elle est égale à soy,  
 Seule elle est son compas, & sa règle, & sa loy:  
 Son centre est iustement éloigné de sa voute,  
 Sa fin de son milieu: & se ressemble toute.  
 Car puis qu'elle n'a point de costé, ny de bout,  
 Il faut bien qu'elle soit semblable à soy de tout.  
 Aussi le Mouuement qui le premier Ciel porte,  
 Est toujours tout-vni, & d'une mesme sorte,

Du Mou-  
 uement  
 Rond.

Tout-

Tournoiant alentour du point égal-distant,  
 Ne se hastant iamaïs, iamaïs ne s'arréstant:  
 Ains sans estre lassé, ni s'alentir soy-même  
 Il roüe incessamment d'une vîstesse extrême,  
 Que iamaïs il n'attaint, & que tousiours il suit,  
 Qu'il ne delaisse point, & qu'en tout temps il fuit.  
 Et si la Rondeur est des Formes l'oultre-passe,  
 Aussi son mouuement tous mouuemens compasse.  
 Pource est il tout-constant, tout-vn, tout-regulier,  
 Entre-coupé de nul, à luy seul familier.

Voy la flamme du feu qui est légère & prompte,  
 Du Centre s'éleuant vers son estage monte,  
 Duquel plus elle est pres, d'autant plus viuement  
 Se renforce & accroist son vîste mouuement:  
 Mais estant paruenüe à ce lieu qu'elle appéte  
 Sans passer plus auant conuient qu'elle s'agette:

Et le quarreau tombant du plus haut ain sommet  
 A terre droitement & en ligne à-plommet,  
 Plus il fend l'air espais, plus du centre il approche,  
 D'autant en void bruncher plus roidement la roche:  
 Mais quand son graue pois à descendre dispos  
 A donné contre-bas, le siege dure pos,  
 Sa lourde pésanteur dessus le plan couchée  
 Demeure fermement sans plus estre élochée:  
 Si d'un corps plus pésant elle n'est fait mouuoir,  
 Ou par force forcée, & plus puissant pouuoir.

Tout contraire à ceus-ci est celui qui s'auance  
 A son commencement, poussé par violence.  
 Voy l'Arc vouté nerueus, dont le trait balancé  
 Est des les empenons iusqu'au fer enfoncé,  
 A l'instant qu'il décoche, & que l'Arc se réjette  
 A l'heure à l'heure part la volante sagette,  
 Laquelle plus va loing de l'Arc ou de la main,

Du Mou-  
 uemét Na-  
 turel de bas  
 en haut.

Du Mou-  
 uement de  
 haut en bas

Du violent.

Et

De celuy  
des Ani-  
mans.

Et plus son mouuement est foible & moins soudain:

Si qu'à au but limité bacoüant elle arrive

(Pour n'auoir plus deffort) si le pois ne l'en priue.

Mais ces deus opposés rencontrent un moyen

Qui des deus séparé, des deus est le lien,

Voy le Liéure qui saut orprimés de son giste,

Le Léurier l'apperçoit: & l'un, & l'autre est viste

A faire l'auant-pas. mais quand les nerfs sont mus,

Les membres eschauffés & les fumets émus,

Le Liéure fuit deuant, le Léurier pres le pousse,

La luy soufffle le poil, ia luy donne vne écousse,

Et ne le tient encor: s'élançe plus auant,

La semble qui le morde, & ne mort que du vent:

Pas sur pas sont escriis, la pate suit la pate,

Tant bien l'un l'autre court: en fin le Liéure mate

A qui l'haléne faut, bien qu'il eust eschapé

La trois & quatre mors, est atteint, & hapé.

Ainsi l'isnel Faucon que le fauconnier lâche

Tost apres le Butor, est plus tardif & lâche

Partant de sur le poing, que quand il monte en l'air

Qu'il decoupe menu tousiours pour mieus voler:

Il redouble le vol, coup sur coup bat de l'aile,

La luy pend à la queüe & la griffe crüelle

Semble ia l'empiéter. le Butor single alors

Ores d'un vol tout droit, & ores d'un retors,

Il vire viste, & vis, souple & soudain se tourne,

Et tousiours oit l'Oiseau, qui iamais ne séjourne,

Bruire d'ongle, & de bec: mais sentant ses esprits

Faillir à ses poulmons, il se sent aussi pris.

Et le Faucon pantois soufflant à courte haléne,

Sur le Leurre descend, qu'on lui iette en la pléne.

Donq flamme, ni quarreau, ni l'effort violent,

Ni vistesse de Liéure, ou de Faucon volant

Ne peut continuer l'entresuite ordonnée,  
Comme le Ciel ravi de course randonnée.

Car le Feu qui est men tout droit de bas en haut,  
De propre naturel (soit la force du chaud,  
Ou soit sa rareté, qui le souleve & tire,  
Ou bien le feu du Ciel qui le hume & l'attire)  
Pource qu'il tend à mont en droite ligne attrait,  
Et qu'il n'y peut avoir aucun infini trait,  
Il faut qu'il trouue fin, à laquelle il demeure,  
Et qu'ainsi quelquefois son mouuement se meure.

Et d'autant que le pois de la Terre emprunté,  
Se monstre plus restif à estre en haut monté,  
D'autant il est plus prompt trebuchant pour atteindre  
Le ferme Point assis, ou il se vient rejoindre.

Et l'effort violent ne peut durer beaucoup,  
Car la force ne suit la flèche apres le coup,  
Ains la force est bornée en certain interualle,  
Ou elle defaillant, la sagétte deualle.

Non autrement void on deuenir en langueur  
L'allégresse du Cerf en certaine longueur:  
Ainsi le plus souuent l'Aigle même se lasse  
Pour déployer son vol trop long temps à la chasse:  
D'autant qu'ils sont portés par vn esprit venteus  
Qu'ils puisent dedans l'Air, & soufflent auant eus,  
C'est leur ame & vigueur, qui par trop sanglotée,  
Bouche le soupirail de l'haléne auortée.

A donc leur corps priué de son sousténement:  
Est contreint d'arrester tout coy son mouuement,  
Car le temperament de leur matiere franche  
Est amy du repos, & de nature y panche.

Mais le haut Ciel viré d'un tournoyant repli  
Recommence tousiours son sentier accompli,  
Sans qu'il luy soit donné de marque dont il parte,

De but

De but ou réposer, ni de lieu qui l'écarte:  
 Ains roidement glissant sur les Gons attachés  
 Dedans le beau pourpris du grand Vuide cachés,  
 Court & recourt soudain le clos de sa barriere  
 Sans haster, ni tarder le fil de sa carriere.  
 En quel endroit peut on estimer que seront  
 Le mouvement conjoint du Ciel qui est si rond?  
 Où doit-il commencer? la fin où peut elle estre?  
 Ou derriere ou deuant? haut, ou bas? gauche ou dextre?  
 Bref, c'est le plus égal de tous les plus égaus,  
 Premier & plus parfait entre les sept locaux,  
 Qui mesure dans soy le temps que chascun dure,  
 Et qui n'est mesuré sinon à sa mesure.

Dois-tu douter encor, ayant les yeux ouuers,  
 Et de si pres voyant le cours de l'Vniuers  
 Ne fournoyer d'un point de dedans son orniere  
 Par le Vuide frayée, admirable maniere!  
 Mais tournoyer sans fin aus Poles surpendu,  
 Se contre-balançant en son Moule étendu,  
 Qu'il n'y ait un Moteur, Puissance infatigable  
 Agitant ce grand Corps, qui par soy n'est mouuable?

## CERCLE SISIEME.

## LE SECRET.



MUSE, reconnoy au Ciel ton lieu natal,  
 Cela qu'il t'a donné outre le nom fatal.  
 Ne le prinie donc point de la force mouuante  
 Qu'il répand & réprend en la chose viuante.  
 Cestuy-là qui de soy le mouvement depart  
 A tout ce qui est meu, en doit auoir sa part:  
 Si l'Eau, l'Air, & le Feu, ou ce qui les ressemble,  
 Se meut, mouuera point le Tout qui les assemble?

Qui

Qui est plus vigoureux, plus fort, & plus soudain,  
 Pour le Monde mouuoir, que ce grand Corps mondain?  
 Puis qu'il est tout en tous, & n'admet point deuide  
 En soy mesme, ou sera le Moteur qui deuide?  
 Si du Monde tu sors, & tu le cherches bien,  
 Qu'y pourras-tu trouuer? rien que le mesme Rien.  
 Et pourtant ne di plus qu'un autre le pourmeine,  
 Le Ciel ne peut pas moins que la puissance humaine.

V R. Secrétaire, voy-cy l'un des Secrets ombreus  
 Où la clarté se cache à ton œil ténébreus:  
 C'est ores que tu dois toy mesme reconnoistre  
 (La mienne ie connoy) la cause de ton estre.  
 Dresse l'aile & me sui. Nature en cest endroit  
 Verra briser l'airain de son portail estroit:  
 De rechef il me plaist que l'Infini ie sonde  
 Outre les murs flambans de la Cité du Monde.  
 Diray-je que le Ciel n'est léger ni pésant,  
 Puis que ni haut, ni bas, iamais n'est reposant?  
 Mais comme est-ce plutost qu'il faut que l'homme die  
 Qu'il y ait bas ou haut en la Boule arrondie?  
 Quoy donc, peut il de soy estre tout agité  
 Et si légèrement & sans légereté?  
 Comme est-ce qu'il soutient le fardeau de la Terre,  
 Et la profonde Mer qui de ses bras l'enferre?  
 Ains comment se peut-il balancer vne fois  
 (Estant de pois exempt) en si bon contre-pois?  
 Diray-ie qu'il est meu par quelque violence  
 En façon de Rouet, ou d'un dard qu'on élance?  
 Comme entretient-il donc d'une mesme roideur  
 Iamais n'entrerompant, sa course en la rondeur?  
 Ou quelle torte vis, quelle est l'étrange force  
 Qui si violamment luy donne telle étorse?  
 Diray-ie qu'il se pert, & se va retrouvant

Comme

Comme Engin fantastique de soy-mesme mouuant?  
 Mais par quels instrumens & de quelle pratique?  
 Quel Archimede fait telle mathématique?

De la grād  
 Ame du  
 Monde se-  
 lon les Pla-  
 toniques.

Que diray-ie donc plus? cest Organe caué  
 A-il en soy diffus vn Esprit enclaué?  
 Mais est-il dilaté en toute la grand Masse,  
 Ou bien s'il se deuide, & en vn point s'amasse?  
 Si çà & là vaguoit ce vif Esprit tourneur,  
 Seroit son mouuement d'vne règle & teneur?  
 Ne s'allenteroit pas ceste Ame trauillée  
 Si elle en tant de coins estoit éparpillée?  
 Ce qui est diuisé ne peut s'éuertuer,  
 Comme donc sa vertu peut-il perpetuer?  
 Et si toute dans soy sa vigueur se recueille,  
 Que veut elle, & ne puisse : & peut elle, & ne vuzille?  
 Pourquoi le Ciel sans fin meut-elle d'vn costé?  
 Où son pouuoir demeure, est son vouloir osté?  
 Mais où m'egares-tu? ò Ame reuolüe,  
 Forte est ta volonté & ta force voulüe!

Tu tires donc le Ciel, lequel d'vn mesme pas  
 Tire les autres Cieux: mais si ne peus-tu pas  
 (Autrement tu serois a toy-mesme contraire)  
 Contre ton simple tour, retour opposé faire,  
 Et en vn mesme temps a dextre l'enuoler,  
 Menant les Cieux d'embas à gauche caroler.  
 Car qui peut conceuoir qu'vn Esprit tourbillonné  
 Comme en vn Labirinth, & qu'il s'entourtilloine  
 Des le Nombriil du Tout par les Cieux en façon  
 D'vne Volute creuse, ou bien d'vn Limaçon?  
 Ou comme vn Balladin qui mene en rond la danse,  
 Lequel puis çà, puis là, arrive à la cadance,  
 Ores du costé droit plus allègre ballant  
 Ores tout au rebours par mesures allant,

Enchei...

Encheinant avec soy vne file rauie  
 De danseurs main à main de pres à pres suiue?  
 Certes qui le conçoit, cestuy conçoit aussi,  
 Qu'un seul Esprit là sus, est quand & quand ici,  
 Voire bien en tous lieux: & qu'en moins d'un quart  
 Ains d'un petit moment, il change de demeure, (d'heure  
 Et y demeure encor. ô merueilleus effects!  
 Que tant de tournoimens soient tous ensemble faicts  
 Semblables, opposés, de trauers, en écharpe,  
 Comme ravis au son d'une bien-douce harpe!  
 Mais ô plus merueilleus l'Esprit qui est sans bout,  
 S'il est en un instant au Ciel, en Terre, en Tout:  
 Et s'il coule & s'épand autour de l'Encyclie,  
 Quand il rentre dans soy, & contremont se plie!  
 Car s'il estoit ainsi que l'Ame en tournoyant  
 A dextre & à senestre allast s'ébanoiant,  
 Son unité seroit en rouelles tronquée,  
 Ou elle iroit auant, arriere reuouée.  
 Croiras tu cest Esprit estre tel qu'un serpent  
 Qui tronçonné menu par tronçons va rampent,  
 Si qu'en cherchant se trouue, en trouuant se reuoie,  
 Reuoie fait un cerne autour duquel il roüe?  
 Ya-il donc en l'Ame un point qui la régit,  
 La sépare, & la quiert, l'assemble & l'élargit?  
 Mais en quel endroit gist cest excellent Principe  
 Qui si tost la rejoint, & si tost la dissipe?  
 Puis quand elle est reprise, & réunie en soy  
 Que n'accroist sa puissance? & s'elle augmente, en quoy?  
 Les Cieux ne font-ils pas tousiours tousiours paroistre  
 Les contre-mouuemens sans amoindrir, ni croistre?  
 Chasque Ciel peut il donc entre luy, de luy seul  
 Tourner & retourner sur les bouts de l'essoul?  
 Ou si c'est la grand Ame, en meruelles ouuriere,

Qui

Qui roule l'un deuant, l'autre, & l'autre derriere,  
 Celuy, cestuy encor, & autant qu'en voila  
 L'un l'autre comprenant, compris en cestuy-la?  
 Les fait elle cerner en replis, & caroles,  
 Ainsi que l'Enginier vire plusieurs viroles  
 En deus sortes d'un coup: l'aiguille du parmi  
 Tordant le demi-rond par le cercle-demi?  
 Non: car bien qu'il conuint dans les Spheres admettre  
 Vn esseul trauersant en égal Diamètre,  
 Qui n'est qu'imaginé: encor en chasque Ciel  
 L'artifice seroit sur-artificiel.  
 Pour autant qu'au premier le second aneau n'entre,  
 Ni au second le tiers, ains chascun a son centre:  
 Et tous les Cieux en vn si bien sont encerclés  
 Qu'ilz font vn Rond parfait de couples accouplés:  
 L'encaneure s'ajoint à la ligne courbée,  
 La courbure n'est point par le creus détournée,  
 Mais à droit à reuers ilz vont conjointement,  
 Et acheuent entre eus leur branle cointement.

Des parti-  
 culieres  
 Ames des  
 Spheres, ou  
 bien Intel-  
 ligences  
 mouuâtes,  
 iouste l'opi-  
 nion tant  
 de Platon  
 & des siens,  
 que d'Ari-  
 stote aus  
 derniers li-  
 ures de sa  
 Metaphy-  
 sique.

De qui donc (diras tu) les Spheres entournées  
 En ces diuersités sont elles pourmenées?  
 Secrétaire, il ya meint Esprit péculier  
 Qui n'a de tous les Cieux qu'un Ciel particulier,  
 Dont il ne sort iamais, que tousiours il ordonne,  
 Et pour plus gouverner son ordre n'abandonne:  
 De sa chambre content, sans langoureux ennuis,  
 En vn iour eternal qui ne void point de nuis.  
 Et autant que d'ici tu peus choisir de veüe  
 De Spheres dessous toy, la grand' Ame est pourueüe  
 D'autant d'Ames en soy: qui toutes d'un seul clin  
 Meuent chascune vn Ciel à le souffrir enclin:  
 Et ne reposent point, & n'en ont point à faire,  
 Vivant leur simple vie en vne simple Sphère.

Et leur

Et leur est plus aisé leur Cercle poli, net,  
 Que n'est à l'Ecureuil son petit moulinet:  
 Et ne travaille pas l'Ame qui le remue,  
 Comme vn chien en sa rouë, vn maçon en sa grüe:  
 Que dy-je travailler? ton Esprit en prison  
 S'est-il onc travaillé discourant en raison?  
 Qui pourra donc penser qu'une Ame au Ciel travaille,  
 Combien que sans repos incessamment elle aille  
 Dedans vn char plus pur, plus luisant & plus clair,  
 Que la brieve splendeur redoublant vn éclair?  
 Zefire ne fait-il poudroyer les campagnes  
 De son souef soufflement? ne crôlent les montagnés  
 Par le vent de la Terre aus entrailles entré?  
 Ne renuersent les tours quand il est éuentré?  
 Qui n'a veu les effets de l'horrible Tonnerre  
 Qui brise les chasteaus, met les cités par terre,  
 Arrache fondemens, abbat & ront les murs,  
 Craque, casse en éclats roches & quarreaux durs?  
 Le souffle, la vapeur, la flamme sche allumée,  
 Qui mesme ne meut point s'elle n'est animée,  
 Pourra de comble en fons les rochers ébranler,  
 Bourleuer ser les forts, les mons faire trembler,  
 Creuacer les Enfers, & le tortueus gouffre,  
 Ronfler, soufler, enfler dans les veines de soufre,  
 Vomir caillous ardents par les sospiraus faits,  
 Router, bouter, heurter tout le terrestre fais,  
 Les coupeaus enfondrer qui menacent les nûes,  
 Déraciner les troncs, laisser les forests nûes,  
 Glacer le vin au muy, la lame foudroyer,  
 Dedans la molle chair les os sans plus broyer,  
 Eleuer le sablon en masses non-pareilles,  
 Brief faire en vn clin d'œil mille & mille merueilles?  
 Et les Ames des Cieus ne pourront pas volter

Des effets  
 de la fou-  
 dre & du  
 tremble-  
 ment de  
 terre.

G

A cour-

A courbette, & à bond, ou mieus piroüeter,  
 Et couler du moyeu es iantes de la roüe  
 Aussi tost qu'un daufin qui par les ondes noüe?  
 Mais, ie scây bien, tu creins ces Postes allumés  
 Estre vne fois dissous peu à peu consumés.  
 Dea! si tu ne vis onc leur verriere & nuée  
 Si claire, & si menue, estre diminuée,  
 Que crois-tu, que creins-tu? doit plustost dissiper  
 L'Ame y estant infuse, ou bien en eschaper?  
 Et si le Monde faut, & qu'en rien il deuiene,  
 Alors où diras-tu que l'Ame se soustiene?  
 Outre le Ciel bien loing, mais bien loing à l'escart.  
 Quoy? se peut iusques là estendre ton regard  
 Par le ray de l'Esprit, de qui la pointe fine  
 Rencontre les rayons de la Clarté diuine  
 Elancés en vn rond par le Vuide tout-plein,  
 Où ton rayon pénètre, & fouille iusqu'au sein  
 D'un Dieu, d'un Eternel? & ce Dieu n'ira poindre  
 L'Ame du Ciel voisin, ni elle à luy se ioindre?  
 Comme s'il dédaignoit en soy la recueillir,  
 Ou que aussi bien que toy elle n'y peust saillir.  
 Possible elle sera au Tout anéantie.  
 Quelque fois du Néant elle est doncques sortie,  
 Car qui resout, rescut en ce dont est forgé.  
 Mais le Néant, le Nul dont est-il regorgé?  
 Est-il de soy, par soy, & en soy, tout-ensemble?  
 Vn tel Néant vrayment quelque chose ressemble.  
 Que si c'estoit vn Rien de l'essence priué,  
 Le Monde & l'Ame en luy n'en seroit dériué.  
 L'Ame donc au Néant ne sera pas reduite,  
 Ains en celuy QUI EST, duquel elle est produite.  
 Or si le prime Estant la peut bien garantir  
 D'anéantissement qui luy fera sentir

Fail.

Faillance, ou lasseté? a elle nerfs ou veines,  
 Des os, des peaux, du sang, comme voz chairs humaines?  
 Rien moins, ce n'est qu'Esprit, qui va de tel randon  
 Et qui allume & hume en vous tous vn brandon.  
 Donc s'elle peut si tost rowler ceste grand Meule,  
 T'ébahis-tu de voir les Sfères, seule à seule  
 Par vn vis-contréffort ainsi luy résister,  
 Et ces Esprits au pris de leur iouste insister?  
 Cuides-tu que leans ressemblast à leur Coche  
 Ton chariot huitreus? autant que l'eau de roche  
 Diffère du boubier des marais & palus,  
 Ell' diffère du tien: plus encor, encor plus.  
 Si que, sans dépouiller ton enuelope obscure,  
 (Ton Esprit affublé de l'autre guimpe pure  
 D'vn sandal delié tissu de flame & d'air)  
 Tu n'eusses iamais peu iusqu'au Ciel te guinder:  
 Mais ores tu n'as plus ceste seconde guimpe,  
 Et ne t'est demeuré que la celeste simple.

Ainsi que ton Esprit ses deus ailes perdit  
 Alors que du haut Ciel en Terre il descendit  
 Dedans ton corps de boüe: aussi auant, que d'estre  
 Iusqu'au Ciel reguindé, il falloit laisser croistre  
 Les ailes de rechef, & pour le vol oser  
 Conuint tes ailerons d'eau de vie arrouser,  
 A fin de récomurer ton asuré plumage,  
 Et du travail d'autruy réparer ton dommage.  
 Le sacré Pellican lequel alloit couuant  
 Dessus les claires eaus qui s'en vont abreuant  
 Par les quatre canaus, le Iardin des Délices,  
 Apres auoir gemi & la mort & les vices  
 Trois iours, ou trois mille ans, de ses petits occis,  
 Dedans leur propre nid il s'est luy-mesme assis,  
 Et de son bec pointu s'est feru la poitrine

Des trois  
 chariots de  
 l'ame de  
 l'homme.

Voyez Zo-  
 roastre en  
 Chaldé.

Pour de son sang vermeil plein d'amour & doctrine  
 Vous redonner la vie, & faire rejeter  
 Vn plumage nouveau à fin de voleter:  
 Par luy seul ton Esprit a recouuré ses ailes,  
 Et a brisé l'obscur de ses deus premiers voiles.

Car tu semblois au Cyne encor en l'œuf enclos,  
 Lequel auant qu'il soit hors de l'écale éclos,  
 Est enceint d'une peau, & d'une tenue taye  
 Qui est née avec luy, en laquelle il s'égaye  
 Comme il peut s'égayer: mais ayant dépouillé  
 La coque dont il est obscurement brouillé,  
 Vn peu plus librement il se tourne en la toile,  
 Ou bien dans le filé qui fait le second voile:  
 Toutesfois il n'a point sa pleine liberté  
 Jusques à tant qu'issu du voile becqueté,  
 La plus subtile taye au tour épanouye  
 Se soit comme vn doux vent en l'air évanouye:  
 A donc il reste franc: & le duuet dougé  
 Estant en la blancheur du plumage changé  
 Ayant aus ailerons les penes bien-entees,  
 S'éleue dans le Ciel des ailes éuentées.

En ce point ta Pensée estoit meüe en son corps,  
 Auant que par les yeux tu sortisses dehors  
 Pour contempler les Cieus: apres ta Fantaisie  
 D'un feu plus épuré plus purement saisie  
 Chercha leur mouuement: puis ta simple Raison  
 Au Vague étherien, son antique maison,  
 Discourut quelque temps: & voicy qu'elle auise  
 Vne troupe d'Esprits qu'un Esprit authorise  
 (Des autres le plus grand) qui sont embésognés  
 Chascun à son Tournoy, prochains ou éloignés.

Mais voltigeon cōme eus. Or sus donc, sus, qu'on vire  
 Jusqu'au but désiré, qu'à la bague on aspire:

Car

Car ce n'est pas assés que de voir du dongeon  
 La Tour de l'Vniuers, il faut iusqu'au surgeon  
 Des Moteurs paruenir: va droit, & ne varie:  
 Raison est le chartier qui te guide & charie:  
 Le champ de Verité qui est ample & ouuert,  
 Hors les faubours du Ciel te sera découuert.

Platon au  
 Phédre ou  
 du Beau.

Tu as veu, tu verras, tu vois d'intelligence,  
 Vitesse, vigueur, vie & prompte diligence,  
 Dont la grand' Ame est pleine, & ces Espris épris  
 Courans diuersement pour n'attendre qu'un pris.  
 Mais cherche maintenant si l'Ame est dispersée  
 Dessus l'Arche du Tout, si sa voute est persée,  
 Ou bien si elle peut sans fendre ni casser  
 Ceste Verriere bleüe, à trauers se passer.  
 Ne plus ne moins que l'Air en vn tēps sombre & morne,  
 Se distille & transmet tout à trauers la corne,  
 Sans rompre ni creuser presque insensiblement:  
 L'Ame pēnetre, & va dessus semblablement.  
 Le Soleil, le seul-Oeil qui tout le Monde éclaire  
 Elance bien ses rais par la verrine claire,  
 Et ne la brise pas, pourquoy d'un vueil malin  
 L'Esprit briserait-il son Cercle cristalin?  
 Est-il de soy moins pur que la Solaire flame?  
 Qui diroit qu'il le fust, veu qu'on sçait que par l'Ame  
 Est mesmes agité le Celeste Flambeau?  
 Sera l'Esprit obscur, & le Corps est tant beau?  
 Doit le Sens reboucher? l'Organe ne rebouche.  
 Pourquoy ne peut toucher l'Ame où le Soleil touche?  
 Et comment le Soleil ne trauerseroit-il  
 Le verre tant floüet, de son rayon subtil,  
 Veü qu'il n'est épointé, combien qu'il outrepassé  
 A toute heure du iour vn si profond espace  
 Que celui qui s'estend de puis le Cercle quart,

D'où ses raiz il épuiſe, & les iette à l'écart  
 Jusques deſſus le plan? que di-je? veu qu'il entre  
 Sans refléchiffement preſqu'au centre du centre?  
 Toutesfois il y a de diſtance entre-deus  
 Vn Abiſme enfoncé, ſpectacle trop hideus!  
 Lequel, bien que fini, te ſemble immefurable,  
 Et ſous vn nombre enclos, t'apparoift innombrable:  
 Si reçoit-il meſure, & fut iadis nommé  
 Par l'Ombre dont la Terre a le Ciel encombré:  
 Et ſe monte le trait du fons aus voutes bleües,  
 Six millions ſoixante & trois mil, trois centz lieües  
 D'Itale, non de France: or tu ſçais que la leur  
 Eſt moindre de moitié que la voſtre en valeur,  
 Pourtant il eſt aiſé aus tiennes les reduire:  
 Mais reuien d'vn plain ſaut ou ie te veus conduire.  
 Puis qu'il demeure vray que la grand' Ame ſoit  
 Dedans & hors le Monde, & puis qu'elle reçoit  
 Entre le courbe ply de ſon eſtente large  
 Autres Ames qui vont coulantes en la marge  
 De ſon ſein épanché, ainſi que meint ruiſſeau  
 Qui couleroit amont contre le fil de l'eau  
 D'vne groſſe riuiera, il faut que ie te fonde  
 Et te monſtre qui c'eſt qui leur lache la bonde.  
 Si ie di la grand' Ame aus autres & a ſoy  
 Donner le mouuement, par trop ie me deçoy:  
 Car ſon point écoulé ne ſe peut tant reſſandre,  
 Qu'en vn ſeul point de temps il poigne, & s'aile rendre  
 En tant & tant d'Efprits qui ſoient d'elle ſoufflés,  
 Et ſenflant enfler ceus dont les Cieux ſont enflés.  
 Et quoy qu'vn tout ſeul vent dans vn ſoufflet s'engorge,  
 Du ſoufflet au canal, le canal le regorge  
 Par les conduits fourchus, leſquels ſont dégorgés  
 Dans le Coffre es tuyaus des Orgues arrennés:

Et

Et que du vent coulis telle suite épanchée  
 S'entretienne si pres qu'elle ne soit trenchée  
 En nul des soupirans, que le souffle entonné  
 En la ronde longueur des Orgues n'ait sonné:  
 Et que par la Soupape il n'ait trouué l'issue  
 Qui le remette en l'Air, où sa source est conçue,  
 Dont chascun des deus flans le hume, & souffle encor  
 Du canal aus goulets, flutes, clerons, & cor  
 D'une longue bouffée, & tousiours en la sorte  
 Ressorte pour entrer, & rentre afin qu'il sorte:  
 Si est-ce qu'il n'auroit force ni mouuement  
 Si le soufflet n'estoit ébranlé viuement  
 Dun bras dextre & puissant, qui fait que ce vent dure:  
 Pource que le grand Tout de vuide en soy n'endure.  
 Ains comme l'Air émeu s'enfuit de cest endroit,  
 Vn autre air qui le suit y prend place tout droit,  
 L'autre occupe le lieu de l'air qui le precede,  
 Qui fait ceder cestuy, puis à sa fois il cede  
 A celui qui le presse, & ensemble est pressé,  
 Et brief il ne delaisse, & n'est point delassé.  
 Ainsi bien que du Cœur & du Centre du Monde  
 L'Ame bouille, & sourceonne, & s'inspire à la ronde  
 Parmy les intestins & membres du grand Corps  
 Emboités l'un dans l'autre, & tous entre eus retors:  
 Et bien que meint Esprit chantourne en son couuercle  
 Comme la dormante eau peu à peu, cercle à cercle,  
 Par le iet d'un caillon commence d'ondoyer,  
 Et de là plus au loing ply sur ply déployer:  
 Ou comme du gosier la vois articulée  
 Est en l'Air spacieus au compas tortillée:  
 Sans l'aide toutesfois d'un Moteur plus caché,  
 Cercle Spirituel à nul Corps attaché  
 Dont le Centre est par tout, & la Circonférence

G 4 N'en est

Du premier  
Moteur.

N'en est en lieu qui soit ( telle est la différence  
 De l' Ame avecques luy ) l' Ame n'iroit courant,  
 Les pores entr'ouuers du Monde enuigourant:  
 Et de l'autre costé par mouuemens estranges  
 Dessus le dos des Cieux ne glisseroient les Anges.  
 Mais comme l' Air enclos entre deus eaus qui vont  
 Par vn tuyau soudé lentement contremont,  
 Les fait dedans sinter par des épreintes fieres  
 Où le glacié est cambre, & tors en genouillieres,  
 Tant qu'il soit paruenus d'impetueus effort  
 Au soupirail béant, & adoncques il sort,  
 Et sortant fait sortir de secousse en secousse  
 Hors sa concauité l'eau qu'il anime, & pousse,  
 Laquelle séringuée en autres Vases fins  
 Meut toutes les façons d'Hydrauliques engins:  
 Soit pour représenter les danses mignonnettes,  
 Que font nombreusement les gentes Marionnettes:  
 Soit pour faire siffler au tournoyement des eaus  
 Le iargon fleureté du gosier des Oiseaus:  
 Ou soit pour areuner Horloges mesurées  
 Sur le tour naturel des Sfères asurées:  
 Quand par telle eau qui tombe en la Conque, est haussé  
 Le Liége ou le Timpan en demi rond bossé,  
 Qui garni d'une aiguille à l'egal dentelée  
 Meut ceste & celle Roüe en dessus crenelée,  
 Et les Roüets encor emmenent à leur tour  
 Mainte petite Image en vn cerne à l'entour,  
 L'une desquelles s'ant par vne estroite porte  
 Qui est au bout d'enbas, laquelle en sa main porte  
 Vne verge qui sert de touche pour monstrier  
 Quelles Heures du Iour se viennent rencontrer.  
 Presque en ce mesme point l'Eternelle Pensée  
 Du tout en tout sans lieu, & en lieu dispersée,

Fait sourdre, bouillonner, se resplandre, & ialir  
 L'Ame dont le sourgeon ne peut iamais faillir:  
 Et pénétre, & s'infond le Principe des Vies  
 Aus Sereines qui sont deça, de là, ravies:  
 Les Sereines, ie di, Anges non ocieus  
 Qui glissent tout aual les grans Vases des Cieus:  
 Et qui font retentir dedans les voutes creuses  
 Du Theatre mondain maintes chansons nombreuses.  
 Car l'Ame, comme Vois, des la Scene s'épand  
 (l'enten du Point central) & tournoye, en frapant  
 Les Ames de sous elle, en cercles estendües,  
 Qui resonnent si haut, & ne sont entendües  
 Qu'entre elles seulement, & les Hommes purgez  
 Du brouillement des Sens, & de chair déchargez.  
 Hé! qui orroit aussi d'asses subtile Oreille  
 Si claire Symphonie en douceur non-pareille!  
 Comme pourroient entrer aus tortueus réplis  
 D'un petit trou percé des sons tant accomplis?  
 Et si chasque habitant qui pres du Nil se treuve  
 Est comme sourd au bruit des torrens d'un tel fleuve,  
 T'émerueilleras-tu si n'oyois en ton Corps  
 Des Cieus Symmetriez les discordans accors?  
 Mais ie me pers moy-même, ah! ie me sens abstraite,  
 Tant douce est l'Harmonie, & sa vertu secrete!  
 Ah! ceste Vois m'emporte: ô Moteur primerain,  
 Single ma Nef d'un Vent plus calme, & plus serain,  
 Fay moy surgir au port, afin que ie contemple  
 Les Mysteres cachez au Sacraire du Temple.

## CERCLE SETTIEME.

## LE SECRET.

 VI Me fera rentrer dedans mon droit sentier  
 Puis que tu vas errant en ton propre mestier?  
 Si ce ravissement, ó Sereine sacrée,  
 Ecarte au loing ta Nef, ou est la mienne ancrée?  
 Reuien à toy, reuien & me ramene aussi,  
 Si tu es en Ecstase, hélas ie suis transi.  
 Que doy-je reclamer qui me soit sécourable  
 Au besoing sinon toy, ma Guide favorable?  
 Tout est en mouuement, où aurons-nous repos?  
 Quiconque meut, est meu d'un autre plus dispos.  
 Rien ne demeure coy. la Terre est éboullée,  
 Par les flots & reflots de la Mer écoullée,  
 L'onde s'enfle excitée au vent impetueus,  
 Et l'Air est agité du Feu plus vertueus:  
 Vn feu l'autre raut, & la Celeste flâme  
 Deuant les Ames court, les Ames vont par l'Ame:  
 Encores vn Moteur ceste Ame va mouuant.  
 Mais qui est-ce qui meut ton Eternel Viuant?  
 N'a il point dessus luy quelque Vertu prochaine,  
 Elle vne autre sur soy, tousiours suiuant la cheime?  
 Ou s'il est Infini comme peut il mouuoir?  
 S'il est sans mouuement comme en peut l'Ame auoir?  
 Il faudroit confesser que l'Ame fust suprême  
 Et que mouuant autruy icelle meust soy-même.  
 Or s'elle meut soy-même, est le tout meu du tout,  
 Ou la part du total, ou d'un bout l'autre bout?  
 Soit duquel qu'on voudra que l'Ame soit tournée,  
 Soit de la part le tout, du tout la part menée,  
 Si chercheray-je ailleurs principe encor plus cher:  
 Car la Cause & l'Effect se doiuent éplucher.  
 Mais quand i'auray trouué la perennelle Source

Qui

Qui aus autres d'apres fait auancer la course,  
 L'en sonderay le fons : & desire éprouuer  
 Si ne sçay quoy plus grand ie pourray point trouuer.

Car si c'est le Premier qui toute chose enferme,  
 Il ne se bouge point, mais il demeure ferme.

Hé ! comme seroit-il à soy commencement  
 Et aus Ames des Cieus, de diuers mouuement?

Rien, rien ne se produit. le Point est origine  
 A la ligne, & non pas à soy-même la ligne.

L'Vnité qui contient tous nombres, nombre n'est :  
 Et la cause de naistre, icelle point ne naist.

Par ainsi n'est pas meu des mouuans le Principe,  
 Et ne se meut non-plus . ou bien il se disipe.

Car il n'auint iamais, & ne peut auenir,  
 Qu'vn mesme & seul sujet puisse contreuenir  
 A soy tout en vn temps: mais simple il se repose.

Qui donc dira que L'VN encontre soy s'oppose?  
 Ou qui estimera que soit meu le motif?

Est-il ensemblement & souffrant, & actif?

Outre s'il se meut bien, sa Necessité forte  
 Luy donne mouuement qui est de quelque sorte.  
 Se meut il-donc en lieu? est-ce en droit, ou en rond?

Est-ce luy qui s'engendre, ou bien s'il se corront?

Se peut-il augmenter, ou s'il se diminüe?

Car comme diras-tu qu'autrement il remüe?

Voy lequel de ceus-cy luy conuient orendroit.

Premierement s'il monte en vn endroit en droit  
 Il ne se meut tousiours. car Nature denie

Qu'il soit quelque longueur, ni puisse estre, infinie.

Quand donc il s'est guindé iusqu'à l'extrême fin,  
 Ne se fait-il distance au mouuement, afin

Qu'il s'agence au retour au sommet de l'Echelle

Pour deualer en bas tousiours du long d'icelle?

Mais

Mais s'il se meut en rond, alors ne faut il point  
 Qu'il y ait dedans luy quelque arrest en vn point?  
 Quand & qui vid iamaïs vne Roüe mouuable  
 Qu'il n'y eust au parmy vn centre ferme & stable?  
 Se meut-il donc autour, & repose au milieu?  
 Non, possible il n'est pas qu'il se meue en vn lieu.  
 Mais il ne peut aussi s'engendrer, ce me semble,  
 Et quoy? pourroit-il estre, & n'estre tout ensemble?  
 Ni point se consumer: ou il n'est Immortel.  
 Ni croistre, & s'amoindrir: ou il n'est encor tel.  
 Ains il seroit plutost chose impossible à faire,  
 Moindre, & plus grand que soy, son propre fils, & pere.  
 Ores iune, ores viel, & iune & viel tousiours.  
 Qui est donc l'Eternel, & l'Ancien des iours?  
 Et qui te meut encor de croire qu'il se meue?  
 Sçais-tu de mouuemens quelque autre forme neuue?  
 Comment est donc de luy le mouuement enté  
 Dedans l'Ame, s'il est du tout ferme planté?  
 Quoy? que de l'Immobil le mouuement procede?  
 Qu'il puisse autruy doüer de ce qu'il ne possede?  
 D'où l'emprunteroit-il, & qui luy presteroit?  
 Ou, s'il estoit en luy, & qui l'en osteroit?  
 Il est donc en repos, & tousiours y demeure,  
 Et ne trauaillant point, creindre ne faut qu'il meure.  
 Que di-je, ou suis-je? erreur, ò Muse, m'a ravi:  
 Le me meus en viuant, & en mouuant ie vi,  
 Et toutesfois i'ay dit que ton Moteur doit viure  
 Du tout franc de trauail, de mouuement deliure:  
 Mais l'vn ou l'autre est vray, ou ie n'ay point vescu,  
 Moy de moy-mesme estant agité, & vaincu:  
 Ou bien ta Deité iamaïs iamaïs n'eut vie  
 Qui ne fust quand & quand du mouuement suiuiue.  
 Auquel de ces deus-ci aurai-je plus de foy?

Ne vi-je point qui parle, & qui me voy, & m'oy?  
Assure, assure m'en ô ma Sibylle, & bonte  
Dehors de mes esprits ou la Vie, ou le doute.

VR. Tes rais sont éblouis, ouvre l'œil, ouvre l'œil,  
Et fay reluire en toy le lustre du Soleil,  
Le miroir des Esprits, source de beauté pure,  
Dont le Soleil mondain n'est rien que l'Ombre obscure:  
Sur-celeste est son Iour avant tout iour éclos,  
Qui enclot tout en luy, estant de nul enclos:  
Icy ne luit, là non: ains par tout, & sans nombre,  
Et ne se trouue point dedans sa Sfère, d'Ombre,  
Sinon l'Ombre du Temps en son centre mouuant,  
Mais toutesfois la Nuit n'y va le Iour suiuant:  
Ce Iour est éternel, & perdurable, pource  
Que c'est l'Eternité laquelle en est la source,  
Qui l'engendre sans fin, & sans diminuer,  
Et l'orne de splendeur sans soy en dénuer.  
Mais le spectacle beau de la lumiere immense  
Est vn secret fermé sous la clef du silence,  
Que tu ne peus ouurir, ny voir en son profond  
Les mouuemens diuins qui sourdent & s'y font,  
Tant que premierement t'a veüe égallée.  
Récueille peu à peu sa pointe ralliée.  
Si l'œil t'est offusqué, s'il vient à blietter,  
S'il ne peut sans siller tant de clarté porter,  
Ne t'ébahi pourtant, & ne le trouue estrange.  
Trop & trop différent doit estre tel échange.

Fein que l'on t'eust nourri des ta fleur du printems  
Iusque à ton an qui part des bornes de vingt ans,  
Au manoir ténébreus d'une Grote boutée  
Sous la crope d'un mont profondement voutée,  
Dont la gueule fort longue en tout le noir sejour  
Se decouure béant droit vis à vis du iour:

De la C  
te du N  
dc.

Là

Là tu feusses lié au col, au corps, aus cuisses,  
 Et pour te soulager meins compagnons tu visses  
 Dedans l'Antre avec toy si fermement estreins  
 Que sans vous rémuer vous demeuriez contreins,  
 Regardans seulement deuant vous où vous estes,  
 Sans pouuoir contourner ne çà, ne là, voz testes.  
 En haut derriere vous loing loing soit appendu  
 Vn Brandon tout flambant en vn rond épandu:  
 Entre vous, & le feu qui scintille & ressaute,  
 Quelque sente il y ait qui soit vn peu plus haute:  
 Iouste laquelle soit vn petit mur construit,  
 Comme le plus souuent celuy qui est instruit  
 Au ieu de passe-passe à des cloisons & treilles  
 Deuant les spectateurs pour monstrier ses merueilles.  
 Fein qu'il y eust encor des hommes celle part  
 Qui marchent posément flanc à flanc du rempart,  
 Portans diuers vaisseaus, & autres grands Images  
 Tant d'hommes, que d'oyseaus, que de bestes sauuages,  
 Qui par dessus le mur s'éleuent quelque peu  
 Et font en l'Antre voir leurs Ombres par le feu:  
 Et que de ceus aussi qui portent telles choses  
 Les vns aillent parlant, les autres bouches closes.

Je te demande donc si vous auiez esté  
 Toy & tes compagnons sans aucune clarté  
 Clouez des vostre enfance en ces Cauernes sombres,  
 Qu'aurez-vous iamais veu fors seulement les Ombres  
 Des Images, de vous, des Vases proposez  
 Tombantes du Flambeau à voz pieds opposez?  
 Et si vous entendiez quelque langue certaine,  
 Ne donneriez-vous nom a chacune Ombre vaine?  
 Mais si toutes les fois qu'aucun par là passant  
 Parleroit à costé de ce mur trauersant,  
 Echo rétentissoit aus caues ténébreuses,

Croiriez-

Croiriez-vous pas ouïr les Ombres sonoreuses?  
 Ores si par pitié qui me peust tant plier,  
 Je descendcis là bas te venant délier,  
 Et te tirois au iour hors ta chartre premiere  
 Contraint de cheminer & de voir la lumiere,  
 Soudain tourner le col, leuer les yeus en haut,  
 N'en souffrirais-tu pas vn douloureux defaut  
 Ne pouuant regarder, pour la splendeur diffuse,  
 Ceus dont tu voyois l'Ombre en ta prison récluse?  
 Et si ie te disoy qu'onques par ci deuant  
 Tu n'eusses veu n'ouy que bourdes, & du vent,  
 Et qu'orprimes ton oeil de sa flamme qui raye  
 Commence de choisir chascune chose vraye,  
 Tu ne le croirois pas: ainçois tout autrement,  
 Ce qu'on void en la Grote estre vray seulement.  
 Mais si ie t'emportoy contre ton gré, de force,  
 Par lieux aspres, ardens, coupés de meinte étorse,  
 Sans qu'il te fust permis voir objet ni couleur  
 Auant qu'estre au Soleil: alors quelle douleur,  
 Quel grief mal aurois-tu en ta veüe troublée  
 Si pres d'une lueur tant viue & redoublée?  
 Tu demourrois confus, & comme éuanoüis  
 Seroient les vrais Objets à tes yeus ébloüis.  
 Au contraire montant par fantosmes & songes  
 Viendras à la Clarté qui chasse les mensonges,  
 Sans que du plein luisant viurement éclaté  
 Ton rayon visüel se perde, dilaté.  
 Premier donc tu verras les Ombres éclairées,  
 Les semblances apres aus Ondes rémirées:  
 Et puis le Ciel brillant par les yeus de la nuit,  
 Quand de raiz empruntés la pleine-Lune luit:  
 De là tu paruiendras à voir le Soleil même  
 Iusqu'à le contempler en son siège suprême,

Et

Et plus dedans les eaux, ni aus lieux souterrains  
 Ne voudras regarder ses Simulacres vains:  
 En fin tu connoistras qu'il est cil qui tempère  
 Les saisons, & les ans, cil auquel obtempère  
 Ce que le Ciel contient, & cil dont est conceu  
 Tout ce qu'au parauant tu auois aperceus.

Mais c'est assez songé: reueille toy, reueille,  
 Enten la vision & ne t'en émerueille.

Bien que tu n'ayes pas encor autant dormi  
 Que fist le Candien, ou ce tant bel ami  
 Que la Lune baisoit sur la sainte montagne,  
 Si as-tu bien assez marché par la campagne  
 Entre les fleurs du Lis, pour ici haut monter  
 Du Desert d'Aquilon, & tout coy t'arrester  
 Sur le Catan de myrrhe où les Zéfires bruyent,  
 Car desja le iour poind, & les ombres s'ensuyent.

La Grote, où si long temps tu auois demeuré,  
 C'est le Monde: le mont dont il est emmuré  
 C'est le Uuide luisant, l'Archetype & l'Idée  
 Iointe à l'Eternité où ton Ame est guindée.  
 Et le Brandon de feu en la spelonque entrant,  
 C'est le Soleil qui va le Monde parlustrant:  
 Le Mur & l'entredeus d'où les ombres il darde,  
 C'est la mire de l'Air par laquelle il regarde:  
 Les Fantosmes ombreus des Images gliffans,  
 Sont les choses sans plus qui vous meuuent les Sens:  
 Car elles ne sont rien qu'Ombres & Simulacres  
 Des Objetz idéaus, que voyent les Ames sacres:  
 Les liens & les fers où tu fus enferré,  
 Ce sont les passions qui t'ont tenu serré:  
 Le premier iour obscur qui dans l'Antre se celle,  
 C'est quelque iour caché que Nature estincelle:  
 Le second demy-clair en la nuit flamboyant,

C'est

C'est le iour qui reluit dedans l'Esprit voyant:  
 Et celuy mesme iour que le plein-Iour vous ceuvre,  
 C'est vne Resplendeur qui tout par tout decœuvre:  
 O bien-heureus qui void ces trois Iours non-pareils!  
 O trois & quatre fois qui void les trois Soleils!  
 Le premier du second est seulement l'Ombrage,  
 Et le second du tiers n'est autre que l'Image.  
 Le voyable apparoit eclipse & obscurci  
 Pres le Spirituel, cestuy ressemble aussi  
 Inde, palie, blafard, fade, failli, fort blesme,  
 Au moins au paragon de ce diuin troisieme.  
 O combien donc est clair & combien rayonneus  
 Le Tout-Bon, le Tout-Beau, Tout-Grãd, Tout-lumineus!

Et tu doutes encor pourquoy ton Ame louche  
 En vne profondeur si claire se rebouche?  
 Mais pense, pense vn peu ton partement soudain  
 Hors de l'obscurété de ton Antre mondain:  
 La flame de ton Oeil en pointes allongée  
 Qui dans ce fleuve noir a tant este plongée  
 Ne s'épure si tost, & son centre écarté  
 Ne peut incontinent reprendre sa clarté.  
 Il faut, il faut qu'ici le feu diuin tu humes,  
 Et de sa viue ardeur promptement tu t'allumes.  
 Car comme le Soleil sans Soleil on ne void  
 Comment l'Air agité sans Air iamais on n'oid,  
 L'Oeil de lumiere plein ce qui luit void & mire,  
 L'Oreille pleine d'Air l'Air resonnant attire:  
 Ainsi le pur Esprit sans Esprit simple & nu,  
 Ainsi le mesme Dieu sans vn Dieu n'est connu.

Toy donc Oeil infini, toy donc Soleil immense  
 Elance dedans moy les raiz de ta semence,  
 Féconde mes esprits que ie puisse enfanter  
 Des Vers conceus de toy pour te les presenter;

H

Par

Par ton Oeil moyennneur, par la Lune exemplaire  
 Qui roule deffous toy, te plaist, & te fait plaie  
 Chasque Estoille d'Esprit, sur qui par bon égard  
 D'Idéalle clarté elle assied son regard:  
 Par ceste Lune, di-je, à ta Sphère alliée,  
 Et qui n'a tache en soy, ni couleur paliée,  
 Ains qui est Toute-belle & luit sans decliner,  
 Veuille, ie te suppli, mon Globe enluminer.  
 Que transmettre ie puisse en l'Ame regardée  
 Du Secrétaire mien ta lumière dardée,  
 Luy la reflecte en moy, moy-même de rechef  
 Aus Anges sur-mondains, & eus dedans leur Chef.  
 Non autrement qu'on void vne Image enchassée  
 Dans vn miroir poly, en estre rechassée  
 Contre vn autre miroir: & de là se brandir  
 Autiers, au quart encor, mais palle resplendir,  
 Tant que finablement elle soit amortie  
 Sous le cristal glacé dont elle estoit sortie.  
 Ou comme qui prendroit quelque Lut encordé,  
 Et contre vn autre Lut tout de mesme accordé  
 En toucheroit les nerfz de main industrieuse,  
 Luy formant dans les flancs vne ame armonieuse:  
 Les fredons n'y scauroint si tost estre entonnés  
 Qu'ils ne feussent encor aussi tost resonnés  
 Du fondz du Contre-Lut, à ventre de Tortue,  
 Jusques au fonds du Chef, par l'orcille tertue.  
 Doncques s'il t'a bien pleu, ó des Ames l'Aymant,  
 Qui les souffles aus corps, puis les vas rehumant  
 En ton sein Eternel, ou ta Parolle roule,  
 Qui est l'Outil mouuant, & du Monde le Moule:  
 S'il t'a pleu d'attirer par les Ordres rangés  
 Tant des corps composés, que des simples changés,  
 Mon Ombre bauolant des le creus précipice

Du terrestre Plancher, iusqu' au siege propice  
 Du feu Aethérien, qui i jamais ne croupit,  
 Où Nature couuant se niche & se tapit.  
 Laquelle ie voyois de longue & longue traite  
 En Colonne de feu estendue & portraite  
 Ainsi que l' Arc en ciel, sinon que sa lueur  
 Plus subtile rendoit bien plus grande rayeur:  
 Sur qui tu fis ramper par l'Esprit de ta bouche  
 Mon Ombre iusqu' au bout, qui les hauts Cieux atouche,  
 Et vi qu'elle encheinoit les globes tour à tour,  
 Mais ie deuiideray sa cheine à mon retour.

Et s'il t'a pleu encor dedans vn char de flâme  
 Me guider, & guider l'Idole de mon Ame  
 Tirée à deus Cleuans conduits de ton flambeau  
 (Dont l'vn estoit restif, & l'autre bon & beau)  
 Depuis le bas degré des Sfères étofées  
 Du plus dur Diamant, par les danses des Fées,  
 Iusqu' au fuseau fatal, qui est piroüetté  
 Huit entre les genous de la Neceffité:  
 Laquelle s'asourchant sur le feste du Temple  
 Tournasse son Fuseau, qu'elle void & contemple  
 Les Cercles trauffer du bout dyamantin,  
 Et tirer en vn fil les trois temps du Destin.

Te plaise à ceste fois en si claire euidence  
 Haute me sublimer iusqu' à ta Prouidence,  
 Que me voys en vn temps tendue à trois tendons,  
 Et m'encordant corder ma corde aus trois cordons:  
 De par mon Ombre au chef de Nature liée,  
 De mon Idole au chef du Destin alliée,  
 De ma Pensée à toy, ô des Ames l'Aymant,  
 Moteur mouuant, non-meu, l'Amour, l'Aimé, l'Amant.

Le S. Or primes ie te sens, ô ma diuine Fée,  
 Mon Ame est toute en feu, elle est toute étouffée

H 2 De l'ardeur

De l'ardeur qui m'époint, je ne vis plus en moy:

Quel vent me vient souffler, & qu'est ce que ie voy?

O le spectacle heureux ! io, io que i entre

En l'Infini profond qui tourne dans son Centre.

Son Centre meut en luy, & il ne se meut point,

Ce qu'on dit l'Uniuers de son Centre est le point:

Et comment est-ce donc que dans soy se replie

Le non-encerclé Cercle encerclant l'Encyclie?

Outre luy n'y a rien, outre le Nul il est,

NUL se retourne en L'VN, de L'VN le nombre naist.

Si donques L'VN est vn, en luy seul il s'assemble,

Car L'VN ne peut pas estre vn & plusieurs ensemble:

» Et pource n'est-il point ni son Tout, ni sa Part,

» La part est part du tout, le tout en pars s'espard:

» Reste donc qu'il soit L'VN. or s'il est sans partie,

» Sans en trée est aissi, sans demeure, & sortie:

» Car le commencement, le milieu, & le bout

» Seroient pars d'iceluy, luy non plus L'VN, mais Tout.

» Si de principe & fin l'Unité n'est munie,

» Elle n'est point bornée, elle est donc Infinie.

» Si L'VN est Infini, de forme il n'est orné,

» Soit de figure longue, ou de rondeau tourné:

» La Rondeur n'est-ce pas celle dont les extrêmes

» Sont loirg également du milieu d'elles mêmes?

» Et le droit n'est-ce pas vn long trait limité

» Dont le milieu est clos de double extrémité?

» N'auroit donc plusieurs pars c'est VN qui tant abonde

» Participant en soy de forme droite ou ronde?

» Reste donc qu'il soit L'VN. par ce ni rond, ni droit,

» Et s'il est tel encor, il est en nul endroit.

» Donc en autruy ne peut, ni en soy se comprendre:

» S'il estoit en autruy, l'autre viendroit s'estendre

» En Cercle tout au tour, & l'ayant approché

Voyez le  
Parmein-  
de de Pla  
ton.

„ L'VN seroit (qui n'est qu'un) de plusieurs points touché.  
 „ Que s'il est vray que L'VN dedans soy se compasse,  
 „ Luy mesme vn-mesme estant de soy-mesme s'embrasse:  
 „ Mais n' seroit-il pas en son mesme pourpris  
 „ Autre, se comprenant, autre, de soy compris?  
 „ Donc non plus VN, mais Deus, ou si L'VN il demeure,  
 „ Il ne demeure en rien: Or voion à ceste heure  
 „ Si L'VN qui est en NVL, tant il est simple & nu,  
 „ Peut ainsi reposer ou plustost estre mu?  
 „ Tout cela qui est meu, il chemine ou s'altère:  
 „ Ce point est resolu & n'a point de contraire.  
 „ Si donques L'VN estoit de son estre mué,  
 „ Il faudroit bien qu'il fust d'Vnite dénué:  
 „ Impossible est-il donc en la Verité Nue  
 „ Que par alteraison l'Vnité se remue.  
 „ S'il est meu par progrès, il va de lieu en lieu,  
 „ Ou bien il tourne en rond autour de son milieu:  
 „ Mais s'il estoit porté en mouuement Sferique  
 „ Ne reposerait-il en son arrest Centrique?  
 „ Dea! L'VN qui est sans pars & sans moyen élu  
 „ Qui peut penser qu'il soit en cercle reuolu?  
 „ Et ne seroit-ce pas vne admirable chose  
 „ De dire que L'VN va, & que L'VN se repose?  
 „ En reposant aller, en allant reposer,  
 „ N'est ce point, ie vous pri, L'VN en deus composer?  
 „ Qui pensera non-plus qu'ailleurs d'ailleurs il passe,  
 „ Veu qu'il demeure vray qu'il ne demeure en place?  
 „ Vn autre mouuement i'auoy presque oublié,  
 „ C'est encor vn des plis, où L'VN n'est replié.  
 „ Ie demande si L'VN de soy-mesme s'engendre?  
 „ Certes si L'VN est vn, ie ne scaurois entendre  
 „ Comme il peut s'engendrer? estre fait en aucun,  
 „ N'est-ce pas faire Deus de cela qui n'est qu'VN?

Donc L'VN est Immobil, L'VN est ingenerable.

O premiere Vnit  que tu es admirable!

Tu es Masle, & Femelle, ou bien Pair, & Non-pai:

Celuy s'abuse trop qui te cuide couper:

Qui te veut diuiser toujours te multiplie.

O non-encerclé Cercle encerclant l'Encyclie!

Mais qu'est-ce, qu'est-ceci? plus i'ay l'Esprit tendu

Deuers L'VN primerain, moins il m'est entendu,

Et pour vn i'en voi deus. certainement il semble

Que l'Oeil de ma Pensée   l'Oeil du Chef ressemble.

Deuant qu'  tel Objet par toy fuisse s mond,

Deuant qu'auoir grimpé des montagnes au mont,

Quand i'estoye enfermé en ma noire Cauerne,

Et que i'auoy l'Esprit comme en vne Lanterne

Obscure & t nebreuse, estant lors inuit 

Au puis de Démocrite   chercher Verité:

Si du doigt ie pressoy mon œil   demi trouble

Cela qui simple estoit, toujours me sembloit double,

Double m'apparoissoit vn flambart allumé,

Double le seul Soleil dont l'Oeil estoit humé:

(Bien que ie n'eusse point mon Ame espouuent e

De vineuse fureur, comme vn autre Penthée)

L'homme auoit double face, & double corps aussi:

Et ores ma Raison le trouue tout ainsi.

Qui la me couure donc? & qu'est-ce qui diuise

Le ray que droitement dedans L'VN elle vise?

Si de l'Antre des Sens encor il te souuient

VR. Je t'y veus faire voir d'où ce trouble te vient:

Ne t' merueille pas que ta Raison fich e

D'ici   l'Vnit , te reuiene fourch e.

Certes le doigt de Dieu, ou Splendeur du Soleil

Est ce qui vient couper la pointe de ton Oeil.

Car le rayon qui part de toy, FIGURE ELVE,

Rencontre

Rencontre vn Moteur meusous la Clarte non mue,  
 Et ne peus discourant sur tout temps & tout lieu  
 Trouuer l'extrémité sinon par ce milieu,  
 Lequel est la Lumiere entremise, & vnne  
 Aus Rays du premier point de la Fin infinie.  
 Pour cela ton esprit viuement aguisé  
 Te rapporte que L'VN est en Deus diuisé.  
 Non autrement que l'Air en la Grote du Monde  
 Vous montre du Soleil vne face seconde  
 Flambante vis à vis, & peut bien quelque fois  
 Quoy qu'il n'y en ait qu'vn, en faire apparoir trois,  
 Quand l'Air entreposé humide se reserre  
 En vn nuage espes & clair comme le verre  
 D'vn Sferique miroir, par lequel sont brisez  
 Les rays tirez en flanc de toutes pars croisez:  
 Alors debilement vostre veüe ondoyante  
 Choquant à la Nuée opaque & rousoyante  
 Se courbe & reflechit contre vos propres yeus,  
 Et vous semble auoir veu trois Soleils radieus.  
 Ainsi regardes-tu à trauers la lumiere  
 Du Mobile mouuant, l'Immobile & premiere.  
 C'est le miroir de l'Ame, auquel est remiré,  
 Du beau Soleil diuin le Rayon admiré,  
 Sans qui l'Ame vagant en l'Immense Estendue  
 De ce Monde Formel, reste toute éperdue,  
 Quand aus dimensions sans mesure elle entend,  
 Et void que deuant elle vn Abisme s'estend.  
 Vn Abisme derriere, & en hauteur sublime  
 Vn Abisme sus elle, & sous elle vn Abisme.  
 Et ne pourroit iamais en sa ligne rentrer,  
 Si elle ne venoit là dedans rencontrer  
 Le Moteur moyennneur, qui est la droite voye  
 Qui de la multitude à L'VN seul nous conuoie,

Et au Vuide infini que lon n'embrasse point  
 Recueille noz Esprits tous en vn me'me point:  
 Qui sans luy vont errant sans faire fin ni pause,  
 D'une cause en l'effect, d'un effect en la cause.  
 De cause en cause apres viennent iusque à oser  
 La Cause tout-causant d'autre cause causer:  
 Et qui ainsi s'égaye, il s'égare, & n'arriue  
 A comprendre celuy qui n'a ne fons ne riue.  
 Mais nostre Moyenneur qu'on ne peut denier  
 Nous adresse au repos du Premier & dernier.

Car puisqu'il est ainsi que la Machine est meüe  
 Et qu'elle n'a de soy ceste puissance émeüe,  
 Ne void on pas qu'il faut qu'il y ait vn pouuoir  
 Qui procede d'ailleurs, & la face mouuoir?  
 Trois donc font l'entretien: l'un est la Masse morte  
 Qui est meüe, & ne meut: l'autre qui luy apporte  
 Le mouuement réglé, meut & est meü aussi:  
 Et le Tiers, n'est point meü, & si meut cestuy-ci.  
 Ce Dernier est premier dont tout l'œuure commence,  
 Il demeure Immobil, toutesfois il auance  
 Et agite sans fin le Moteur métoyen  
 Tant de l'Eternité que du Temps citoyen:  
 Car l'Unité sans plus laquelle est stable & ferme  
 Est éternellement fut, & sera sans terme,  
 Et à elle s'vnit le Moyenneur dispos,  
 Qui trouue en l'Infini le point de son repos.  
 C'est le beau Ciel des Cieux, c'est la grande Parolle  
 Fille du Souuerain, conduisant la Carolle  
 Des dix Esprits mouuants qui la suivent, afin  
 De tirer apres eus toute essence à sa fin.

Le S. O Sageſſe! ô Vertu qu'en t'ilen e'i appelle!  
 O Lumiere! ô Beauté des beautés la plus belle  
 Qui fut onques formée! ô Vie! ô Verité!

O la premiere Vois de la Diuinité!  
 Vois, qui par le Iardin du Monde te pourmeines,  
 Vnique Vois infuse en toutes les Séraines.  
 Qui chantent dans le Chœur du beau Temple de Dieu:  
 O Saint, ô Saint, ô Saint, ta gloire est en tout lieu:  
 Inspire, inspire-moy qu'vn iour de ta louenge  
 Le remplisse le Ciel, l'Onde & la Terre estrange.  
 Et say tant desormais que mon Lut enroüé  
 Par ta Vois sonoreus te puisse estre voüé,  
 Et ne resonne plus ma Chanson composée  
 Que l'Amour de l'Espous avecques l'Espousée.  
 N'approchez point d'ici vous chantres profanés,  
 Qui au lieu de Clarté l'Ombre vaine prenés:  
 Loin, loin l'aveugle Amour qui tenoit en souffrance  
 Sous le voile d'erreur la miserable France:  
 Rien que l'Amour sacré ne me viene éjouir,  
 L'Amour qui vcus assemble, & qui te fait ioüir  
 De ton Ami-aymé, o belle Sulamithe,  
 Comme le fer s'attache avec la Calamite.  
 Puis que n'as dédaigné tes portes nous ouuir,  
 Et quant mcins y pensions, à nous te decouuir:  
 Voire auant que fussions sur ta sainte Monjoye  
 Tu t'es offerte à nous pour nous montrer la voye,  
 Et nous as éclairé de ton Flambeau qui luit  
 En la grande Cauerne où demeure la Nuit.  
 Tu as esté le fil & pelotte féconde  
 Que parmi les erreurs du Labirint du Monde  
 Nous auens rassemblé en suiuant meint détour  
 Pour nous en demesler, & ressortir au Iour:  
 Brief tu nous as esté la Colonne muée  
 De nuit en feu luisant, & de iour en Nuée,  
 Pour nous tirer d'Egipte, & des desers suiuan,  
 Et passer iusqu' à toy la Terre des viuans.

Le Monde immonde estoit nostre Egypte, & ie cuide  
 Que nous fussions encor dans les Desers du Vuide,  
 Sinon que deuant nous il t'a pleu cheminer  
 Comme Ciel de noz Cieus, pour ici terminer  
 La fin de noz trauaus & de nostre entreprise,  
 Et habiter en toy la Terre à nous promise,  
 Pour le moins en Esprit éleué sur le Corps,  
 Tant que libre du tout il se trouue dehors,  
 Et qu'il reuiene voir, sans que iamais il meure,  
 L'Eternelle maison ou Dieu fait sa demeure.  
 Ce pendant ie te pry fay nous voir en ton sein,  
 L'Image & la splendeur du Trois fois-souuerain.  
 Ie scay qu'homme iamais ne vid sa propre Essence,  
 Toy seule tu l'as veüe, ô alme Sapience:  
 Car il te possedoit des le commencement,  
 Tu estois ia deuant ses Oeuures longuement.  
 Tu es deuant le Temps à la carriere isnelle,  
 Et tires tes rayons de l'Essence Eternelle.  
 Ia des le Siècle auant que la Terre ait esté,  
 Ia dy-je tu auois chez Dieu principauté:  
 Et ni auoit encor lors que tu fus créée  
 Nul Abisme des eaus, ni fontaine sacrée:  
 Tu es esté formée auant que les hauts mons  
 Et les petits coutaus là bas eussent pris fons.  
 Alors qu'il compassoit des dis Cercles la Boule  
 Illecques tu estois pour luy seruir de Moule.  
 En toy le premier grain de Matiere fut fait,  
 Puis tu l'épanouis en vn Globe parfait:  
 Dans toy s'ouurit en rond la Matiere soufflée  
 La semence du Tout par la Parolle enflée,  
 Parolle vnüe en toy, comme est tout à la fois  
 Le parler de l'Esprit avec l'Air de la vois,  
 Et de laquelle aussi toy fécondement pleine

Nous

*Nous enfantas le Monde avec plaisir sans peine.*

*Ne plus ne moins qu'on void (si on peut par raison  
Du plus petit au grand faire comparaison)  
Que des hommes les fils, où tu prens tes delices,  
Font d'un grain de savon par ioyeus artifices  
Mille Mondes luisans dans vn tuyau fermez,  
Et du vent de la bouche en bulletes formez:  
Ou bien ainsi qu'on void que de cendre, ou de pierre  
Par la flame épurgée, on façonne le verre  
Clair, poly, transparent, maintenant rebondi  
En coupe, maintenant en Fiole arrondi  
A la forme du Ciel, selon que l'Ouurier mesle  
De son haleine au feu qu'il anime en la feste.*

*Ainsi le grain germé des Elemens sourdit,  
Puis comme vne Fiole au large s'expandit  
Quand tu y sus infuse. & sans toy qui animes  
Et qui fais bouillonner les Sources des Abismes  
Qui dedans leurs canaus se vont ébanoyants  
(Enten les Esprits sains aus Sfères tournoyants,  
Car tu es vne Mer de laquelle ils sont Fleuves)  
Sans toy, di-je, sans toy qui ton Iardin abreuves,  
Et l'arrouses de Vie & viste mouuement,  
Le Monde ne pourroit durer vn seul moment,  
Non plus qu'une bulette en l'Air épanouye,  
Et puis tout aussi tost en rien éuanouye.*

*Mais d'autant qu'il demeure, encor qu'il soit roulé,  
Dans le mesme Instrument auquel il fut moulé,  
Il ne se dissout point, & i jamais ne se casse,  
Pource qu'en ton giron sa Rondeur se compasse,  
Et que le mesme Esprit, duquel il est couuert,  
Est entorné dedans qui l'enfle & tient ouuert.*

*Donc ô Germe luisant, ô l'Image du Pere,  
O son cher Nourrison, Fille de Dieu prospere*

*Qui*

Qui iouoyz deuant luy, quand il establiſſoit  
 Le Globe terrien, qu'en l'Air il balançoit  
 Deſſus ſon propre pois & grauité plombée,  
 Aſſeurant pour iamais ceſte Baſe fondée:  
 Quand meſme il impoſoit ſon ordre ſur les Mers,  
 Et qu'il leur defendoit n'outré paſſer leurs mercs:  
 Quand deſſus il tendoit la Nüe meſurée,  
 Comme vn beau Pavillon ou Courtine aſurée:  
 Brief qui luy aſſiſtois alors que fut dreſſé  
 Et parfait de tout point ton Palais lambriffé:  
 Ange du grand conſeil, le fidelle interprète  
 Du Silence diuin en parole ſecrète,  
 Vueille dans mon Tableau que ie t'ay conſacré  
 Dépeindre la grandeur du Nom Quatre-lettré,  
 Aus Caractères ſains que premier tu feis luire  
 Et transmis de la ſus. & par luy fay produire  
 Si claire Idée en moy de Sçauoir non commun,  
 Que L'VN cōme le TROIS, le TROIS me ſoit cōme vn.

## CERCLE HVITIEME.

## VRANIE.

**M**aintenant, ô Pouret, as-tu point de mémoire  
 De ce ſonge, où tu vis la Lune obscure & noire?  
**M** Songe qu'à tout iamais tu dois auoir graué  
 Aus entrailles de l'Ame, & dans le cœur caué:  
 Songe représenté de ton meilleur Morſée,  
 Grand Deuin aus mortels, comme l'appelle Orfée.  
 Non point vn ſonge vain, ni faus, ni fantaſtic,  
 Mais viſion, oracle, & ſonge profetic,  
 Dont ores les effets tu commences d'apprendre,  
 Et s'interprète bien ſi tu le peus comprendre.

Le S. Pres d'Orne, il m'en ſouuient, vuyde de tous ennuis

Le dor-

Je dormoye en mon lit, l'une des belles nuits  
 Du printemps roussoyant, & le Garde-de l'Ourse  
 N'auoit encor parfait la moitié de sa course  
 Que mon songe fut tel. l'estoye en vn verger  
 Avec vn mien amy, le fidelle berger  
 De mon adolescence, & ainsi qu'il me semble  
 La nuit à la fraicheur nous deuisions ensemble:  
 Quand éleuant mes yeus deuers le Ciel vouté,  
 Je vi la Lune pleine, & claire d'un costé,  
 Et pendant que mon Ame à voler disposée  
 Remarquoit du Soleil la lumiere opposée,  
 Je contemple la Lune estant droit front à front  
 Peu à peu deffaillant, & sembloit que son Rond  
 Fust trenché par morceaux de l'ombre qui le cœuure  
 Ainsi qu'on trencheroit vn tailloir au maneuure:  
 Or c'este part defaut, puis ceste, & celle ci,  
 Puis ceste autre, & en fin le tout est obscurci.

Ma veüe estoit encor en la noirceur troublée,  
 Quand mon Guide loyal d'une voix redoublée  
 Qui portoit avec soy vne soudaine peur  
 Ensemble me frappa & l'oreille, & le cœur:  
 Fuyon fuyon (dit-il, avec face tremblante)  
 Que nostre Esprit vital dedans nous ne s'allente:  
 A ces mots ie tressaute, & d'un corps élançé  
 Enjambant trois grands pas viste ie m'auancé:  
 Mais à peine eu-je fait la quatrième enjambée  
 Que ie voy de Phebus la charctte enflambée  
 Eclairer à my-nuit, & ses rays nous darder  
 D'où maintenant sa Sœur nous venoit regarder:  
 Alors plein d'allégresse à mon amy ic crie:  
 Non non ne fuyon plus, demeuron ie vous prie.  
 L'Eclipse de la Lune à cestuy-là ne nuit  
 Qui void le beau Soleil rayonner à my-nuit.

Tout

V.R.

Tout ainsi que la Lune est en soy mi-partie  
 D'obscur, & de clarté, comme elle est conuertie  
 Vers la Terre, ou le Ciel; ainsi est mi-parti  
 De ton Ame le Rond, comme il est conuerti  
 Vers la Terre, ou le Ciel: l'ombres sens est la Terre,  
 La Raison est vn Ciel plus luyfant que le verre.  
 Et comme le Soleil dans le Ciel attaché  
 Illumine le Corps de la Lune taché  
 De l'ombre de la Terre, & rend sa face ornée  
 Vers le Ciel, ou vers nous, comme elle est contournée:

Tout ainsi la Pensée ayant sa liaison  
 Et son centre fiché au Ciel de la Raison,  
 Illumine ton Ame en vn cercle arrondie  
 De l'ombrage du Corps tachée, & enlaidie,  
 Et la vient illustrer de ses rais allumés,  
 Comme de loing ou pres de l'Ame ilz sont humés.  
 Et comme l'Ame encor laquelle est vn vray Nombre,  
 Vn Nombre soy-mouuant, se retourne vers l'ombre.  
 De la chair & du sang, ou bien deuers l'Esprit  
 Se vient ioindre au Soleil d'où sa lumiere e'l' prit.  
 Du temps, s'il t'en souuient, que t'apparut le songe.  
 Bien peu il s'en fallut qu'un ténébreus mensonge  
 Plus que Cymmerien qu'on te voulut monstrier,  
 Avec le sentiment ne se vint rencontrer  
 Droit entre la Pensée, & l'Ame qui déuie  
 Vers le chef du Dragon sous la ligne de vie:  
 Et si vers le peché se fust laissé glisser,  
 Elle estoit en danger de toute s'éclipser:  
 Mais palle defaillant soudain elle fut preste  
 Se tirer de deffous la venéneuse teste.

Du

Du Dragon ancien, rous, horrible, & selon,  
Qui s'estend du Midi usques en Aquilon.

De l'opposition qui est aspect de haine  
Quand vers le corps sans plus de lumiere estoit pleine  
S'eslongne peu à peu, & comme elle poursuit  
De plus pres la Pensée, & moins le Sens reluit.  
Depuis fuyant tousiours gueres elle ne tarde  
Que d'un sixiesme aspect le corps elle regarde,  
Et s'en vint de plus pres l'entendement chercher,  
Mais à regret encor s'élongnoit de la Chair :  
Et plus encline au Sens que de plus pres ell' mire,  
Voyoit bien le meilleur, & choisissoit le pire.  
Ores réjouy toy, car elle est en son quart,  
Et desia la Raison peut plus que l'autre part :  
Ia ia plusqu' à demy sa face diasane  
Tient plus du Soleil saint que de noirceur profane.  
Mais si est tel aspect barré d'inimitié,  
Car le corps ténébreux void encor la moitié  
Peu moins qu'illuminée, & ton Ame saisie  
De clarté, vest encor l'ombre & la Fantaisie.  
Toutesfois s'avançant seulement d'un degré  
Ie la voy quelle suit presque de son bon gré  
Les rays de la Pensée, & sa course est guidée  
Au Ciel des Cieus roulant dessous la grand Idée.  
Tourne, tourne donc tost, & parfay ton sentier,  
Car ayant parcouru ce Signe tout entier  
Ie voy que la lueur du Sens se diminüe,  
Sa lumiere se perd, & n'est plus que cornüe  
En ce troisieme aspect, où petit à petit  
Raison va contraignant le rebelle Appetit.  
Si n'est ell' arrivée à la fin de ses bornes

Puisque

Puisque l'amour de soy luy monstre encor ses cornes.  
 Mais il faut oublier ta propre volonté  
 Pour te icindre à la vraye & vniue Bonté,  
 Et afin de puiser la lumiere féconde  
 Qui tout homme illumine arriuant en ce Monde.  
 L'Amour saint, l'Amour vray, la pure affection  
 Te fera paruenir à la Conjonction.  
 Lors en pleine rondeur l'Ame viue élouée  
 De diuine Splendeur sera toute abreuée:  
 Alors la Verité, la Bonté, l'Vnion  
 Tournera ce qui reste encor d'opinion  
 Tout droit à la Science, & l'autre part tachée  
 Des ordures du corps sera du tout cachée:  
 Si que tout appetit de la Chair chatouillant  
 Demeurera donté, & n'ira plus souillant  
 Le miroir de ton Ame en sa poison glueuse,  
 Comme d'un œil sanglant la femme menstrueuse  
 Rend infet, & souillé le beau cristal luisant  
 Par le ray visuel qu'encontre ell' va visant.  
 Qu'un iour peussay-je voir le Luminaire moindre  
 Au Soleil troisfois grand si proprement se ioindre  
 Qu'en son comble il receust la lumiere & l'ardeur,  
 Si que le Corps restast plein d'ombre & de froideur:  
 Afin que l'Ame abstraite, & pleine de merucille  
 Au sentiment fangeus peust rendre la pareille,  
 Et courant la Pensée en centre composé  
 La rendre au Sens Eclipse en diamètre opposé.  
 Alors ta vision seroit bien accomplie,  
 Et n'aurois plus de peur que l'Esprit de la vie  
 Peust en toy s'allenter, voyant au mesme lieu  
 Où la Lune luisoit, le grand Soleil de Dieu.  
 Alors pourrois-tu bien t'écrier à ton Guide,  
 Non non ne fuyon plus par atrauers le Vuide.

De Vains

De Vaine opinion, arreston nous ici,  
 Voicy nostre repos, laissons le corps transi.  
 Car le ravissement à l'Ame ne peut nuire  
 Qui void vn plein my-iour en la my-nuit reluire.  
 Et alors ton Miroir de par soy non luisant  
 Faict semblable à celuy qui le va conduisant:  
 Et en vous a seellé la clarté de sa face,  
 La Nuit s'égalle au Iour, & Nature à la Grace.  
 Mais il te faut auoir l'Amour ardent & fort,  
 Aussi fort pour le moins comme est forte la Mort,  
 Pour éneruer du cœur ton Ame dénouée,  
 Et baiser la Bonté à tout iamais louée.  
 O Bonté tire nous, apres toy nous courrons,  
 Et tous vniquement Vnique te louons.  
 Douce Mort, sainte Mort, ou plustost Vie heureuse  
 Où l'Espous vient baiser son Espouse amoureuse:  
 O Baiser sauoureux, ô Baiser assouuy,  
 Où l'amante est rauye, & son amy rauy.  
 O heureuse vrayment l'amoureuse qui touche  
 Par vn baiser sacré d'Amour mesme la bouche.  
 Par ce Baiser de Dieu Henoc le Dedié  
 Fut transporté d'icy, & là haut poulié.  
 Par ce Baiser de Dieu sur la montagne sainte  
 Sentit le grand Hebrieu de l'Amour la contrainte,  
 Alors que solitaire en ieune & oraison  
 Il vid la Deité rauy en pasmoison.  
 Par ce Baiser de Dieu sur le mont qui s'appelle  
 En la langue des sains du propre nom de l'Aile,  
 Ailé d'Amour diuin, qui est feu consumant,  
 S'enuola dans la nûe en tourbillon fumant,  
 Et pourtant du depuis aucune creature  
 N'a insques au iourdhuuy connu sa sepulture.  
 Par ce Baiser de Dieu le Proféte altéré

De goustier de l'Eau viue, en vn char ethéré  
 Par les cheuans de feu qui respiroient la flame,  
 Par les desirs ardens qui emportoient son Ame,  
 Fut attiré la sus, quand son manteau coulant  
 Par le vague du Ciel fut veu étincelant  
 De rays entresuiuis, & comme vne fusée  
 Laisant sa trace en feu, tomba sur Elisée.

Par ce Baiser de Dieu que la Vierge receut,  
 Le filz de l'Eternel en son ventre conceut.

Par ce Baiser de Dieu, non de mort plus amère,  
 Ell' mourut son épouse, & sa fille, & sa mère.

Par ce Baiser de Dieu le grand persecuteur  
 Des Enuoyez du Christ, faict des Gentilz docteur,  
 Grace surabondant où abondoyent les fautes,  
 Vid au troisieme Ciel les Lumieres plus hautes.

Et que diray-je plus? Celuy qui composa  
 L'obscur Prophétie, & qui se reposa  
 Comme le bien aimé sur la sainte poitrine  
 Del'Amour des amours, quand la Bonté diuine  
 Iointe à l'Humanité d'un neud terrible & fort,  
 Brisa son prope corps en l'Ecstastique mort,  
 Par ce Baiser de Dieu sentit estre humée  
 Auec le vierge Esprit sa despouille allumée.

Ainsi le rond de l'Ame est de lumiere plein,  
 Et va remirer Dieu iusques dedans son sein,  
 Et pour y paruenir Amour en est la règle,

» L'Amour fait au Hibou prendre les yeus de l'Aigle.

O puissance d'Amour, ô Amour vehement  
 Qui peut faire passer en son aimé l'amant!  
 O feu de Serafin qui parfait & consomme  
 Et transforme en vn Dieu la Nature d'un homme!  
 O Amour merueilleus! contraire tu es bien  
 Au feu qui peut le tout multiplier en rien,

Car

Car le bon Alembic où ton feu se replie  
 Cela qui n'estoit rien en son Tout multiplie.  
 L'Alembic c'est le Coeur lequel sonne en Hébrieu  
 Autant qu'une Fornaise, ou bien COMME LE FEU.  
 Et l'Amour sonne autant en la langue premiere,  
 Que la MERE DV FEU, ou bien DE LA

## L V M I E R E.

Le feu céleste enclos en l'Ame du grand Tout  
 Dans le fourneau mondain d'un bout en autre bout  
 Fait passer par degrés Nature sublimée,  
 Et entretient de soy toute chose animée:  
 L'estre des Elémens fait viure, & convertir  
 Aus racines du plant, les plantes fait sentir  
 Au corps des Animaux, & puis la chair des bestes  
 Dedans les corps humains, & aus trous de leurs testes  
 Il affine en pur Sang, & au fumet dougé  
 Qui est dans les canaus de vos cinq sens plongé.  
 Mais le seul feu d'Amour qui au coeur s'alembique  
 Peut ce qui est en vous animal & lubrique  
 Sublimier en Esprit, le corps purifié  
 Prenant les qualitez d'un corps glorifié:  
 Car par ce feu d'Amour dont la substance est cuite  
 La Mort vostre ennemye en fin sera destruite:  
 Et brief ce feu d'Amour enbrase au milieu:  
 D'un Esprit élevé, le transforme en son Dieu,  
 Et alors s'accomplit l'effect de la priere,  
 Que pour vous adresa l'Amour mesme à son Pere.  
 O Pere, disoit il, Qu'ilz soyent en moy faiçts vn  
 Ainsi qu'à toy & moy vn seul Estre est commun.

le S. Helas ie connoy bien, ô ma fidelle escorte,  
 Que la force d'Amour doit estre en moy plus forte  
 Que n'est la propre mort, pour sauouuer à gré  
 La saueur du Sauueur en son baiser sacré:

Pour éclipser le sens, & rendre claire & nette  
 Sous le Soleil non meu, mon errante Planète,  
 Et pour bien contempler en la Diuinité,  
 Comme le Trois est Vn, vne la Trinité.  
 Mais ie ne connoy pas quelle est d'Amour l'amorce  
 Pour le tirer à moy, ni comme il se renforce,  
 Il ne la pas qui veut, ni tout tel comme il faut,  
 C'est vn bien rare don que le pur Feu denhaut:  
 Si tu veus qu'en ma main la verge en soit entée,  
 Sois d'ncques ma Minerve, & moy ton Prométhée.

V R.

O à ma volonté que tu peusses aimer  
 A la perfection du tresparfait Gomer  
 Le premier des Gaulois, que la Grèce affectée  
 Du nom de Providence appelle Prométhée:  
 Et moy Minerve alors ie m'oseroy vanter  
 Jusqu'au Char du Soleil de te faire monter,  
 Et de te faire voir les merueilleuses traces  
 Que va frayant là sus sa Roüe à quatre faces,  
 Et le regard de feu de ses quatre Animaux  
 Que le Prophète vid estant aupres des eaus  
 Du fleuve de Chobar, Sciences Cherubines,  
 Et de dessus les Cieux les Ondes christallines.  
 Là tu pourrois embler, mais d'vn tressaint larcin,  
 Quelque flambeau brulant d'Amour de Serafin,  
 Allumé de ce feu qui est entre la roüe,  
 Et viendrois animer ton homme fait de boüe.

Mais l'amorce d'Amour, si sçauoir tu la veus,  
 Ce sont d'vn cœur tout pur les prieres, & veus,  
 Les sanglotz & soupirs qu'il allène, & replis  
 Vers la voute du chef, & des larmes la pluie  
 Dégoutant par les yeus, non point simulez pleurs,  
 Mais p'eurs éuaporez d'vn fourneau de chaleurs:  
 Et en faictz & en meurs auoir vn harmonie

De

De ton Ame à l'amour où tu la veus vnir:  
 Avec vn déplaisir de l'auoir offensé,  
 Et vn ardent desir d'en estre dispensé.  
 Ne t'ennuyer iarnais, ains en perseuerance  
 De sa toute Bonté auoir toute assurance:  
 Alors tu sentiras que ton Amour conceu  
 T'aura guindé la haut sans t'en estre apperceu:  
 Où tu aurois pensé sans autrement l'entendre  
 Auoir tiré à toy, & peu faire descendre  
 L'Vn, le Bon, l'Eternel, l'Immobil, l'Infini,  
 Lequel t'aura tiré, & avec soy vni.  
 Comme si vn cordeau arrousé d'eau de vie  
 Luisant, sans consumer, de flamme entresuiuie,  
 Cloué d'vn clou d'Aymant du haut du Ciel pendoit,  
 Et d'vn fil ondoyant en terre descendoit.  
 Si tousiours deuant toy main à main succedante  
 Tu ve vois empoigner ceste corde pendante,  
 Il te pourroit sembler de l'auoir attiré,  
 Quand ferme tu serois sur le Ciel Empyré:  
 Mais à la Verité le grand Moteur suprême  
 Ne se seroit bougé, ains seulement toy-même.  
 Ou comme si en Mer tu estois de rechef  
 Dans vne nef vogant, & de peur de mechef  
 Tirois d'vn bras nerueus vne longueur de cable  
 Lié à quelque roche assise dans le Hable:  
 Il te seroit auis ainsi faire approcher  
 Le rocher à ta nef, non la nef au rocher.  
 Ainsi te conuient il en la Nef éthérée  
 Qui t'environne en soy, de la tourmente irée  
 Du Monde te sauuer, & prendre pour le mieus  
 Le Cordeau relié à la Pierre à sept yeus:  
 La Grace de celuy qui à soy nous conuie  
 Lequel se nomme & Voye, & Verité & Vie,

*Et tousiours l'agraffer de la main d'Oraison  
Succedant à la main de la Contemplaison,  
Car au grand Prestre seul qui pris, & qui contemple,  
Il est permis d'entrer au Sacraire du Temple.*

## LE TABERNACLE.

*SACHES donc pour certain, si tu en as douté,  
Que ce bel Ornement, ce grand Monde vouté,  
Mesme le Corps humain, le Temple à l'arche ronde,  
L'Abregé du grand Tout, & vrayment Petit Monde,  
Tant cestuy, que celuy, tant aus membres, qu'au Corps,  
Et tant par le dedans, comme par le dehors,  
N'est rien que le Portrait du luisant Tabernacle,  
Où la gloire de Dieu recèle son Oracle:  
Dessus le quel iadis Moysé patronna  
Celuy que Béselel de sa main façonna (delle  
DEDANS L'OMBRE DE DIEU, en suyuant le Mo  
Qu'en auoit designé le seruiteur fidelle  
Du Seigneur Eternel, comme il luy fut montré  
S'estant deuant son Maistre au Mont saint rencontré.*

*Le pourpris de deuant où tout le peuple ensemble  
Conuenoit pour prier, aus Elémens ressemble  
De ce bas Monde obscur, dont l'usage est permis  
Aus profanes, & saints, amis, & ennemis.*

*Et au Monde petit, c'est le siège du foye  
Où tout le chyle impur par la porte s'auoye,  
Et là est affiné, & de chyle tout blanc  
Se trouue conuerty en la rougeur du sang,  
Après qu'il a ietté comme vne iaune escume  
En l'ampoule du fiel, qui la cholere allume,  
L'vrine aus deus rongnons, & la terrestre humeur  
En la ratelle enflée, & de noire couleur.*

*Mais*

Mais au Monde Ideal c'est la premiere porte  
 Où des trois ordres saints le premier se raporte,  
 Qui purge seulement: là sont celles beautez  
 D'Anges, Archanges mesme, & des Principautez.

L'Appartement second où se trouuoit l'entrée  
 De ce beau pavillon, est la ville Ethérée  
 Neuue Ierusalem, la belle Region  
 Où des Espris des Sainctz est meinte legion.

Là mesme souz l'Autel sont des Martyrs les Ames  
 Lesquelz ont enduré & tourmens, & diffames,  
 Et la sanglante Mort, pour auoir deffendu  
 De Dieu le tesmoinage, & son Christ descendu:  
 Attendans le retour que fera sur la nue  
 En triomphe & arroy la Maiesté connue  
 De leur Seigneur aymé, lors qu'ilz seront ravis  
 Tous au deuant de luy, afin d'estre assouuis,  
 Et de iouir tousiours de sa sainte presence.

Le voile séparant l'une & l'autre distance  
 Estoit tissu de Lin, & de Pourpre choisy,  
 D'Hyacinte meslez, & rouge Cramoisy.  
 Le Lin de Terre issu la Terre nous figure,  
 Le Pourpre de la Mer raporte la Nature,  
 L'Hyacinte, de l'Air, qui a le teint pareil,  
 Et du Feu rougissant l'Escarlate ou vermeil.  
 Ainsi la Terre, & l'Eau, l'Air & le Feu plus simple  
 Nous empeschent de voir comme vne double guimple  
 Sous le Lunaire Ciel les champs Etheriens  
 Contenans seize, ou plus, diamétres terriens.

Et au Tout raccourci la trauersante haye  
 Sépare l'Entre deus d'un voile à double taye  
 D'entre le foye, & cœur, tout ainsi qu'un plancher  
 Des maistres & seruans les chambres vient trancher:  
 Permettant seulement que le pur sang y entre

Qui par la veine caue abboute au petit ventre  
 De la base du cœur, & de là le transmet  
 Au bout pyramidal où il deuiet fumet,  
 Et en esprit vital, ou en flame éthérée  
 La vermeille liqueur s'éclaircit altérée,  
 Comme huile que le feu aus lampes va humant,  
 En vne flame bleüe en apres l'allumant.

Mais au Monde formel tout ce second espace  
 Sans espace de lieu, tient le rang & la place  
 Des Puissances, Vertus, & Dominations:  
 Au Palais de Dieu sont prou d'habitations.  
 Là les Prestres sans plus repurgés de tout vice  
 Deuots pouuoient entrer pour faire sacrifice.

Et aus lieux Ethérins nul ne peut pénétrer  
 Et dans Ierusalem la Cité ne s'ue entrer,  
 Sinon ceuls-là sans plus qui de larmes s'arrousent,  
 Et la Crainte de Dieu & son Amour espousent,  
 Et se défiens d'eus pour en luy se fier,  
 Luy viennent chascun iour le cœur sacrifier:  
 Et qui suyuant l'Agneau qui s'est donné en proye  
 Pour le salut des siens, desirent avec ioye  
 De teindre leurs habits, & les tremper au sang,  
 Et en l'eau qui coula du pertuis de son flanc.  
 Ceuls-là sont vrais pasteurs, qui tandis qu'ilz demeurent  
 En la prison du corps, sans pouuoir mourir meurent  
 Par le baiser d'Amour, & qui vont requerir  
 Que seuls pour toutes gens ilz puissent tost perir.  
 Ceuls-là sont illustrés, & ont les iouissances  
 Des Dominations, des Vertus, & Puissances,  
 Et ceuls-là des ici commencent d'habiter  
 Au Pavillon de Grace, au milieu de l'Ether.

Vn petit plus auant que les quatre colonnes,  
 Estoit le lieu Tressaint clos à toutes personnes:

Et outre

Et outre l'aspre artère aus deus rameaus fourchés,  
 Et le canal du vin & des morceaux machés,  
 Et l'espine du dos de my-ronds anelée,  
 Et comme vne colonne au dedans crénelée,  
 Est le tymbre du Chef, le Sacraire nouveau,  
 La voute qui contient tout le Ciel du cerueau:  
 Qui mesme au sang est clos, & ne fait ouuerture  
 Sinon au soupirail de plus simple nature:  
 Representant le Ciel au seul grand Prestre ouuert,  
 Et sur le Mont sacré le tiers ordre couuert  
 De ces Courriers ailez, qui sont les interprètes  
 Aus Prophètes de Dieu des nouvelles secrètes  
 De son Conseil estroit, entre le bien-uoulu  
 Peuple ancien des Iuifs sur tous peuples élu,  
 Et entre les Gentilz au Sibilles Matrones:  
 Là sont les Serafins, les Cherubins, & Thrones.

Le grand Chandelier d'or qui luisoit là dedans  
 A sept rameaus courbez de sept Lampes ardens,  
 Ce sont les sept Flambeaus qui d'un iour manifeste  
 Eclarcissent l'obscur de la Voute celeste.

Et en l'homme, qui est Tabernacle mouuant,  
 Et le Temple abregé de l'Eternel viuant,  
 Le lieu du chandelier est en la face claire  
 Où la flame du sens par sept canaus éclaire.  
 Premièrement y luit la Lune, & le Soleil,  
 La Lune est en l'œil gauche, & Phebus en l'autre œil:  
 Saturne froid & lent en la fenestre oreille,  
 Iupiter tempéré en la dextre pareille,  
 A la narine dextre est Mars le vigourens,  
 Venus a là fenestre aus parfums amoureux:  
 Et Mercure facond en la bouche reside  
 Et Messager de l'Ame à la langue preside.  
 Mais au grand Temple saint ce sont les sept beaux yeus  
 De

Del Agneau triomfant, sept Esprits glorieus,  
 Lesquelz sont enuoyez parmy tout la Terre,  
 Les sept Lampes que vid l'un des filz du Tonnerre  
 Ardre deuant le Throne, où se sied en arroy  
 Le premier & dernier de tous siècles le Roy.

Le Chandelier estoit en la part My-iournelle,  
 Et les Planètes font leur course perennelle  
 Du costé du My-iour, l'Aquilon froidureus  
 Ou point, ou peu sentant leurs rayons chaleureus.  
 Et s'il me fault icy decouurir vn mistère  
 De peu de gens connu, à toy mon Secrétaire,  
 Je diray en suyuant les anciens Hébreus  
 Que de celuy qui Est, les sept tous-voyans yeus  
 Sur le Mont de Sion éclairent la partie  
 Du cerceau My-iournal, mais l'autre conuertie  
 Tout droit vers les Trions, est le lubre sejour  
 Del Ange ténébreus qui print son nom du Iour,  
 Et perdit sa clarté, quand plein d'outrecuidance  
 Se voulut égaller à la Toute-puissance,  
 Et dist, Je monteray sur le haut Aquilon,  
 Et y mettray mon siège: & de là ce selon  
 Vomit toute sarage, & le mal & la perte  
 Du costé d'Aquilon vous est tousiours ouuerte.  
 Mais soyez consolez, car Dieu vous a promis,  
 Que hors de dessus vous ses enfans & amis  
 Il ietteroit au loing l'esprit Aquilonaire,  
 Et d'Aquilon viendrait & l'Or, & la Lumiere.  
 Pource la Table estoit dedans le pavillon  
 Avec ses douze pains du costé d'Aquilon:  
 Sacrement tres-certain que par le pain de Vie  
 Qui du Ciel descendit, cest Ange plein d'enuie  
 Qui vous donna la mort a perdu l'équillon,  
 Et l'Agneau l'a donté du costé d'Aquilon.

Et

Et pource d'Aquilon d'une fureur ialouze  
 Ce fier dragon poursuit de son vainqueur l'Espouze,  
 Celle que le Soleil de ses rays déliez  
 Rondement environne, & qui a souz ses piedz  
 La face de la Lune, & dont la teste ornée  
 Est de douze flambeaus d'estoilles couronnée.  
 Car d'autant qu'il se void hors du Ciel dechassé  
 Il a de son gosier en la terre laché  
 Ainsi qu'un fleuve d'eau, afin d'engloutir celle  
 Qui a pour s'enuoler d'Aigle l'une & l'autre aile:  
 Celle qui a caché un petit de l'évain  
 Dedans trois muys de fleur, iusqu'à tant que le Pain  
 De tout le genre humain, & sa paste abreuvé  
 De la manne du Ciel, en soit du tout levée:  
 Et que le Regne vray de son divin espous  
 Soit connu (comme il est) estre dedans tous vous.  
 C'est c'est (tien le caché comme un secret miracle)  
 Avecques les humains de Dieu le Tabernacle,  
 Dedans eus il habite, & seront en tout lieu,  
 De Dieu le peuple élu, luy de ce peuple Dieu.  
 Cieux rousoyez d'en haut, & que l'Ether distille  
 La Iustice icy bas, que la Terre inutile  
 Soit maintenant ouverte, & pour fruit de saueur  
 Y germe la Iustice, & croisse le Sauueur.  
 Dedans le Sanctuaire estoit l'Arche logée  
 D'ais de bois de Recherche uniment arrenagée,  
 Par dehors encroustée & par dedans encor  
 D'un fueillage brillant d'épesses lames d'or,  
 De quatre aneaux d'or fin aus quatre angles munie,  
 Et ayant tout autour couronne d'or brunie,  
 D'or mesme le couuercle, où lon voyoit posez  
 Deus Cherubins ailez de pur or composez,  
 Semirans front à front d'un regard plein de gloire,  
 Et

Et des ailes courans le Prospiciatoire.  
 Et dedans l'Arche estoient les Lois du peuple Hébreu  
 En deux Tableaux grauez du propre doigt de Dieu:  
 Ainsi l'Arche restoit derriere vn autre voile  
 Séparant l'Entre-deus, du Sacraire, & du Poile.  
 Et dans le rond du Chef est le ventre moyen  
 Qui se lâche, & s'estreint par ce double lien  
 Qu'on appelle les Vers, qui ont meinte iointure,  
 Et comme Cherubins sont de rouge teinture.  
 Le Prospiciatoire est dessus imité  
 Là où du Sens commun l'organe est limité.  
 Ceste concauité est vne Arche voutée  
 D'esprits luisans & clairs, non pas dor, encroustée,  
 Je pouuoy dire d'or qui rayonne en la nuit  
 Puisque la langue Sainte appelle Or, ce qui luit.  
 Illec du doigt de Dieu chasque Table engrauée  
 Et de l'homme aplanie, est mise & enclauée,  
 Où les Lois des Hébreus, i'enten des Passagers,  
 Luisent de mille rays flamboyans, & légers:  
 Ce sont ces petits feus, ou notions premieres,  
 Ces préceptes ennez, ces petites lumieres,  
 Que Nature le doigt du Tout-bon, & Tout-beau,  
 Vous escript dedans l'Ame ainsi qu'en vn Tableau.  
 Par elles sçavez vous ce qui est bon à faire,  
 Que c'est que bien-seance, & qui est son contraire:  
 Comme on doit aymer Dieu d'un amour souuerain,  
 Et tout autant que soy vn chascun son prochain:  
 Et Verité vous dit que si ainsi vous faites  
 Vous avez accompli la Loy & les Prophètes.  
 Las! les premiers tableaux de la Foy sont rompus,  
 Ou bien tant obscurcis, qu'ilz en sont corrompus,  
 Du depuis qu'un chascun s'est fait vn propre Idole:  
 Et pource il est besoing que de rechef on dole

Les

Les Tables de l'Esprit, & les faut aplanir  
 Afin que la Raison puisse à la Foy s'unir.  
 Non non il ne faut pas qu'une raison aprise  
 Amene changement à la Foy de l'Eglise,  
 Mais bien puisque l'on void que tout le Monde en soy  
 Divise en mille erreurs l'Union de la Foy,  
 Il faut que la Raison vos différens appointe,  
 Qui à l'Authorité des sains Liures soit iointe.  
 Je dy vraye Raison, & vraye Authorité,  
 Car comme Dieu est vn, vne est la Verité.  
 Dollés donc vos Tableaus avecques diligence,  
 Et vous sentirés bien la grand' Intelligence  
 Qui les viendra graver d'un caractère tel  
 Qu'un en tous sera Dieu, vn son Nom immortel.  
 Lors le Nuage espes, les formes monstrueuses  
 De tant d'opinions & sectes d'angereuses  
 Qui voilent tout autour vostre bel Orizon,  
 Disparoistront soudain que l'Oeil de la Raison  
 Comme vn Soleil levant, de sa Sfère estendue  
 Aura dardé sur vous sa lumiere espendue.  
 Lors on verra le Iour tout pleinement s'ouvrir  
 La Gloire du Treshaut venant l'Arche couvrir,  
 L'Arche de vostre Chef. Car la seule Pensée  
 Qui vous vient de dehors, est de soy dispensée  
 D'estre close en vn lieu, & a la liberté  
 Ou d'y transmettre, ou non, les raiz de sa clarté.  
 Mais au mont de Sion reside la vraye Arche,  
 Où l'Estant Eternel, des Anges le Monarche,  
 Se sied sur vn haut Throne, & la claire splendeur  
 De sa Gloire remplit du Temple la Rondeur,  
 Ainsi qu'il apparut au Prophète Esaye  
 En l'an auquel mourut le Roy lépreus Ozie.  
 Dessus luy sont debout les Scrafins ailez

De sis grans ailerons, de deus sont enuollez,  
 De deus ilz vont courrant le regard de sa face,  
 Des deus autres ses pieds, à vostre humaine race.  
 Et cestuy à celuy, vn chascun à sa fois  
 Vont criant & disant d'armonieuse vois:  
 O Saint, ô Saint, ô Saint, le Seigneur de Victoire,  
 Tout le Rond de la Terre est comble de sa Gloire.  
 Mais pourquoy, diras-tu, ne le couurent ilz tout  
 Aussi bien comme ilz font & l'un & l'autre bout?

Pource que Dieu à vous seulement se deceuvre  
 Par la Creation du Monde son Chef d'œuvre.  
 Mais quel Esprit humain pourroit tant rechercher  
 En l'Abisme sans fonds qu'il peust venir toucher  
 Au but de l'Infini, & nu à nu comprendre  
 Comme il estoit auant qu'il vint le Ciel estendre  
 Autour du Centre ombreus? ou bien que ce sera  
 Qui en l'Eternel iamais le dernier il fera?  
 Il a esté tousiours, & tousiours il doit estre,  
 Et comment est-ce donc que l'on le peut connoistre?  
 Certes celuy qui n'a ni principe, ni fin,  
 A bon droit est couuert d'ailes de Serafin.

Mais le seul Filz qui est dedans le sein du Pere  
 Estant volé cy bas du milieu de sa Sfère  
 Sur le ailes d'Amour, luy-même a reuelé  
 Le Pere, & l'Esprit saint au parauant voilé.  
 C'est luy, c'est luy qui fut le Propiciatoire  
 D'entre les Cherubins, & qui obtint victoire  
 Par sa mort sur la Mort, alors que déchiré  
 Fut le voile du Temple, & que fut retiré  
 Le Soleil en sa Source, en signe de miracle  
 Que cestuy-là souffroit dont il est Tabernacle.  
 Lors le Voile cachant l'Arche de l'Unité  
 Fut dedans l'Orizon de l'alme Eternité.

Rompis

Rompu de part en part, & le Lieu de delices,  
 Le Paradis plaisant, dont l'homme par ses vices  
 Avoit esté chassé, luy fut alors ouuert,  
 Et plus les Cherubins vers l'Orient couuert  
 Du glaize flamboyant n'empescherent l'entrée  
 Où de l'Arbre de Vie est l'heureuse contrée.

Or ce beau Tabernacle ainsi bien préparé  
 Entrois estages pleins iustement séparé,  
 Estoit encourtiné de dis tentes dressées,  
 De Lin, Pourpre, Hyacinthe, & de Vermeil tresées.

Et le visible Monde est couuert & tendu  
 De dis Cieus azurés l'un sur l'autre estendu,  
 Tissus de Flame, & d'Air, d'Eau, & de pure Terre,  
 Comme de cendre cuite on affine le Verre.  
 La Terre & le Feu clair sont en extrémité,  
 Par la Flame ilz sont veus, & leur solidité  
 Qui les rayons subtils de vostre œil vous rejette,  
 Est vne qualité à la Terre sujette.

L'Eau pourprée, & l'Air noir qui ont le lieu moyen,  
 Des deus extrémités sont le double lien,  
 Lien d'autant meilleur qu'il vnit tant soy-même  
 Comme il vnit encor & l'un & l'autre extrême.  
 Ainsi ces quatre Corps sont aus Cieus arrondis  
 Car d'un, deus, trois, & quatre est composé le Dis.

Et dans le petit Tout ces quatre Amis-contraires  
 Sont enlancez à dis aus membres similaires:  
 La Chair, l'Os, le Tendron, Nerf, Tendon, Liaison,  
 La Veine, Artère, & Tave, & Peau de la cloison,  
 Dont vostre Pavillon de l'Esprit l'habitable  
 Est ioint, & emboité ainsi qu'un Tabernacle.

Mais outre l'Orizon où l'Image mouuant  
 Qui suit l'Eternité, va dedans soy couuant  
 Siècles, & Ans, & Mois, Sepmaines, Iours & Heures  
 Sont

Sont les dix Sefiroth des dix Sféres meilleures.  
 Les dix luyfans Habitz comme éclair foudroyant  
 Dond se vestit iadis l'Eternel tout-voyant,  
 Alors qu'il arracha la semence féconde  
 Du ventre du Chaos dond fut formé le Monde:  
 Lesquels autour de soy il fist épanouïr  
 Du centre de splendeur, dond seul il veut ioüir.  
 Non autrement qu'on void (si Raison me dispense  
 De comparer le Rien à l'Estre, sans offense)  
 Le Vermet deuyder meinte iaune toison  
 Tout alentour de soy pour faire sa cloison.

Et ainsi que de rang différent ces Courtines  
 Elles ont diuers noms dans les lettres diuines.  
 Lettres, accens, & poins, les Ideaus rayons  
 Par qui la grand Parolle inuisible voyons.

La premiere Courtine ou bien Sfire Sféralle  
 A commencer d'embas comme en ligne Spiralle  
 Se tourne en plusieurs plis, & plusieurs noms reçoit  
 Comme en plusieurs effets vn homme la conçoit:  
 Tantost elle est le Regne, & tantost on l'appelle  
 La Pierre de Safir, l'Espouse toute-belle,  
 Le Puis des viues eaux, & la profonde Mer  
 Où fleues & ruisseaus se viennent abismer:  
 La Terre des viuans, & le Liure de Vie,  
 De Science le Bois, dont l'homme eut trop d'enuie:  
 La Royne des Oyseaus Aigle de dignité,  
 Et l'Habitation de la Diuinité.

La seconde son nom dessus le Iuste fonde:  
 Pource que le seul Iuste est Fondement du monde.  
 Elle se nomme encor le bon Entendement,  
 La Mémoire, la Pais, & le Commandement:  
 Le haut Mont de Sion, l'Alliance, & le Signe,  
 Et le Iour du Repos entre les sept insigne.

La tierce est la Louenge, & le Roy non-pareil,  
La Senestre Colonne & le Lieu du Conseil.

La quarte est dite aussi du Conseil le Pretoire,  
Colonne du bras droit, le Prestre & la Victoire.

Mais celle du milieu, où reluit enfoncé  
Le nom Quatre-lettré qui n'est point prononcé,  
Se reuest d'Ornement, & Beauté admirable,  
Et de l'Arbre de vie à l'homme desirable.

Illecques est couché l'un des peres qui vid  
L'Echelle au Ciel touchant qui son Ame ravit,  
Doù les Anges benis remontent & descendent  
Au gré de l'Eternel duquel seul ils dependent.

La sixiésme s'appelle & Force, & Verité,  
Aquilon, Jugement, Merite ou purité:  
Elle s'affuble encor de Tremeur & de crainte,  
Le symbole d'Isaac qui en eut l'Ame estreinte.

Isaac superieur portant le propre bois  
Dond l'ardant feu d'Amour le brula sur la Crois.

La septiesme retient Misericorde toute,  
L'Amour, & le Mi-iour, & d'Abraham la route.

L'huitiesme Ciel Sfiral de Prudence habillé  
Est la grande Trompette, & le grand Iubilé,  
La Fontaine & source qui d'eau de vie arrouse  
Le blanc mont du Liban d'où doit venir l'Espouse.

Le neufiesme plus haut de Sageſse entourné  
Est de Penser profond & de Vouloir orné:  
Mais celui qui dans scy les autres environne,  
Se nomme l'Orient, le Rien, & la Couronne.

Maintenant si entrer au Sacraire tu veus,  
Et rendre à l'Eternel tes offrandes & veus,  
Si tu veus paruenir au Temple sans closture  
Dedans l'Infinité, sur le mont de Nature,  
Après auoir monté tous les quinze degrez,

K

Et

Et des quatre Elémens, & des dix Cieux sacrez,  
 Et de l'Ether moyen, il ne faut auoir honte  
 De te lauer deuant dans le Cuueau de fonte  
 Fait de miroirs fondus, & posé au paruis  
 Pour remirer chascun qui se met vis à vis:  
 C'est le Cuueau d'airain de vostre Conscience,  
 Où de vice & vertu se void l'experience.  
 Dedans t'apparoistront l'ordure & le péché,  
 Dont la puante chair a ton esprit taché,  
 Qu'il te faut effacer, non par billetz, ni charmes,  
 Ni ius missionné, mais par l'eau de tes larmes,  
 D'ysope, & d'amertume, & d'un regret nouveau,  
 L'eau que ta synderése épuisse en son cuueau.  
 Il te faut despouiller ton vestement terrestre,  
 Et vestir repurgé les habits du grand Prestre,  
 Non celuy qui offroit les taurcaus & les boucs  
 Tant pour le sien peché, que le peché de tous,  
 Mais de celuy qui fut grand Prestre selon l'ordre  
 Du Roy de la Iustice, où n'y eut que remordre,  
 Qui pour tous, non pour soy, vint luy-même s'offrir  
 Et voulut comme Agneau pour voz crimes souffrir,  
 L'éternelle rancon qui a peu satisfaire,  
 Qui vne fois entra dedans le Sanctuaire  
 Non façonné de main, exemplaire du vray,  
 Mais dans le Ciel des cieux, où il a recourré  
 Vostre place perdue, & où deuant la face  
 De Dieu il apparoit pour vous obtenir grace.

Là par gemissemens qu'on ne peut raconter  
 Il prie incessamment pour vous faire monter  
 Au Sacraire avec luy, par ceste mesme sente  
 Qu'il vous a dediée & viuante, & recente,  
 Le voile de sa chair qu'il vous a fait goustier  
 Pour vous donner la Vie, & la Mort vous oster.

Le grand Prestre des Iuifs quand vne fois l'année  
 Au sacraire il entroit à certaine iournée  
 Pour comparoir deuant du monde l'Ouurier saint,  
 Portoit en ses habits tout le Monde dépeint:  
 En ombre figurant Iesu-Christ pur & monde,  
 Qui par son sacrifice a soustenu le Monde.  
 Car Dieu estoit en Christ le grād Prestre, & grand Roy,  
 Traitant l'appointement du monde avecques soy  
 Par le sang de sa Crois, venant la paix acquerre  
 Tant aus choses du Ciel, qu'aus choses de la Terre.  
 Donques à très-ben droit aus vestemens diuers  
 D'Aron, apparoissoit figuré l'Vniuers.  
 Deuant tout il vestoit vne tunique simple  
 Faite du plus fin Lin comme toile de guimple,  
 Qui figuroit la Terre cù le lin est issu,  
 Et dond ce vestement le premier est tissu:  
 Là dessus il auoit vne robe affublée  
 De couleur d'Hyacinte obscure & ennublée  
 Qui depuis la poitrine aus talons descendoit,  
 Et dond mainte grenade, & clochette pendoit,  
 Laquelle rapportoit en longueur & teinture  
 De tout l'Air estendu la force & la nature,  
 Qui du depuis l'Ether iusque en terre descend,  
 Et duquel meint éclair & tonnerre dépend.  
 Apres il estoit ceint d'un Baudrier assez large  
 Brodé & recamé de precieus ouurage:  
 Par leuell'Ocean estoit au vray depeint,  
 Dond le globe terrestre est tout autour enceint.  
 Puis il prenoit l'Ephod d'admirable artifice  
 Comme le bleu manteau de ce grand Edifice,  
 De lin, pourpre, hyacinthe, & de vermeil tramé  
 Trepointé de fil d'or ça & là parsemé,  
 Ainsi comme du Ciel la grand Cape azurée

Est de clous d'or flambans ça & là figurée:  
 Dessus chascune épaule vn Sardonix luisoit,  
 Où sis noms en chacun grauez on auisoit  
 Comme d'un seau empreins, c'estoient tous les noms douze  
 Des enfans de celuy dont Rachel fut espouse,  
 Les deus pierres, c'estoyent la Lune, & le Soleil:  
 La Lune, c'est Rachel, le Soleil, Israel,  
 Ainsi comme de soy luy-même grand Prophète  
 De son filz bien aymé le vray songe interprète.  
 Deus aneaus agraffez tenoyent à l'espaulier  
 Ausquelz le Raisonnell se venoit allier  
 Avec cheinettes d'or gentement cordonnées:  
 Dessus le Raisonnell estoient bien ordonnées  
 Douze Perles d'élite en quatre rang tassez,  
 Et pour digne remplage en fin or enchaîsez:  
 Sur les Pierres encor empreintes & signées  
 Estoyent les noms des Pairz des douze grans lignées  
 Du peuple d'Israel, qui ores est épars  
 En royaumes diuers, & en diuerses pars:  
 Car tous les habitans dessus la Terre ronde  
 Sont enfans d'Israel pour qui fut fait le Monde.  
 Les deus aneaus ce sont les deus cercles ornez  
 Des deus plus grands flambeaus, par lesquelz sont bornez  
 Tous les aneaus des ans, & les Pierres de marque  
 Sont les Signes marquez dedans le Zodiaque.  
 Les quatre rangs aussi, sont les quatre Saisons  
 Que fait Phebus passant par les douze Maisons.  
 Les cheinons cordonnez, ce sont les rays que tirent  
 La Lune & le Soleil, & ceus-là qu'ilz attirent  
 Des moindres yeus du Ciel, soit qu'à demi regard  
 Ilz se mirent l'un l'autre, ou d'un tiers, ou d'un quart.  
 Puis sus le cœur d'Aron se mettoyent les dernieres  
 D'Urim & de Thumim les parfaites Lumieres.

Par

Par là les hauts secretz profonds & recélez  
 De dieu Tout-bon, Tout-grand luy estoyent reuèlez:  
 Car *Vrim* & *Thumim* ce sont les pures glaces  
 Où lon doit remirer toutes diuines graces.  
*Vrim* est feu d'Amour, *Thumim* entiereté.  
 Avec l'Amour entier se joint la Verité.  
 Ne se promette aucun connoissance assouuie  
 Qui d'amour n'est nauré, & entier en sa vie:  
 Sageesse n'entre point en un maluueillant cœur  
 En beau vaisseau distille vne bonne liqueur.

En fin il couronnoit sa teste d'une Mitre:  
 Et portoit sur le front de Sainteté le titre  
 Le grand Nom du grand Dieu escrit en lame d'or  
 De trois grans Elémens, & d'un petit encor,  
 A fin qu'il fust vestu de la forme accomplie  
 Tant du Ciel Ideal, que de l'autre Encyclie.

Or s'est euanouy l'ombrage de la Loy  
 Deuant le seul Soleil de Iustice grand Roy,  
 Iesu-Christ vostre chef, que l'Estant environne  
 Non de Couronne d'or, mais de la grand couronne  
 De sa Diuinité, laquelle de rechef,  
 O miracle profond! est vne avec le chef:  
 Prestre sacrifiant, & sacrifice mesme,  
 Qui attaché en croix à clous d'amour extrême  
 De ses bras estendus a retiré en soy  
 Tous les Siécles passez de Nature, & de Loy.  
 Et qui vous a rendus, race chere, & élüe,  
 Sa prestrise Royale, & sa gent bien voulüe,  
 Peuple saint, & aquis: & qui de l'obscurté  
 Vous a tous appellez à sa grande clarté:  
 A fin que vous preschiez ses Vertus non-pareilles,  
 L'Euangile du Regne, & toutes ses merucilles.  
 Donc des habits d'Aron ne soyez plus vestus,

Mais bien reuestez vous de toutes les vertus.  
 Vestez vous du Salut, vestez vous de Justice,  
 Vestez la Charité qui vous rend Dieu propice,  
 Et d'amoureux sanglots tellement soupirez  
 Que vostre vestement du Ciel vous attirez,  
 Pour estre sur-vestus, que du tout soit humée  
 Vostre Mortalité de la vie allumée.

Despouillez seulement le viel homme taché,  
 Et puis suruestez-vous l'Homme nouveau caché,  
 Qui en vin a laué son habit, & sa cape  
 A bien voulu tremper dans le sang de la grape.

Ouurez vostre encensoir deuant le Souuerain,  
 Et l'emplissez du feu de sur l'autel d'airain,  
 L'autel tousiours ardent d'amour, & de doctrine,  
 Dans le paruis sacré de l'humaine poitrine.  
 Prenez du feu diuin, gardez de le changer,  
 Gardez gardez d'offrir quelque feu estrange,  
 Le feu de propre amour, qui a Dieu est estrange,  
 Ne cherchant son honneur, mais bien vostre louenge.  
 Ne monstrez point ce feu dont vous serez épris  
 Si non deuant celuy qui prouue les esprits.  
 Fuyez l'hypocrisie, & la gloire emplumée,  
 De peur que vostre feu ne s'en aille en fumée:  
 Et qu'un feu embrasé dévorant & menueur,  
 Feu de l'ire diuin, & du Zèle vengeur  
 Ne tombe dessus vous, & qu'il ne vous deuore  
 Comme il occit Nadab, & Abihu encoré.  
 Vostre Dieu n'est qu'Amour, d'amour il est ialous:  
 Qui son amour esteint, embrase son courroux.  
 Priez de telle ardeur que l'Ame pénétrée  
 Soit d'un vif repentir de son peché outrée,  
 Et peut estre qu'alors le triste repentir  
 Transpercera les Cieux, & vous fera sentir

Le secours de la sus, le Serafin qui volle  
 Prenant dessus l'autel qui est sur le haut pole.  
 Vn charbon embrasé vous en viendra toucher,  
 Afin de repurger l'ordure de la chair.  
 Lors vous sera permis de sortir hors du Poile  
 Céleste & azuré, & entrer sous le Voile  
 Du Sacraire tres saint, & sur l'autel doré  
 D'aromatic parfun sera Dieu adoré.  
 Dressez vostre oraison comme odeur parsumée,  
 Afin que vous ayez vostre lampe allumée  
 Au deuant de l'Espous, & que ne manquiez point  
 Du cresseme & de longuent dont vostre Christ est Oint,  
 Ainçois que la vapeur sortant de la fiole  
 Comme vn image clair iusque au Throne s'enuolle  
 De l'Agneau triomfant, qui peut le liure ouuir,  
 Et l'Arche d'alliance aille du tout couuir.  
 Ainsi vous ne mourrez par vostre propre faute,  
 Mais pourrez contempler la Majesté tres haute.

Le S. Or qui me donnera des ailerons entez  
 Ainsi que de Colombe, ailerons argentez  
 Treluisans d'or bruni, qu'ici plus ne sejourne:  
 Ains sur le vent guindé qu'ores ie m'en retourne  
 En l'Arche à trois planchers, & laissant le Corbeau  
 Du Sens ombreus & noir qui bauole sur l'eau  
 Des Elémens coulans, dedans ma bouche viuue  
 L'emporte le Rameau de la paisible Oliue.  
 Que i'annonce au Repos que ia les flotz irez  
 Qui couuroyent les haults mons, sont vn peu retirez.  
 Ia du chef des humains l'eau des vaines pensées  
 Se seche peu à peu, des sectes insensées  
 Le Déluge se perd, la Diuine Raison  
 De la Terre & du Ciel refait la liaison.  
 Sus que i'entre au Sacraire & que ie rende graces

Deuant la Maieſté de l'Effence à trois faces  
 Que ſur l'autel doré tous mes veus parfumez  
 Du feu d'amour diuin ſen aillent conſumez :  
 Viene le Seraſin, & d'un charbon me touche,  
 A fin de nettoyer & ma langue, & ma bouche,  
 Et qu'il me ſoit permis en ce iour ſolennel  
 Prononcer le grand Nom du grand Dieu Eternel.  
 Pardonnez, ô Bonté, ſi en mes vers eſtranges  
 J'oſe inuoquer voz Noms en la langue des Anges.  
 Regardez que ie vien icy m'humilier,  
 Et voſtre Maieſté vien deuot ſupplier :  
 Ne vueillez m'imputer que de léures ſouillées  
 Je profane en voz noms voz vertus recélées.  
 Bruſlés bruſlés mon cœur d'un amour embrasé,  
 Et ne me condamnez pour auoir tant oſé.  
 Et vous tous qui lirez les hauts Noms en ce liure,  
 Gardez, gardez vous bien que ne veniez enſuiure  
 Par curieuſe erreur le vice audacieus  
 Du magique Sorcier importunant les Cieux.  
 Ne reclamez le ſaint pour faire choſe impure,  
 Et d'icy ne tirez ni lettre, ni figure.  
 Non non n'abuſés pas de voſtre ſimple foy,  
 Gardez vous de toucher la couronne du Roy.  
 Qui reclame ſon nom, & en vain en abuſe,  
 Tire ſon iugement, & perit ſans excuſe.  
 Au ſaint il ſera ſaint, & parfait au parfait,  
 Pur au pur, & peruers au peruers, & infet.  
 Comme eſt-ce donc, hélas, qu'il me ſera loiſible  
 D'inuoquer ton ſecours, ô Dieu grand, & terrible?  
 Las ! avec moy peruers ne ſois pas peruertey,  
 Conuertey moy, Seigneur, ie ſeray conuertey :  
 Et alors ta louenge, & ton nom venerable  
 En ma bouche, & mon cœur tu auras agreable.

O Dieu Tout-bon, Tout-grand, Eternel, Infini,  
 Createur Triple-en-vn du Tripl-emonde vni,  
 Qui du Throne hautain de gloire & d'excellence  
 Auecques le grand Oeil de ta grand Providence  
 Gouvernes toute chose, & donnes, & depars  
 Estre, Vie, & Raison au Tout & à ses pars.

De ce rond Ornement tu produis le Modèle,  
 Tu confirmes du Ciel la Tente vniuerselle,  
 Tu soustiens en leurs rangs les quatre premiers Corps,  
 Tu entretiens en pais leurs discordans accors,  
 Et ne delaiesses lieu en tout ce grand espace  
 Où ton Pouuoir, Sçauoir, & ton Vouloir ne passe.

O Toy *יהוה* qui es, qui fus, & qui seras,  
 Tu fais les Serafins, tu les feis, & seras,  
 Tu affermis le tour de la Sphère Empirée  
 Dedans vn lieu sans lieu enclose & assurée:  
 Et ne delaiesses point le Rien dedans son Rien,  
 Ainçois le mesme Rien tu combles de ton Bien:

O *יהוה* les Cherubins comme enfans tu enfantes,  
 Tu meus le premier Ciel des neuf Sphères mouuantes,  
 Et ne cesses iamais de traiter & mollir  
 Le non formé Chaos afin de le pollir.

*יהוה* tu assieds les Thrones en leur ordre,  
 Et le Ciel ételé tu viens virer & tordre,  
 Mesme viens imprimer dans le coulant ruisseau  
 De la prime Nature, & la forme, & le seau.

O *יהוה* tu establis les hautes Seigneuries,  
 Et l'Astre Saturnal tu tournes & varies,  
 Et à la masse encor du corps lourd & pesant  
 Tu donnes la façon d'ouurage plus plaisant.

*יהוה* les Vertus en évidence amènes,  
 L'Estoille Iouiale en douze ans tu pourmènes,  
 Voire & des Elémens la nature glissant

Par toy

Par toy du centre noir en lumiere est isant.

אלהים dessous toy les Puissances avouées,  
L'horrible astre de Mars incessamment tu roües,  
Et le temperament tu donnes aus metaus.

Pour endurer le feu, la trempe, & les marteaus.

יהוה צבאות tu mes au rang plus proche  
Toutes Principautés, tu guides le beau coche  
De ton Soleil vital, & d'un ray vas entant  
Le Vif accroissement au tige végetant.

אלהים צבאות tu ordonnes & ranges  
Le scadron triomfant des glorieus Archanges,  
L'orniere de Venus la belle tu conduis,  
Et tous les animans pour l'homme tu produis.

אל שרי Tout-puissant, tu depars comme prince  
Les Anges bien heurus en chascune prouince,  
De Mercure le Ciel tu roules de ta main,  
Et formes la Raison de tout le genre humain.

אורי tu produis l'assemblée  
Des Ames dont l'Ether a sa route comblée,  
Et de la blanche Lune en moins de trente iours  
Tu hastes la carriere, & achéues le cours.

Par toy des sains Eleus en la mortelle Vie  
Par la Mort du Baiser la Pensée est ravie,  
Quand tu viens l'embraser d'une amoureuse ardeur,  
Et de ton beau Visage y scelles la splendeur.

O immense grandeur, puissance redoutable,  
Haultesse, & Profondeur, Sagesse incomprenable,  
Combien sublimes sont, merueilleus, & entiers,  
Et combien sont cachez & secretz tes sentiers.

Toute langue y defaut, la Raison y rebouche,  
Tous discours y sont cours, la Pensée y est louche,  
Ainçois toute éblouye, & le plus clair voyant  
S'y perd ainsi que l'œil en l'éclair foudroyant.

Se taisé

Se taife donc la vois, le discours ait relache,  
S'étonne la Raison, & le Penser se cache  
En son centre profond, puis que ton digne los  
Dans le sombre silence est seulement enclos.

A toy ô Deité i'éleve donc mon Ame,  
A toy ô Pieté mon poure Esprit se pâme,  
Vnique ie t'adore, à toy i'ay mon recours,  
O ma seule esperance à salut & secours.

Ie t'implore humblement, & d'un cœur larmoyable  
Qu'il te plaise de l'eau de ta grace incroyable,  
Du non-tary sourageon de ta benignité  
Lauer toute ma faute & mon iniquité.

Purge moy, & purgé que ta face m'illustre,  
Illustre par fay moy, & parfait de ton lustre  
Vueille me conseruer, si que ie soy conjoint  
Autout-pur, tout-illustre, & parfait de tout point.

Estem en moy du tout la vehémente force  
Du venin du Serpent, & du peché l'amorce,  
Trenche le propre amour dedans mon cœur planté,  
Et que de bois de vie y soit tousiours enté.

Radresse à son vray point mon Ame deuoyée  
Qui dans l'abisme obscur d'ignorance est noyée,  
O beau Soleil diuin monte sur l'horison,  
Et vien chasser la nuit qui couure ma Raison.

Qu'à toy sans plus ie sois duquel seul i'ay mon estre,  
Que pour congnoistre tout ie te puisse connoistre,  
O Amour, ô Bonté, vien mon feu sublimer,  
Comme tu m'as aymé que ie te puisse aymer.

Entendant Eternel qui te pourroit entendre?  
Eternel Entendu qui sçauroit bien comprendre  
Ta generation? & si profondement  
Verroit des deus sortir l'Eterne Entendement?

*Tu as dit toutesfois , Verité perennelle,  
Que ceste là sans plus est la Vie éternelle,  
Te congnoistre vray Dieu, & par ton mesme Esprit  
Celuy qu'as enuoyé au monde Iesu-christ.*

*Fay donc que ton rayon viene dans moy dépendre  
Tes trois Faces, autant que l'homme en peut atteindre,  
Afin que descendant de toy, en toy, par toy,  
Par tout te voye empreint Grand Prestre, Iuge, & Roy.*

FIN de la premiere partie  
de l'Encyclie.

## IN ENCYCLIA GUIDONIS

FABRICII BODERIANI, IO. AVRATVS

POETA REGIVS.

DIVINIS fluxit diuina Poësis Hebræis  
Fontibus; Orpheus quod, quodque Sibylla probat.  
Nam taceam vt falsas Græca de gente Sibyllas,  
Vna Dæi veri nuntia vera fuit.  
Cuius ab Hebræis non Græcis fertur origo:  
Fors & ab Hebræis Orpheus ortus erat.  
Qui non Calliopen, sed Abarbaream sibi matrem  
Tradit: ab Hebræis nomen & Hebrus habet.  
Dauidis & Græcis factus de nomine Daphnis,  
Musæus Mosis, Esaiæ Hesiodus.  
Omnia sic retrò fluere, in peiusque referri  
Semp̄ ab ignaua posteritate solent.  
Verba sed ô vtinam, sententia nec foret ipsa  
Læsa: nec historiæ fabula mista foret.  
Fabula quæ verum sua per mendacia velat:  
Seu Natura aliquod, seu Deus egit opus.

Nam

Nam Natura Deúsue, Deíue potentia quædam est.  
 Quod Natura facit, vis facit ipsa Dei.  
 Et Dauid cecinit verum Dominumque Deumque:  
 Naturamque Orpheus, dæmonas atque suos.  
 Ad causam primam, sed causa secunda reduxit  
 Illum iam serò veri ab amore senem.  
 Quò fit vt & sacris non dissona multa loquatur  
 Fabricius doctis quod probat Encycliis.  
 Fabricius Græca, simul & perfectus Hebræa  
 Arte: quibus iunxit nunc vtriusque lyram.  
 Orpheus vt iam sit Dauid, sit Dauid & Orpheus:  
 Dauidis atque Orphei sit lyra Fabricia.

M E S S I R E R E N E D E V O Y E R  
 Chavalier de l'ordre du Roy Tres-chrestien, & Gentil-  
 homme ordinaire de sa chambre, Viscomte de Paul-  
 my, &c. Sur l'Encyclie de G. le Féure de la Boderie.

S O N N E T.

*Qu'on laisse le caquet des babillardes Seurs,  
 Leurs rines, leurs sentiers, & leur crotte gemelle,  
 Qui d'un émail diuers nos Espris ensorcelle  
 Sous ombre de cueillir les Poëtiques fleurs:  
 Qu'on n'aille mendier les Troiennes fureurs  
 Qui blémissoyent le front de la folle Pucelle,  
 Qu'on ne descriue plus vne feinte querelle  
 D'un Mars, d'une Pallas les Tragiques horreurs:  
 Soyent des Chams Elysez les forests oubliées,  
 Et les bourbes d'Enfer par neuf fois repliées:  
 Qu'on cherche seulement les mystères de Dieu,  
 Que le Féure, qui n'est ignorant l'Hébraïque,  
 Arabe, Syrien, Latin, ni Chaldaique,  
 François nous ha cerclés en la Langue du lieu.*

*Autre*

AUTRE SONNET, SVR LE  
mesme argument par M. ANTOINE VALET  
Docteur en Medecine en l'Vniuersité de Paris.

IL ne faut plus aller au Mont à double crotte,  
Ni mascher des lauriers pour composer des vers,  
Il ne faut sueilleter les Grecs menteurs couuers  
Pour bien poëtizer, n'iuoquer Calliope:  
Il faut laisser à part ceste fascheuse troppe  
De faus Dieus controuuez entre eus-mesmes diuers,  
Et prendre pour sujet l'Authour de l'Vniuers,  
Sans plus se souuenir d'un Mars, ni d'un Cyclope.  
Comme ce Féure ha pris, qui le premier de tous,  
Heureus ha sur le Lut saintement sonné dous  
Du grād Dieu les grans faits, & les grādes louenges:  
Et si bien, que je croy qu'il est predestiné  
Pour estre du grand Dieu Poëte couronné,  
Et enuoyer sa gloire aus nations estranges.

Idem in eundem.

QVIB iuuat alta iugi lustrare cacumina sacri,  
Daphnidis & castas mandere dente comas?  
Quid iuuat è Graijs puros haurire liquores  
Fontibus, vt docto carmen ab ore fluat?  
Hæc valeant nostris incognita numina libris,  
Et nostræ splendor sit Deus ipse lyræ:  
Vt FABRI, qui vera Dei miracula versu  
Scripsit, & æternis qui petit astra modis.

ARCTIS.

ARCTISSIMO, FAMILIARI, ET  
 AMICO GVIDONI FABRICIO BO-  
 DERIANO Antvverpiæ, sed & Louanij iam nunc  
 agenti, CAROLI TVSTANI Vicecomitani FA-  
 LESIANÆ, Præfecti Generalis;

Ode.

*QVOD qui Poëta nascitur, is in omne genus scripti &  
 Artis dexter nascitur: tandem vt Ierosolymis de celo  
 inquirendis operam nauet, inanem pœticam inter-  
 missurum prouocat:*

1. BLANDITA si cui risit Aglaïa,  
 Mixtæque Musis ab Ioue Gratia,  
 Vt nasciturum illum perennè  
 Siderei pepulere flatus:
2. Audax citatos acceleret gradus  
 Pergatq. fortis, quâ superûm ad domos  
 Abrupta per casusque velox  
 Ingenij suus ardor ille
3. Tendit. nec vnam, qui bene nascitur,  
 Est nactus artem: natus ad omnia  
 Certè optimus vates, eritue  
 Optimus omnium in arte quauis.
4. Latè potentem dant aditum ad Iouem  
 Musæ, sed ille est imperio potens,  
 At quò magis Musis amatur,  
 Charior iste Ioui est futurus.
5. Votæ suo sint Pierides Ioui:  
 Hæc sit iuuentus nostra sororibus  
 Deuicta, vt est, Musis: sed ætas  
 Grandior esto Ioui dicata.
6. Musis senescet fortè miserrimus  
 Has qui sequacem ad canitiem colet:  
 Amplexus autem qui Deos, Diis  
 Imperium par habet beatis.

GVIDO

7. GVIDO, quis ardor? quis furor ingeni  
Hinc te ad vetustæ limina Gallia  
Protrusit? annon gentium vt tu  
Deuius intuerere mores
8. Multarum & vrbes? an celeberrimos  
Consultus ipse vt consuleres viros?  
Atque vt potentem tu videres  
Diuitijs studiisque Gentem?
9. Verùm illud ipsum est, haecenus exteris  
Quod tu videndus, non icris quidem  
Visurus. Ecquis te loquente  
Attonita ipsa fluënta Dyli
10. Non vidit? ecquis nesciat à tuo  
Pendere Patres ore, vbi res sacras,  
Sanctas, profanas siue cordi est  
Promere, multa docere doctus?
11. Quæ Nympha, quæ non ad vada profilit  
Quos Rhenus ingens semideos habet?  
O Fabrici ista hæc te iuuentus  
Pollicita eximium est in annos.
12. Ciuem viriles. Eia age tu moras  
Abrumpe tandem: linque puer nuces  
Versusque, Musas atque egenas,  
Et populi arce leues susurros.
13. Attolle mentem, plenaque conspice  
Vt ciuitatis moenia ciuibus  
Sanctæ refulgent. hæc vt olim  
Spes habuit veteres habet me.
14. Huc seculorum terminus, huc latent  
Mortalium cum diis stata grandia,  
DAN spes salutis: Dan parenti est  
Maximus ante obitum, & Manasse
15. Visus Iohanni: maximus & suis  
Christo reuulsus non manibus Lapis.  
O Fabrici perge, & Poëtam  
Hoc decet. ecquid iners moraris?
16. Quid? conditores gentium & vrbiū  
Hæc præstiterunt, atque graues Sophi  
Iurispæ-

- Iurisperiti : qui petitis  
 Omnibus inde peritiores  
 17. Et sanctiores, quòd sine legibus  
 Et legum alylis corrueret Chaos  
 Felicius; noxque vna terris,  
 Sideraque vna retruderet nox.
18. Hi labra loti Pegaseis aquis  
 (Par cum esset ætas quæ mihi, quæ tibi est)  
 Musas amauerunt: sed esse  
 Rebus inutile Ciuitatum
19. Carmen videntes, ex oculo Iouis  
 (Mortalibus qui dicitur Æquitas)  
 Penè imperantem ipsi quid esset  
 Esse Iouem didicere fortes.
20. Mi Fabrici, eheu! quàm sapere est suis.  
 Si vita non est docta periculis!  
 Sed perge tandem, perge amice  
 Hæc sapere abdita derepentè.
21. Plena est Poëtis Gallia, Gallia  
 Doctissima, & gens optima Gentium,  
 Quæ bis decem natum nec annis  
 Perpetuas animas docentem.
22. Vatem : virorum gesta que fortium,  
 Viditque Regum me Tragico necesse  
 Promentem hiatu, annon amaui  
 Perditus? & puerum venustum ad-
23. orauit Amorem? sed valeant Amor,  
 Mauors & audax cum Venere impia.  
 Nam iura sunt prudentiorum  
 Grata Ioui magis excolenda.
24. Scripturus olim cum Iliades eram,  
 Ipse ipse iussit (si memini) Deus,  
 Ut discerem quâ sit Deorum  
 Imperio tenus obsequendum.
25. Ergo valete o Pierides, quibus  
 Grates rependam semper humillimas:  
 Per vos enim multum fauentem  
 Est mea nacta Iouem iuuentus.

L

Permittite

Permittit: olim vt tantus ego Ioui  
 Fiam, penes vos quantus eram puer.  
 Quidni? mihi annon molle quiddam  
 Risit Aglaia nascituro?

IN DOCTISSIMUM D.  
 GUIDONIS FABRICII BO-  
 DERIANI POEMA,  
 CAROLI PASCHALI PEDEMONTANI  
 CARMEN.

GUIDO FABRICIUS BODERIANVS  
 ORBI DAVID BIS VOCE FIGVRANS.

NON informe chaos, non hîc confusa docentur  
 Carmine doctiloquo, tantæ primordia molis.  
 Non audax nimium, superisque inuisa Gigantum  
 Progenies, aut quæ multi Saturnia regna  
 Scripserunt: nec non numerus, seu ficta propago  
 Calicolûm, cultusque & numina falsa Deorum.  
 Non Cereris flauæ segetes, aut dona Lyxi;  
 Non Veneris nati vires, non cautus Vlysses,  
 Delius aut Vates, nec non Peneia Daphne;  
 Non altæ turres, aut ditis Pergama Troiæ;  
 Non domitæ bello gentes, aut Cæsaris arma:  
 Non clari, Martis felicia signa, triumphî:  
 Sed rerum Dominus nullo genitore creatus  
 Expers principij, & causæ, sine tempore, nullo  
 Dissectus numero; nulla qui constitit arte,  
 Solo qui verbo solus, mirabile dictu,  
 Primis, mox etiam causis dedit esse secundis.  
 Quique regit cælos, terram moderatur, alitque,  
 Ponderat & montes, & vasto gurgite pontum  
 Continet, & cohibet ne sese effundat in almam  
 Tellurem, nec non mortalia scepra gubernat.  
 Et scelerum iustus vindex: quem turba piorum  
 Inuocat vt Dominum, patrem supplexque precatur.  
 Hunc immortalî celebrauit carmine quondam  
 Sacratûs Vates Solymæ qui scepra tenebat.

Sed

Sed iam Musa pio dictavit carmina vati  
 Aurea Fabricio, qui sacro monte, sonora  
 ORBI doctiloquū DAVID BIS VOCE FIGVRANS  
 Continud̄ auditur : cuius pia carmina monstrant  
 Hunc verè esse Deum quem describere Prophetæ.  
 Non ea lecta prius : sed ab ipsis fontibus hausta  
 Hebræis, & quos coluit Babylonia diues  
 Seu veterum Chaldæa libros. hæc aurea gaza  
 Ponitur in medio, quid mirum pectore puro,  
 Fonteque sacro prodire fluentia mella?  
 Nam Faber hic, doctæ quem iam peperere sorores,  
 Nil nisi sacratum, sanctum, pretiosaque dona  
 Exhibet. hoc veræ noscet pietatis amator,  
 Qui leget hos versus, & pura mente reuoluet.

SONNET, PAR NICOLAS

le Fèvre, frere de l'Autheur.

*Si tu veus, ô François, sçauoir du Monde l'Estre  
 L'Ordre, Principe, & Fin de la Terre & des Cieux;  
 Et apprendre comment par ce Rond spacieus,  
 En trois pars distingué, vn Dieu se fait connoistre;  
 Comme on voit chasque part en neuf autres accroistre,  
 Et tousiurs le plus bas tendre au haut pour son mieus,  
 Le grand au moindre ioint d'vn lien gracieus,  
 Et tout par le Sçauoir du grand Seigneur & Maistre:  
 Ecoute l'Vranie aus huit Cercles escriis,  
 Où Elémens elle a Cieux & Anges compris.  
 Là si de rang en rang vent ton Ame rauie  
 Pour à plus haut degré d'excellence venir,  
 Par les Ordres sacrés iusqu'à Dieu paruenir;  
 Tu pourras par Amour gouster du Fruit de Vie.*

Eiusdem distichon.

Æternum Domini numen, quod cuncta gubernat,  
 Encyclijs Author comprobat esse suis.

RECVEIL DE VERS

POVR LA PLUS-PART LEVS

ET PRESENTEZ A MONDICT.

SEIGNEVR

LE DVC D'ALENCON.

EPITHALAME DE  
**CHARLES DE VALOIS**  
 ROY DE FRANCE, TRESCHRE-  
 stien, & de haulte & vertueuse Princesse ELI-  
 SABETH D'AVSTRICHE fille de Maximilian  
 Empereur des Romains, sur les Ana-  
 grammatifmes de leurs noms.

**L**E LIS d'or florissant va florir de rechef,  
 Et va voler plus haut l'Aigle avec double chef  
 Puis qu'or entre les Lis l'Aigle mesme se niche,  
 Et se conjoint le sang de Valois & d'Autriche.  
 Tel qu'est l'Aigle entre tous les Oyseaus haut-voleurs,  
 Tel est aussi le Lis entre toutes les fleurs.  
 Le Lis donné du Ciel & apporté de l'Ange,  
 Signal au Treschrestien du Christ qui ne se change;  
 Et non pas né du lait d'une feinte Iunon:  
 Arriere du Lis pur un si profane nom.  
 Le seul Dieu l'a donné, & dans le champ de France  
 Christ l'a planté, l'arrouse, & luy donne accroissance.  
 Elisabeth d'Autriche & Charles de Valois:  
 Chantez ces vers d'un cœur, d'une foy, d'une vois,  
 CE LIS D'OR A HAVLSE Christ le Roy que  
 i'adore.  
 CHRIST HA BEAVTE DE LIS, pource le Lis  
 i'honore.

*Christ en la Foy duquel vous serez épousez  
 A tant aymé les Lis de sa pluye arrousez,  
 Qu'au Lis il accompare aussi son Epousée,  
 Son Eglise qu'il a de son sang arroucée:  
 Et l'Eglise avec luy, luy avec elle encor*

Leur beau chant nuptial ont crû du Lis d'or:  
 Elle chante de soy en stances égallées:  
 » Je suis la fleur du champ & le Lis des vallées.  
 Et il rechante apres & tout d'un mesme ton  
 Ce beau vers qu'apres luy ores nous rechanton.  
 » Tel qu'apparoist le Lis entre les ronces viles,  
 » Telle est mon Amoureuse entre les autres filles.  
 O fleur de nostre Champ, ô le Lis de Valois,  
 Chantez ainsi ces vers d'un cœur & d'une vois:  
 CE LIS D'OR A HAVLSE, Christ le Roy que  
 i'adore.

CHRIST HA BEAVTE DE LIS, pource le Lis  
 i'honore.

Dy avecques l'Eglise, ô grand Royne, & l'ensuy,  
 » Mon amy est à moy, & moy ie suis à luy:  
 » Qui paist entre les Lis, tant que le iour aspire,  
 » Et que l'ombre decline, & que lanuict expire:  
 Béselel dond le nom est en l'Ombre de Dieu  
 Ensuyuant le desceing du grand Prophète Hebrieu,  
 Orna du beau Lis d'Or ornement des fleurs franches,  
 Du Chandelier mystic la tige & les sept branches:  
 Et l'ouurier Tyrien prompt d'esprit & de main  
 Apres avoir taillé deus colonnes d'airain,  
 A fin de couronner vn si parfait ouvrage,  
 Mist sur les chapiteaus du beau Lis le sueillage:  
 Puisse faire illustrer ses Colonnes le Roy?  
 De ces vers, sous les noms de la Royne & de soy,  
 CE LIS D'OR A HAVLSE Christ le Roy que  
 i'adore. (i'honore.)

CHRIST HA BEAVTE DE LIS, pource le Lis  
 Dy avec Iesu-Christ, ô mon Roy Treschrestien,  
 Tant pour l'amour de luy, que l'honneur du Lis tien,  
 Et l'honneur de ton nom, & le beau nom de celle

Que

Que mere tu feras d'une vierge & pucelle;  
 » Considerez comment croissent du champ les Lis  
 » Sans ouurer ne filer; toutesfois les replis  
 » De la robe argentée & de l'or qui les dore  
 » Passe de Salomon le triomphe & la gloire.  
 Le Lis, tous purs en foy vous monstre en sa candeur,  
 Son or, l'or de voz chefs & de vostre grandeur.  
 Chante tout Cheualier, toute Nymphé agrafée  
 Le beau Chant nuptial que va chanter Orfée,  
 Et que Dauid premier rauy du saint Esprit,  
 A chanté sur les Lis pour l'Eglise & pour Christ:  
 C E L I S D O R A H A V L S E Christ le Roy que j'adore,  
 C H R I S T H A B E A V T E D E L I S; pour ce le Lis i ho-  
 nore.

» **D**U sourçon de mon coeur bon langage est issu,  
 » Je m'en vay dire au Roy les œuvres qu'ay conceu;  
 » Que d'un prompt escriuain soit ma langue le stile.  
 » Tu es beau sur tout homme: & la grace distile  
 » Es leures de ta bouche; & pour ce t'a beni  
 » Le grand Dieu tout-puissant iusqu'au siècle infini.  
 » Cein sur ta cuiße, ô Preus, l'espée à toy duisante  
 » Qui est ton ornement & ta gloire luyzante.  
 » Prospère ton bonneur, & comme as merité,  
 » Monte à cheual dessus la vois de Verité,  
 » De Clemence & Justice: & ta dextre sans feindre,  
 » Te fera élancer des fleches fort à craindre.  
 » Tes dars sont bien agus, & (les peuples sous toy)  
 » Ils tomberont au cœur des ennemis du Roy.  
 » O Dieu, ton Thrône haut à tout iamais doit estre;  
 » Et est Sceptre de droit de ton regne le Sceptre.  
 » La iustice as aymé tout vice detestant,  
 » Et c'est pourquoy ton Dieu ce Dieu qui t'ayme tant

» Plus que tes compagnons t'ha oint d'huile de ioye:  
 » Rien que myrrhe & aloes, rien que casse en la voye  
 » Ne sentent tes habits des les temples dorez,  
 » D'ivoire blanc & pur richement decorez.  
 » D'iceus t'ont réjouy en ta pompe royalle  
 » Les filles des grans Roys, & ta Dame loyalle  
 » A ta dextre se tient, laquelle on void encor  
 » Reluyre tout autour en sa couronne d'or.  
 » E coute fillè & voy, & me preste l'oreille;  
 » Et de mettre en oubly ton peuple t'appareille,  
 » Et la maison encor de ton pere plus cher,  
 » Puis que ta beauté peut le Roy mesme alécher.  
 » Car il est ton Seigneur, donc aye souuenance  
 » De luy porter tousiours honneur & reuerence:  
 » Et la fille de Tyr te viendra supplier,  
 » Et les riches du peuple avec dons te prier.  
 » La fille de l'Empreur pardedans toute ornée  
 » Avec sa cotte d'or de perles entournée,  
 » Et de bords recamez en triomphant arroy  
 » Sera conduite en Court, & amenée au Roy.  
 » Apres elle viendra l'Elite des plus belles  
 » Des filles de son age & vierges damoyelles,  
 » Qui conduites seront en tout plaisir content,  
 » Et viendront au palais du Roy qui les attend.  
 » Au lieu de tes parens tu produiras féconde  
 » Des enfans que seras princes de tout le monde:  
 » Et i'auray de ton nom memoire desormais,  
 » Par-ainsi te lourent les peuples à iamais.

C E L I S D O R A H A V L S E Christ le Roy que i'adore.  
 C H R I S T H A B E A V T E D E L I S, pource le Lis i'ho-  
 nore.

## A V R O Y T R E S C H R E S T I E N

Charles neuuième sur l'anagramma-  
tisme de son nom.

SIRE, voz deuanciers par proüesse & vaillance  
Comme de main en main le Lis d'or ont orné,  
Et ont de deus grans Mers, & de deus Mons borné  
Vostre Empire Royal, non pas vostre puissance.

Vous donc qui estes né pour accroistre la France,  
Poursuiuez le bon-heur de vostre nom tourné,  
Et de Ierusalem soyez Roy couronné,  
Rompant du Turc enflé la force & l'arrogance.  
Ores tout vostre peuple est aus armes adestre,  
Et le temps est venu qu'un Roy des Francs doit estre  
Des Sarrazins vainqueur, & de Dieu exaulcé:  
Sur le mont d'Oliuet allez donques écrire  
Voz célestes fleurons, & qu'on y puisse lire  
Vn CHARLES DE VALOIS CELIS D'OR A HAVISE.

## S O N N E T, S V R L' A N A G R A M-

matisme des noms des Tres-illustres & Tres-vertueus

Prince & Princesse FILIPPE & ANNE D'AVS-

TRICHE Roy & Royne Catoliques.

NATURE & Dieu, Iesu-Christ & l'Eglise,  
La terre & Ciel, la Lune & le Soleil,  
L'ame & le Corps, Cœur & Chef, l'Oeil & l'Oeil  
Sont alliez d'une alliance exquise.

Mais tous entre eus d'une sainte entreprise  
T eus, Chef & Cœur, l'Amé & son Corps pareil,  
Soleil & Lune, & la Terre & le Ciel,  
L'Eglise & Christ, Dieu & Nature aprise  
Ont marié au Catholique Roy  
Royne pareille & de nom & de Foy;

Roy.

Roy vertueux a Roynie chaste & belle:  
Luy la Clemence, elle ayme la Bonté,  
Et ont les deus d'un nom & volonté

ANNEAY DE CHRIST; & CHRIST APPVI FIDEE.

## CANTIQUE

SVR L'ANAGRAMMATISME DV  
nom de Treshault & Puissant Prince HENRI  
DE VALOIS Duc d'Anjou, frere du  
Roy Treschrestien.

HEVREVS celuy qui de soy se défie  
Pour en Dieu se fier:  
Qui sur le Fort sa force fortifie,  
Ne peut mal s'appuyer,  
Il soutient le Monde  
En sa forme ronde,  
Et en asseurance  
La Terre il balance,  
Fait regner les Rois,  
Et le Prince assure:  
Soit donc à toute heure (LOIS.  
DIEV LE HARNOIS de HENRI DE VA-  
L'homme est bien soul quelque grand qu'il puisse estre,  
Qui ose se vanter  
D'estre des cœurs des autres hommes maistre,  
Et à soy les donter:  
Mais vainquant soy-même  
Il vainc Dieu suprême:  
Car qui s'humilie A soy Dieu allie:  
Et Dieu sous ses Loix  
Range les Prouinces,  
Dieu Prince des Princes (LOIS.  
DIEV LE HARNOIS de HENRI DE VA-  
La

La Pieté, la Justice, & Clemence  
 Rendent le Prince aymé;  
 Et des sujets en toute reuérance  
 Est creint & estimé:  
 Lors ils ont enuie  
 D'employer leur vie,  
 Et leur sang répandre  
 Pour celuy deffendre  
 Qui en tous endroits  
 Aus vices veut nuire,  
 Et que Dieu fait luire:

DIEU LE HARNOIS de HENRI DE VALOIS.

Le fort Coursier au milieu des allarmes  
 Pour braue & fier qu'il soit,  
 Ni les squadrons des plus hardis gendarmes  
 Ne sauuent d'un destroit:  
 Coustelas ni masse;  
 Ni corps de cuirace,  
 Morion ni targe  
 En vne grand charge  
 Ne sont maintefois  
 Qu'un pesant encombre,  
 Si Dieu n'y fait ombre:

(LOIS.

DIEU LE HARNOIS de HENRI DE VA-

Le Filistin Géant de race & taille,  
 Ayant Dieu dépité,  
 Pour estre armé d'une pesante écaille,  
 N'a le coup euté  
 Roué dans la fonde  
 Du petit qui fonde  
 Comme sur vn terme  
 Son attente ferme  
 En Dieu, dond les drois

Ce grand

*Ce grand Polyfème*

*Viole, & blasfème*

(LOIS.

DIEV LE HARNOIS de HENRI DE VA-

*Si de rechef les discordes ciuiles*

*(Ce qui n'auiene point)*

*Troublent encor & aus champs & aus villes*

*Le peuple ores conjoint:*

*Si l'ardente rage*

*Brusle le courage*

*Du soudart estrange*

*Qui la France menge,*

*Tudesque ou Anglois,*

*Ou le François même;*

*Soit au mal extrême*

(LOIS.

DIEV LE HARNOIS de HENRI DE VA-

*Mais s'il auient, ce que tant ie souhaite,*

*Que les François unis*

*Pour maintenir ceste Pais qu'on a faite*

*De ce grand Chef munis*

*Hors de nostre Terre,*

*Menent ceste guerre*

*A la gent rebelle,*

*A Dieu infidelle:*

*Sous la blanche Crois*

*Ie voy ja en proye*

*Le Turc, que foudroye*

DIEV LE HARNOIS de HENRI DE VALOIS.

*Sus donc François pendant que vostre dextre,*

*Brandit le fer trenchant,*

*Et que l'ardeur vous allume & fait estre*

*Les allarmes cherchant:*

*De peur que la rouille*

*Vos armes ne souille,*

*Et que l'allégresse*

*En voz*

En voz coeurs ne cesse,  
 Dessous l'un des trois  
 Des fleurons de France,  
 Prenez pour deffence,  
 DIEV LE H ARNOIS de HENRI DE VALOIS.

*Passéz la mer, ô troupe battifée,  
 Et tous croisez Soudars,  
 L'amour du Christ en voz coeurs attifée  
 Vous émeuve aus hazars:*

*Et ne soit de creinte  
 Vostre face teinte*

*Pour les Ianissaires  
 Voz vrais aduersaires;*

*Mais soyez adrois  
 Les mettans en fuite,  
 Ayans pour conduite*

(LOIS.

DIEV LE H ARNOIS de HENRI DE VA-

*Si vous mourez en si belle entreprise,  
 Le mourir sera dous,  
 Veu que celui pour qui vous l'aurez prise,  
 A pris la mort pour vous:*

*Vous donnant la Vie  
 De biens asouvie;*

*Si que mort cruelle,  
 Ne peut rien sur elle:*

*La mort née au bois  
 Au bois combatue*

*Fut de Dieu vaincue,*

(LOIS.

DIEV LE H ARNOIS de HENRI DE VA-

*Mais vous viurez & vaincrez tout ensemble*

*Ceste Barbare gent,*

*Qui au seul nom des Francs de France tremble,*

*A noz Lois la rengeant:*

Et

Et telle victoire  
 Donne au vainqueur gloire ;  
 Et au vaincu change  
 Son blâme en louenge ;  
 Et sa perte au choix  
 D'une Loy plus douce,  
 Qui l'homme à Dieu pousse

DIEU LE HARNOIS de HENRI DE VALOIS.

Le cours du Ciel, & le bal des Planètes  
 Conduit du grand Moteur,  
 Le veu des bons, & la vois des Prophètes  
 Nous promettent cest heur.  
 Ia huit cent années  
 Se sont retournées  
 De puis l'heureus age,  
 Que Charles le sage,  
 Sage & grand trois-fois  
 Rompit Turcs & Mores,  
 Donnant les victoires

(LOIS.

DIEU LE HARNOIS DE HENRI DE VA-

A même point, à même période  
 Les Cieux se vont vnir,  
 Sous même nom vertu de même mode  
 Doit ores reuenir,  
 Qu'un Charles commande  
 De puissance grande,  
 Que les Pairs de France,  
 Tous d'une alliance  
 Preignent pour pavois  
 Guidon & escorte  
 De Dieu la main forte

DIEU LE HARNOIS de HENRI DE VA-  
 LOIS.

Charles

Charles le grand pour deffendre l'Europe  
 Eut meint Prince vaillant:  
 Charles grand Roy a de Preus vne trope  
 Vn Renaud & Roland,  
 Toy Henri son frere  
 Et comme j'espere,  
 Mon heurus Alcide,  
 Qu'un même Esprit guide  
 Sous mêmes armois,  
 Pour deffendre agile  
 De Dieu l'Euangile

(LOIS.

DIEU LE HARNOIS de HENRI DE VA-

Non ie n'ay pas vne soif alterée  
 De voir le Turc destruit:  
 Car telle gent a vne Ame Ethérée,  
 Qui peut porter du fruit:  
 Mais certes mon Ame  
 D'un desir se pâme  
 Que Christ elle suiue  
 Et florisse & viue:  
 Et si le François  
 Par douceur la gaigne,  
 En Dieu je me baigne

LOIS.

DIEU LE HARNOIS de HENRI DE VA-

Que puisses-tu, ô Prince, en toute place  
 Bien respondre à ton nom,  
 Et par vertu gaigner de Dieu la grace,  
 Honneur, bruit, & renom:  
 Et sous Christ réglée  
 La gent aueuglée,  
 Et mettre en franchise  
 L'ancienne Eglise:  
 Ainsi aus tournois

Et

*Et combus d'outrance*

*Soit pour esperance*

(LOIS,

*DIEU LE HARNOIS DE HENRI DE VA-*

ODE SVR L'ANAGRAMMATISME  
D'HERCVLE DE VALOYS premier nom.  
de mond. Seigneur.

<i>L'Esprit entendu</i>	<i>Là vy le moulin</i>
<i>L'Esprit qui t'anime</i>	<i>De la triple Fée,</i>
<i>N'estoit descendu</i>	<i>La soye &amp; le lin</i>
<i>Du Ciel plus sublime</i>	<i>Dont est étofée</i>
<i>En vn corps humide</i>	<i>La trame encor vuidé</i>
<i>Froid, sec, chaleureus,</i>	<i>Du fil vigoureux.</i>
<i>O L'HEVREVS ALCIDE</i>	<i>O l'heureus Alcide</i>
<i>O L'ALCIDE HEVREVS.</i>	<i>O l'Alcide heureus.</i>

<i>Quand le mien ray</i>	<i>Là vne toyson</i>
<i>Par mon Vranie</i>	<i>Ie vy plusqu'or fine</i>
<i>Oüyt aßouuy</i>	<i>Sans comparaison</i>
<i>Des Cieux l'armonie,</i>	<i>Sur toutes diuine,</i>
<i>Et chantoit ma guide</i>	<i>Sans tache &amp; sans ride:</i>
<i>D'un ton amoureux,</i>	<i>Sans poil &amp; sans neuds.</i>
<i>O l'heureus Alcide</i>	<i>O l'heureus Alcide</i>
<i>O l'Alcide heureus.</i>	<i>O l'Alcide heureus.</i>

<i>Ainsi éléué</i>	<i>Et tout à l'instant</i>
<i>Dans l'Ethéré coche</i>	<i>La Parque obstinée</i>
<i>Bien tost i'arrivé</i>	<i>La fila chantant</i>
<i>A sa Sfére proche,</i>	<i>Telle destinée:</i>
<i>Où comme ie cuide.</i>	<i>Ici ie deussyde</i>
<i>Sont d'Argus les yeus:</i>	<i>Ton fil genereus,</i>
<i>O l'heureus Alcide</i>	<i>O l'heureus Alcide</i>
<i>O l'Alcide heureus.</i>	<i>O l'Alcide heureus.</i>

*Cour*

Cour, fusils fatal,  
 Cour, & ne séjourne,  
 Et graue en metal,  
 Le nom que ie tourne:  
 Ici ie deuuyde  
 Ton fil généreus,  
 O l'heureus Alcide.  
 O l'Alcide heureus.

Par vertu encor  
 Tu feras reuiure  
 Le bon Siécle d'or  
 Non de fer ou cuyure,  
 Et tiendras la bride  
 Aus Tyrans poureus.  
 O l'heureus Alcide  
 O l'Alcide heureus.

Le Loup & l'Agneau  
 Auront mesme estable,  
 Le Tigre au Bouveau  
 Sera compagnable,  
 Et le Cerf timide  
 Au Lion affreus:  
 O l'heureus Alcide  
 A l'Alcide heureus.

Ton Berceau flory  
 De roses vermeilles,  
 Sera fauory  
 Des gentes Abeilles,  
 Et ta bouche humide  
 Du miel sauoureux.

O l'heureus Alcide  
 O l'Alcide heureus.

Les champs & les prez  
 Pour tapisserie  
 Seront diaprez  
 De l'espicerie,  
 Plus l'herbe homicide  
 Ne croistra sur eus.  
 O l'heureus Alcide  
 O l'Alcide heureus.

Mais quand tu liras  
 Les faits heroiques,  
 Et admireras  
 Tes ayeus antiques,  
 Lors le champ aride  
 Sera plantureus.  
 O l'heureus Alcide  
 O l'Alcide heureus.

Ie voy de moisson  
 La campagne blonde,  
 Et pendre au buisson  
 La grappe féconde,  
 Et le miel liquide  
 Dans le chesnes creus.

O l'heureus Alcide  
 O l'Alcide heureus.

Si ne seront pas  
 Du malheureus age  
 Effacez les pas.

<i>De fraude &amp; d'outrage</i>	<i>En Terre &amp; aus Cieux.</i>
<i>Tant que l'Hydricide</i>	<i>O l'heureus Alcide</i>
<i>Soit fait homme preus:</i>	<i>O l'Alcide heureus.</i>
<i>O l'heureus Alcide</i>	<i>Ton L'aomedon</i>
<i>O l'Alcide heureus.</i>	<i>Cest Selim, ta proye</i>
<i>Tu seras celuy</i>	<i>Ce n'est pas le don</i>
<i>Qui l'Hydre des seetes</i>	<i>Des cheuans de Troye:</i>
<i>Qui regne aujourdhuy</i>	<i>Ta Troye reside</i>
<i>Priveras de testes,</i>	<i>Aus saints champs Hébreus.</i>
<i>Et l'Ismaélide</i>	<i>O l'heureus Alcide</i>
<i>Mourra malheureus.</i>	<i>O l'Alcide heureus.</i>
<i>O l'heureus Alcide</i>	<i>Le Destin pour toy</i>
<i>O l'Alcide heureus.</i>	<i>La Iudée ordonne,</i>
<i>Car de combats durs</i>	<i>Le Ciel te fait Roy</i>
<i>En autre prouince</i>	<i>De ceste couronne:</i>
<i>Tu vaincras les Turs,</i>	<i>Et Dieu qui preside</i>
<i>Et des Turs le prince,</i>	<i>En Terre &amp; aus Cieux,</i>
<i>O l'Israélide</i>	<i>O l'heureus Alcide</i>
<i>Roy auentureus,</i>	<i>O l'Alcide heureus.</i>
<i>O l'heureus Alcide</i>	<i>Long temps il rendra</i>
<i>O l'Alcide heureus.</i>	<i>Ton regne prospere,</i>
<i>Ainsi ta vertu</i>	<i>Puis il reprendra</i>
<i>Doit estre excitée</i>	<i>Ainsi qu'un bon pers</i>
<i>Du Monstre tortu</i>	<i>Son esprit, subside</i>
<i>Sous ton Euristée,</i>	<i>De ton corps ia vieus.</i>
<i>Ce Dieu qui preside</i>	<i>O l'heureus Alcide</i>
	<i>O l'Alcide heureus.</i>

## A V T R E S O N N E T S V R A V T R E

Anagrammatisme de FRANCOYS DE VA-

L O Y S, second nom de Mondict Sci-  
gneur le Duc d'Alençon.*Je ne puis endurer qu'au foible on face outrage,**Je ne*

Je ne puis m'attaquer à plus petit que moy,  
 Je ne veus qu'un Tyran me viene donner loy,  
 N'estre, dontant autruy, donté de mon courage.  
 Je veus ayder la veufue en son triste veufuage,  
 Et maintenir le droit de l'orfenin ie doy;  
 Liberal ie veus estre aus poures que ie voy,  
 Et le riche orgueilleus ie veus mettre en seruage.  
 Je veus aimer mon Dieu de toute ma Pensee,  
 Je desire sa Loy par tout estre auancée,  
 Je ne veus point changer mon seruiteur loyal:  
 Debonnaire & courtois aus Muses ie veus estre,  
 Et à leurs nourrissons. tel le Ciel m'a fait naistre  
 Et mon Nom y conuient, DE FACON SVIS ROYAL.  
*A des forces Aurily.*

## A V T R E S V R S O N

second Nom retourné.

SA FOY, LOY D'VN CESAR, mon Prince magnifique  
 Par Christ victorieus & des cœurs & des corps,  
 Ayant du tout rompu les ciuiles discords,  
 Doit replanter en France, & chasser l'Heretique.  
 Puis la faire florir avec son Nom antique  
 De Grace & de Raison procurant les accords,  
 D'udepuis l'Ocean iusqu' aus Indiques bords,  
 Et de l'Ourse gelée au Pole Contr' Artique.  
 Et quiconque osera contre luy s'opposer  
 En sera chastié comme de trop oser.  
 Dieu Trinun vn seul Roy, vne Foy, vne Loy  
 Avec luy nous promet, & le Destin ordonne  
 Qu'on graue en lettres d'or autour d'une Couronne  
 Son beau Nō retourné, LOY D'VN CESAR, SA FOY.

M 2

A V T R E

AVTRE SONNET SVR LE MESME, ET  
sur l'Anagrammatisme du Nom de l'Authcur.

Aus Muses.

Muses, puisque mon Duc ores pour sien m'avoüe,  
SA FOY, LOY D'VN CESAR, vous doit donner  
confort :

Puisque Dieu fait par luy vivre mon espoir mort,  
A Dieu, à luy, & vous ie me consacre & voüe.

Rien sinon mon grand Dieu, & mō grand Duc, ne loüe  
Ma plume desormais, ô Muses mon support,  
Puisqu'en bres ie vous voy surgir à l'heureus port  
Hors la mer des ennuys où avec vous ie noüe.

Ses deus beaux yeus seront au milieu des tempestes  
Les Gémeaus qui rendront l'Air sérain sur vos testes  
Par les Gaulles sauuans ma Gallère fragile.

SA FOY, LOY D'VN CESAR par tout triomphera,  
Ie la feray reuiure, & dedans moy fera

SA FOY, LOY D'VN CESAR renaistre FEV  
VERGILE.

SONNET, SVR LE CORPS DE  
l'Entreprise de mond. Seigneur portant ce  
Mot suscrit, *Calum virtute.*

Le Lion que mon Duc en sa Deuise porte,  
Par pierre ou ferrement ne peut estre donté,  
Mais par la seule main laquelle a surmonté  
Et la durté du fer, & toute pierre forte.

Hercule qui l'occit de la dépouille morte  
Feist vn Corps de cuyrace à l'épreuue vanté,  
Et le porta depuis qu'il l'eut acrauanté  
Hercule T O V T - V E L V qui le nom en rapporte.

Et fut ce vaillant fait tant agreable aus Dieus  
 Qu' Hercule & le Lion furent fichez aus Cieus  
 En deus Astres changez. Or mon prince vestu  
 Et du nom & du cœur de ce guerrier, a prise  
 Vne peau de Lion pour sa belle Entreprise,  
 Avec le Mot qui dit, LE CIEL PAR LA VERTV.

AUTRE SONNET SVR LA  
 mesme Entreprise.

Le Céleste Lion, Signe de Royauté,  
 Lamaison du Soleil quil ardeur nous inspire,  
 Feist naistre en Babylon le souuerain Empire  
 Sous le veneur Nembrod Roy plein de cruauté.  
 De là la Monarchie accroissant en beauté,  
 Vint au Méde hautain, & au Persien Cyre:  
 Du Perse vint au Grec, du Grec se vint occire  
 De sa propre grandeur en Romme la cité.  
 Maintenant le retour de la Neceffité (Romme  
 Veut que L'ALCIDE HEVREVS reméne depuis  
 SA FOY, LOY D'VN CESAR iusqu'à l'extrémité  
 Et d'Euphrate & de Gange, & de Christ la renomme:  
 Afin qu'il gaigne encor, ayant tout combatu,  
 A soy & son Lion LE CIEL PAR LA VERTV.

AUTRE SONNET.

Puisque Dieu qui vous ayme, & qui vous a promis,  
 O ALCIDE L'HEVREVS, au retour de  
 Bellone,  
 L'Empire reméner de Romme à Babylone, (mis:  
 SA FOY, LOY D'VN CESAR en vostre non a  
 Et puisque le Destin & le Ciel tant amis  
 M'ont fait naistre du temps que leur arrest ordonne  
 De vous faire gaigner le scéptre & la couronne  
 Des Marranes & Turcs à vostre Loy soumis.

*Afin qu'un iour ie face avecques la trompette  
 Sonner vostre bonheur par ma Muse Prophète,  
 Vous plaise commander qu'un trait de plume agile  
 Me couche en vostre estat: & ne soit délié  
 De vostre nom le mien, puisque Dieu a lié  
 SA FOY, LOY D'VN CESAR avecques FEV VER-  
 GILE.*

## A V T R E S O N N E T.

*Dessous le grand César qui eut le nom d'Auguste  
 Apres tant de discors entre le peuple épais,  
 Reuint la belle Astrée avec l'heureuse Pais,  
 Le Ciel ioint à la Terre, & Dieu à l'Homme iuste.  
 Adonques la Discorde & Mars au bras robuste  
 Des Muses & Phébus prisonniers furent faits,  
 Et lors on vid ceder des armeures le fais  
 Aus gents de longue robe, au iusticier, l'injuste.  
 Adonc le Mantuan feist en sonoreus carmes  
 Retentir hautement l'auenture & les armes  
 Des ayens de César. Le grand Dieu plein de gloire  
 SA FOY, LOY D'VN CESAR te done & son bon-  
 heur,  
 Et me donne sous toy, ô Prince, tant d'honneur  
 D'éveiller FEV VERGILE à chanter ta victoire.*

S O N N E T E N F O R M E D E D I A -  
 logue en la personne de Monseigneur le Duc, & de  
 Madame sa Seur, sur l'Anagramma  
 tisme de leurs noms.

FRAN. P O U R monstrier que mon nom couient bien à la chose,  
 Et que d'armes, de sang, de cœur, & loyauté  
 Nature m'a produit digne de Royauté,  
 A tout ceuvre Royal ie me dresse & compose.

MARG. Pour monstrier que ie suis de mesme plante éclosé,  
 Et que

*Et que mon nom encor au vostre a priuauté,  
Auecques les Vertus i illustre m'a beauté,  
Et au temple d'honneur ie m'assieds & repose.*

- F. Les Doctes & Vaillans sont mes seruans fidelles.  
M. Mes damoyelles sont vertueuses & belles.  
F. Je vains la Volupté. M. I'ay sur Amour victoire.  
F. De Mars est mon plaisir. M. De Pallas est le mien.  
F. I'ay en hayne le mal. M. Et moy i'ayme le bien.  
F. DE FACON SVIS ROYAL. M. DE VERTVS AY MA  
GLOIRE.*

SONNET SVR LE NOM RETOVRNE  
de Messire RENE DE VOYER Cheualier de l'Or-  
dre du Roy Treschrestien, & Gentilhomme  
ordinaire de sa chambre, Viscomte  
de Paulmy, &c.

*T O N degré de noblesse, & l'heur de ta vaillance,  
Des lettres l'ornement, de ta vertu le pris,  
Le feu d'amour diuin dedans ton cœur épris,  
Ta religion vraye, & ta ferme constance,  
Comme le parangon des Cheualiers de France  
Te font estre honoré, & aus meilleurs esprits  
Donnent ample argument d'embellir leurs escrits  
De l'honneur de ton nom qui les siècles deuance.  
Nom qu'entre les premiers le grand Prestre de Romme  
Pour champion Chrestien & benit, & renomme  
Des Turcs l'époüentail, de Malte reueré,  
Pacifique en la pais, victorieus en guerre,  
Connu aus bons endroits & par Mer & par Terre,  
Aymé de ce Royaume, & DE ROY VENERE.*

A. M. CHARLES DE BOVRGVEVILLE

parci deuant Conseiller du Roy & Lieutenant  
general au Bailliage de Caen, Sonnet sur  
l'Anagrammatisme de son nom.

BOVRGVEVILLE que Dieu de grace favorable  
T'ha rendu-bien-heureus, de quelle volonté  
Peus-tu remercier vne si grand Bonté  
Pour ta felicité si ample & si durable?  
Tu as toujours vécu en estat honorable  
Premier en ta prouince, ayant biens à planté  
Aymé des gens de bien, des méchans redouté:  
La vertu louengeant, & à vertu louable:  
Des Muses nourriçon, des Muses nourricier,  
Illustre en pieté, iuste & bon justicier,  
De corps & d'esprit sain en vieillesse faconde,  
Grand d'enfans engendrez, mais en gendre plus grand:  
Or pour combler ton bien si la Parque te prand  
Avec Dieu L'HEVR DE GRACE VSE L'OVBLI du  
monde.

SVR LES NOMS RETOVRNEZ DE

M. Iean Vauquelin Sr. de la Frénaye Conseiller du Roy  
Tref-chrestien, & Lieutenant general au Bailliage  
de Caen, & de Damoysselle Anne de Bour-  
gucuille son espouse: Sonnet, en  
forme de Dialogue.

L. V.

Phébus, Peithon, Calliope, & Astrée  
De raiz, de vois, de vers, & du droit saint,  
M'ard, me polit, me delecte & m'attaint  
Coeur, langue, oreille & l'Ame pénétrée,

A. D. B.

L'Amour, l'Honneur, Vertu, Grace sacrée  
De feu, de port, de meurs, & de beau teint  
M'échaufe, m'orne, & m'illustre & me peint  
Sein, Corps, Esprit & Face qui t'agrée.

Mon

- I. V. Mon grand David i'entonne en ma vois nette:  
 A. D. B. Tes vers i' anime avec mon Epinette.  
 I. V. Ma plume peint le grand Peintre admirable.  
 A. D. B. Je puis l'éguille, & la plume employer.  
 I. V. L'ayme ton Myrthe. A. D. B. Et moy ton verd Laurier.  
 I. V. LIEV N'AI Q'V'A VNE, A. D. B. EN VN DIEV  
 GRE LOVABLE.

SONNET SVR LE NOM RETOVRNE  
 de M. IEAN MOREL Vicomte de Falaize,  
 Seigneur du Brueil & de la Courbonnet.

*Qui dit que le Droit gist en seule opinion  
 Me semble dementir sa propre conscience,  
 Et n'auoir onc atteint au fons de la science  
 Qui maintient tout & tous en parfaicte vnion.  
 Je n'allegueray point nostre Religion,  
 Mais la vois d'un payen, le Pere d'éloquence:  
 Qui traitant dignement la légale prudence,  
 Le Droit fonde en Nature en toute region.  
 » Loy c'est Raison suprême en Nature imprimée  
 » Qui commande le bien, & le mal nous deffend;  
 » Et la Raison empreinte en l'Esprit de l'enfant  
 » Est veritable Loy quand elle est consermée.  
 L'exerce ceste Loy sans reproche & sans blâme, (L'AME.  
 Qu'un autre orne le Corps, quand à moy I'ORNE*

A MARTIN DE MASPARRAVLTE  
 Seig. d'Aubigni sur son nom retourné.

*Plus la Palme est chargée, & plus elle s'éleue,  
 Et n'y a pesanteur qui la puisse ployer :  
 Et pource du Vainqueur c'est l'enseigne & loyer  
 Qui ne courbe le chef sous le fais qui le greue.*

Masparravlte

*Masparraulte gentil que la sagesse abrée  
 Du vin missionné, laisse toy ondoyer  
 Du Salut rousoyant sans iamais t'ennuyer,  
 Et ne cede au fardeau de la Volupté brée.  
 Laisse dedans ton cœur l'Arbre immortel germer,  
 Que la Voute du Ciel ne peut plus enfermer  
 Qu'il n'apporte icy bas la graine en sa femelle.  
 Alors ta terre vierge apportera son fruit,  
 Et sentiras en toy ton nouveau nom produit  
 TA PALME D'VN MARTIR SERA toujours  
 gémelle.*

## ALVYENCORES.

*TA LAMPE D'VN MARTIR sera toujours ardée  
 Et flambera deuant le saint Thrône de Dieu,  
 Quand iointe elle sera au rameau du milieu  
 Du Chandelier qui luit en la diuine Tente.  
 Ton sçauoir épuré me donne ferme attente  
 Auec ta pieté que tu trouueras lieu  
 En l'Arche d'Alliance avec le peuple Hébreu  
 Enyurant de splendeurs ton Ame trescontente.  
 Sus donc poursuy ta pointe & fiche ton rayon  
 Dans le Soleil qui luit sur le mont de Sion;  
 A fin que d'huyle Saint soit ta Lampe arrousee  
 En la meche du cœur, & qu'ailes recepuoir  
 En feu de charité & flamme de sçauoir,  
 L'Espous qui doit venir avecques l'Espousée.*

A DAM . GERMAINE LHUILIER  
 sur son nom retourné.

*Quand tu naquis naquit avecques toy  
 L'humilité base de l'edifice  
 T'ornant le Fils de la Vierge propice  
 De Charité, d'Espérance, & de Foy*

Puis

Puis de scauoir te couronna le Roy  
 Enamouré de ton cœur sans malice:  
 Ton col fut ceint du quarquan de iustice,  
 Tes doigts cerclés des anneaus de la Loy.  
 Virginité fut le riche & beau ceste  
 Dont t'entoura Iesus l'Espous céleste  
 De toy l'Espouse ainsy parée, afin  
 De le loger en ta chambre honorable  
 Pour faire l'Oeuure a son non conuenable.  
 L'HVMILIE Y REGNERA sans fin.

## SVR L'ANAGRAMMATISME DV

nom du Sire CHRESTOFLE PLANTIN pre-  
 mier Imprimeur du Roy Catholique.

## S O N N E T.

COMME la main à toute chose adestre  
 Est l'instrument de tous les instrumens,  
 Ainsy des ars & des vieux monumens  
 L'art d'imprimer art des ars on void estre.  
 Toy donc Plantin des Imprimeurs le maistre,  
 A l'art des ars donnes les mouuemens,  
 Mais imprimant les deus grans Testamens  
 Du Trois-fois grand, quel dois-tu apparostre?  
 La main cessant ausy cesse avec elle  
 Des instrumens mouuement & sequelle.  
 Mais ausy tost que te sera rauie  
 L'Ame du Corps, impriment en leurs cœurs  
 L'Imprimerie & tous les Imprimeurs:  
 L'ART PLEINT SON CHEF qui lui donnoit la vie.  
 Deus

DEVS SONNETS SVR LE NOM  
retourné de Magdaleine Plantin.

*SE* farde qui vouldra qui veut aus hommes plaire  
 D'une vaine beauté qui flétrit par les ans  
 Tâche de s'acquérir beaucoup de courtisans,  
 Et d'un art emprunté Nature contrefaire:  
 Quand à moy ie ne veus que les esprits attirer,  
 Et gagner la faueur des bons & bien-disans:  
 Pource ie veus orner d'ornemens plus plaisans  
 La beauté de l'Esprit que temps ne peut défaire:  
 Les cheines & carquans desquels ie me décore,  
 Cest le Grec, & l'Hebrieu, & le Chaldé encore,  
 Le Latin, le François, & le parler Flamant.  
 L'Ambre tire la paille & l'Aimant le fer dur.  
 Mais si i'attire à moy tout cela qui est pur,  
 L'Amour seul de Vertu, est L'ANGE PLEIN D'AI-  
 MANT.

L'une élit son amant pour vne belle face,  
 Le Riche à l'autre semble estre de plus grand pris:  
 L'une le veut mignard, gentil & bien apris,  
 Et l'autre non tant beau comme de bonne grace:  
 L'une fait plus d'estat des estats, de la race,  
 Des nobles deuançiers, des vieus titres escrits,  
 L'autre le veut vaillant, & d'un haut cœur esprit,  
 Et d'une autre l'Amour en la Vertu se place:  
 Mais de moy i'ay choisi l'amiable amoureux,  
 Beau, riche, bien apris, gracieus, noble, & preus,  
 Aimé de la Vertu, & la Vertu aimant,  
 Et luy seul qui a peu à soy mon cœur attirer,  
 A luy-même voulu en mon Nom se pourtraire:  
 L'Ange du grand conseil, est L'ANGE PLEIN D'AI-  
 MANT.

A N I-

A NICOLAS LE FEVRE DE  
la Boderie frere de l'Autheur, sur  
son nom retourné.

*Comme l'Aiglon éclo sans ailes n'a puissance  
De s'éleuer au Ciel en sublime hauteur,  
Et d'aller voir de pres le beau Soleil autheur  
De ce regard aigu qu'il a des sa naissance:  
Tout ainsi sommes nous impuissans en l'enfance  
De hausser nostre vol, tant pour la pesanteur  
Du corps qui nous detient, que pour n'auoir tant d'heur  
De préualoir encor d'Amour & Connoissance.  
Connoissance & Amour sont ailes empennées  
Pour deuaner le temps, les iours & les années,  
Et voir l'Eternité sans principe & sans fin.  
Donc pour y paruenir te faut l'une & l'autre aile;  
Le Cherubin nous guide au sommet de l'Escelle;  
Mais iusqu'à l'Eternel COVLE LE SERAFIN.*

GVIDON LE FEVRE DE LA  
Boderie aus Poetes de ce Temps, se iouant à  
bon escient sur l'Anagrammatisme de son  
nom, L'VN GVIDE ORFEE. VN DIEU. LE FORGÉ.

CANTIQUE.

*Arrestes-vous vn peu, prestez-moy vostre oreille,  
Et ma Muse entendez qui voz Musés reueille,  
Poètes excellens, Espris venus des Cieux,  
Vous les vious admirans admirables aus vious,  
Ausquels le Luth Grégeois, de qui le chant enchante,  
Rend la Lyre de Dieu beaucoup moins alléchante:  
Je vous pri de penser que la douceur du son  
Ne se doit pas nommer l'Ame de la chanson:  
Mais l'Ame est le sujet que la Muse veut suiure,  
Qui s'il est éternel, éternelle fait viure*

La

La chanson avec lui, autrement les accors  
 Se perdent parmi l'Air comme vne ombre sans corps.  
 Et si l'antiquité vous est tant venerable  
 Que sa honte aujourd'hui vous paroist honorable,  
 Imitex pour le moins pour auoir plus d'honneur  
 D'entre les Sonneurs Grecs tout le premier Sonneur:  
 Ecoutez les beaux Chans de sa Lyre étofée,  
 Côme Orfée est vniue, aussi L'VNGVIDE ORFEE.  
 Un dieu, le forge.

„ Je chante aus bons & purs, tous profanes arriere,  
 „ Toy Musée enten-moy, toy fils de la Lumiere,  
 „ De moy tu as appris choses par-ci deuant  
 „ Contre les bonnes meurs, & la vie ensuiuant:  
 „ Mais maintenant je veu la Verité t'apprendre.  
 „ Voyle Verbe diuin, & vien du tout te rendre  
 „ Conjoint avecques lui, & gouuerne & condui  
 „ L'ame du cœur sacré, & tes pas de par lui.  
 „ Marche droit, & lui seul le Roy du monde adore.  
 „ Il est VN, de par soy, toutes choses encore  
 „ Lui-mêmes a créé, & en elles il est,  
 „ Qui voyant tous humains en tous lieux qu'il lui plaist  
 „ N'ajamais esté veu de l'oeil d'homme du monde:  
 „ Il est Bon, & des biens est la source féconde:  
 „ Toutesfois il enuoye allencontre de nous  
 „ Le mal, l'horrible guerre, & le dueil, & courrous.  
 „ Ecoutez les beaux chans de sa Lyre étofée,  
 „ Côme Orfée est vniue, aussi L'VNGVIDE ORFEE.

„ Ce seul grand Roy n'a point compagnon avec soy,  
 „ Et vn nuage épes garde que ne le voy,  
 „ Car la pointe de l'œil de tout homme y rebouche,  
 „ Et son ray jusqu'à Dieu, Roy du Monde ne touche.  
 „ Du Ciel d'airain il tient l'heureus siège honoré,

Et

Et suprême est assis sur vn Thrône doré:  
 La Terre même sert à ses piez de scabelle,  
 Il ferme l'Océan en sa dextre éternelle:  
 Les plus haus mons qui soient pour lui vont s'ébramant,  
 Et fleuves & torrens de peur en vont tremblant,  
 Voire au fons de la Mer & dessus l'Onde bleüe  
 Lui seul est reueré de Thétis la chenue.  
 Et Iupiter est Vn, vn Pluton, Bacchus Vn,  
 Vn Soleil, Vn Dieu Seul à tous ces nons commun.  
 Qu'est-il donc de besoing qu'ici je te recite  
 Vn à vn, & à part tout ce qu'un seul excite?  
 Ecoutez les beaux Chans de sa Lyre étofée,  
 Comme Orfée est vniue, aussi L'VN GVIDE ORFEE.

Mais écoutez encor qu'ailleurs il nous apprend  
 Qu'en Dieu comprise estoit du grand Tout qui comprend  
 Toute chose dans soy, la richesse profonde  
 Qu'il mist hors de son sein, & en forma le Monde.  
 Avec le Monde estoit en loue son autheur  
 La campagne Ethérée, & du Ciel la hauteur,  
 La largeur de la Mer qui n'est point mesurée,  
 Et de la Terre aussi la beauté desirée,  
 Tout le grand Océan, & les Enfers profons,  
 Les fleuves & les eaus qui n'ont riués ni fons,  
 Toute autre chose encor: la troupe heureuse & belle  
 Des Déeses & Dieus de nature immortelle,  
 Ce qui par-ci deuant est sorti en plein jour,  
 Et ce qui par apres doit sortir à son tour:  
 Et brief la liaison de quelconque autre chose  
 Estoit dedans le sein du viuant Ioue enclosé.  
 Ecoutez les beaux Chans de sa Lyre étofée,  
 Comme Orfée est vniue, aussi L'VN GVIDE ORFEE.

„ Ioue est le premier Dieu, Ioue est le dernier Dieu,  
 „ Ioue est principe & Chef, Ioue est fin, & milieu,  
 „ Et de Ioue tout est: de la Terre pendue,  
 „ Et du beau Ciel luisant en rondeur étendue  
 „ Ioue est le fondement: Ioue est de tous le Roy,  
 „ Vn seul commencement, vne Puissance, & Loy,  
 „ Seul & vnique Dieu, de tout l'auteur suprême.  
 „ Vn est le Corps Royal qui contient en soy-même  
 „ Le Feu, la Terre, l'Eau, l'Ether, le Jour, la Nuit,  
 „ Car tout dans le Palais du grand Ioue reluit.  
 „ En lumiere il a mis ces choses non-pareilles  
 „ Tirant hors de son sein grans ceuvres & merueilles.  
 „ Même ce grand Harpeur a voulu designer  
 „ Le Fils, & saint Esprit pour les siens enseigner.  
 „ La Sagesse, dit-il, fut la mere premiere  
 „ Avec le dous Amour. ô Bouche de lumiere!  
 „ Ecoutez les beaux Chans de sa Lire étofée  
 „ Côme Orfée est vnique, aussi L'VN GUIDE ORFEE.

Puis oyez son serment, & admirez en lui  
 La verité qui seule à sa foy sert d'appui.  
 „ Le iure par le Ciel, (oyez son témoignage)  
 „ Qui ha esté créé de Dieu & grand & sage,  
 „ Le iure par la Vois qui premiere sortit  
 „ De la bouche du Pere à l'heure qu'il bâtit  
 „ Par son divin conseil du Monde la Fabrique.  
 Que peut-on desirer en ce Harpeur antique  
 Au Chef de nostre Foy, qui la Diuinité  
 Confesse & reconnoist vnique en Trinité?  
 Et qui long temps deuant la Parole confesse  
 Que la Parole eust fait la Vierge son hostesse?  
 Qui le Pere a nommé, & dedans son écrit  
 Par le beau nom d'Amour a remarqué l'Esprit?

L'Esprit

L'Esprit qui le ravit & fut son Vranie,  
 Et le Phébus duquel il ouyt l'harmonie:  
 E coutez les beaux chans de sa Lyre étofée,  
 Côme Orfée est vniue, aussi L'VN GVIDE ORFEE.

Tu temperes, dit-il, tout ce grand monde creus  
 Seul aueques ta Harpe aus accords sonoreus.  
 Que veut ici chanter ce Harpeur & Poëte  
 Sinon ce qu'a chanté le Harpeur & Profète  
 Que l'Esprit saint éleut quand il voulut changer  
 La houlette en vn sceptre, & en Roy le Berger?  
 Les Cieux vont racontant la gloire à Dieu rendue,  
 Et l'œuure de ses mains montre leur étendue:  
 Vn jour à l'autre jour le langage produit,  
 Et la nuit va montrant science à l'autre nuit.  
 Il n'y a ni parler, ni mos en compaignie  
 Où lon ne puisse ouyr leur vois & harmonie:  
 Parmi toute la Terre est issu leur cordeau,  
 Et leurs propos aus fins de l'Vniuers tant beau.  
 Dedans eus au Soleil Dieu mist vn Tabernacle,  
 Et lui comme vn Espous sort de son habitacle:  
 Ecoulez les beaux Chans de leur Lyre étofée.  
 Si L'VN guide Dauid, aussi L'VN GVIDE ORFEE.

Comme vn Preus il s'égayé à courir son sentier,  
 D'vn bout des Cieux il part, & clot son cercle entier  
 Jusqu'à leur autre bout, & n'est aucune chose  
 Qui soit à sa chaleur ni couverte ni close:  
 On diroit que l'Orfée auroit ouy Dauid,  
 Ou que Dauid du son d'Orfée se ravit.  
 Certes l'Esprit de Dieu a la Terre remplie,  
 Et ce qui tout contient d'vne Vois accomplie  
 Ale scauoir en soy ; & qui la peut ouyr

N  
 Toujours

Toujours en l'Eternel desir s'ejouir.

En lui mon saint David d'une vois redoublée

Vois de cœur, vois de bouche en liesse comblée

Réjoui va chantant son nom par l'Univers,

Et enfle de son los ses Hébraïques vers:

Et de sa double vois fait retentir la voute

Du Ciel, y entonnant la grand Vois qu'il écoute,

Ecoutez les beaux Chans de sa Lyre étofée,

Si L'VN guide David, aussi L'VN GUIDE ORFEE.

- » Donnez à l'Eternel ô vous les fils des Dieux,
  - » Donnez à l'Eternel gloire & force en tous lieux.
  - » Donnez à l'Eternel gloire, & à son nom digne,
  - » Adorez l'Eternel en sainteté insigne.
  - » La Vois de l'Eternel sur les eaux a sonné;
  - » Le Dieu de gloire fort l'Eternel a tonné
  - » Dessus les grandes eaux. elle est pleine en puissance
  - » La Vois de l'Eternel, pleine en magnificence
  - » La Vois de l'Eternel: de l'Eternel la Vois
  - » Brise les Cédres haus, l'Eternel ront le bois
  - » Des Cédres du Liban, & comme vn veau sans cornes
  - » Liban les fait sauter, comme vn fan de Licornes
  - » La croupe de Schirjon. la Vois de l'Eternel
  - » Les flammes va trezchant du feu vis & isnel:
  - » La Vois de l'Eternel l'outré Desert découure,
  - » Le Desert de Kadesch l'Eternel fend & ouure.
- Ecoutez les beaux Chans de sa Lyre étofée,  
Si L'VN guide David, aussi L'VN GUIDE ORFEE.

- » La Vois de l'Eternel fait les Biches fanner
- » Avec griéue douleur, & fait abondonner
- » Les desertes forests; & dedans son grand temple
- » Elle toute par tout va disant sa gloire ample.

L'Eter-

L'Eternel s'est assis au Deluge, & en pais  
 L'Eternel s'est assis vray Roy pour tout jamais.  
 L'Eternel donnera force à son peuple extrême,  
 L'Eternel benira en pais son peuple même.  
 Oyez je vous en pri ce qu'il va recordant,  
 Oyez comme est Orfée à David accordant.  
 David conduit aus mons les troupeaus de sa Lyre,  
 Et de sa Lyre Orfée à soy les bestes tire.  
 David a gouuerné par Lois le peuple Hébreu;  
 Et le sacré Orfée interprète de Dieu  
 A détourné du meurtre & viure deshonneste  
 Les hommes imitans toute sauuage beste.  
 Ecoutez les beaux Chans de leur Lyre étofée,  
 Si L'VN guide David, aussi L'VN GUIDE ORFEE.

David sur l'Hébreu fleuve a meinte Ode sonné,  
 Et de sus Hébre, Orfée a meint Hymne entonné:  
 David a fredonné mariant à son poulce  
 Meins beaux nombreux accens de sa vois claire & douce:  
 Comme en fuite la Mer s'estoit mise soudain,  
 Et s'estoit contremont retourné le Iourdain:  
 Comme ainsi que moutons sauta des mons la crope,  
 Et les petis coutaus ainsi qu'agneaus en trope.  
 Et à sa Lyre Orfée vn tel ord presta,  
 Que les fleuves courans: et court il arresta,  
 Et feist que des forests & des rochers la danse  
 Sauteloyent apres lui imitans sa cadance.  
 Ou pour dire le vray sans plus poëtiser,  
 Il sceut si bien de Dieu les ouurages priser,  
 Et Nature sonder en toute chose infuse,  
 Que plus grand que Nature on feint l'art de sa Muse.  
 Ecoutez les beaux Chans de leur Lyre étofée,  
 Si L'VN guide David, aussi L'VN GUIDE ORFEE.

Avec ses Chans divins aus villes & aus mons  
 David sceut empêcher la force des Démons;  
 Et avecques sa Harpe, & ses Odes seraines  
 Sceut Orfée enchanter le dous chant des Sereines;  
 Ou bien des voluptez, & des delices seurs  
 Qui les hommes mortels pipent de leurs douceurs.  
 Sur sa Lyre David celebra sa victoire,  
 Et en rendit à Dieu & l'honneur & la gloire.  
 Et comme on dit, Orfée allant à la toison  
 Chanta les fais d'Hercule, & les fais de Iason:  
 Mais vn tel dire est faus; & le Grégeois macule  
 Le nom de Tout-puissant par Iason & Hercule:  
 Car Orfée en Egypte aus sacrez liures leut,  
 Et y leut la toison que Gédcon éleut,  
 Et leut qu'un Roy du Ciel ci bas se devoit rendre,  
 Et comme la rousée en la toison descendre.  
 Ecoutez les beaux Chans de leur Lyre étofée,  
 Si L'VN guide David, aussi L'VN GUIDE ORFEE.

Et que dirai-je plus? David chante en esprit  
 Le beau Chant nuptial de l'Eglise & de Christ,  
 Et Orfée a conjoint par sa Muse discrète  
 La Nature avec Dieu d'alliance secrète.  
 David comme ravi d'enthousiasme saint  
 Anime ses dous vers de l'Esprit qui le ceind,  
 Et rend calme & posé d'un ton plein de miracle  
 Le furieux Esprit de Saül maniacle:  
 Si tost qu'il veut toucher l'instrument enchorde,  
 Le Roy démoniacle il rend tout accordé:  
 Et si tost qu'il finit, ou qu'il fait vne pose,  
 Le faus Démon revient, & le Roy ne repose.  
 Et Orfée entouré d'un feu qu'on ne void point,  
 Et d'Etherée ardeur ayant le cœur époint

Peut

Peut de ses dous accors fléchir le fier courage  
 Du prince de l'Enfer, d'Enfer même la rage.  
 Ecoutez les beaux Chans de leur Lyre étofée,  
 Si l'Vn guide David aussi L'VN GVIDE ORFEE.

Je vous prie & supplie, ô François chantres dous,  
 Ainsi qu'eus deormais que L'VN nous guide tous,  
 Et plus l'aveugle Archer, ni ses fais impudiques  
 Ne seruent d'argument à remplir noz Cantiques:  
 Et de mensonges ors n'estimon rendre beaux  
 Nos vers, ainsi que font les peintres leurs Tableaus.  
 Le grand Tableau du Ciel, & la riche peinture  
 De ce Rond Ornement, & toute la Nature  
 Du grand Peintre montrant les œuvres & valeurs,  
 Nous donneront assez de plaisantes couleurs.  
 Et ne mendion plus pour peindre vne Chimère,  
 Les contes monstrueux d'Hésiode & d'Homère:  
 Que l'Esprit saint de Dieu en colombe voilé  
 Nous ouvre le sourgeon, non le Cheual ailé:  
 Et Christ le mont des mons nous soit en nostre Europe,  
 Comme il est homme & Dieu, Parnasse à double crope,  
 Et sonne sa bonté nostre Lyre étofée, (FEE.  
 Que L'VN nous guide tous, cōme L'VN GVIDE OR-

Celui qui de la Vierge a esté enfanté,  
 Et qui est Eternel, soit de par nous chanté.  
 Et laisson du paillard la fable dispersée  
 Qu'on feint en pluye d'or le pere de Persée,  
 Et Cinges n'vson plus de tant d'étranges mots  
 De ces Cinges Grégeois plus lascifs que marmots.  
 Arrière le fauls Dieu qui au lait d'une chéure  
 Succe les meurs d'un Bouc, & jamais ne se séure,  
 Ou bien estant séuré, comme salle faquin,

N 3

Toute

Toute Grèce honnit d'une odeur de bouquin.  
 Christ est né chastement d'une chaste Pucelle,  
 Et chaste il a vescu en nostre chair mortelle,  
 Et les chastes il ayme, & en fait ses mignons:  
 Soyon donc chastes tous, & à Christ nous joignons:  
 Chastes de corps & cœur, chastes en nostre dire,  
 Et rien que chasteté nostre vers ne soupire:  
 Briefsonne chastement nostre Lyre étofée, (FEE.  
 Que L'VN nous guide tous, cōme L'VN GUIDE OR-

Et quoy? verray-je point que les Chantres François  
 Tous d'un courage franc & d'une franche vois,  
 Tous entre eus accordez & corde avecques corde  
 Accordent aus accors du Prince de concorde?  
 Ou l'Enfant que lon peint avecques un bandeau  
 Bandez nous tiendra-il tousjours de son cordeau?  
 Enfleron-nous tousjours nos vers, & nostre veine  
 Des amères amours, & de Venus la vaine?  
 Et si Platon banit de sa sainte Cité  
 Les Poètes menteurs pleins d'impudicité,  
 Christ qui nous a basti la Cité supernelle  
 Nous deffendra-il point que nous n'entrions en elle?  
 Si les payens ont feint d'une vierge un Laurier  
 Des Poètes vainqueurs l'enseigne & le loyer,  
 N'ont ils point je vous pri par là voulu depeindre  
 Qu'un chaste & pur penser nous doit la teste ceindre?  
 Sonne donc chastement nostre Lyre étofée, (FEE.  
 Que L'VN nous guide tous, cōme L'VN GUIDE OR-

Toutes les pierres tire vne Pantoure à soy,  
 Le Lis de toutes fleurs est l'unique & seul Roy,  
 Sur tous les arbrisseaus vne Vigne est esquise,  
 Sur tous les arbres haus vne Palme lon prise:

Des

Des animaux priuez il n'est qu'un Agneau doux,  
 Des animaux cruels il n'est qu'un Lion rous:  
 Entre tous les Poissons un Daupin est insigne,  
 Des Oyseaux des estrangs est unique le Cigne:  
 Il n'est qu'un Roisignol pour au bois dégoiser,  
 Il n'est qu'un Aigle au Ciel pour haut le vol oser,  
 Il n'est qu'un seul Phénix en tout le Monde calme,  
 Et pource il n'a qu'un nom avec l'unique Palme.  
 Un seul Homme est doié d'oraison & raison,  
 Un Pere de famille est Roy de la maison,  
 Et de plusieurs maisons un village se file,  
 Des villages un bourg, & des bourgs vne ville.  
 Sonne donc L'VN par tout nostre Lyre étofée, (FEE.  
 Que l'VN nous guide tous cōme L'VN GUIDE OR-

Aus hameaus épandus commande un seul Seigneur,  
 Aus Seigneurs un Baron, aus Barons un greigneur  
 En titre de Marquis ou en titre de Comte,  
 Et un Duc dessous soy beaucoup de Comtes conte.  
 A plusieurs Ducs un Roy, & d'entre plusieurs Rois  
 Soit Monarque celui qui en aura les drois.  
 Entre les hommes laiz soit unique le Prestre,  
 Comme aus Prestres priuez un Curé on void estre,  
 Un Euesque aus Curez, & à eus de rechef  
 Un qui porte le nom d'Archeuesque ou de Chef.  
 Et brief L'VN est par tout, & L'VN fait la police,  
 Et tous ensemble vnit les membres de Iustice.  
 Un Iuge aus Aduocas, aus Iuges un Bailly,  
 Aus Baillys vne Cour d'un sçauoir recueilly,  
 Aus Cours un Président, les Présidens deuançe  
 Un sage Chancelier qui l'équité balance.  
 Sonne donc L'VN par tout nostre Lyre étofée, (FEE.  
 Que L'VN nous guide tous, comme L'VN GUIDE OR-

O parfaite Vnité qui te peut limiter?  
 O parfaite Vnité qui te peut imiter?  
 Ainsi que la Lumiere est plus digne que l'ombre  
 Ainsi est l'Vnité plus digne que le Nombre.  
 Et comme est tout le Temps clos de l'Eternité,  
 Ainsi est tout le Nombre enclos de l'Vnité.  
 De tous les merueilleus n'est point L'VN la merueille  
 Qui son contraire unit & l'impair apareille?  
 Ce qui en plusieurs pars se diuise & resout  
 Par la force de L'VN est vnique en son tout.  
 Ce qui par accidens a nom de multitude  
 Reuient par le sujet à L'VN & solitude.  
 L'VN est de soy, par soy, & en soy retourné,  
 L'VN orne toute chose, & de nul est orné:  
 Bref L'VN est sa racine, & se nomme soymême,  
 L'VN son Quarré, son Cube, & sa règle suprême.  
 Sonne donc L'VN par tout nostre Lyre étofée, (FEE.  
 Que L'VN nous guide tous, cōme L'VN GUIDE OR-

Anoz membres vn Cœur, aus Astres vn Soleil,  
 L'vn nos membres mouuant, l'autre du Monde l'œil,  
 Vn Cercle entre les plans est ma FIGURE ELVE,  
 Vnique aus profons Corps la Sfère reuolue:  
 Et tout le Monde est vn, & s'il en estoit deus,  
 Monde il ne seroit plus, mais déforme & hideus:  
 Et de tous les Moteurs est vn Mouuant suprême  
 Qui d'autre n'est point meü, ains se meut de soymême.  
 Somme L'VN est sur tout, & sans nombre & calcul,  
 Si vous retournez L'VN, vous y trouuerez Nul,  
 Et qui veut nu à nu L'VN admirable entendre,  
 Faut qu'il soit Nul en soy pour en soy L'VN comprendre:  
 On ne connoist point L'VN fors par priuacion  
 De matiere, de sens, & toute passion.

*En fin L'VN est sans fin, l'Eternité vnie,  
Vne la Deité éternelle, infinie.*

*Sonne donc L'VN par tout nostre Lyre étofée (FEE.  
Que L'VN nous guide tous, comme L'VN GUIDE OR-*

O D E,

A MARTIN DE MASPARRAULTE

Gentilhomme Parisien sur son nom retourné, &  
celui de l'Autheur.

Strophe. 1.

*Ce Dieu, ce grand Pere vnique,  
Le Fils Vn, l'vnique Esprit  
Avant qu'il feist la Fabrique  
Du Monde où tout il comprit,  
Tu as leu mon Masparraulte  
Que par Prouidence haulte  
Du Chaos ombreus seiour,  
Et hors de la nuit première  
Il arracha la lumière  
Et premier feist voir au iour  
(Ce dit le Harpeur de Thrace)  
De Phanés la claire face  
Avec le voyant Amour.*

Oy comme L'VN GUIDE ORFEE  
L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Antistrophe.

*L'Amour qui chassa la guerre  
Et appaisa les discors  
Que le Feu, l'Air, l'Eau, la Terre  
Deménoyent en ce grand Corps,  
Où la Terre n'estoit stable,  
Ni l'Eau vague nauigable,  
Ni l'Air du iour éclairé,*

Et

*Et où la chaleur bouillante  
 Alloit le froid assillante,  
 L'humeur le sec alteré.  
 Dur & mol venoyent combatre,  
 Et le pois venoit rabatre  
 Le léger & l'éthéré:*

Oy comme L'VN GVIDE ORFEE

L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Epöde.

*Mais L'VN dond la vertu close  
 Les contraires mesme vnit,  
 Et l'Amour qui tout compose,  
 Et le tout de pais munit;  
 Toute noise au loing banit  
 Retrenchant la Terre lourde  
 D'avecques le Ciel léger,  
 Et d'avecques l'Onde gourde  
 La Flamme & l'Air passager.*

Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,

L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Strophe. 2.

*Donc les tirant du desordre  
 Où ils estoyent meslangez  
 D'un dous lien les vint tordre  
 En leurs places arrangez.  
 Le Ciel & la Flamme toute  
 Eleut la suprême voute,  
 Et l'Air les suivit de pres:  
 Mais de la Terre la masse  
 Eut la region plus basse  
 Où son pois tendoit expres,  
 Entre deus l'eau demourée,  
 Et de l'Air toute entourée*

*Entoura*

*Entoura la Terre apres.*

Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Antistrophe.

*Et apres qu'ainsi brisée  
Fut la massé du grand Dieu,  
Et chasque part diuisée  
Fut mise en son propre lieu:  
La Terre dans ce grand ventre  
Demeura comme le centre,  
Et en forme d'un grand Rond  
Non égal en toute sorte:  
Puis la ceignit pour escorte  
De l'Ocean plus profond,  
Et donnant aus vens naissance  
Leur commanda par puissance  
De l'enfler ainsi qu'ils font.*

Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Epode.

*Il adjousta les fontaines,  
Les lacs, & larges estangs,  
Et les riuieres soudaines  
Dont elle hume en ses flancs  
Aucuns en gouffres bouillans:  
Mais des autres la carrière  
Coule en Mer, dont les efforts  
N'outrepassent la barrière  
Ders mercs qu'il a mis pour bors.*

Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Strophe. 3.

*Puis il commanda s'estendre*

*Aus champs & larges & lons,  
 Et aus humbles vaus descendre  
 Et sourdre les pierreus mons;  
 Aus forests d'estre couuertes  
 De rameaus & fueilles vertes,  
 Et comme du costé droit  
 Double ceinture en deus trenche  
 Le ciel qui s'ouure & s'épanche,  
 Et vers l'autre pole estroit  
 Est l'autre ceinture double,  
 Mais l'ardeur échaufe & trouble  
 Celle du moyen endroit.*

*Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.*

Antistrophe.

*Ainsi Dieu l'Ouurier adestre  
 Assigna nombre pareil  
 A ce grand Fardeau terrestre  
 Qui est enclos dans le Ciel.  
 Des cinq la moyenne éparse  
 De chaleur est cuite & arse,  
 Et chacune des deus bouts  
 En tout tems souffre & endure  
 La glace, neige, & froidure,  
 Et est couuerte dessous:  
 Mais d'une double atrempée  
 La Terre est entre-coupée  
 Flamme & froid entre eus dessous.*

*Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.*

Epode.

*Là dessus l'Air se dilate  
 Ayant beaucoup moindre pois;*

*L'air*

L'Air où le tonnerre éclate,  
 Et où se forment les vois  
 Et les vents qui font les frois,  
 Et par lequel quand il tonne,  
 Dieu frappe les plus haus tois,  
 Et les cœurs humains étonne:  
 Voire fait trembler les Rois.

Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

## Strophe 4.

Aus vents le faeteur du Monde  
 Abandonner ne voulut  
 Pesle mesle l'Air & l'Onde,  
 Mais à chascun place éleut.  
 Eure alla droit vers l'Aurore,  
 Et vers les regnes encore  
 Où le matin est éclos:  
 De l'autre part se retire  
 Au Soleil couchant Zéfîre  
 Où il atiedit les flos:  
 Et le trouble-Mer Borée  
 Eut la Scythienne orée,  
 L'Austre à Midi fut enclos.  
 Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

## Antistrophe.

Dessus encor L'VN délie  
 Le non graue Ether menu,  
 Qui de la terrestre lie  
 N'ha rien en soy retenu.  
 A peine en telle évidence  
 Auoit mis la Prouidence  
 Les membres du Monde épars,

Quand

Quand la diuine Parole  
 Feist des Astres la Carole  
 Luyre au Ciel de toutes pars:  
 Le Soleil au iour, la Lune  
 Presidant à la nuit brune,  
 Elle aus mois, luy aus ans tars.  
 Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

## Epode.

Et afin qu'aucun espace  
 Ne fust priué d'animaus.  
 Les poissons prindrent leur place  
 Au séjour des claires eaus,  
 Et dedans l'Air les Oyseaus,  
 Mais la Terre en ses bocages  
 Et dans ses rochers ouuers  
 Receut les bestes sauvages  
 Et tous animaus diuers.  
 Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

## Strophe s.

L'animal saint plus capable  
 D'un Esprit haut & diuin,  
 Seul en la Terre habitable  
 Deffailloit chef d'œuvre & fin,  
 Roy par raison imprimée  
 De toute chose animée,  
 Quand l'Amour tout plein deffet  
 De terre rouge le forme  
 Sur luy patronnant la forme  
 De son Image parfait,  
 Et luy dressa l'Ouurier sage  
 Deuers le Ciel le visage.

Comme

*Comme au lieu de son souhait.*  
 OY comme L'VN GVIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Antitrophe.

*Et dans luy voulut empreindre  
 Avec la promte Raison,  
 Pouvoir de former & feindre  
 La Parole & l'oraison  
 Par laquelle il peust produire  
 Les beaux traits que feroit luire  
 L'Amour en son clair Tableau,  
 Et aus hommes de son estre  
 Faire en tout temps reconnoistre  
 D'Amour l'ouvrage & le seau,  
 Et prescher de la Nature  
 L'admirable pourtraiture  
 Qu'Amour feist de son pinceau.*

OY comme L'VN GVIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Epoëe.

*Pourtant l'homme qui ressemble  
 Au grand peintre qui l'a peint  
 Avec les hommes s'assemble  
 Tous liez de l'Amour saint,  
 Mais l'un se sent plus estreint  
 A quelcun de mesme sorte  
 Qu'à tous: car la Deité  
 Qui serre d'un amour forte  
 Nous tire à son unité.*

OY comme L'VN GVIDE ORFEE  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Strophe. 6.

*L'unité qui a conjointe  
 Mon Ame, ma Muse & nom*

A ton

À ton nom & Ame épointe  
 D'Amour de l'unique Bon,  
 Et d'ond le ray qu'elle inspire  
 Nos cœurs vnit & attire  
 A ses œuvres rechercher,  
 Et tascher de les apprendre  
 Pour à tous les faire entendre,  
 Et rendre à tous l'Amour cher:  
 22 Car toute science est vaine  
 22 Qui ne fait la race humaine  
 22 Au Dieu d'Amour approcher.

Oy comme L'VN GUIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Antistrophe.

Le Ciel à nostre naissance  
 Nous regarda d'un aspect:  
 Nostre Amour & connoissance  
 Se fonda sur le respect  
 De la vertu désirée,  
 Et de la Muse admirée:  
 Et ton loüable desir  
 T'écarta iusqu' aus repaires  
 De noz forests solitaires  
 Quitant tout autre plaisir,  
 Pour nourrir en solitude  
 Du Dieu vray la vraye estude  
 En non-pareus loisir.

Oy comme L'VN GUIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

Epode.

Ainsi l'admirable grace  
 De Musée aus Musés né  
 A parmy les bois de Thrace

Son Orfée accompagné,  
 Et l'un de l'autre enseigné  
 A la harpe meritée  
 Qui les tygres adoucit,  
 Et de luy fut heritée  
 Quand la mort Orfée occit:  
 OY comme L'VN GUIDE ORFEE  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

## Strophe 7.

Tandis qu'on verra la Sfère  
 Desus son puiot tourner,  
 Et qu'Amour qui peut tout faire  
 Voudra ce beau Monde orner;  
 Tandis que la Terre aisée  
 Sera de l'Eau arroufée,  
 Le Feu chaud, l'Air éclaircy,  
 Tandis que des mons la cime  
 Sur les cbams sera sublime,  
 Le bois ombreus obscurcy:  
 Tandis qu'on verra encore  
 D'ardeur estre noir le More,  
 Le Scythe de froid transi:  
 OY comme L'VN GUIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

## Antistrophe.

Autant puisse estre durable  
 De nostre ferme amitié  
 La memoire memorable,  
 Et autant que ma moitié  
 En ce Monde pourra viure  
 Ou L'VN contempler & suyure,  
 Dond i'ay soif d'estre guidé,  
 Autant puisse estre guidée

O

Et de

Et de luy la tienne aydée  
 Comme i'en veus estre aydé,  
 Et ton nom qui le mien lie  
 Escrit au liure de vie,  
 L'un & l'autre au Ciel guindé:  
 Oy comme L'VN GVIDE ORFEE,  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

## Epode.

Ainsi est perpetuelle  
 De Ionathan & David  
 Ceste amitié mutuelle  
 Qu'onques la mort ne ravit:  
 Ainsi la mémoire vit  
 De Tatie & de Mercure  
 Le trois-fois grand admiré,  
 Qui l'Autheur de la Nature  
 A connu & remiré.  
 Et ainsi L'VN GVIDE ORFEE  
 L'ADMIRANT PAR ART MVSEE.

VERS ENCERCLEZ SVR LE POVR-  
 TRAIT de l'Autheur, son Encyclic, & son nom ie-  
 tourné, FEV VERGILE.

## Premier Cercle.

C'EST MON TABLEAV, NON BEAV POVR LE TITRE  
 QVIL PORTE, (OVVERS,  
 LE CHEF-DOEVVRE S'EN COEVVRE EN VERS QVI SONT  
 PAR LES TRAITTS DV PINCEAV IL VIT EN COVLEVR  
 MORTE  
 AV MANEVVRE DV FEVRE, ET VOLE EN L'VNIVERS:  
 MAIS SI L'AME DV NOM D'VNE AILE AVTANT AGILE  
 SE RETOVRNE EN MON CHEF, QVE MON NOM TOVR-  
 NE AV SIEN  
 L'AVRAY LOS ET RENOM DE L'HONNEVR ANCIEN,  
 LVY VIVRA DE RECHF OMBRE DE FEV VERGILE.  
 Demy-

## Demy-cercle 1.

*C'est mon Tableau non beau,  
Le chef d'œuvre s'en œuvre  
Par les traits du pinceau  
Au manœuvre du Féure:  
Mais si l'Ame du nom  
Se retourne en mon chef,  
J'auray los & renom,  
Luy viura de rechef.*

## Demy-cercle 2.

*Pour le titre qu'il porte  
En vers qui sont ouuers,  
Il vit en couleur morte,  
Et vole en l'Vniuers  
D'une aile autant agile  
Que mō nō tourne au sien,  
De l'honneur ancien  
Ombre de FEV VERGILE.*

## CERCLE SECOND.

*C'est mon Tableau non beau, il vit en couleur morte,  
Le Chef d'œuvre s'en œuvre, & vole en l'Vniuers  
Par les traits du pinceau: pour le titre qu'il porte  
Au manœuvre du Féure en vers qui sont ouuers:  
Mais si l'Ame du nom que mon nom tourne au sien  
Se retourne en mon Chef d'une aile autant agile,  
J'auray los & renom, Ombre de FEV VERGILE,  
Luy viura de rechef de l'honneur ancien.*

## Demy-cercle 3.

*Pour le titre qu'il porte  
C'est mon Tableau non beau,  
Il vit en couleur morte  
Par les traits du pinceau:  
En vers qui sont ouuers  
Le chef d'œuvre s'en œuvre,  
Et vole en l'Vniuers  
Au manœuvre du Féure.*

## Demy-cercle 4.

*Que mō nom tourne au sien  
J'auray los & renom:  
Mais si l'Ame du nom  
De l'honneur ancien,  
Se retourne en mon chef  
Ombre de FEV VERGILE,  
Luy viura de rechef  
D'une aile autant agile.*

AVTRE SONNET TANT SVR  
le present Traité que l'Anagrammatisme  
du Nom de l'Autheur.

SVR l'Eternel patron de la Sphère entendue  
Dond la Toute-puissance est vn Centre arresté,  
La Toute-Sapience vn tour non limité,  
Et la Toute-Bonté des rayons l'Estendue.

Sur le grand Monde encor dont la masse est pendue  
Tant au point du milieu, qu'en son extremité,  
I'ay conceu le proget lequel i'ay imité,  
Cest Oeuvre compassant en sa forme tendue.

Si donques le Modelle, & l'Esprit le Maçon,  
Et le Moule du Chef sont de ronde façon,  
Et si mon Vranie est au Ciel reuolüe:  
Tout rondement ie croy que le Siécle tournant  
Ne rompra la Rondeur qui va le Siécle ornant,  
Ni mon nom retourné en sa FIGVRE ELVE

AV SEIGNEVR CHRESTOFLE  
PLANTIN POUR ESTRENES LE  
premier iour de l'An. 1570.

AINSI que le Soleil qui les ans nous compasse  
Au compas de son char l'autre ayant compassé,  
Vient compasser cestuy apres le viel passé  
Et d'vn compassement l'vn dedans l'autre enlace:  
Ainsi mon Encyclie où meins cercles i'embrasse,  
Au Compas de la plume ayant son Rond tracé,  
Afin qu'au cours des ans il ne soit effacé  
S'offre à ton grand Compas qu'encor il l'a retrace.

Le Compas de Phebus entre tous les Flambeaus  
Seul des ans anelez mesure les aneaus;

*Le Compas de Plantin bien planté en son centre  
Entre les Imprimeurs seul emporte le pris,  
Et pource ie luy donne & mes Cercles écrits,  
Et ma FIGVRE ELVE où mon nom sort & entre.*

*Mercurc Troisfois-grand dit à bon droit que Dieu  
Est vn Cercle infini, qui sur la forme ronde  
A voulu patronner le Modelle du Monde,  
Mais son tour n'est point clos, son centre est en tout lieu,  
Seule aussi la Rondeur tant au tour qu'au milieu  
En parfaite vnitè sur toute forme abonde:  
C'est ma FIGVRE ELVE, où tout mon nom se fonde,  
Ainsi que fait la Roue au tour de son esieu.*

*Pource de ton Compas peut elle estre bornée,  
Pource de ton Compas elle peut estre ornée.  
Vn Triangle ou Quadrangle, en bois, metal, ou pierre  
A la règle s'écrit, mais le Cercle non pas,  
Non pas mesme à la règle, au plom, & à l'équierre,  
Le Cercle ne se doit décrire qu'au Compas.*

A MARTIN DE MASPARRAULTE  
Seigneur d'Aulbigny.

*Masparraulte qui es de moy meilleure part,  
Si ce n'estoit erreur de croire à Pythagore  
Ie diroy avec luy que sur les noms encore  
Nature & le Destin peuuent trop plus que l'art.  
Et diroy que le Tems qui reuiet d'où il part  
Dépouille vn lieu du bien dond l'autre lieu il dore,  
Et qu'avec nostre Esprit qui le grand Dieu adore  
D'un autre le Genie arrive tost ou tard.  
Ie voy (mais pour cela en erreur ne m'égare)*

En PIERRE DE RONSARD SE REDOKER  
PINDARE.

*De Iodelle Démon plein d'ardeur échauffée.*  
 J'ay ouy chanter IO LE DELIEN EST NE,  
 Et IA VN LINE VAQVE à Vauquelin donné,  
 MVSEE en toy reuit, en moy L'VN GVIDE ORFEE.

A DAMOYSELLE ANNE LE  
 FEVRE, Seur de l'Autheur, sur le  
 retour de son nom.

*Dy hardiment, ma Seur entée en Iesu-Christ,  
 A dieu le Monde immonde, adieu Mer d'inconstance,  
 A dieu vaines faueurs qui trompez l'esperance,  
 A dieu Syrenes seurs qui deceuez l'Esprit.*

*A dieu flateur parler, adieu menteur escrit,  
 A dieu le souuenir déplaisant de plaisance,  
 A dieu l'auare soing, adieu pompe & bombance,  
 A dieu feintes beautez dequoy mon cœur se rid.*

*A dieu thrésors pipeurs qui font perdre leur maistre,  
 A dieu sages mondains, qui heureus pensez estre:  
 A dieu troupe au hanap d'une Circe abreuée.*

*A dieu Scylle & Charybde, adieu Su, adieu Nort,  
 A dieu l'Est, & l'Oüest, adieu Tems, adieu Mort,  
 Puisque au port de Salut s'ancre LA NEF NERVEE.  
 Un Er, la fenée*

A TRESHAVLT ET TRESILLV.  
 STRE Prince, Monseigneur le Duc  
 d'Allençon frere du Roy,  
 SONNET.

*Le braue Coronal quand il a la victoire  
 Des scadrons ennemis, & leur butin aquis,  
 S'il y a rien de beau, d'excellent & d'esquis  
 Il l'apporte à son Prince, & luy cède sa gloire.  
 Et le Nocher qui a par meint peril notoire  
 En Royaume estrange vn beau ioyau conquis*

*Le pre-*

Le presente à son Roy, sans qu'il en soit requis,  
 Des qu'il a mis le pied dedans son territoire.  
 Mais moy qui ne fus onc ni nocher, ni soudart  
 Sinon deffous le voile & deffous l'estendart  
 Des Muses seulement: ie te pry que m'excuses,  
 O Prince généreus, si deuant ta grandeur  
 D'un cœur deuocius & tout plein de candeur  
 Ores ie vien offrir l'humble present des Muses.

CANTIQUE DES NEVF  
 Muses à Mondict Seigneur.

- I. D'Hercule tu receus le nom à ta naissance,  
 Clion. Ores de ton ayeul le beau nom tu reçois:  
 Si tu ioins son sçauoir avecques la puissance,  
 Tu seras à bon droit nostre Hercule-François.
- II. Hercule de ton age ouyt la controuerse  
 Euter- De la Volupté molle, & seuère Vertu:  
 pc. Suy comme luy, Seigneur, par tout penible exerce  
 Le sentier plus estroit, non le chemin battu.
- III. Hercule tournoya toute la Terre & l'Onde,  
 Melpo- Et vint finir son tour en ce regne Gaulois:  
 mene. Le Ciel promet sous toy à l'autre fin du monde  
 Remener la vaillance & valeur des Valois.
- IIII. D'Hercule le nom seul mist terreur en la Terre  
 Thalie. La repurgeant par tout de monstres & Tyrans:  
 Seigneur, pour l'imiter tu dois faire la guerre  
 Au vice & viciens à mensonge attirans.
- V. Hercule auoit lié aus filets de sa langue  
 Polym- Les Druydes Gaulois par l'oreille attachez:  
 nic. Tu peus tirer à toy par ta douce harangue  
 Des doctes vertueus les cœurs les plus cachez.
- VI. Hercule vint icy de la plus basse Espagne  
 Eraton. Espouser Galathée, & nous donner ses Lois:  
 O 4 Et d'icy

Et d'icy doit aller pour choisir sa compagne  
Chez le Portugalois Hercule de Valois.

VII.  
Terpsi-  
chore.

Portugal fut iadis la demeure choisie  
Où fuyans l'Arrien les Gaulois prindrent port,  
Et pour chasser encor du monde l'héresie,  
Ton heur, Seigneur, t'inuite & t'appelle à ce boi

VIII.  
Vranic.

Hercule avec Atlas soustint sur ses épaules  
Le grand Ciel azuré d'estoilles parsemé,  
Et tu soustiens desia le fais du Ciel des Gaules  
Auecques nostre Roy ton frere bien-aymé.

IX.  
Calio-  
pe.

Hercule surmonta les forces ébontées  
Des Géans serpenpiez qui écheloyent les Cieux,  
Et tu dois comme luy surmonter les Athées  
Qui veulent chasser Dieu du Thrône glorieus.

A LVY MESME, SONNET.

C'est beaucoup, Monseigneur, que la bonne Nature  
T'ait fait naistre d'un sang Royal & Tres-chrest  
Et qu'elle t'ait donné en un si doux maintien  
Un instinct ressentant ta haulte géniture.

Mais c'est encores plus que par la nourriture  
C'est honneur & bon-heur tu rendes vrayment ti  
Car du sang la splendeur est commune aussi bien  
Aus Roys tes deuanciers comme à toy, par droit  
Et combien que tu sois fils & frere de Roy,  
Ce titre n'appartient pas seulement à toy:  
Mais d'estre humble aus petits en ta grandeur supra  
Favoriser les Seurs d'elles favorisé,  
Et priser la Vertu de la Vertu prisé,  
Certes ce point, Seigneur, n'appartient qu'à toy me

AVLTRE DISCOVRS A  
mondict Seigneur.

On conte que Thetis ainsi que mere sage  
A fin de confermer le bien-heureus presage  
Qui de son fils Achille estoit predestiné  
Bien-heureus en sa vie, en mort infortuné,  
Recommanda son fils des l'enfance plus tendre  
Au bon vieillard Chiron, pour bien luy faire entendre  
Par honneste travail séant aus grans Seigneurs  
L'art qui les fait monter au sommet des honneurs,  
Qui rend l'homme exercé, hardi, prompt, & adestre  
A tenter les combats, & y demeurer maistre.  
Ce Chiron à bon droit fut élu par Thetis  
Comme bon Gouverneur, dont furent apprentifs  
Et Hercule & Iason, de qui la force grande  
Monstra qu'un commandé luy-mesme apres commande,  
Et qu'impossible il est (quoy qu'on vueille farder)  
Que qui bien n'obbeïst puisse bien commander.

Tout ainsi, Monseigneur la Reyne vostre mere,  
Qui plus que de ses yeus la plaisante lumiere  
Vous ayme & vous cherit, non pource qu'en son flanc  
Elle vous ait porté, & que soyez son sang,  
Non pour cela sans plus: mais pour vn avantage  
Que le Ciel vous promet en vostre plusgrand age:  
(Je dy le Ciel des Cieux, non pas les vains regards  
Que seignent les menteurs de Saturne & de Mars.)  
A fin de confermer l'heur de vostre naissance,  
Et tousiours de Vertu vous donner accroissance  
Avec vn iugement meury tout à loysir,  
Des vos plus ieunes ans vous a bien sceu choisir  
Vn sage Gouverneur, qui d'autant plus excède  
De Chiron le sçavoir, que la Reyne precede

Thetis

Thétis en dignité, & que vostre bon-heur  
Plusqu' Achille n'en eut, vous est donneur d'honneur.

Chiron comme veneur bien expert à la chasse  
Exercitoit Achille à poursuiure la trace  
Des Cerfs ailez de peur, & par souples destours  
Combattre les Lions, & surmonter les Ours.

Mais vostre Gouverneur vous rend vostre iunesse  
Forte par le labeur, & de prompte vitesse,  
Soit qu'il faille broffer à trauers les halliers,  
Soit apres le chéureul, ou apres les Sangliers:  
Si qu'à vous voir à pied remuer de la plante  
I'espere bien qu'un iour Céphale, & Atalante,  
Achille & Méléagre, & tous les plus hardis  
A vous paragonnez, seront iugez tardifs.

Ce pendant si vostre age encor ne peut permettre  
Que l'orgueil des Lions vous vous puissiez soumettre,  
Et si vous ne pouuez encores vous vanter  
D'abbattre l'Ours velu, les Sangliers édenter,  
Si auez vous appris de vostre Bordefière  
A vaincre l'Appetit, la beste la plus fière  
Qu'on puisse rencontrer, & donter le courroux  
Plus farrouche & cruel que n'est le Lion roux:  
Ceste victoire-là est plus belle & hardie  
Que d'auoir enferré le Sanglier d'Arcadie.

Il ne peut vaincre autruy qui de soy n'est vainqueur,  
Et qui ne peut brider la rancœur de son cœur. (tréme  
Pour vaincre donc, Monsieur, d'un bout à l'autre ex-  
Tout le monde sous vous, vainquez tousiours vous-même.  
Et encor par ce point victorieus serez  
D'Achille trop ireus, & vainqueur vous ferez  
Deßus son Gouverneur le vostre encor plus sage,  
Monstrant qu' auez sous luy fait tel apprentissage.  
Car le Prince bien-né qui ensuit volontiers

~~Comme~~

Comme vous, Monseigneur, de vertu les sentiers,  
Rend son nom glorieux, & la gloire féconde  
Jusqu'à son Gouverneur du depuis en redonde.

Si Chiron façonna son plus cher nourrisson  
A bien toucher le Lut en diuers vnison:  
Cestuy-là qui de vous a la cure non moindre  
A voz perfections fait ceste-ci ajoindre,  
Si que ia vous scauez les chansons marier  
Aus cordes de la Lyre, & les tons varier  
D'une telle harmonie & si douce merueille  
Que vous tirez les cœurs des hommes par l'oreille.

La Musique sur tous est conuenable aus grans,  
Et à ceus-là qui sont assis aus plus hauts rangs,  
Non seulement afin que les Esprits elle emble,  
Et trompe leurs ennuis, mais qu'elle les rassemble  
De tant de vains pensers diuers & séparez  
Où tout le long du iour ils se sont égarez.  
Et qu'elle face encor par bonne resonnance  
Le Sens & la Raison tous deus d'une accordance.  
Si que tout aussi tost qu'on orra la Raison,  
Le Sens en face ouyr aussi tost le réson,  
Mais plus haut que le Sens faut que Raison se hausse,  
Car toute la Musique autrement seroit fausse.

Par la Musique on peut sa fureur appaiser,  
Par la Musique on peut d'une ardeur s'embraser  
Et d'un zèle vengeur encontre la malice  
Du plus fort violant du foible la iustice.  
C'est le deuoir du Prince en danger perilleus  
Aus humbles pardonner, rabbatre l'orgueilleus.  
Ainsi par un frédon que faisoit Timothée  
La vertu d'Alexandre estoit tant excitée,  
Qu'aus armes il couroit: puis d'un frédon plus dous  
Il le rendoit traitable, & paisible sur tous.

Ainsi

Ainsi David encor par diuine armonie  
 Appaisoit tout soudain de Saul la manie.  
 Et ainsi deuez vous vous-même vous seruir  
 De la Musique vraye, & David ensuiuir.  
 Non tant pour appaiser la furieuse rage  
 D'un homme forcené, comme vostre courage:  
 De peur que le courroux ne vous face offenser  
 L'un de voz bons seruians par vn mauvais penser,  
 Ou par vn fauls rapport, ou par secreete enuie  
 De qui le plus souuent vne Court est suiuiue.

Et quand bien par mégarde & non de fait pensé  
 Quelcun moindre que vous vous auroit offensé,  
 Qui triste & repentant & qui d'une humble face  
 Et d'un cœur abaissé implorast vostre grace:  
 A donques, Monseigneur, vous deuez imiter  
 Le valeureus Cesar, qui scaucit inuiter  
 Ses propres ennemis par la misericorde  
 Dond il vsoit vers ceus qui meritoient la corde.  
 Il n'est rien plus séant aus Princes que pitié,  
 La pitié & clemence engendre l'amitié  
 Des peuples vers les Roys, & d'une consequence  
 L'amitié des subiets produit l'obeissance.  
 Bref l'homme par pitié peut à Dieu ressembler,  
 Et l'homme par pitié peut à Dieu s'assembler.  
 Prince que la pitié vous soit donc familiere,  
 Car c'est vne vertu aus Princes singuliere:  
 Ainsi vous chasserez les noises & discors,  
 Et lors vostre Musique aura ses bons accors.

Hercule sous Chiron auéques la Musique  
 Se rendit tant à main l'autre Mathematique,  
 Et entendit si bien des Astres le bel art  
 Ceus-là qui vont plustost, & ceus qui vont plustard,  
 Et comme en certain temps qu'ils ont parfait leur danse  
 Trestous

Trestous ensemblement viennent à la cadance,  
 Que pour ce seul respect les Poëtes ont feint  
 Qu'il soutient sur son dos le Ciel d'Astres dépeint,  
 Et s'il n'eust soulagé du Porte-ciell'eschine,  
 Il eust laissé tomber du monde la Machine,  
 Tant d'un si pesant fais le dos courbé d'Atlas  
 Tout seul sans compagnon estoit deuenulas.  
 Mais si le Ciel fust cheut au dire des Poëtes,  
 On eust prins (comme on dit) grand nombre d'alouetes.

Les Poëtes, Monsieur, qui sçauent bien mesler  
 L'utile avec le dous en leur plaisant parler,  
 Nous ont voulu monstrier qu'à cognoistre la Sphère  
 Hercule succeda au sçauoir de son pere:  
 Car Iaphet fut Atlas, & l'Hercule Gaulois  
 Fut le Gaulois Gomer qui nous donna ses Loys.  
 Comme donc vous portez l'illustre nom d'Hercule,  
 Faites que son renom de vous ne se recule,  
 Et suivant le sçauoir de Francoys vostre Ayeul,  
 Portez avec son nom de la Sphère l'Aiscul.  
 Le Chiron qui de vous la charge a voulu prendre  
 Beaucoup mieus aujourd'hui la vous peut faire appredre.

Car qui sçait mieus des Cieux les régles & discours,  
 Distances & grandeurs, les tours & les retours,  
 Et par où le Soleil va traçant son orniere  
 Sans iamais foruoyer, que fait la Bordeziere?  
 Qui entend mieus que luy comme la Lune croist  
 Du Soleil s'éloignant, puis comme elle décroist  
 A noz yeus peu à peu d'autant plus quelle approche  
 De ce grand Roy du Ciel porté dedans son coche?  
 Qui sçauroit mieus prénouer quand le moindre Flambeau  
 Doit cacher à noz yeus du monde l'Oeil tant beau?  
 Et quand la Lune aussi laquelle tousiours erre  
 Doit perdre sa clarté par l'ombre de la Terre?

Pour-

Pourquoi tantost les iours sont à nous allongez,  
 Puis iours & nuits égaus, & depuis abrégés  
 Soit que le clair Phebus à son cours mette borne  
 Ou dessous l'Ecréuisse, ou sous le Chéurecorne:  
 Ou soit que remontant dessus nostre Orizon  
 Viene voir le Bélier à la riche toison,  
 Ou soit que descendant son retour il auance,  
 Et s'en aille passer par dessous la Balance:  
 Et bref qui scauroit mieus tout le Ciel designer,  
 Et dessus vn papier ses cercles assigner  
 Tirant du Ciel à bas le Soleil & la Lune  
 Par vne habilité à peu de gens commune,  
 Et mieus vous imprimer ce scauoir tant loué  
 Que vostre Gouverneur dond Dieu vous a doué?  
 Recueillés donc, Monsieur, de sa bouche loyale  
 La science qui est sur toute autre Royale.  
 L'Art de Mathématique a tousiours eu grand pris  
 Par les siècles passez entre les bons Espris,  
 Et mesme entre les Preus, & enuers les grans Princes  
 Qui se sont asseruis royaumes & prouinces.  
 Homère est vn tesmoing qui en peut asseurer,  
 Lequel nous a voulu tout le Ciel figurer  
 Sur le Bouclier d'Achille, afin qu'un chascun sçache  
 Que d'un Prince l'honneur ne reçoit point de tache  
 Pour y estre sçauant, ains en est plus prisé,  
 Et maistrisant autruy n'est d'autruy maistrisé.

Mais quel Art scauroit-on rapporter en pratique  
 Digne d'un Conquereur, fors la Mathématique?  
 Par elle si lon veut vne ville assaillir  
 En vn clin d'œil on peut la peindre sans faillir  
 En vn plan raccourcy par mesure naisue,  
 Et qui apprend cela sinon la Perspective?  
 Si vn fossé profond fault sonder sans danger,

Mesurer

Mesurer vne tour sans du pied se bouger  
 Vn Astrolabe en main on le void par les Ombres,  
 S'il faut ranger vn camp, on le fait par les nombres.  
 Si vn bon Canonnier veut braquer son canon  
 Pour sçauoir si vn Fort il pourra battre, ou non,  
 Sans que l'Arquebousier aucune peur luy face  
 Pour aller de trop pres reconnoistre la place,  
 De loing en seureté il peut en vn instant  
 Sçauoir combien le Fort du canon est distant.  
 S'il faut bien faire vn pont, ou s'il faut faire vne Arche,  
 S'il fault faire vne Tour qui se roule & demarche,  
 Pour d'vn Bélier ferré les murailles hurter,  
 L'Architecte sçauant vous peut tout afuter.

Au contraire s'il faut vne ville deffendre,  
 Repousser l'ennemy qui tasche de la prendre,  
 Quelques tormens guerriers au besoing fabriquer,  
 Quel homme ie vous pry le peut mieus pratiquer  
 Par la Géométrie, & avec prompt remède  
 Que vostre Gouverneur, vn second Archimède?  
 Archimède tout seul de Syracuse au port  
 Des gendarmes Rommains empescha tout l'effort,  
 Et de telle frayeur rendit leur Ame atteinte  
 Qu'à l'ombre d'vn oyseau ils trembloient tous de creinte.  
 Or' on oyoit siffler ses instrumens de bois,  
 Or' on voyoit gresler mille traits à la fois:  
 Tantost dedans la Mer il enfondre vn nauire,  
 Tantost dedans le Ciel le vire & le reuire,  
 Et comme s'ils estoyent d'vne fonde retors  
 Fait élancer au loing des gendarmes le corps,  
 Ou bien contre vn rocher se hurte, bruit, & craque,  
 S'écartelle en esclats & crée la carraque.  
 Somme Archimède seul au haure se toüant  
 De ses engins guerriers escrimant & roüant

Enfonçoit plus de dars tout autour la marée  
 Que n'eust fait de cent bras le Géant Briarée.

C'est luy qui en la rue & dessus le pavé  
 Vn grand navire armé profondément caué  
 Vistement apres soy d'une seule main guide  
 Ainsi qu'en mèseroit vn cheual par la bride.  
 C'est luy qui s'est vanté qu'il eust osé tenter  
 De renuerser la Terre ayant cù la planter:  
 Tant il estoit profond en la Géométrie,  
 Et tant profonde estoit sa Stéréométrie.  
 Mais que n'eust-il osé? mais que n'eust-il parfait?  
 Veü que de fin cristal tout vn Monde il a fait,  
 Où la Terre pendoit au centre balancée,  
 Et où de chascun Ciel la danse commencée  
 S'acheuoit à son, point iamais ne s'acheuant,  
 Commencement & fin tousiours s'entre suiuant?  
 Bref en cest vniuers par pois, mesure, & nombre  
 Du grand Esprit moteur estoit infuse l'ombre.

Faites donc, Monseigneur, que vostre esprit subtil  
 Honore ce bel art d'usage tant vtil,  
 Et comme vous deuez par labour difficile (chille,  
 Vaincre vn iour les hauts faits & d'Hercule & d'A-  
 Gardez qu'en ce seul point d'eus ne soyez vaincu,  
 Vous en seriez fasché quand auriez plus vescu.

Par là commencerez d'admirer & connoistre  
 En connoissant le Ciel, du Ciel mesme le Maistre:  
 Et voyant ce grand Monde ainsi riche & orné,  
 Dont le bal mesuré est si bien contourné,  
 Vous direz à part vous tout rauy en courage:  
 Quel doit estre l'Ourier puisque telest l'ouurage!  
 Et lors vous chanterez tout ainsi que Dauid,  
 Quand l'Esprit saint de Dieu sur ce point le rauit,  
 Et direz les accors sur vostre douce Harpe

Que

Que font les sept Flambeaux sous la céleste Escharpe.  
 Et sçavez que le Ciel & tout ce qui a lieu,  
 Est fait pour l'homme seul, & l'homme est fait pour Dieu.

Adonc ce puissant Dieu, ce grand Dieu des armées  
 Les troupes de soldats rendra bien animées  
 A se croiser sous vous: & d'un cœur excité  
 Vous irez conquérir ceste sainte Cité  
 Où l'Autheur du Salut souffrit douleur extrême,  
 Et où mourant pour tous il mourut pour vous-même.  
 C'est là, c'est là, Seigneur, où lon doit déployer  
 L'enseigne de la Crois, où lon doit employer  
 Et les biens & la vie, & d'un cœur magnanime  
 Oster des mains du Turc le sceptre de Solyme:  
 Et recouurer encor avec l'honneur perdu  
 Le tombeau de Iesus pour nous en Crois pendu.  
 Certes ce vous sera plus honorable proye  
 Que d'auoir de rechef rasé les murs de Troye.

Que s'il te vient à gré d'écouter ma chanson,  
 Desor ie te promets, ô grand Duc d'Alençon,  
 Qu'à ton retour de là en triomfe & en pompe  
 Je feray retentir tes vertus dans la trompe.  
 Et s'il te plaist vn iour mes vers favoriser,  
 Et deffous ta grandeur ma Muse authoriser,  
 Je chanteray si haut ta grand' Herculeïde  
 Qu'elle suivra de pres l'Iliade, & l'Eneïde.

Et si Ierusalem est trop plus qu'Ilion,  
 Le Sepulchre du Christ que le Palladion,  
 Si la gloire aus combats qu'eut le fils de Pélée  
 Par ta viue vertu est vn iour excellée,  
 Si Chiron a esté en prudence & honneur,  
 Vaincu des a présent de ton grand Gouverneur,  
 Si Thetis doit ceder à la Reyne ta mere,  
 Plus veritable aussi ie veus estre qu'Homère.

P

SON.

## SONNET, A LVY MESME.

LA Nature, le Ciel, l'heur de vostre naissance,  
 Vostre nom, voz vertus, & vostre dignité  
 Ont tellement gagné sur moy d'authorité,  
 Que mon vouloir est vostre, & vostre ma puissance.

Et le iour que i'entray en vostre connoissance,  
 Me sera desormais iour de felicité,  
 Ayant receu de vous honneur non merité  
 De ce que ie vous doy par droit d'obeissance.

Mais ie vous prie encor de ce point me douer  
 Comme vostre ie suis, pour vostre m'auouer,  
 Soit que vostre grandeur ma petitesse employe  
 Qui vous est consacrée en desir singulier,  
 Ou pour vostre Poete, ou pour vostre escolier,  
 Ce m'est tout-vn, Monsieur, pourueu qu'à vous ie soye.

## CANTIQUE A DIEV EN FORME

de priere pour destourner les miseres de ce temps,  
 & pour la prosperité du Roy, & de  
 Messieurs ses freres.

## 1. Stance.

ETERNEL Tout-puissant, & Tout-sage, & Tout-  
 Regarde ie te pry la misere & souffrance (bon  
 Qui pis qu'au parauant d'un furieux randon  
 Vient ores accabler la malheureuse France,  
 Et bien que nous soyons indignes de pardon,  
 Ne veilles pas pourtant nous punir à outrance.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 2. Stance.

Nous auons tous peché, & fait iniquité,  
 Tous nous sommes méchans & deuant toy coupables,  
 Nous

Nous auons tous erré loing de ta verité  
 Dond tu nous auois fait sur tous autres capables,  
 Et n'y en a vn seul lequel n'ait merité  
 Rigoureux chastiment pour ses forfaits damnables.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 3. Stance.

Du Prestre qui deuroit tenir le lieu du Chef  
 Par tout ce corps public, iusques au populaire  
 Est decoulé le mal, & du mal le méchef,  
 Qui d'autant plus déplaist que lon te vient déplaire.  
 Si le Prestre est puny, pourquoy donc de rechef  
 Osent-ils profaner ton propre Sanctuaire?  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 4. Stance.

Le Prestre hélas qui fut iadis au plus haut rang  
 Maintenant auilly en la tourbe se cache,  
 Te seruant librement il deuoit estre franc,  
 Et ores de tributs le pésant fais l'écache:  
 Mais puisque le cerueau a humé tout le sang,  
 C'est force par apres que la bouche le crache.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 5. Stance.

La Noblesse & le Roy qui comme artère & cœur  
 Par les membres deuroyent faire couler la vie,  
 Sont ardens contre soy de hayne & de ranceur  
 Par feu d'ambition, de vengeance, & d'enuie:  
 Et pendant que le cœur tasche d'estre vainqueur,  
 Le corps sèche & languit d'une fièvre allouie.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 6. Stance.

Le Iuge & Magistrat le bon suc receuant  
 Que le froid estomach pour cuire luy enuoye,  
 Le retient tout pour soy, & ainsi va priuant  
 Les membres d'aliment l'insatiable foye:  
 Et la rate s'enflant iour apres iour suiuant  
 Tout le corps diminue, & n'a soulas ni ioye.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 7. Stance.

Tout est desordonné, l'oreille à l'oeil combat,  
 La bouche avec le nez, la iambe au bras fait guerre,  
 La main avec le pied est en noise & debat,  
 Et la foible Raison avec le sens qui erre:  
 Le pouls allangoury tousiours plus foible bat,  
 Par ce que tout le sang pres du cœur se resserre.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 8. Stance.

O sage Médecin vueille nous repurger  
 Des mauuaises humeurs dont la France est baignée,  
 Et d'un breuage dous vueille nous soulager,  
 Sans que soyon contrains d'endurer la saignée:  
 Ou si le chancre est tel qu'elle soit en danger,  
 Que la part ia pourrie en soit sans plus rongnée.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 9. Stance.

Si pour l'amour de nous qui t'auons offensé  
 Ton courroux n'amollit, ô diuine Clemence,  
 Qu'il s'amollisse au moins que le foul insensé  
 Qui blasfeme à grand tort contre ta Prouidence,  
 Soit conuaincu menteur, & par toy rabaisé

Qu'il

Qu'il n'ose deormais outrager l'innocence.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 10. Stance.

Pourquoy souffriras-tu que le Iuif retâillé,  
 Le Turc voluptueux, le Sauvage & Tartare  
 Se moquent du Contract que tu nous as baillé,  
 Et que ton nom tressaint leur soit vn nom barbare?  
 Si tu as tant de fois d'avec nous bataillé,  
 Dou vient qu'or' ta faueur d'avecques nous s'égare?  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 11. Stance.

Si le Turc, le Tartare, ou bien le Persien  
 Nous venoit chastier, qui tes ouailles sommes,  
 Lors le nom de ton Christ sur nous le peuple sien  
 Ne seroit à mépris si grand entre les hommes:  
 Mais or' que le Chrestien égorge le Chrestien,  
 Le mechant dit, ô Dieu, que c'est toy qui l'as sommes.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 12. Stance.

Et quoy, Seigneur, & quoy auras-tu point pitie  
 De voir la cruauté entre nous exercée?  
 Donc la Loy de Nature, & la Loy d'amitié  
 Sera de comble en fons destruite & renuersée?  
 Laissera donc l'Espous l'Espouse sa moitié  
 Toy ton Eglise, ô Christ, ainsi bouleuersée?  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 13. Stance.

Tes Temples sont rasez, ars, pollus, & pillez,  
 L'autel ensenglanté du sang du poure Prestre:

Tes seruans sont occis, ou bien sont exiléz  
 Par les bois & desers, & n'osent comparoistre:  
 Ton Corps & Sang sacrés sont aus pieds pétilléz,  
 Ta Vierge violée au milieu de son cloistre.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 14. Stance.

Non aus seules cités, mais en chasque maison  
 La rage & la fureur est ores allumée,  
 La femme à son mary détrempe la poison,  
 Le pere & le fils sont en cholere animée:  
 Le propre frere fait à son frere traison,  
 Et la mere n'est plus de sa fille estimée.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 15. Stance.

O Dieu, la France franche est ton royaume élu,  
 Retire de dessus ta fureur embrasée,  
 Puisqu' au lieu d'Israël reprouvé & pollué  
 Tu as choisy Gomer par ton prophète Osée,  
 Soit le peuple Gaulois ton peuple bien-uoulu,  
 Espous, garde ta foy à ta Gent espousée.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 16. Stance.

De toutes les forests & arbres verdoyans  
 Tu as choisy pour toy la seule Vigne franche,  
 D'entre tous les Oyseaus en l'Air s'ébanoians  
 Tu as nommé pour toy une Colombe blanche,  
 Une Oüaille sans plus des troupeaus tournoians,  
 Et de toutes les fleurs du Lis Royal la branche.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

Dedans

## 17. Stance.

Dedans ton Paradis les trois fleurons du Lis  
 Que portent tous noz Roys pour céleste armoirie  
 De ton Ange benin furent iadis cueillis  
 Et plantez dans le champ de la France florie,  
 Et ne se sont iamais fénez ni enuicillis:  
 Ne permé maintenant que leur couleur varie.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 18. Stance.

Du Ciel tu enuoyas deuers vn tien amy  
 En faueur de noz Roys l'ampoule du saint Cresme,  
 Dond dudepuis le temps que viuoit saint Remy  
 Noz Roys ont este oints iusqu'à Charles neufuième:  
 Son peuple diuisé il n'est Roy qu'à demy,  
 Et ne peus estre Dieu que d'vne part toymême.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 19. Stance.

En France, & non ailleurs, tu monstras dans les Cieux  
 A ton grand Constantin ta Crois, l'esper du Monde:  
 Fay que cil qui en tient l'Estendart précieux  
 En Christ crucifié son esperance fonde:  
 Garde les fils de pais, puny les vicieus,  
 O grand Iuge dond l'oeil les cœurs & les reins sonde.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 20. Stance.

Vn Charles petit Roy de France dépouillé  
 Tu remis en honneur deliurant son royaume,  
 Quand le superbe Anglois fut en son sang mouillé  
 Par la Vierge portant l'espée & le béaume:  
 A ton Charles ne soit ton dous regard voilé,

Ni ton secours à ceus qui écoutent ce Pseaume.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 21. Stance.

Suscite luy vn chef par qui ainsi soient mis  
 En route les mitins qu'anime la furie:  
 Mais quoy qu'ils soient des tiens & de toy ennemis  
 Destourne, s'il te plaist, le massacre & turie,  
 Ils ne sçauent qu'ils font, que leurs pechez commis  
 Trouuent grace enuers toy, ô bon Dieu, ie te pryé.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 22. Stance.

Et ce pendant qu'ils sont animez aus dangers  
 Que le sort incertain de Mars tire à sa suite,  
 Enflamme les d'vn cœur contre les estrangers  
 Si qu'ils puissent les Turs & vaincre & mettre en fuite:  
 Et afin que soyons plus fors & plus légers (duite.  
 Ton HERCVLE FRANCOYS dōne nous pour cō-  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 23. Stance.

Et sous nostre bon Roy, & le grand Duc d'Anjou  
 Vueille en pais maintenir ce Royaume prospere,  
 Pendant que l'Orient sera mis sous le iou  
 De ton Alcide heureus, en ce faisant, ô Pere,  
 Tu chasseras vn clou avec vn autre clou  
 Tirant Ierusalem dehors de vitupere.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 24. Stance.

O Dieu tu as promis, & tu n'es point menteur,  
 De te choisir vn Roy de la race bénie

Des valeureus Valois, qui soit ton seruiteur:  
 Et il me semble ouyr la vois de mon Génie (heur,  
 Qui L'HERCVLE-FRANCOIS appelle à ce bon  
 Donc à ton seruiteur ta faueur ne denie.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 25. Stance.

Deßous luy tu as dit que tu ferois armer  
 Les forces d'Occident afin d'aller conquerre  
 Le regne florissant, le regne d'outremer,  
 Et remettre en ta Loy ceus de la sainte Terre:  
 Et depuis tu ferois la tempeste calmer,  
 Et de tout l'vniuers tu chasserois la guerre.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 26. Stance.

Et lors ton Champion doit estre couronné  
 Pour ton Roy, par la main d'un Pasteur Angelique,  
 Qui de la France encor te doit estre ordonné  
 Pour restablir l'Eglise en son honneur antique:  
 Accomply ta promesse, & par ton Christ donné  
 Assemble tes troupeaus sous vn pasteur vnique.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## 27. Stance.

Adonc ton vueil en Terre & au Ciel sera fait,  
 Lors tu seras seul Dieu, seul ton nom venerable:  
 Adonques on verra le siècle d'or parfait.  
 Lors d'un cœur, d'une voix, d'une langue admirable  
 Tous serons retentir ton los pour cest effect,  
 Et tous viurons en pais & repos perdurable.  
 Pardonne nous Seigneur, Seigneur appaise toy,  
 Et nous vien tous vnir de Foy, de Loy, de Roy.

## DE MOVENTIO INSIGNI

Huguonoto Epigramma.

Dum certare parat nuper Mouentius hostis,  
 Sic Calvinistas prouocat ore suos:  
 Ite animis iuuenes, mea signa minantia iam iam  
 Mœnibus hærebunt fixa Luteciâcis.  
 At verus nimium vates. Namque vrbe sacratos  
 Virginis ad postes signa subacta manent.  
 Signa minabantur templis infesta ruinam  
 Quæ sunt hîc cladis signa reposita suæ,

## LE MESME EN FRANCOIS.

*N'agueres que Mouuant s'appreste à la bataille,  
 Il encourage ainsi ses Huguenotz soudars:  
 Donnez dedans Enfans, bien tost mes estendars  
 Seront dedans Paris fîchez sur la muraille.  
 Mais vray prophète il fut. Car ores en Trofée  
 Restent ses estendars sur les pilliers entez  
 Dans la nef du grand Temple à la Vierge étofée.  
 N'agueres menaçoient aus sains Temples voutez,  
 Ruine & tout degast ses enseignes insignes  
 Qui sont de sa deffaitte au Temple mis pour signes.*

## EPITAPHE DE FEVNOBLE HOMME

Jaques de la Châtre lors quil viuoit non moins gentil poete  
 que vaillant guerrier, & Capitaine des gardes de Mon-  
 sieur le Duc, Lequel de la Châtre mourut en la  
 victoire obtenue contre Mouuant &  
 ses troupes 1568.

*Maintenant, ô forests, tirez des soupîrs longs,  
 Maintenant vous les Seurs du Dieu aus cheueus blonds  
 Vous Musés trois-fois trois, & vous, ô les trois Graces,  
 Faites couler les pleurs aual voz belles faces.  
 O plantes, maintenant des larmes degoustez,  
 Appaisez vous, ô vens, & mes cris escoutez,  
 Ou bien, ô douls Zéphîrs, versez ie vous supplie*

Pour

Pour celuy que ie plain de larmes vne pluie.  
 Maintenant, ô taillis, en complaints vrlez,  
 Et vous, ô tristes fleurs, tristes pleurs ruisselez.  
 Change ses plis pourprez la rose en couleur noire,  
 Que le triste pavot courbe le chef sans gloire,  
 Maintenant l'hyacinthe ait escrit dedans l'œil  
 Son Aï redoublé, & son Hélas de dueil:

Chantres, & Cheualliers, les Lettres, & les Armes,  
 Puisque la Châtre est mort faites ruisseaus de larmes.

O Cygnes, maintenant chantez voz chantz funébres,  
 Que l'Amour sans flambeaus viue ores en tenébres,  
 Mars face des sanglotz par les mons resonner,  
 Et au lieu d'un famfare vn regret cléronner.  
 Vous Nymphes des haults bois, vous pucelles Dryades,  
 Vous Najades des eaus, vous belles Oreades,  
 Redites maintenant d'une suite de cris  
 Tant de piteus accens qu'il vous auoit appris.  
 Car il ne chante plus sous les arbres désertes,  
 Desus les vers gazons, ni les montagnes vertes;  
 Mais il chante là bas avec les peres vieus  
 Des hymnes asourdis, des chants obliuieus.

Puis d'oc qu'on nel'oid plus sur la Terre où nous sommes,  
 Faites reuiure encor ses vers entre les hommes.

Chantres, & Cheualliers, les Lettres, & les Armes,  
 Puisque la Châtre est mort faites ruisseaus de larmes.

Que dites-vous mes vers? la douleur vous rauit.

- La Châtre n'est pas mort, mais dans le Ciel il vit:  
 » Celuy ne peut mourir, quoy qu'il en eust enuie,  
 » Qui pour Dieu & son Roy a despendu sa vie.  
 » Les Braues & vaillans demeurent aus combats.  
 » D'où reuiuent ceus-là qui ont le cœur trop bas.  
 » Mortelle vie il a pour son Dieu dépendue,  
 » Et l'Eternelle vie au Ciel luy est rendue.

Pour

Pour l'Eglise qui d'eau nous l'auoit baptisé  
 Il a versé son sang, & s'y est arrousé.  
 Pour secourir son Roy & pour faire connoistre  
 Que digne seruiteur il fut d'un digne maistre,  
 Vaillant & courageus s'est mis au plus auant  
 Des furieus squadrons du mobile Mouuant.  
 Donc Chantres, Cheualliers, les Lettres, & les Armes,  
 Puisque la Châtre vit n'épuisez plus de larmes.  
 Et d'Esprit & de nom il vit en la mémoire  
 Par vne belle mort ayant eu la victoire  
 De l'ennemy de Dieu, de l'Eglise & du Roy,  
 Et de mon Duc auquel il a gardé sa Foy  
 Qu'il luy auoit iurée en constance bragarde  
 Quand il receut de luy de ses Gardes la garde.  
 Ne le plaignez donc plus puisque tel a vescu  
 Que mourant pour son Duc pour son Duc a vaincu.  
 Luy qui sceut le sçauoir conjoindre à la vaillance,  
 Et qui peut mettre en œuvre & la plume, & la lance  
 Ne peut estre oublié par les siècles, sinon  
 Que la Vertu s'oublie & des Muses le nom.  
 Mais la Vertu demeure, & des Muses la plume  
 Peut rompre de la mort le marteau & l'enclume.  
 Donc Chantres, Cheualliers, les Lettres & les Armes,  
 Puisque la Châtre vit n'épuisez plus de larmes.

A M O N D I T S E I G N E V R  
 le Duc pour Estrenes l'An. 1569.  
 C A N T I Q V E.

VOICY voicy le iour, fauorisez aus langues  
 A bon iour bonnes Seurs dites bonnes harangues.  
 L'an viel est acheué, & voicy l'An nouveau  
 Qui ouvre maintenant le Rond d'un autre Aneau.  
 Vous portières du Ciel, vous Heures bien-Heurées  
 Ouuez

Ouurez du grand Palais les portes azurées,  
 Au Char du clair Phebus attellez ses cheuaus  
 Qu'ils viennent galoper en leurs plaisans trauaus  
 Sous l'Escharpe depeinte, & qu'ils donnent carriere  
 Sans fouruoyer d'un pas ni auant ni arriere.  
 Vous l'Aube saffrannée hors de vostre beau sein  
 Eclouez sur mon Duc vn Soleil bel & sain,  
 Soit le moment heureux, heureuse la iournée,  
 Et plus heureux le mois, tres-heureuse l'année.

Voicy le bon Ianus nostre pere diuin  
 Qui porte encor le nom de l'inuenteur du vin,  
 Qui a la clef en main dont il ferme & resserre  
 En son Temple de Pais la discorde & la guerre.  
 Il a double le chef, deus faces, & quatre yeus,  
 Des vns les temps nouveaux, des autres les temps vieux  
 Il préuoit & reuoit, & contemple & remire  
 L'Empire d'Occident & d'Orient l'Empire,  
 Que les fils de Gomer les Gaulois ses enfans  
 Charles, Henri, François nos princes triomfans  
 Doiuent partir entre eus encores à l'exemple  
 De Sem, Cham, & Iafet, & puis fermer son Temple.  
 Soit le moment heureux, heureuse la iournée.  
 Et plus heureux le mois, tresheureuse l'année.

Vien pere de Repos, vien bon pere Gaulois  
 Du deluge sauuer les valleureus Valois,  
 Vien ó Pylote expert du Monde le Monarche,  
 Et entre tant de flots vueilles ancrer ton Arche  
 Sur les sept mons Rommains où tu fondas iadis  
 Le second lieu sacré du mondain Paradis:  
 Donne faueur à ceus à qui, pere propice,  
 Tu as donné ton nom, ten sceptre & ta iustice,  
 Dieu dilate Iafet & le face habiter  
 Aus pavillons de Sem, & de Cham heriter

Le partage en Aphrique, & soit dedans la nue  
 Deſus l'Arc bigarré ſa Grace reconnue,  
 Soit le moment heureux, heureuſe la iournée,  
 Et plus heureux le mois, treſheureuſe l'Année.

Les longues nuits ſ'en vont, & viennent à leurs tours  
 Et plus clairs & plus longs les iours obscurs & courts,  
 Les nuits & les ennuis à tout iamais ſ'abrègent,  
 Et ſoyent ioyeus les iours & tous noz maus allègent.  
 Tout au plus loing de nous le Soleil ſ'eſt rendu,  
 Et à ſon dernier point en bas eſt deſcendu:  
 Mais tout aupres de nous I E S V S ſ'eſt venu rendre,  
 Et Soleil du ſoleil noſtre Ombre a voulu prendre.  
 Or maintenant Phebus monte ſur l'Horizon,  
 Et vers nous retourné retourne la ſaiſon,  
 Puiſſe monter ainſi ſur l'Horizon de l'Ame  
 Le Soleil des Eſprits qui l'humble cœur enflame:  
 Soit le moment heureux, heureuſe la iournée  
 Et plus heureux le mois, treſ-heureuſe l'année.

Allons au guy l'an neuf, allons au ſacré bois,  
 Tous Druydes nouveaux, ſous l'Hercule-François,  
 Allons chercher le guy qui dans la foreſt brille  
 Comme le Rameau d'or de la vieille Sibylle,  
 Qui non aus cheſnes croiſt, mais bien qui eſt enté  
 Avec l'arbre de Vie au Paradis planté.  
 Le grand Preſtre au iourd'huy ſa ſerpe d'or appreſte,  
 Et du ſurpelis blanc qu'il ſ'accouſtre & ſe veſte,  
 Qu'on laiſſe l'habit vieil, qu'on prenne le nouveau,  
 Afin de comparer aus nopces de l'Agneau.  
 Allons au guy l'an neuf pour cueillir la racine  
 Qui contre tous les maus nous ſert de médecine:  
 Soit le moment heureux, heureuſe la iournée,  
 Et plus heureux le mois, treſ-heureuſe l'année.

Ceſſe dorenavant toute noiſe & debat,

Floriffe

Florisse deormais toute ioye & ébat,  
 Dieu donne à nostre Roy de ses haineus victoire,  
 Et ramène la pais en tout son territoire:  
 Ce Iour soit le premier du beau siècle doré,  
 Que Dieu soit au iourd-huy en son temple adoré  
 Du peuple de la France, & qu'on luy rende graces  
 Afin qu'il nous soit dous retirant ses menaces.  
 A foule à foule vont les peuples incitez  
 Rendre leurs humbles vœus dans les saintes Citez,  
 Dans les saintes Citez que lon a veu descendre  
 Et comme vn pavillon dessus Paris s'estendre.  
 Soit le moment heureux, heureuse la iournée  
 Et plus heureux le mois, tres-heureuse l'année.  
 Ville de nostre Dieu, mont de sa Sainteté,  
 Belle Nimfe apprestée à l'Espous appresté,  
 Montagne de Sion, de la Terre la Ioye,  
 Les Costez d'Aquilon, ô fay que ie te voye,  
 O Cité du grand Roy, ceindre & environner  
 Les trois fleurons du Lis, & leurs chefs couronner  
 Des lumineus rayons de ta clarté diuine,  
 Qui comme vn pavillon les loge & encourtine.  
 Descen sur tous les trois, & loing de sur leur chef  
 Chasse moy tout malheur, tout desastre & mechef,  
 Ainsi qu'à son leuer l'Oeil du grand monde chasse  
 La nuit & le brouillas de sur la Terre basse:  
 Soit le moment heureux, heureuse la iournée  
 Et plus heureux le mois, tres-heureuse l'année.  
 Ainsi qu'à grand César dans le Céleste Autel  
 La Sibylle monstra le grand Roy immortel  
 Que la Vierge bénie en son saint Tabernacle  
 Entourée entouroit par vn diuin miracle:  
 Puisse ma Muse encor ce bon-heur rencontrer  
 Qu'à mon Alcide heureux elle viene monstrier

I E R V S A L E M la neuue embrassant dedans elle  
 Son Espous bien-aymé Roy de gloire immortelle,  
 Afin qu'avec son nom vn FRANCOIS DE VALOIS  
 SA FOY, LOY DVN CESAR avec la blanche Croix  
 Aille vn iour replanter outre la Mer plus calme,  
 Et s'enter dans la main l'Iduméenne Palme:  
 Soit le moment heureux, heureuse la iournée,  
 Et plus heureux le mois, tresheureuse l'année.

Descen mon Vranie, & te monstre en ce lieu (DIEU  
 VRANIE vrayment LUMIERE ARCHE DE  
 Et comme vn Ciel ouuert, où vne belle Tente  
 Epanouy ton sein, & te repose & plante  
 Tout au tour de mon Duc, & garde que de luy  
 N'approche desormais ni perte ni ennuy,  
 Ni mal, ni maladie, ou nouvelle mauuaise,  
 Mais tout bien, tout proffit, santé toute & tout aise:  
 Loing chaste de la mort le dard trop rigoureux,  
 Et allume en son cœur ce dous feu vigoureux  
 Que tu donnes aus tiens, & luy ouvre ta porte  
 Que dans Ierusalem I E R V S A L E M il porte:  
 Soit le moment heureux, heureuse la iournée  
 Et plus heureux le mois, tres-heureuse l'année.

Or s'il me reste alors encor de vie assez  
 Et de Vois à chanter tous tes beaux faits passez,  
 LA BOUCHE DE LUMIERE, ou la Lyre d'ORFEE,  
 Ne vaincra point mes vers, ni ma harpe estofée.  
 Entreprens entrepren, ces immortels honneurs  
 De toutes pars viendront des immortels sonneurs:  
 Le temps le temps est près, sus sus que lon s'auance  
 Chère race des Roys, du grand Dieu la semblance:  
 Des Siècles l'ordre grand va naistre de rechef:  
 Ia ia reuient la Vierge, & Ianus nostre Chef.  
 Voy comme est ébranlé de son pois tout le Monde,

Les

Les terres, & les mers, & la Sphère profonde.  
 Soit le moment heureux, heureuse la journée,  
 Et plus heureux les mois, tresheureuse l'année.

Ce Dieu qui de son feu vient mon Ame attiser  
 Face que le desir m'aït fait phophétiser.  
 Prince heureusement né, l'amour & reuérance  
 Que ie porte aus vertus que promet ton effance  
 Entre tant de douleurs me fait bien respirer,  
 Entre tant de malheurs me fait bien esperer.  
 Tousiours comme lon dit ne tempeste enragée  
 Contre ses flots flottans l'amere mer Egée:  
 Le beau temps suit de pres l'obscur & pluuiens,  
 Et l'heur heurte auant soy le desastre enuiens.  
 Viene donques bien tost le temps que ie souhaite,  
 Et me rende meilleur Prophète que Poëte.  
 Soit le moment heureux, heureuse la journée,  
 Et plus heureux le mois, tresheureuse l'année.

## A L V Y M E S M E, S O N N E T.

Ce n'est pas sans raison, mon César magnanime,  
 Que le Roy vous commette au temps d'auersté  
 Le grand gouuernement de la grande cité  
 De son Paris sans pair dont il fait plus d'estime.  
 Vostre heur accompagné de la vertu sublime  
 Ne peut mieus s'employér en la necessité  
 Qu'à deffendre la Ville & l'Vniuersité  
 Qui deffend & l'Eglise & son Roy legitime.  
 Vostre courage est tel qu'il ne peut embrasser  
 Rien sinon la rondeur qui peut tout compasser:  
 Mais tenant la Cité à nulle autre seconde,  
 Vous vous pouuez vanter de tenir sous les Lois  
 De Dieu & de l'Eglise, & du Lys de Valois  
 Non la France sans plus, mais le reste du Monde.

Q

Autre

## AULTRE SONNET.

O de nom & d'effect trois fois L'ALCIDE HEVREVS  
 Gouvernant la Cité, qui à bon droit se nomme (ME  
 (Côme elle est maintenant) Paris, GLOIRE DE L'HOM-  
 L'hôte-Dieu qui pour nous descendit des haults Cieux.

Les Anges gardiens de tous les sacrez lieux,  
 Les Aigles assemblez au Corps qui nous consume  
 Plantent dessus Paris, Ierusalem, & Romme  
 Le Tabernacle saint du grand Roy glorieux.

Doncques levez voz chefs, ô portes solennelles,  
 Ouurez les huis des cœurs, ô portes éternelles,  
 Afin que dans mon Duc viene le Roy de gloire  
 IESVS-CHRIST triomfant; & puisse de ce lieu  
 S'épandre en l'Vniuers, ainsi que du milieu,  
 SA FOY, LOY DVN CESAR, & son Regne notoire.

## AULTRE SONNET.

Si vous auez égard au rang que vous tenez,  
 Si vous poisez sans plus vostre puissance grande,  
 Il ne fault pas, Monsieur, que ma Muse s'attende  
 Qu'un si petit présent de sa main vous prenez:

Mais si de la Bonté de Dieu vous souuenez  
 Dond la triple grandeur mesme aus Princes commande,  
 Et qui non le pouuoir, ains le vouloir demande  
 Voire des plus petits des autres dedaignez.

Encor que vous soyez entre les princes Prince  
 Et encor que ie sois entre les minces mince,

Si osay-ie esperer tant de vostre bonté;  
 Que vous ne viendrez point à m'imputer à vice  
 Le bon desir que j'ay de vous faire seruire,  
 Puisque Dieu reçoit bien la seule volonté.

AULTRE

## A V T R E S O N N E T, A M O N D.

Seigneur le Duc d'Alençon.

Quand de vous prins congé pour de dueil me repaistre  
 Vous me diètes, Monsieur, (i'y ay depuis pensé)  
 Faites tousiours ainsi qu'avez bien commencé,  
 Et vous eprouverez que ie suis vn bon Maistre.

Puis donc qu'il vous à pleu seruant me reconnoistre,  
 Faites qu'en vostre estat ie me voye auancé,  
 Et ce que i'ay conceu & long temps balancé  
 Au champ de noz François ie pourray faire naistre:

Voici le Liure prest qu'à vostre nom sacré,  
 O mon Alcide heurus, ma Muse a consacré,  
 Laquelle ici m'a fait vn haut vol entreprendre:  
 Ie suis monté ayant Guide pour m'asseurer,  
 Mais ores qu'elle veut en son Ciel demeurer,  
 Sans vostre ayde, Monsieur, ie ne puis pas descendre.

## A L V Y M E S M E.

Ie suis las, mon César, & sec est mon poulmon  
 D'auoir ici chanté d'vne longue allenée,  
 Non les combats de Turne, ou les erreurs d'Enée:  
 Ains le Dieu Tout-puissant, & Tout-sage, & Tout-bon.

Mais si vostre grandeur me concedoit vn don,  
 Ie m'oserois vanter que d'vne aile empennée  
 Ie planerois encor & meinte & meinte année  
 Par le vague des Cieux chantant d'vn plus haut ton.

Le don que ie demande à vous est moins que rien,  
 A moy de peu content ce seroit vn grand bien,  
 C'est vne pension pour soulager ma Muse.  
 Ainsi César donnoit à Vergile la vois  
 Qui luy requist le mesme, & l'obtint maintefois:  
 Le Prince volontiers son seruant ne refuse.

## A L V Y E N C O R E S.

Comme vn Ioueur de Luth, quand sa vois il accorde  
Avec son instrument, par les touches montant,  
L'Ut, Re, Mi, Fa, Sol, La, va par degréz chantant,  
Et puis change de ton dessus l'huitième corde.

Ma Muse tout ainsi dessus son Monochorde  
Accordant les sept vois, en a décrit autant  
De cercles, tout d'un ton, & puis de là sautant  
Et tordant la cheuille à l'octaue elle aborde:

Du silence muet son plus bas Ut commence,  
Et son La va si haut qu'il retourne au silence  
D'où l'Ut estoit sorti, si que le nerf tendu  
S'est rompu sous ses doigts. Donc, Monsieur d'Alençon,  
Si vous prenez plaisir d'écouter sa chanson,  
Remontez l'instrument qui est au croc pendu.

## 5. S O N N E T S.

A V R O Y C A T H O L I Q U E, S V R  
l'impression des grandes Bibles  
d'Anuers.

Bien que vostre grandeur face ses Loys entendre  
Non sans plus en Espagne, en Flandres, & Brabant,  
A Naples & Milan, mais beaucoup plus auant  
Iusqu'au Monde nouveau inconnu d'Alexandre:

Voz victoires pourtant ne feront point estendre  
Si au loing vostre nom, comme l'Oeuure sçauant  
Qu'authorisé de vous Plantin nous va grauant  
En lettres que le temps ne peut rompre ni fendre:

Si encor aujourd'huy florit la renommée  
(Et son Royaume non) de ce grand Ptolomée  
Qui feist tourner en Grec ce sacré Liure Hébreu,  
Combien donc doit florir vostre nom Catholique  
Qui nous fait voir l'Hébreu, Grec, Latin, Chaldaïque,  
Avec le Syrien vulgaire au fils de Dieu?

Son -

## 2. SONNET.

Peuseroit, ô grand Roy, que vostre nom puissant  
Eust par force donté tant de peuples Barbares,  
Rompu les Mores Turcs, fait trembler les Tartares,  
Et conserué en pais vostre regne accroissant.

Si pour vous faire mieus ce peuple obeissant  
Vous n'adioustiez ce titre à voz vertus tans rares  
(Faisant rougir le front aus autres Roys auares)  
De vaincre ausi les cœurs à Dieu les vnissant:

Ores par vous le Iuis, & l'agent qui habite  
Le champ ou Babylon la grande fut construite,  
Le Syrien encor, le Grec & le Rommain  
Reconnoistront de Dieu l'alliance & le gage,  
Entendant son vouloir chascun en son langage  
Par cest Oeuure qui est trop plus diuin qu'humain.

## 3. SONNET.

Le premier Ciel mouuant de la dextre se vire  
Droit à la gauche main, les autres Cieux tirant,  
Au contraire Phébus va son char retirant  
Comme en l'eau contremont va singlant le nauire:

Suyuant le Ciel premier l'Hébreu se doit écrire  
Les langues d'Orient en son cercle enserrant:  
Le Grec & le Latin vont au contraire errant  
Comme chascue Planète, & l'Oeil où tout se mire.

Sire, ne plus ne moins vostre gloire féconde  
Avec Phébus ira volant aus bouts du Monde  
Portée au char luisant que Plantin vous compasse.  
Le Ciel, & le Soleil décriuent ans & iours,  
Mais son ferme Compas en son cours & recours  
Cerue plus que le Ciel, ni que la Terre basse.

## 4. SONNET.

Encor que vostre sceptre à meins peuples commande,  
 Encor que vous soyez le plus grand terrien  
 Qui viue de ce temps, soit le Tartarien,  
 L'Abyssin, ou le Turc qui l'Asie gourmande:

Si est-ce qu'à grand peine en vne si grand bande  
 Auriez-vous peu choisir vn plus homme de bien  
 Que le docte Arias, car le sçauoir n'est rien  
 Si plus que le sçauoir la piété n'est grande.

Aluy l'Hébreu mystic, ni le Chaldé antique,  
 Le Grec, ni le Latin, ni l'obscur Arabique  
 Ne sont point inconnus. Gérion ce me semble (yeus,  
 N'eut trois Corps, ni trois Chefs; & n'eut Argus cent  
 Briarée cent mains, ce sont des contes vieus:  
 Mais il a dans vn Chef plusieurs langues ensemble.

## 5. SONNET.

L'Homme, le fort Lion, le Beuf, & l'Aigle en pointe,  
 Mathieu, Marc, Luc, & Iean ores vont accordant  
 L'Orient, le Midi, le North & l'Occident,  
 Et Nature, & la Loy, Grâce, & Raison conjointe.

Ninus, Cyre, Alexandre, & César le plus coimte  
 Ont esté renuersez du chariot ardent:  
 Le Chaldé, Perse, & Grec, & le Rommain prudent  
 Ont cedé à l'Agneau qui à Dieu nous apointe.

Ores l'Aigle, & le Beuf, & le Lion, & l'Homme  
 Par l'Hébreu, Syrien, Grec, & parler de Romme  
 D'Occident & du North, du Midi, & Leuant,  
 De l'Europe, & d'Asie, Afrique, & Atlantide  
 Vont cueillir les élens du grand Dieu qui préside,  
 En Raison, Grace, Loy, & Nature escriuant.

SONNET  
 AV FILS AISNE DE MONSIEVR  
 de la Bordefière.

*La Nature doutoit d'un pensément estrange  
 S'ell' feroit fille ou fils lors que tu fus conceu,  
 Ainsi ton corps plus beau qu'une Nymfe est issu,  
 Et ton cœur masculin, avec un esprit d'Ange.*

*Or quant à la beauté ta mere la challenge,  
 Et le cœur généreus de ton pere est tissu :  
 Mais l'Angelique Esprit de Dieu tu l'as receu,  
 Et à luy tu en dois la gloire & la louenge.*

*Ta spectable beauté peut flétrir avec l'age.  
 Et la vieillesse encor peut donter ton courage :  
 Mais de science orné ensemble & bonnes meurs,  
 L'Esprit ne craind le temps. Donques de l'Ame pure  
 En un si beau vaisseau tu dois bien avoir cure  
 Pour ne mourir vivant, ains viure si tu meurs.*

SONNET  
 DV BARON DE SAGONNE  
 fécond fils de Mond. Sieur de la Bordefière.

*Quand Sagonne ie voy sur un cheual monté  
 Superbe & furieux, qui ores de la bride,  
 Ores l'espron aus flancs, à toutes mains le guide,  
 Le gallope, & le court selon sa volonté;*

*Lors ie dy en moy mesme, ô diuine Bonté,  
 Si ce fier animal ainsi ses pas deuide,  
 Fait houpettes & bonds par la carrière uide,  
 Et puis s'arreste court d'un iune enfant donté;  
 D'où vient que la Raison dessus la Chair montée  
 Ne la rend aussi bien à son vouloir dontée?  
 Et puis ie me répon, & homme triomfant*

Regarde si de Dieu la Grace sur-mondaine  
 Ne te sert d'un bon frein en ta course soudaine,  
 Que tu peus beaucoup moins que ne fait un enfant.

A. M. I E A N V A U Q U E L I N S E I G.  
 de la Fresnée au-Sauvage, & Lieutenant  
 general au Bailliage de Caen.

Laiſſons, mon Vauquelin, ces vaines Poëſies  
 Qui en noz iunes ans nous ont tant delecté,  
 Laiſſons ce fard Grégeois, ce parler affecté,  
 Et du viel Aſcréan les fables ia moiſies.

Quitons du fol Amour les feintes courtoisies,  
 Et ne vantons les grans qui ne l'ont merité,  
 Mais celebrou de Dieu la pure verité,  
 Enſuyuant des neuf Cieux les neuf Muſes choiſies.

Son Ange doit auoir le Liure qui doit viure  
 (Dit quelcun) autrement ne peut viure le Liure.  
 Celuy donc comme toy qui ſon Dieu ſollennize  
 A qui les Anges ſains donnent gloire & honneur,  
 Dix mille Anges pour un obtient à ſon bon-heur,  
 Et d'éternel ſujet ſon Oeuure il éternize.

A. M. C H A R L E S T O U S T A I N.

Dieu qui eſt Un en Trois, par pois, nombre, & meſure  
 Crea, feiſt, & forma de ſa Parole & Vois  
 Ce grand Tout, mon Touſtain, ce grand Tout que tu vois  
 Parfait & accompli d'admirable ſtructure:

Et ne ſe trouue rien en toute la Nature  
 Sans la dimension, ſans le nombre, & le pois,  
 Ni artiſan apris qui n'obſerue ces trois  
 S'il veut du grand Ouurier ſuiuie l'Architecture.  
 Tu as donc imité l'Authour de l'uniuers

En la

*En la perfection de noz Galliques vers  
 Au mètre balancé ayant couplé le Nombre:  
 Vn seul point i'y requiers, c'est de les voir seruir  
 A louer ce grand Dieu qui t'a fait l'ensuiuir,  
 Car autrement le Vers n'est animé que d'Ombre.*

A MARTIN DE MASPARRAVLTE  
 Seigneur d'Aubigny.

*O que i'estime heureux celuy qui estude  
 Au Liure de Nature à nul homme fermé,  
 Afin que de l'Autheur il soit mieus informé,  
 Et qu'il l'ayme & l'admire, & à luy se dedie.  
 Des Langues le sçauoir ce Liure ne mendie,  
 Et par les imposteurs n'est iamais deformé,  
 Ains d'une sorte à tous son écrit est formé,  
 Afin que tout chascun l'apreigne & le redie.  
 Le Liure de la Foy est de Dieu l'interpréte,  
 Et ce grand Monde ouuert son héraut & trompette:  
 La Foy clot la Raison, & fait que l'on la croye;  
 La Raison à son tour va déployant la Foy:  
 Ainsi Dieu Tout-puissant comprend Nature en soy,  
 Et Nature de Dieu la science déploye.*

A BARTHELEMI  
 Griueau Medecin.

*Mais qui fait, mon Griueau, que meint docte cõsente  
 Au peuple mécreant, & d'avec l'Vnion  
 Se vueille retrancher pour la communion,  
 Sinon l'Esprit d'erreur qui les aueugle & tente?  
 Veu que le naturel seulement d'une plante  
 Laquelle est tant commune en nostre region  
 Presche ce sacrement de la Religion,  
 Et les plus grans Espris satisfait & contente:*

Quo

Que du pain & du vin en vn corps plein de gloire  
 Puissent estre changez, cela ne peut il croire.  
 Toutesfois il void bien que la rameuse vigne  
 De la terre l'humeur en du vin conuertit.  
 Quoy? le Verbe éternel qui de Chair se vestit,  
 Ne peut il point de soy, ce que ce plant designe?

## A L V Y M E S M E.

Voici ce que mon Ame en vn Amy souhaite  
 Qu'elle voudroit choisir pour s'en accompagner,  
 Iy requiers la sagesse afin de m'enseigner,  
 Iy requiers la beauté afin qu'il me delecte.  
 L'abondance y requiers pour aquiter ma dette,  
 Iy requiers la noblesse afin de m'en signer,  
 Le pouuoir qui resiste à qui veut m'oppugner,  
 Et en vn cœur constant vn amour tresparfaite.

Mais hélas i'ay grand peur, i'ay grand peur si i'épreuue  
 Tous les hommes amis, qu'un seul amy ne treuue  
 Doüé de tant de dons, fors le parfait Amy,  
 En qui toute vertu & toute grace abonde:  
 Ne pouuant donc trouuer vn seul amy au Monde,  
 I'ayme vn amy au Ciel qui n'a rien à demy.

## A L V Y E N C O R E S.

O que le nom d'Amour en la langue première  
 Est vn nom amoureux! ô qu'amoureuusement  
 Sa nature amyable il sonne heureusement!  
 L'Amour MERE DV FEU, & DE LUMIERE  
 MERE.

L'Amant, l'Aymé, l'Amour, Trinité de Lumiere  
 Fut celle qui créa des le commencement  
 Tout ce qu'on peut aymer, afin tant seulement  
 D'estre elle mesme aymée & première & dernière.  
 L'Amour du grand Amy si bas le feist descendre

Pour

*Pour l'ennemy d'Amour à l'Amour amy rendre:  
L'Amour l'Ame ravit, & l'Ame ne séjourne  
Tant qu'Amour la transforme en sa propre splendeur:  
Ainsi le diuin centre attirant sa rondeur  
Le bon Cercle d'Amour du bien au bien retourne.*

A IEAN DORAT POETE  
du Roy Treschrestien.

*S'il est vray, mon Dorat, ce que Platon doré  
En mots dorez escrit, que Dieu formant l'essence  
Des nez pour commander, mesla à leur naissance  
De l'or pour leur estat rendre plus décoré.*

*Ce n'est pas sans raison que tu sois honoré  
Comme Royal poëte, & premier prince en France  
Sur tant de beaux Esprits que ton Ronsard deuançe,  
Et que ton beau nom soit de tous presque adoré:*

*Car & ton nom est d'or, & ta Muse dorée  
Mais de l'Or beaucoup plus a ton Ame épurée,  
Si j'ose bien mesler à mon Francois l'Hébreu.  
Car la Lumiere est Or, aussi disoit Pindare  
Que l'Or est comme vn feu qui sert la nuit d'un Fare,  
Comme l'Or de ton nom rayonne en chascun lieu.*

SONNET. A FRANCOIS DE  
Ravlenghien.

*Je t'ayme, Ravlenghien, & tandis qu'en ce Corps  
L'air je pourray humer, tousiours aura durée  
La sincere amitié qu'en mon cœur t'ay jurée,  
Donc la seule vertu compose les accors.*

*Tu es plein de candeur & dedans & dehors,  
Tu sers au bien public en constance asseurée:  
Tu sçais que vaut le Grec, & la langue épurée*

Des Hébreux & Chaldez, & les Romains thresors.  
 Tu donnes ton labour, ton temps, & diligence  
 Pour accorder la lettre avec l'intelligence  
 Tant aus Livres sacrez, qu'aus profanes Escrits:  
 Si l'un de tous ces poins peut rendre aymable l'hôme,  
 Qui n'aymeroit en toy des vertus telle somme?  
 Quiconque est vertueux donne à vertu son pris.

A M. CHARLES PASCHAL  
 Gentilhomme Piémontois.

Paschal, il me faudroit d'un Paschal la faconde  
 Pour dignement louer ton honneur merité,  
 Et les accors parfaits de ton Luth herité  
 Avecques l'art des vers de la Muse féconde:  
 Car soit en nombres Grecs, où l'ornement abonde,  
 Soit en carme Latin tout plain de gravité,  
 Soit en Tuscan poli, ou François bien-ditté,  
 Dessus ton Demy-rond tu suis les tons du Monde.  
 Tu fais viure le Grec d'ame Diatonique,  
 Tu ornes le Latin d'un accord Harmonique:  
 Mais d'un dous Fleuretis ou chromatique son  
 Le Tuscan, & François découpes, & frédonnes:  
 Et à chascun sa corde, & sa mesure donnes,  
 Et matiere à chascun conforme à la Chanson.

A ANNE LE FEVRE DE LA  
 BODERIE Sœur de l'Autheur.

Réjouy toy, ma Sœur, chante hymnes d'alegresse  
 Au temple de ton cœur, & reconnoy combien  
 De l'immense Bonté tu as recen de bien  
 Qui n'a point dedaigné ton humble petitesse.  
 Rabbaïsse toy d'autant que grande est sa hauteesse

Pour

Pour voir le tout en elle, & dedans toy le rien:  
 Ne porte point d'enuie à l'honneur terrien,  
 Ni à l'estat pompeux d'une Reyne ou Comtesse.

Leur vie & leurs plaisirs qu'entre les biens on nôbre,  
 Croy moy, ma Seur, sont moins que le songe d'une ombre.  
 Mais heureuse vrayment, heureuse & trescontente  
 Celle que le grand Roy de la Terre & des Cieux  
 A voulu regarder de son œil gracieus,  
 Voire qu'il a logée au milieu de sa Tente.

AVS PERES DE LA SOCIETE DE  
 IESVS, à Louvain, Prefage.

Peres, les dous Oyseans qui pres vostre maison  
 Se sont venus aïrer pour faire leur engeance,  
 A vostre piété & vostre diligence  
 Promettent tout bon heur, mesme en c'este saison.

Et si vous en voulez entendre la raison,  
 Voyez, c'este Cigoigne vn chacun iour agence  
 Le nid qu'elle a choisi pour pondre sa sémence:  
 Et vostre Compagnie accroist par oraison.

La Cigoigne nourrit, & sur ses ailes porte  
 Ses parens desja vieux, les guarit & conforte:  
 Et vous, vous soustenez comme nouvelles plantes  
 Les vieux arbres sechez, & leurs fruits rapportez,  
 Et plus que ces Oyseans vostre vol écartez  
 Outre les Indiens & peuples Garamantes.

A Mon-

A MONSIEVR LE RECTEUR DE  
celle Societé au College de Louvain.

*Vrayment Platon n'a point pour néant recherché  
La secrète vertu aus propres noms comprise,  
Ayant de noz Hébreus c'este science aprise  
Comme autre meint secret qu'aus Grecs il a caché.*

*Et qui auroit le tien entre mille épluché,  
Ne t'auroit sceu donner de meilleure deuise  
Pour la profession que tu fais en l'Eglise,  
Que ton nom par écrits çà & là épanché.*

*Nacelle de Saint Pierre or' l'Eglise on appelle,  
Et S Q V I P M A N signifie vn homme de Nacelle:  
Les trois grans seruiteurs de I E S V S le grand Maistre  
Furent gens de Nacelle aussi bien comme toy,  
Et si furent encor colonnes de la Foy  
Comme toy & les tiens maintenant on void estre.*

A. M. I A N H A R L E M D E L A  
mesme Compaignie.

*La semblance des meurs, l'age, & l'estude ensemble  
Font le triple cordon qui l'amitié conjoint,  
Et qui bien tard se ront, ainçois ne se ront point,  
Mais de corps séparez les cœurs en vn assemble.*

*Si mon age & ma foy à la tienne ressemble,  
Si des lettres l'ardeur ainsi que toy me poind,  
Si aus Langues encor nous visons à vn point,  
Ie te doy bien aymer ainsi comme il me semble:*

*Mais si ta courtoisie & ton honnesteté  
Propice & favorable en meins lieux m'a esté,  
Si tu m'as assisté en tout mon mal extrême:  
Combien plus mon Harlem te doy-je desormais  
Cherir, priser, aymer, célébrer à iamais?  
Certainement autant comme vn autre moy-mesme.*

A L V T

255

A L V Y E N C O R E S.

*Si ie dy mon Harlem, que ton sçauoir bien ample  
De loing passe tes ans, si ie dy qu'aus plus vieux  
Tes meurs, ta piété, & ton port gracieus  
Peuent vrayment seruir de miroir & d'exemple.*

*Si ie dy que tu as d'Athènes, & du Temple  
De la sainte Cité, & de Romme encor mieus  
La Langue familière, & du peuple ocieus  
Qui l'heur & le malheur par les Astres contemple,  
Ie diray verité, & n'ay peur que ma Muse  
De fard, ou flaterie, ou mensonge on accuse:  
Tant seulement ie crein de te teindre la iouë  
De vermeillon flambant. Mais pourtant feras-tu  
Que ie ne donne pas témoignage à vertu?  
Ou ne sois vertueus, ou souffre qu'on te loüe.*

A MAISTRE ROBERT BELERMINI  
no Italien, de la mesme Societé.

*Belermin à bon droit admirable en faconde,  
Si ie vouloy peigner mes vers comme autrefois  
Du peigne fabuleus des Latins & Grégeois  
Qui ont ( commelon dit ) parlé de bouche ronde:  
Ie dirois quel Abeille en ses douceurs féconde  
T'auroit des le berceau ainsi sucré la vois  
De miel Hymetien, ou qu'à Pytho tu dois  
Ces torrens d'oraison que ton Esprit débonde.*

*Mais pource que ie sçay que ce fard est estrange,  
Ie n'en veu profaner ta céleste louenge.  
Bien diray-je sans fard que l'Esprit saint suprême  
Qui des langues de feu distribua le don  
Fait la tienne flamber: car sans un tel brandon  
Tu n'irois embrasant tant d'hommes ni toymême.*

## 4. SONNETS A LA FRANCE.

O France, iusqu'à quand seras-tu acharnée  
 Toy même contre toy, iusqu'à quand en ton sang  
 Te voudras-tu baigner, iusqu'à quand dans ton flanc  
 Plongeras-tu le fer iusques à la pognée?

N'es-tu point lasse encor, n'as-tu l'eschine arnée  
 De porter le harnois? n'est ton visage blanc  
 Et pale de l'horreur qui au Royaume franc,  
 O creuecœur trop grief, se commet chasque année?

Quelle religion ou plustost quelle rage  
 Vous allume, ô François, si long temps le courage?  
 O France, l'estranger mesme qui t'a volée  
 De tres crimes sanglans a destourné son œil:  
 Grande est ta cruauté quand l'ennemy cruel  
 A pitié de te voir en ce point desolée.

## 2. SONNET.

Hé France, pauvre France, hé, ouvre vn peu les yeus,  
 Et voy les Elémens, le Ciel, & la Nature,  
 Et le grand Createur de toute creature  
 Courroucez contre toy pour tes fais vicieus.

Non seulement en terre, ains aussi dans les Cieux  
 On a veu les combats & la déconfiture  
 D'hommes & de cheuaus en horrible peinture,  
 Signe pour estonner les plus audacieus.

Et toutesfois encor ni Prestre, ni Noblese,  
 Peuple, ni Magistrat ses pechez ne delaisse.  
 Le Ciel, les Elémens, & tout le monde en somme  
 Est fait pour l'homme seul, & l'homme est fait pour Dieu:  
 Mais si l'homme l'oublie, & met son vice au lieu,  
 Le Ciel, les Elémens, & tout est contre l'homme.

3. Sonnet.

## 3. SONNET.

Si vous aymez le sang, iadis humains François,  
 Si vous voulez ouyr le cliquetis des Armes,  
 Si le fifre ou tabour, si le bruit des allarmes,  
 Si bombardes tonner, si du cléron la vois.  
 Pourquoi ne prenez-vous le signal de la Crois  
 Sans plus le mépriser? & baptizez gendarmes,  
 Que n'émeuvent voz cœurs les soupirs & les larmes  
 Des esclaves Chrestiens? Sous le premier des Roys  
 Allez moy foudroyer iusques en la Iudée  
 De ces Marranes-Turs la race outre-cuydée:  
 Si, ô Chrestiens de nom, de Christ il vous souvient,  
 Si de sa Mort pour vous la memoire vous touche,  
 Si vous le confessez de cœur comme de bouche,  
 C'est là où déployer son enseigne il conuient.

## 4. SONNET.

Donques sera-il dit que tant & tant de Sains  
 Ont préueu pour néant que la France animée  
 De l'honneur de son Dieu mettroit sus vne armée  
 Pour vaincre à Iesus-Christ tous les Musulmans feins?  
 Donc tant de gens de bien en leurs veus & desseins  
 Ne seront exaucez, & la flote ramée  
 Des Cheualiers croisez, en la Terre Idumée  
 N'ira gagner la Palme, & l'enter en ses mains?  
 L'Abyssin est tout prest, ia le Portugais choque,  
 Et en dépit du Turc renuerse meinte roque;  
 Et le Venicien est mary de la Mer:  
 Le seul François à qui la victoire est promise,  
 O honte! n'aura part à si belle entreprinse,  
 Aymant mieus se deffaire & contre soy s'armer.

R.

A. V. S.

AVS PRELATS ET PASTEVRS  
qui contre l'authorité du Concile de Trente  
retiennent pluralité de benefices.

*C'est contre vous Prélats que ma Muse est armée  
D'un tres-juste courroux: les malheurs vous voyez  
Où l'Europe est plongée, & les cris vous oyez  
De l'Eglise qui est pour voz meurs diffamée.*

*Toutesfois de voz cœurs l'avarice affamée  
Ne se soule iamais. Je croy bien que croyez  
Ce que l'Eglise croid: mais que tels vous soyez  
Comme l'Eglise veut, n'est chose confirmée.*

*Et ne deuriez vous point, Prélats, mourir de honte  
De faire des Edits dont vous ne tenez conte?  
Le Concile est fort bon qui ne veut que le Prestre  
Soit curé que d'un lieu, c'est de la cure assez.  
Mais pensez-vous, Prélats, qui tant en amassez,  
Sous le nom de Pasteurs les hommes mener paistre?*

ENSUYVENT QUELQUES  
Sonnets faits par l'Autheur luy estant  
malade à Louvain.

*Combien de fois desja, ô divine Bonté,  
Avez vous arraché, de vostre grace aymée,  
Hors du gosier ouvert de la mort affamée  
Ma languoureuse vie & remise en santé.*

*Et ingrat que ie suis, ie n'en ay pas chanté  
Un Hymne seulement, ni ma Lyre animée  
Du haut los de son nom & sa Gloire estimée,  
Sa Gloire qui remplit tout le grand Ciel vouté.*

*Sois confuse mon Ame, & ma langue, & ma dextre,  
Qui n'avez medité, prononcé, ni écrit  
Ni de cœur, ni de vois, ni d'une seule lettre*

Tant & tant de bienfaits receus de Iesu-Christ,  
 Qui s'est voulu enter dedans ton cœur luy mesme:  
 O Amour des Amours que ta force est extreme.

O solitaire Oyseau, ô chaste Tourterelle,  
 Combien ton naturel est agreable au mien,  
 Seule viure tu veus, & seul ie m'aime bien;  
 Le lieu reclus te plaist, le desert me recele.

Tu deplores ton pair, & mon Espous i appelle,  
 Tu ne roms point ta foy, entier est mon lien,  
 Chaste tu te maintiens, chaste ie me maintien,  
 Mort a tué ton pair, le mien la mort cruelle.

Echo redit ta Vois, & vne vois seconde  
 Fait aus autres ouyr ma complainte féconde:  
 Tu volles où tu veus, & ie demeure icy.  
 En ce nous differons: ton pair n'a plus de vie,  
 Et le mien en mourant a la mort asseruie,  
 Voilà pourquoy ie plein que ie ne meurs ainsi.

EPITAPHE DE FEV M. IA Q. LE

Féure en son viuant S. de la Boderie  
 pere de l'Autheur.

Ni les faueurs, ni biens, ni race ou parentage;  
 Ni menaces de grands ne m'ont peu demouuoir  
 Sur iustice fondé, de faire mon deuoir  
 A deffendre le poure oppressé par outrage.

Et tant que i'ay vécu i'ay éprouué la rage  
 D'enpemis enuiens, qui n'ont eu le pouuoir  
 De tacher mon honneur, ains tousiours la fait voir  
 Plus clair & plus luyfant des bons le témoignage.

I'ay plustost desiré de laisser mes enfans  
 Sçauans & vertueus, qu'en grand biens triomfants;  
 Ie pri Dieu qu'il les face à mon desir respondre.

*J'ay donté mes hayneus par constance & vertu,  
Par ma mort l'équillon de l'enuie abbatu,  
Et la mort de mon Christ me fait la mort confondre.*

## E P I T A P H E D E F E V M.

*Guil. Plançon en son viuant excellent Medecin.*

*Cestuy-là qui auoit à la cruelle Parque  
Tant d'hommes tant de fois en tant de lieux recous,  
Qui remettoit la vie aus vieux membres disous,  
Et qui faisoit chommer Charon dedans sa barque:  
Cestuy-là qui maugré l'enuieus Aristarque  
Seul aucit fait reuiure Hipocrate avec nous,  
Et tiré de l'oubly le nom luisant sur tous  
Du medecin Royal digne d'un tel Monarque:  
Bref celuy qui auoit tousiours rompu l'effort  
(Comme victorieus) de l'invincible Mort,  
Par la Mort fut vaincu. Mais, Passant, ne l'en blâme:  
Plançon n'eust peu long temps éuiter son trépas  
Demy viuant là haut, & à demy çà bas:  
Car son Fernel estoit la moitié de son Ame.*

## S O N G E.

*Il estoit ia my-nuit, quand de tristesse plein,  
Et plein de piété pour la douleur extrême  
De celle, apres mon Dieu, à qui ie doy moy-même,  
Le me donne au sommeil ayant fait meint dessein.*

Et

Et avant que l'Aurore épanouist son sein,  
 Et que le Ciel fust peint de rouge, bleu, ni blesme,  
 L'entroy vne Vois, mais vne Vois suprême  
 Qui me disoit, Ecoute, & i'entendy soudain  
 Sous la voute des Cieux vne claire harmonie  
 Le Roy Dauid sonnant la harpe qu'il manie  
 Deuant l'Agneau porté en triomfal charroy.

Soient donques desormais contentes mes oreilles  
 Qui du Ciel ont ouy les chansons nompareilles,  
 Signal qui m'est plus cher que le sceptre d'un Roy.

O Soleil pur & beau, que bien Platon t'appelle  
 Visible fils du bon, en son sens figuré.

Comme tu vas dorant tout le Ciel azuré,  
 Ainsi l'Agneau de Dieu Ierusalem la belle.

De la sainte Cité il est la grand' Chandelle  
 Qui allume le iour qui n'est point mesuré:  
 Il va illuminant tout Esprit épuré,  
 Comme à l'œil ton Flambeau toute chose reuele.

Le Bon est Vn en Trois, qui s'entendant engendre  
 L'Eternel Entendu, & de ce double entendre  
 Est éternellement le saint Esprit produit.  
 De toy ie l'ay conceu voyant ta forme ronde,  
 Tes raiz, & ta chaleur, cù l'Vn en Trois abonde:  
 Ainsi par l'œil du Corps, l'œil de l'Ame est conduit.

Quand ie contemple bien les effets de Nature  
 Solitaire & pensif, & ses œuvres couuers,  
 Ie ne voy presque rien ayant les yeus ouuers,  
 Qui ne mouure vn secret de la sainte Escriture.

Et si par les iardins ie me pers d'auenture  
 Ravy de la beauté de tant d'arbres diuers,  
 Incarnats, rouges, blancs, piolez, & tous vers,  
 Ie ne suis iamais las d'admirer leur enture:

*Quel miracle de voir que l'greffe tant brève  
 Tirant le suc du tronc, change du tronc la sève.  
 Homme ingrat reconnoy que de semblable sorte  
 Le Verbe incorporé, la greffe du Sauveur  
 Dedans ton cœur entée a changé la saueur  
 De l'Arbre corrompu en sa racine torte.*

*O malheureux celuy qui met son esperance  
 Aus promesses des grands, & se nourrit de vent,  
 Et à la volupté miserable se vend  
 Dond autre pris il n'a que de la repentance.*

*Mais ô troisfois heureux l'homme qui des l'enfance  
 Le Dieu tout-veritable humblement va servant,  
 Qui ses commandemens au plus pres va suivant  
 Se peut bien assurer n'auoir iamais souffrance.*

*Des Princes la grandeur, la richesse, & la pompe  
 Ainsi que l'ombre passe, & l'oeil des hommes trompe:  
 Mais de Dieu la Bonté demeure stable & ferme,  
 Et tire son servant, qui de cœur se soumet,  
 De la poudre auilie au plus hautain sommet  
 Luy donnant vn loyer qui n'a ne fin ne terme.*

#### A V S M E C R E A N S E T L I B E R T I N S .

*Vous qui des trois aneaus la fable mensongère  
 D'un oyseus inuentée ocieus maintenez,  
 Et qui à mesme pois pendez & soustenez  
 Avec la fausse Loy, la bonne messagère,  
 Sachez que la balance inégalle & légère  
 Fait que le pois vous trompe, & ainsi vous prenez  
 Pour semblable valeur ces trois aneaus ornez.*

*Mais c'est prendre vn cristal pour verre de songère.  
 L'un des trois est tout d'or, l'autre est d'argent doré,  
 Le tiers ce n'est que fard & cuiure coloré*

*Qui ne se veut froter, ni que le feu le touche;  
Mais prouuez de tous trois la scude & liaison  
Non d'Hercule à la pierre, ainçois de la raison,  
Et l'aneau des Chrestiens sera d'or à la touche.*

*Qui se plaira de voir diuerse marchandise,  
Qui se plaira d'ouyr des langages diuers,  
Qui d'écouter le bruit des coins de l'vniuers,  
Qui voir des nations la façon & la guyse:  
Qui voudra voir surgir meinte nauire esquise,  
Qui Liures imprimer tant en prose qu'en vers,  
Se viene pourmener à la Bourse d'Anuers,  
Il verra sous le North la seconde Venize.*

*Mais qui se plaist d'auoir des Muses la famille,  
Et des mons les tirer au séjour d'une ville,  
Et qui veut en longs ans viure disposé & sain,  
Qu'il n'élise Paris, quoy que chascun la loie,  
Les Muses n'ayment point ni tumulte, ni boüe:  
Mais le Ciel gracieus & les champs de Louvain.*

### LE TOMBEAU DES SEIGNEURS

*de l'illustre maison d'Annebaut, & de haute & vertueuse  
se Dame Madame Magdelene d'Annebaut, en son vi-  
uant espouse en secondes nopces de haut & puissant  
Seigneur Messire Iaques de Silly, Cheualier de l'Ordre  
du Roy, Conte de Rochefort & Aulneau, Capitaine  
de cinquante hommes d'armes, Damoyseau de Com-  
mercy, Baron de Montmiral, &c.*

*PASSANT si tu t'enquiers qui gist souz ce tōbeau,  
Icy gisent maints corps où vaillance & sagesse  
Et vertu a logé conjointe à la noblesse;  
Brefcy gist d'Annebaut le nom illustre & beau.*

R 4 Le grand

Le grand-pere y repose, & avec l'arbre vieus  
 Reposent deux rameaus qui en prindrent naissance:  
 L'un fut digne Admiral d'un digne Roy de France,  
 Et l'autre son puisné Cardinal de Lisleus.

Mais tout ainsi qu'Ajax surpassa Télamon,  
 Qu' Achille fut plus fort que son pere Pelée,  
 Ainsi du pere-grand fut la gloire excellée  
 Par son grand fils plus grand d'estat & de renom.

Or comme les Lions n'engendrent point les Cerfs,  
 Et que l'Aigle n'éclot la Colombe poureuse,  
 Ainçois des genereus la race est genereuse,  
 Et d'un pere énerué les fils n'ont point de nerfs.

Aussi cest Admiral en conseil admirable,  
 Admirable en vertu nous laissa deux enfans,  
 L'un vrayment heritier de ses faits triomfans,  
 L'autre, selon son sexe, en sa prudence aymable.

Mais alors qu'Erynnis de ses rouges tenailles  
 Vint pinceter le cœur en ceste region

Du François peuple esmeu pour la Religion,  
 Et qu'ell trempa le fer en ses propres entrailles:

Lors le Sieur d'Annebaut d'un indomté courage  
 Par les scadrons armez & par les champs poudreus  
 Fouldroyant l'ennemy de son Roy près de Dreus,  
 Anima contre luy Mars à despit & rage.

Si que tout enflammé de courroux & d'enuie  
 Qu'à ce ieune guerrier malignement portoit,  
 Craignant que si tout sain du Combat il sortoit,  
 Sa victoire ne fust de trop d'honneur suyvie,

Lança l'un de ses dards, duquel fut enferré  
 Ce gentil Chevalier, qui long temps ne demeure  
 Que de ce coup fatal palissant il ne meure:  
 Avec luy d'Annebaut le nom fut enterré.

Seule restoit sa Sœur de tout ce haut lignage,  
 En qui Nature auoit d'une prodigue main

*Verse ce qu'elle eut onc de plus dous & humain,  
L'honneur, la chasteté, & le sobre langage.*

*Mais entre les vertus desquelles la beauté  
De ses mœurs reluysoit, ainsi qu'en la nuit brune  
Entre les moindres feus on voit luyre la Lune,  
Première fut sa foy, amour & loyauté.*

*Et de là procedoit son humble obeissance,  
Son gracieus accueil, & le paisible accord  
Dont elle entretenoit le Sieur de Rochefort,  
Qui luy estoit conjoint en seconde alliance.*

*Le cœur de sa moitié fut le centre naif  
Où tendoyent les desseins de son ame sferique,  
Et le cœur d'elle aussi fut le miroir unique,  
Qui rapportoit les mœurs de son espous au vis.*

*La glace de cristal dedans l'or enchâssée  
Où est maint' écarboucle, & diamant enté,  
Peu vaut, si de l'objet qui luy est présenté  
La ressemblance au vray d'elle n'est rechaissée.*

*Aussi quoy que la Dame eust en biens surmonté  
Vne Royne d'Asie, & Cléopatre en pompe,  
Sa richesse n'est rien, & sa pompe nous trompe,  
Si elle & son mary n'ont mesme volonté.*

*Telle n'a pas esté ceste Dame modeste,  
Qui bonne avec les biens n'a point enflé son cœur:  
Mais humble, debonnaire, & du tout sans rancœur  
Ayma mieux son espous, qu'onques ne fist Alceste.*

*La Lune d'autant plus qu'elle est loing du Soleil  
Nous monstre d'autant plus sa face illuminée,  
Mais plus de son espous l'espouse est éloignée,  
Plus doit en son visage apparostre le dueil.*

*Pour ce encor aujourdhuy on vante Pénélope,  
D'autant que les vingt ans qu'Ulysse fut absent  
Elle n'eut onc le cœur de la tristesse exempt,*

Bien qu'elle eust avec soy de muguetz vne trope.

Pource est louée encor celle qui Collatin  
Ayma plus que sés yeux, & que sa propre vie,  
Dont la pudicité par force estant rauie,  
Par force mist à bas le nom de Roy Latin.

Pource tant qu'on verra l'amitié maritale  
Estre en estime & pris aux siècles aduenir,  
Bonne posterité, tu te dois souuenir  
De celle que ie plain sur tout autre loyalle.

De celle que ie plain, dont la ferme amitié,  
Amitié qui tousiours s'accompagne de creinte,  
Luy causa la douleur dont elle fut atteinte,  
En absence craignant de perdre sa moitié.

Car la seconde fois que Megere cruelle  
Au cœur du peuple franc, au parauant benin,  
De son poil serpentin pressura le venin  
Dont fut empoisonné le mutin & rebelle:

Le Sieur de Rochefort & vaillant & prudent  
Pour secourir son Roy en ceste peur soudaine,  
Fut de sa Majesté enuoyé vers Touraine,  
Et elle cheut malade en peril euident.

Si est-ce que l'esper, l'esper seul que Pandore  
En sa boette arresta, eut bien tant de pouuoir  
De sa vie arrester, tant qu'elle peut reuoir  
Son Seigneur tresaymé, qui la regrette & plore.

Depuis se contentant d'auoir assez vescu,  
Assez & trop (helas!) veu le siècle où nous sommes;  
Et la peruersité qui regne entre les hommes  
Où le bien est du mal, du faus le vray vaincu;

Laisa son ame à Dieu dont elle estoit venue,  
A la terre son corps tout froid & tout tary,  
Son cœur & souuenance à son marry mary,  
Et vn triste regret à ceux qui l'ont connue.

SUR LE TRESPAS DE  
Tresillustre dame MAGDELE-  
NE D'ANNEBAVT,

Chant funebre.

**O** Triste creue-cœur, n'ayant point son semblable,  
Tu dois estre gémi d'une voix lamentable!  
Des ruisseaux de noz pleurs soyent noz yeux on-  
doyants:  
Ce tribut funereal rendons tous larmoyants.  
O aigrissant ennuy! la Parque forcenée  
A de ses mains rauy ceste Dame bien née.  
Du sang noble enuieuse elle a celle domté,  
Qui prent des Ducs Brétons sa race & parenté.  
Elle mourut ainsi en vertu reluysante,  
Qu'est la haut dans les cieux vne estoille flambante.  
Par les Charites eut grandeur de sa maison:  
Renom, beauté de corps, de richesses foyson.  
Tous les dons qu'elle eut peu penser en son courage,  
Et plus grands, elle a eu comme par heritage.  
Qui n'ayant sa seconde en noz temps éprouué,  
Par ses vertus du ciel le chemin a trouué.  
Les hommes & les Dieux l'ont eue en reuérance,  
Et en elle tousiours prenoyent réioyissance.  
GABRIEL le Marcquis de Saluce en bon heur  
La voyant surpasser toute dame d'honneur,  
Ne cesse, que premier il ne l'eust emmenée  
Au saint liét nuptial: où bien tost terminée  
Fut sa vie. Et contrainct d'ainsi l'abandonner

Par le

Par le sort qui deuoit sur tous luy pardonner.  
 Aeluy vn autre espous par vouloir & promesse  
 De Dieu luy succeda, digne d'vne deesse,  
 Conte de Roche fort, grand seigneur estimé,  
 De noblesse l'honneur & lustre renommé.  
 Ces deus tant célébrés furent par mariage  
 Assemblés, vn Héros & vne dame sage.  
 Apres ensemble auoir ia quinze ans accompli,  
 De tous les iours le temps fut de langueur remply.  
 Elle voyant sa fin certaine, & non friuolle,  
 A son triste mary adresse sa parole.  
 Ne comblés, Monseigneur, de larmes voz beaux yeus,  
 Laissez la terre sombre ores ie monte aus cieus :  
 Où sur moy lieu n'auront ni la mort, ni vieillesse,  
 Ains où tousiours viuray sans tourment & angoisse.

### L'ACROSTICHIDE, OV SVITE

de lettres capitalles contenant ces mots, I E S V S  
 CHRIST DE DIEV LE FILS SAVVEVR  
 C'ROIS, tournée du Grec des Ora-  
 cles Sibyllins.

Jugement designé, lors la Terre tresbue,  
 Et le Roy éternel viendra dessus la nue  
 Sublime pour juger le monde & toute chair.  
 Vray Dieu lors les croyans & mécreans, à clair  
 Séant avec les bons le verront en chair même,  
 Comme d'humains esprits dernier Iuge & suprême.  
 Horrible & épineus le monde sera lors  
 Rejettans les humains idoles & thesors.

Il bruslera

Il bruslera par feu le Ciel, la Terre, & l'Onde,  
 Si fera-il d'Enfer la chartre plus profonde.  
 Toute chair des Sains lors libre le iour verra,  
 Deuorant les méchans la flamme ne mourra:  
 Et dira lors chascun ses fautes plus couuertes,  
 De Dieu seront au jour les poitrines ouuertes.  
 Illec seront les pleurs & grincement de dens,  
 Et sans clarté Phébus & les Astres ardens,  
 Voire les Cieux ployez & la Lune ternie:  
 La plaine sera mont, la montagne applanie,  
 Et n'ira la hauteur les hommes empêchant:  
 Fleuves ni Mer adonc la nef n'ira trenchant.  
 Iustement égalez seront les mons aus plaines.  
 La Terre ardent de foudre, & fleuves, & fontaines  
 S'ouuiront a sechez: & du Ciel en haut ton  
 Sonnera la trompette vn triste & piteus son  
 A déplorer le mal du Monde & des peruers:  
 Vn Chaos & l'Enfer seront en Terre ouuers.  
 Viendront aussi tous Rois deuant Dieu comparoistre,  
 Et du Ciel coulera feu & soulfre salpestre.  
 Vn signe signallé tous hommes marquera,  
 Ruine au Monde alors, le bois ne manquera  
 Corne aymable aus croyans, & vie aus debonnaïres.  
 Rousoyant lauera ses élus ordinaires,  
 Ouurant lors le sourgeon en douze diuise:  
 Il se rendra vainqueur, tout peuple maitrisé  
 Sous son sceptre de fer à la pointe aguise.

RESPONCE A VN SONNET  
 enuoyé de Cologne.

Souuent d'où le mal naist se prend la guarison,  
 Pour chasser vn venin le venin on presure,  
 La cendre de vipère, en guarit la morsure,  
 Du Scorpion on a remede à sa poison.

Telese

Teléfe ainsi receut par secrette raison  
 De la hache d'Achille vne grande blessure  
 Dond il receut apres la santé toute seure,  
 Et son sang à son sang seruit de liaison.

Dans les bois de Poissi naquit la grand Serpente  
 Qui ja dix ans la France enuenime & tourmente:  
 Or aus bois de Poissi ceste fiere Discorde  
 Apres s'estre trainée en France en tous endrois,  
 A la Pais à son tour pourra quitter ses drois,  
 Pourueu que le Serpent sa queüe estraingne & morde.

LE SECOND CANTIQUE DE  
 Moyse tourné de l'Hebreu.

Préstez, ô vous les Cieux, à mon dire l'oreille,  
 Et que la Terre aussi d'écouter s'appareille  
 Les propos de ma bouche : or' mon enseignement  
 Découle tout ainsi que pluye abondamment ;  
 Distille ma parolle ainsi que la rousée,  
 Comme les gouttes d'eau dessus l'herbe arroufée,  
 Et comme larmes d'eau sur le tendre geton ;  
 Car le nom d'Eternel je reclame en haut ton.  
 Donnez à nostre Dieu toute grandeur & gloire,  
 La parfaite Pierre est son œuvre notoire ;  
 Car tous ses sentiers sont droit & toute equité,  
 Il est Dieu véritable, & sans iniquité,  
 Il est juste, il est droit. Elle s'est corumpue  
 En sa tache la race & peruerse & tortue,  
 Et non pas ses enfans. Est-ce donques ainsi  
 Qu'à l'Eternel tu rens de son bien grammerci,  
 O folle Gent non sage, ainçois outre-cuidee ?  
 Celui qui est ton Pere, & qui t'a possedée,  
 Celui qui t'a fait, Peuple, & qui t'a compassé,  
 Souuienne-toy des jours du viel siècle passé,

Et

Et enten bien les ans coulez de race en race:  
 Demande au pere tien que sçauoir te les face,  
 Et à tes anciens, ils te diront qu'au temps  
 Que le Tres-haut faisoit le partage des Gens,  
 Et lors qu'il diuisoit les fils du premier Homme,  
 Qu'il establit les mercs des Peuples ainsi comme  
 Des enfans d'Israëlle nombre solemnel.  
 Car c'est le peuple sien, la part de l'Eternel,  
 Iacob est le cordeau de son propre héritage.  
 Il le trouua en terre & déserte & sauuage,  
 Et lieux d'estonnement, d'vrlement & d'horreur,  
 Et il l'environna, & luy feist bien tant d'heur  
 Que de l'endoctriner, par grace supernelle  
 Le gardant tout ainsi qu'en son œil la prunelle:  
 Ainsi quel Aigle fort vint exciter son ni,  
 Et dessus ses petis planer d'un vol vni,  
 Ses ailerons estendre & le prendre de sorte  
 Que l'ayant empongné sur son aile il le porte.  
 L'VN & seul Eternel l'a conduit & guidé,  
 Et nul estrange Dieu avec luy n'a aydé:  
 Il l'a fait cheuaucher les hauts lieux de la terre,  
 Menger les fruits du champ, & sucer de la pierre  
 Le dous miel decoulant, & l'huile encor plus cher  
 Qui sortoit du caillou & du ferme rocher.  
 Le beurre du troupeau, le lait des brébiettes,  
 La gresse des agneaus & jarses camusettes,  
 Et des moutons des fils de Basan mémement,  
 Et les cheureaus avec la mouelle du froment.  
 Voire memes a fait que ceste gent indigne  
 Ait beu du vin, le sang de la grappe de vigne:  
 Mais tout incontinent que ce peuple dressé,  
 Ce peuple tant cheri se sentit engressé,  
 Il vint à regimber. ô nation ingrante,

Quand

Quand tu fus grasse, épaisse, & en chair delicate,  
 Lors elle rejeta Dieu qui est son faëteur,  
 Et vint à depriser de son salut l'Authëur.  
 Elle l'enjaloufa par Dieus non veritables,  
 Et l'émeut à courrous por choses detestables.  
 Elle sacrifia aus Diabls, non à Dieu,  
 Aus Dieus dy-je, inconnus, & qui de prochain lieu  
 Estoiënt nouveaus venus, & pour lesquels de crainte  
 Vos vieus peres jamais n'auoyent eu l'ame attainte:  
 Tu delassas le Roc de ta naissance authëur,  
 Et mis en oubli Dieu qui est ton createur:  
 Ce qu'ayant aperceul l'Eternel & seul Sire,  
 Ses filles & ses fils réprouua par grand ire.  
 Je cacheray, dit il, en son Zèle & ferueur  
 De deuant eus ma face & toute ma faueur;  
 Et verray quelle fin ils auront, quelle volte;  
 Car ceste nation est sujette à reuolte.  
 Car ce sont des enfans entre lesquels ne voy  
 Aucun qui soit constant & qui ait ferme foy.  
 Ils m'ont par le non-Dieu émeu à ialousie,  
 Ils m'ont fort courroucé avec leur frénésie  
 Et par leurs vanitez; mais ie les rendray tous  
 Par le non-peuple aussi dépitéz, & ialons  
 Par vne folle gent: Car en moy l'ire abonde  
 D'un feu qui va brulant iusque à la fosse immonde  
 Du plus profond Enfer, & qui consumera  
 Et la Terre & son fruit, voire s'enflammera  
 Aus fondemens des mons: i'enuoiray sur leurs testes:  
 Les maus amoncelléz, & toutes mes sagettes  
 Consommeray sur eus, ars & sechez de fain,  
 Et mergez de l'ardeur d'Air infet & mal sain,  
 Et d'amere morsure, & sur eus gent rebelle  
 Des bestes i'enuoirray la dent dure & cruelle

Auecques

Avecques la fureur des venimeus serpens  
 Qui dans la poudre vont sur leur ventre rampans,  
 Dehors les destruiral'espée ensanglantée,  
 Et dedans ils auront leur ame épouuentée.  
 Ouy june homme, & vierge, & enfant & vieillart,  
 Je les ferreray-dy-je, aus anglets à l'écart,  
 Et feray qu'homme d'eus jamais ne se souviene:  
 Sil'ire du hayneus ne retenoit la mienne:  
 N'estoyt leurs ennemis qui viendroyent à penser,  
 Et qui diroyent peut estre, afin de m'offenser,  
 A present nostre main hautaine se décœuvre,  
 Et n'est point l'Eternel qui a fait tout cest œuvre.  
 Car ceste Gent se perd en ses propres desseins,  
 Et n'ont intelligence, auis, ni conseil sains.  
 O à ma volonté qu'ils peussent bien entendre,  
 Voir & sçauoir la fin qu'ils en doivent attendre.  
 Comment est ce qu'un d'eus mille seul en poursuit,  
 Et deus un million, qui deuant eus s'ensuit,  
 Sinon que Dieu leur Roc les leur liure & les vende,  
 Et que du tout enclos l'Eternel seul les rende?  
 Comme nostre Dieu n'est le Dieu qu'ils se sont mis,  
 Et ceus qui juges sont, ce sont noz ennemis.  
 Car vigne de Sodome est la leur, que j'abhorre,  
 Et du vignoble & champ de l'infame Gomorre.  
 Leurs grappes sont de fiel les grappes proprement  
 Et les raisins leur sont amers amerement.  
 Leur vin est du venin de dragons fort nuisible,  
 Et le fiel des aspics & cruel & terrible.  
 N'est point ceci, chez moy caché, couuert, & clos,  
 Et signé & sellé en mes thresors enclos?  
 La vengeance est à moy, & rendray la desserte  
 Quand leur pié glissera, car le jour de leur perte  
 Et ruine est prochain, & est prompt & isnel.

Le cours des temps pour eus, parce que l'Eternel  
 Son peuple iugera, & sera pitoyable  
 Consolant ses seruaus, quand la main éfroyable  
 Il verra retirée, & que sera venu  
 Le terme au delaisé & enclos retenu.  
 Où sont leurs Dieus, où est le Roc & assurance  
 (Dira-il) où du tout estoit leur esperance?  
 Ausquels sacrifiens mengeoient les morceaux gras  
 Des animaux tuez, & ne s'épargnoient pas  
 A bien boire le vin de leurs vains sacrifices?  
 Se leuent maintenant, qu'ils vous soient or' propices,  
 Et vous viennent ayder, soit maintenant sur vous  
 La cachette étendue, & vous cachez dessous.  
 Or' voyez que c'est moy, c'est moy seul qui ay estre,  
 Et n'ay point avec moy Dieu compagnon ni maistre,  
 Et je feray mourir, & viure je feray,  
 Et je feray la playe, & je la guariray;  
 Et n'est qui de ma main puisse faire recouffe.  
 J'éleueray aus Cieus ma forte main secouffe,  
 Et diray que c'est moy le Viuant à iamais.  
 Si ie vien aguiser la foudre desormais  
 De mon glaiue trenchant, & si ma main empongne  
 Le iuste iugement, la vengeance & vergongne  
 Je feray retourner dessus mes ennemis,  
 Me reuenchant de ceus qui en hayne m'ont mis.  
 J'enyureray de sang chasque mienne sagette,  
 Mon glaiue mengera la chair viue sugette,  
 Et du sang de l'occis, & des captifs parmy,  
 Et du chef de vengeance encontre l'ennemy.  
 Celebrez, ô Gentils, de sa Gent la louenge,  
 Car de ses seruiteurs le sang épandu venge,  
 Et viendra ses hayneus de vengeance charger,  
 Et de son peuple aussi la terre repurger.

Hymne

H Y M N E D E L A N A T U R E  
 tourné du Grec d'Orfée.

O la mere de tous, ô Deesse Nature,  
 Mere artificielle, & donnant géniture,  
 Produisante beaucoup, honorable, Démon  
 Qui Royne tout-dontant & indontée as nom,  
 Gouvernante auisée, & en tous lieux luisante,  
 La Regente de tous, honorée, excellente,  
 Et plus digne que tous, non corrupue au cours,  
 La première engendrée, ancienne des iours,  
 Aus hommes vertueus donnant honneur & gloire,  
 Nuitalle, prou-gastant, portant clarté notoire,  
 A peine reténue, & d'un talon dispos  
 Tournant du pié la plante autrement en repos.  
 Des Dieus chaste princesse, & la fin infinie,  
 Qui es commune à tous, & en toy seule vnie.  
 N'es point communicable, & toy mesme qui es  
 Pere sans pere, toy qui grandement te plais  
 En la grande vertu: florissante & heureuse,  
 Le lien & le neu, la concorde amoureuse  
 Avec plusieurs meslée, entendue en son fait,  
 Guide fort, donne-vie, & Pucelle qui sçait  
 Toutes choses nourrir: iugement, suffisance,  
 Propre à persuader la grace & bien-séance,  
 La Royne de l'Ether, de la Terre, & la Mer,  
 Qui se montre aus méchans toute pleine d'amer.  
 Douce aus humbles & dous: qui donne toute chose,  
 Treßage, nourricière, & qui de tout dispose,  
 Nourrissant l'accroissance, & pleine de bon-heur,  
 Et qui dissout aussi tout cela qui est meur.  
 Tu es pere de tout, tu es de tout la mere,  
 Nourrice & nourriçon, d'engendrer coutumière.

Bien tost, ô bienheureuse, en sémence abondant,  
 Et du meurissement le mouuement aydant.  
 Qui es de toute chose artisanne & ouurière,  
 Plusieurs choses créant, Déesse singulière,  
 Vénéralle, Eternelle, apportant mouuement,  
 En meinte chose experte, & ouurant prudemment.  
 Qui la course hatiue agite, tourne, & roule  
 D'un roide tourbillon lequel tousiours découle:  
 Conseruant toute chose, arbitre en sa rondeur,  
 Iugeant toute autre forme, en throne de grandeur  
 Se séant honorable; & seule accomplissante  
 La sentence & arrest qu'elle va prononçante,  
 Qui bonne fait vn son graue & tout plein d'effroys  
 Dessus les couronnez & porte-sceptres Roys.  
 Hardie, tout-dontant, Parque fatalizée,  
 Sousspirante le feu & la flamme embrasée,  
 Prouidence immortelle, & vie à tout iamais,  
 Tout est à toy, car tout toute seule tu fais.  
 Déesse, je te pry qu'avec les temps aménes  
 Et heureuse saison maintenant tu raménes  
 La Paix & la Santé, qui est l'accroissement  
 De tout ce que void l'œil, ou bien l'entendement.

### LE SERMENT O V V E V E N

forme de serment conceu par Grégoire Na-  
 zianzène traduit du Grec d'iceluy.

J'ay fait vn bon serment par la Parole même,  
 Laquelle m'est le Dieu Eternel & suprême,  
 Principe du Principe, & du Pere engendré,  
 La splendeur de la gloire & l'image sacré,  
 Et de nature aussi égal avec le Pere,  
 Et qui vint aus mortels du céleste repaire

Par

Par la Parole dy-je encor i ay fait serment,  
 Et n'enten rejeter par vn faus pensement  
 L'éternelle Pensée, ou que i'amaïs ie change  
 La diuine Raison pour la raison étrange.  
 Si ie diuise en Dieu la sainte Trinité  
 Des miserables tems suiuant la vanité,  
 Si d'un siège élevé i'ay i'amaïs l'Ame éprise,  
 Si i'amaïs i'ayde autruy en semblable entreprise,  
 Si ie cherche plustost le secours & faueur  
 De l'homme mensonger, que de Dieu mon Sauueur,  
 Liant l'ancre & cordeau de ma vie debile  
 Au roc non assuré qui est tousiours mobile:  
 Si ie m'enfle i'amaïs en la prospérité,  
 Si ie pers i'amaïs cœur au temps d'aduersité.  
 Si i'amaïs à vuides les noises ie m'applique  
 Ie m'elongne du droit & suy la voye oblique,  
 Si ie fay plus de cas des superstitieux  
 Et hommes arrogans que des religieux,  
 Si voyant les malins vser de mer bonace,  
 Les bons entre les rocs, la tourmente & menace,  
 Ie me lasse pourtant de tenir orendroit  
 La seule dextre voye & le seul sentier droit:  
 Si i'ay le cœur attraint d'une dépite enuie,  
 Si ie m'ary i'amaïs des méchans & leur vie  
 Poure & calamiteuse, ainsi que si i'auoy  
 Le pié ferme planté, & tout seur ie viuooy,  
 Si à l'ire & courroux mon cœur i'amaïs succombe,  
 Si ma langue i'amaïs sans bride court & tombe,  
 Si le cœur aus yeus porte vn impudique ray,  
 Si quelque homme i'amaïs à faus titre ie hay,  
 Si de mon ennemi pour injure ou pour perte  
 Ie me vange par fraude, ou bien à guerre ouuerte,  
 Si hors de ma maison du poure las & vain

*Vuide iamaïs ie vien à reuoyer la main,  
Si ie trompe l'esper de quelque ame alterée  
De consolation & parole étherée,  
Qu'un autre plus que moy Christ dous aille éprouuant,  
Et mes labours passez soient emportez du vent.  
I ay obligé ma vie à ces Lois sans fallace,  
Si mon veu me succede, ô Dieu, c'est de ta grace.*

LES BEATITVDES EN

diuerſes manières de viure; du Grec  
du meſme Théologien.

A DAMOYSELLE ANNE LE FEVRE  
de la Boderie ſeur de l'Autheur.

*Bien-heureus eſt celui lequel vit ſolitaire  
Sans ramper contre terre avec le populaire,  
Mais ayant l'œil fiché ſans plus à l'Vnité  
Aquier à ſa Penſée vne diuinité.*

*Bien-heureus eſt celui qui avec la mélange  
De pluſieurs frequentant, toutesfois en la fange  
De meins empeschemens & ſoucis n'eſt veauté,  
Mais du ſeul Dieu d'amour a tout le cœur outré.*

*Bien-heureus eſt celui qui a voulu aquerre  
Christ ſeul de tous ſes biens, & pour toute ſa terre  
Et tout ſon reuenu à ſa crois qui mieus vaut,  
Que touſiours conſtamment il porte & léue haut.*

*Bien-heureus eſt celui qui ſaintement commande  
A ſes biens bien aquis, & de richeſſe grande  
N'a le cœur commandé; ains d'un vouloir humain  
Aus poures ſouffreteus tend liberal la main.*

*Bien-heureus eſt celui qui entretient ſa vie  
Sans eſtre marié, mais à l'Ame rauie  
De la Deſté pure; & ſécouant la chair*

*Ne luy*

Ne lui permet jamais d'avec Dieu l'arracher.

Bien-heureux est celui qui en rendant l'hommage  
Et le moindre dévoir aus lois de mariage,  
A voulu consacrer de l'amour de l'esprit  
La meilleure partie, à l'amiable Christ.

Bien-heureux est celui qui ayant sous sa charge  
Et son commandement vn peuple grand & large,  
Par sacrifices grans, purs, & déuociens  
Obtient grace de Christ aus hommes vicieus.

Bien-heureux est celui qui du troupeau céleste  
Estant oùaille aussi, se contente & arreste  
En son ordre & son lieu, & présente son cœur  
Comme vn agneau parfait à Christ le vray pasteur.

Bien-heureux est celui qui d'une Ame sublime  
Des diuines splendeurs va contemplant la cime.

Bien-heureux est celui qui honore le Roy  
Au labour de ses mains, & au peuple est pour loy.  
De tous ces hommes-ci se remplissent les granges  
Et célestes gréniers, qui les fruis & louenges  
De noz esprits purgez recoiuent en leur rang,  
Et chascune vertu chascun mène à son banc.  
Car comme y a ci bas meins genres de bien faire,  
Aussi sont meins séjours en la maison du Pere.

Bien-heureux est celui qui d'esprit simple & doux  
Resiste magnanime au vice & au courroux:

Quiconque vit ici en peine & dueil moleste,  
Quiconque a tousiours faim du saint Menger céleste,  
Quiconque est des grans biens par clémence heritier,  
Quiconque la pitié tire du cœur entier,  
Quiconque ayme la pais, & est pur en courage,  
Quiconque a enduré douleurs & meint outrage  
Pour l'amour de Iesus, & est voulu entrer  
En la sente où il peut grand gloire rencontrer.

De toutes ces vertus pren celle qui t'agrée:  
 Qui toutes les embrasse, il a chose sacrée,  
 Qui en embrasse moins, a le second degré,  
 Qui vne seule, & bien, encor en a bon gré.  
 Chascun selon son rang a sa place assignée  
 Parfaits & moins parfaits sans respect de lignée:  
 Car encor que Rabab en tout n'ait pas esté  
 De vie entretenue avec honnesteté,  
 Si a elle gagné louenge singulière  
 Pour auoir fait déuoir d'une bonne hostelière.  
 Même le Péager par seule humilité  
 Plus que le Separé a d'honneur merité.  
 Mais la Virginité le Mariage excelle,  
 Me diras tu ma Seur, certes elle est plus belle.  
 Toutesfois celle là qui au monde se ioint,  
 Au mariage pur comparable n'est point.  
 Fort sublime est la vie, & a peu de compagnes,  
 De ceus-là qui sans biens habitent les montagnes:  
 Toutesfois bien souuent d'orgueil le vain apas  
 En a fait trébucher plusieurs de haut en bas,  
 Pour nourrir en leurs cœurs hauteesse outrecuidée,  
 Et ne suivre des bons la vertu bien guidée,  
 Et bien souuent encor d'ardeur trop estouffez,  
 Comme iunes poulains en la course échaufez,  
 Ils se sont veus bruncher & tomber en arrière  
 Bien loing bien loing du but & fin de la carrière.  
 Partant d'une aile droite & tres-légere il faut  
 Te souléuer au Ciel afin de voler haut,  
 Ou demeurer en bas en course plus certaine,  
 Qu'à la terre le pois tes ailes ne t'atraîne,  
 De peur que t'éleuant plus haut que ne deuois  
 Honteusement tomber à la fin ne te vois.  
 Vne petite barque ou bien LA NEF NERVEE

Conjonte

Conjointe de bons clous est souvent moins greuée  
 D'un graue & pésant fais, qu'un grand nauire plein  
 De fentes & de trous dont mal seur est le train.  
 Estroite est voirement la sente qui conuoye  
 Droit au Portail diuin, mais elle a meinte voye  
 Qui toutes dedans elle aboutent à la fin,  
 Et pource qu'un chascun comme il est plus enclin  
 Par propre naturel à un genre de viure,  
 Que cestui-là sans plus il tienne & vueille suiure.  
 Mais neantmoins que tous, chascun en son endroit,  
 Ensuient au plus pres le sentier plus étroit.  
 Car tout ainsi qu'à tous vne même viande  
 Ne semble également sauoureuse & friande:  
 Ainsi à tous Chrestiens ne conuient pas tousiours  
 De suiure en ceste vie un seul & même cours.  
 Mais bien en général sont bonnes & vtiles  
 Veilles, & oraisons, pleurs, labeurs difficiles,  
 Deses affections la rage contenir,  
 Chasser la gourmandise, & humble se tenir  
 Sous la puissante main de Christ Dieu veritable,  
 Et craindre ce grand iour iour dernier redoutable.  
 Que si parfaitement au sentier plus parfait  
 Constante tu te tiens, ie diray par effet,  
 Que tu n'es plus mortelle; ainçois quelque ame claire  
 Céleste parmi nous. c'est la Loy de ton frere.

### VERS EXPRIMEZ DES GRECS

de Greg. Nazianzene contre les femmes fardées, &  
trop pompeusement tifées.

O Femmes, ne soyent plus voz chefs entourrellez  
 D'une faulse perruque aus cheueus ane lez;  
 Et n'amollissez plus au miroir de folie  
 Le coul par trop douillet & la gorge polie;

N'aignez

N'oignez plus ie vous pri de villaines couleurs  
 Les formes où de Dieu luisent les traits meilleurs,  
 Pour faire voir à clair à tous, en toute place,  
 Que vous portez vn masque & non pas vne face.  
 Car la femme ne doit, non au mari encor,  
 Monstrer le chef à nu ni le poil lié d'or,  
 Ou derriere le dos la cheuelure blonde  
 Eparsé ça & là, & flottant comme l'onde:  
 Ainsi qu'abondonnoit aus vens de toutes pars  
 La Menade iadis ses longs cheueus épars.  
 Et est trop meséant qu'elle porte vne creste  
 Semblable aus morions qu'on ente sur la teste,  
 Echaugnette de loing aus hommes éclairant;  
 Ni sous la guimpe fine vn chef trop aparant  
 Qui cache sa perruque, afin que dauantage  
 L'éclair des blons cheueus drille sur le visage  
 A flocons d'or crespéz aus deus temples du front,  
 Pour monstrer qu'à la main élaboréz ils sont.  
 Femme, qui la beauté te peins de telle sorte,  
 Tu suis le maistre au engle & vne image morte.  
 Si la Nature aussi, femmes, vous a fait part  
 D'vn beau visage & clair, ne le cachez d'vn fard:  
 Mais gardez le tout pur pour à voz maris plaire,  
 Et n'ayez soing d'autruy par oeillades attraire,  
 Car le cœur suit les yeus non avec sainteté.  
 Que si vous n'auéz eu naisantes la beauté,  
 Fuyez fuyez encor vne seconde honte,  
 Et des mains n'attirez vne beauté trop promte,  
 La beauté que produit la terre, & qui se vend,  
 A celles qui pour peu se vendent bien souuent.  
 Beauté qui coule en terre estant vn peu frotée,  
 Et qui n'est stable au ris quand la ioye éhontée  
 Fait élargir la bouche, & fait naistre les plus

Aus visages tendus par art menteur polis.  
 Beauté qui se découvre estre menteuse & feinte  
 Par les ruisseaux de pleurs ou la suante crainte,  
 Qui tantost reluisoit & rendoit gracieus  
 Et d'une grande ioye & la iouie & les yeus :  
 Et qui ores se void de deus couleurs diuerse.  
 O noire, ô marbre noir, iouie infette & peruerse,  
 Comme est-ce que tu peus reténir & garder  
 La coupable beauté dont tu te veus farder?  
 Telles choses se font à la statue énorme  
 Qui est sans mouuement; mais toy porte la forme  
 La forme non sujette à plusieurs passions:  
 Ici l'œuvre de Dieu, là les inuentions  
 D'un peintre ou d'un maçon qui besongne au manœuvre,  
 Et le trait de sa main se découvre en son œuvre.  
 L'un vieil, l'autre nouveau, & tout ainsi qu'un pré  
 Qui est de doubles fleurs dépeint & diapré,  
 Aucunes d'une odeur qui soit douce & qui plaise,  
 Autres ensemblement d'une autre odeur mauuaise.  
 Ou comme un vèstement des deus costez dépeint,  
 De plusieurs ceinturons tiré ensemble & ceint;  
 Parquoy fuy desormais du corps toute peinture,  
 Ou bien garde sans plus ce qu'il a de nature,  
 Sans l'ayde mendier d'une forme qui nuit  
 Toile le iour tissue, & défait la nuit,  
 Qui iamais ne s'achève, & toujours donne peine:  
 Vne Hécube dedans, & dehors vne Héleine.  
 Donc encor qu'elle peust du mary se céler,  
 Si ne doit pas pourtant la mortelle voiler  
 La diuine semblance; autrement saches, femme,  
 Que de Dieu tu seras reprinse comme infame,  
 Et te demandera courroucé & marry  
 Qui, & d'où est l'ouurier? va estrange, & pery,  
 Chienne

Chiennne, ie ne t'ay point pourtrait vn tel visage,  
 Mais i'ay formé sans plus de moy-même l'image.  
 D'où vient qu'au lieu d'amy que i'ay fait de ma main  
 De la forme ie n'ay qu'un simulachre vain?  
 Or bien ie suis content à la femme permettre  
 Ce vice d'auoir soing de la forme terrestre,  
 Toutesfois qui verroit vn tableau exprimé  
 Où vn visage fust sur vn autre imprimé,  
 Saches qu'incontinent il diroit l'ouurier même  
 Colonne auoir dressé d'une laideur extreme.  
 Et toy tu la depeins sousspirante, & honnis  
 Le iardin d'Alcinois du iardin d'Adonis.  
 Et ta grace n'est rien sinon la couleur vaine  
 D'un polype, ou la lettre écrite dans l'arcaine:  
 Comme te plais-tu tant à imiter le Gay  
 Qui des plumes d'autruy estoit superbe & gay?  
 Veu que la fable même à tous rend manifeste  
 L'oiseau nu miserable apres si grande feste?  
 Ne crains-tu point d'auoir apres ce vain bon-heur  
 La beauté perissant, ce dernier deshonneur?  
 Esperes tu d'auoir vn plaisir pardurable?  
 Tu verras tost apres combien est lamentable  
 Et griéue la douleur de la beauté d'autruy.  
 On dit qu'un beau visage a bien du bien en luy,  
 Si est-ce toutesfois qu'apres que la vieillesse  
 Aura dit tout courbé ceste fleur de iunesse,  
 Et que du tout sera la peinture dehors  
 De la formation des membres d'un tel corps,  
 Tellement que la chair reste toute assechée  
 Comme d'ardeur de feu sous la cendre cachée,  
 Telle deplorera pour néant & bien tard  
 De ces membres le dol, le mensonge & le fard,  
 Quand la Singe verra que ce peu qui luy reste

Est de

Est de rides hideus par vieillesse moleste.  
Telle est la recompense aus membres dementis.  
O des belles la belle, & gentille aus gentis  
(Dira quelcun alors à la vieille difforme)  
Monstre, comme deuant, ta forme ores sans forme:  
Mais ie suis assure que tu n'en feras rien,  
Ains tu prirois plustost pour cacher le mal tien  
Qu'aucun homme vivant de tous ceus qui t'ont veüe  
N'eust point aujourdhui d'yeus, ces yeus qui par la rue  
Te miroient admirez, & qui de tous costez  
Te souloyent rencontrer marchant à pas contez.  
Et est digne de ris que toy qui du fard uses,  
Et qui penses cacher aus hommes telles ruses,  
Tu as mesmes attrait les hommes les plus vains  
Pour de ta beauté feinte estre les sacrestains:  
Car iceus ont broyé l'onguent dond es polie,  
Les larrons de la court forgeurs de leur folie.  
Tels onguens ne sont point d'atrempance inuentez,  
Mais des voluptueus seruans aus voluptez,  
Et tout ce que tu fais pensant complaire aus masles,  
N'est rien que volupté pleine de desirs saltes.  
On recite du Pan superbe & glorieus  
Que quand il fait la rouë où reluisent tant d'yeus,  
Courbant son chef doré, qu'il crie a ses femelles  
Comme les caressant pour estre admiré d'elles:  
Mais de toy si tu peins ta face & tes sourcis,  
Non pour plaisante plaire aus regards des lascifs  
Ie m'en estonne fort: car si seul tu affectes  
Ton mary qui te plaist comme tu le delectes,  
Tu as mesme faueur comme quand tu le pris  
Et te mena pucelle au nuptial pourpris:  
Mais si tu viens ainsi aus yeus des autres plaire,  
Ton mary hait cela, & ne le peus attirer.

Mieux vaut à la maison se tenir, & cacher  
 La grace du beau corps, l'embon-point de la chair,  
 Que de monstrier dehors non saintement prudente  
 Je ne scay quel maintien qui nature demente.  
 A qui suit ce conseil, suffit le seul espous.  
 Mais si dehors te tiens pour te monstrier à tous,  
 Comme le lin planté dessus lequel s'assemble  
 La troupe des oyseaux qui valent tous ensemble,  
 Tu plais à qui te plaist, & souuent à l'écart  
 Vn regard tu luy rens pour vn autre regard.  
 Puis apres vn souris, puis le déuis proposes  
 Caché premièrement, & puis apres tu oses  
 (Mais langue babillarde outre passer ne dois  
 Pour dire le surplus) ie diray toutesfois,  
 Et diray verité qu'aus yeus & mignardises  
 Que font aus iunes gens les femmes mal apprises,  
 Rien n'est sans éguillon, comme l'aymant attrait  
 Le fer l'vn apres l'autre, ainsi ce qui s'y fait.  
 Et à ma volonté qu'on veist au lieu des femmes  
 Tous reluyre de fard les sots maris infames,  
 Qui chasque iour ayans compagne, & à leurs yeus  
 Si grande vilenie, au vice vicieus  
 Se delectent, voilez d'vne nuée obscure  
 Ils blecent de propos pleins d'vne aigre piqueure.  
 Celles femmes d'autruy qui font luyre leurs peaus  
 En leur ordure estans eus mesmes des pourceaus:  
 Car tout incontinent ils cherroyent aus estables  
 Asez & plus contens des onguens detestables,  
 Dond Circe, comme on dit, par ses charmes & sors  
 Les hommes qu'elle oignoit, faisoit deuenir pors.  
 Car tant s'en faut qu'iceus le fard mesme rejettent,  
 Que plustost dans le feu comme vn bois sec le iettent,  
 Lequel il vaudroit mieux de bonne heure en oster

Que non pas de l'y mettre & le feu augmenter.  
 Car le combat d'entre eus, leur victoire bornée,  
 Ne gist qu'à qui rendra sa femme plus ornée.  
 Voire tant ils sont sous chascun à qui mieus mieus  
 En ce vice se plaist d'estre victorieus.  
 Mesmes le plus souuent poures personnes viles  
 Pour plus fort exciter de leurs femmes & filles  
 L'ardente volupté, & les sous appetis,  
 Entreprennent labours qui ne sont pas petis.  
 Et qu'est il rien plus sot qu'aus mains de l'aduersaire  
 Mettre le glaiue nu dond il te peut desfaire?  
 Ou rompre le fossé dond ton blé est gardé  
 Pour ouurir le chemin au torrent débordé?  
 On conte de Pandore vne fable inuentée,  
 Qu'apres que le feu fut soutrait par Prométhée,  
 Elle vint aus mortels pour ce crime venger  
 Portant pour ce bon feu vn feu plein de danger:  
 Et afin qu'elle peust embraser dauantage,  
 Et d'vn feu consumant des hommes le courage:  
 Quelle fut par les Dieus d'vn geste qui époint,  
 Et de cointe beauté couuerte de tout point.  
 Ainsi quand vn chascun en ceste femme chaude  
 Eut mis son éguillon & attrayante fraude,  
 Alors ce mal pipeur comble de maus comblez  
 Fut aporté cy bas aus hommes tous troublez;  
 A scauoir vne femme & fine & trop rusée,  
 Impudente, & iamais n'ayant la langue vsee,  
 Ni lasse de conter son babil dous & beau,  
 Plaisir par trop nuisant, tousiours ardent flambeau.  
 Non pas qu'icy ta foy aus fables ie demande,  
 Mais s'il te plaist ainsi & si tu le commande,  
 Aulse, aulse & voy vne & vne autre fois  
 Qu'en attours bigarrez la Pandore ne sois.

Car

Car de Pandore sont, les lasciuves fémelles  
 Avec front impudent, toutes filles gémelles;  
 Mais toy pourtrait de Christ fay luyre ta beauté,  
 De prudence sans plus & nette chasteté;  
 Donc, les contes laissez, écoute ma parole  
 Laquelle i'ay aprinse en la diuine escole:  
 Et ne sçais-tu point bien que la beauté du fruit  
 De ceste arbre meurtriére, & qui encores nuit,  
 Pipa par douce fraude & mist en vitupere  
 De ton genre l'autheur ton plus antique pere?  
 Et que luy par le dol de l'ennemy trompé,  
 Et par le faus conseil de sa femme apipé,  
 Fut aussi tost ietté au miserable monde  
 Hors du beau paradis où tout plaisir abonde?  
 D'adepuis ce temps-là, ô ma fille, la Loy  
 De ton pere t'enjoint que tu ne donnes foy,  
 Et ne viennes iamais à mettre ta fiance  
 En ton beau teint vermeil qui peut causer nuisance.  
 Vn peu-durant printemps toute beauté me peint:  
 Laquelle vn froid yuer tout aussi tost m'eteint:  
 Car auant que mourir, ou vne maladie  
 La rend debilitée & beaucoup enlaidie,  
 Ou à la verité vieillesse la mollit,  
 L'efface & rend fenée & du tout l'abolit.  
 Mais cecy est encor plus digne de risée,  
 Vne femme verras laide & mal auisée,  
 Qui à soy mesme estant coupable de l'aideur  
 Reputera sa forme à grand gloire & grand heur:  
 Voire de prisera pres de soy comparée  
 Vne autre Danaé tant soit elle parée.  
 Et ce qui est plus laid & moquable d'vn tiers:  
 (Comme les artisans maistres de tels mestiers  
 Eus mesmes vont contant, car par experience

Ie ne connu iamais que vaut telle science)  
 C'est que ce mal commun en soy chacune sent  
 Et toutesfois cacher à l'autre le pretend.  
 Quel mal peut on penser plus grief que ceste rage?  
 Un charpentier connoist d'un charpentier l'ouillage,  
 Un chantre entend celuy qui est au chant expert :  
 Et un larron n'est point à un larron couuert :  
 Mais celles-cy vont croire, & croyant se deçoquent,  
 Qu'en soy lon n'aperçoit ce qu'en autre aperçoquent :  
 Que ce proverbe est vray que lon dit en tous lieux,  
 Le peché est aueugle & aueugle les yeus :  
 Tout de mesme façon les fous hommes honorent,  
 Les faces & le teint qui de fard se colorent,  
 Dond ils se vont moquant, & se plaisent de voir  
 Des vifs tableaux chez eus sous les couleurs mouuoir.  
 Toutesfois ie croy bien que telles peintes tables  
 Ne leur plaisent pas tant, ni semblent delectables,  
 Comme l'art & l'engin des autres hommes coins :  
 De qui telles couleurs sont suffisans tesmoins.  
 Quelcun, ainsi que feint des Poetes la veine,  
 Fut iadis amoureux d'Echo sans forme & vaine :  
 Et écoutant sans plus ceste seconde vois,  
 Alloit errant aus mons, aus rochers, & aus bois :  
 Un autre (comme on dit) se vid d'amour éprendre :  
 De sa beauté ombreuse, & taschoit de la prendre :  
 Dedans vne fontaine au cristal ondoyé  
 Où en fin il sauta & fut dedans noyé.  
 Et quelcun autre encor fut si foul, que lon treuve  
 Qu'ardamment il ayma la beauté d'un froid fleuve :  
 Et voulut tellement le riuage admirer  
 Que iamais il ne peut son pié en retirer :  
 Il en lechoit l'eau douce au creus des mains puisée,  
 Il en prenoit l'écume à la riue prisee :

T.

Et

Et si ne pouuoit pas d'aucune onde ou froideur  
 Son amour amortir, & déteindre l'ardeur;  
 Tant amour est aueugle & chose non-pareille:  
 Parquoy ie ne voy point pourquoy lon s'emerueille  
 Si toy mignarde & nette en tes habis pompeus,  
 Avec tes dois rosins, & ton haut chef tu peus  
 Vn iune homme emplumé troubler de fureur grande.  
 Mais que dy-je vn iune homme? aincois toute la bande  
 De ceus-là pour lesquels affectée en tes ars  
 Tu parfumes ton Chef & ta face de fars.  
 Maintenant ie croy bien, & ne le tiens pour conte,  
 Cela que d'un vieux peintre excellent on raconte;  
 Qui de toutes couleurs représenta si bien  
 Vne vache de bois qu'il ne luy manquoit rien;  
 Si qu'un toreau, sentant du tan d'amour la playe,  
 Y courroit tout ainsi qu'à la genice vraye.  
 O Amour tout commun! aus animaux formez,  
 Et qui sans ame sont, courent les animez:  
 Et toy tu viens braiser aus iunes sans ceruelle  
 Vn semblable forfait, pour te faire ainsi belle.  
 Orfée a peu fléchir les bestes des forests:  
 Mais de toy tu peus bien attirer en tes rets  
 Ces hommes là qui ont l'esprit comme vne beste,  
 Et qui sont affollez d'un amour deshoneste.  
 Que si tu prens du fard, non pas pour allécher  
 Aus salles voluptez & plaisir de la chair;  
 Mais plaire seulement aus yeus & à la veue,  
 Et faire aus hommes voir ta grace bien pourueue,  
 Sois certaine qu'Amour qui est aérien  
 Se sent aussi du vice & mal venérien:  
 Mais seure tu te tiens qu'il ne te peut-méfaire.  
 Ie le croy, si tu veus, afin de te complaire:  
 Toutesfois ce n'est point vne honneste façon

D'un

D'un vice, bien que vain, encourir le soupçon.  
 Car encor que tu sois & prudente & accorte,  
 Si viendras-tu donner par vne telle sorte  
 Vne sale coustume, & messéante loy  
 A tant d'autres qui sont femmes ainsi que toy.  
 Car la course qui tend vers le vice est fort prompte.  
 Que les autres par art cachent leur orde honte;  
 Mais il est bien séant à toy de faire voir  
 Que ton honnesteté porte vn bien peu de noir:  
 Car si femmes de bien veulent estre luisantes,  
 Certainement iamais les autres moins duisantes.  
 Ne voudront embrasser l'honneste chasteté:  
 Belle est donques la Loy qui à nous ha esté  
 Du Fils de de Dieu donnée; & qui deffend austère  
 Mirer femme d'autruy d'œil & cœur adultère:  
 Car l'impudent regard, de l'amour impudent  
 Est source & origine, & si quelcun prudent  
 Le peut bien euitier, il se verra déliure  
 Du crime & du forfait qui s'en pourroit ensuyure.  
 Comme ce peut-il faire, ô femme, dy le moy,  
 Qu'un tel ceste d'amour portant avecques toy  
 Pour les hommes attirer à mirer ton visage,  
 Tu sois loing du forfait qui ront le mariage?  
 Or sus, ie veus conter, si bien il m'en souuient,  
 Pour vostre fait honteus fable qui luy conuient.  
 Me vueille pardonner vostre grace mignarde:  
 La vieillese de soy est vn peu babillarde.  
 C'est vn vieil bruit qui court & dure iusqu'à nous;  
 Que iadis il y eut entre les hommes tous  
 Vn si grand troublement, que l'on n'eust sceu connoistre  
 D'avecques le mechant le bon qui doit paroistre:  
 Et furent estimez méchans meins gens de bien,  
 Et plusieurs ténus bons lesquels ne valloient rien:

Les hommes de néant estoient ornez de gloire;  
 Les autres vertueux d'un vil mépris notoire  
 Remportans un loyer d'uniquité vestu,  
 Cestuy-ci à son vice, & l'autre a sa vertu.  
 Mais le vice regnant par la force robuste  
 Ne trompa l'œil de Dieu qui est le Roy tresjuste;  
 Donques luy courroucé au vice & ses suppos,  
 Usa finalement de semblables propos.  
 Ce n'est pas la raison que le méchant florisse,  
 Et de pareil honneur comme le bon iouisse;  
 Car le vice tousjours voudroit plus attenter,  
 Et pourtant il me plaist d'un bon merc les noter  
 Par lequel on pourra connoistre tout sur l'heure  
 Qui a le cœur méchant, & qui l'ame meilleure.  
 De tels mots il usa, & d'un rouge & beau teint  
 Rendit des gens de bien le visage dépeint,  
 Faisant dessous la peau un sang vermeil épandre  
 Si tost que l'esprit veut quelque mal entreprendre:  
 Et plus abondamment aus femmes l'épandit,  
 Dont le cœur est plus mol & la peau respandit.  
 Mais il figa le sang & le tint immuable  
 Dans le corps des méchans d'un vouloir dommageable.  
 De là vient que jamais rougir on ne les void,  
 Tant soit leur fait honteus & tant vilain il soit.  
 Au nombre de ceus-ci, ô femme, ie te range  
 Qui de tant de couleurs teins ton visage estrange.  
 Ta rougeur ne me meut & ton teint n'est point beau,  
 Quoy qu'il reluise fort seulement sur la peau:  
 Car telle rougeur naist d'impudence eshontée  
 Qu'en Sodome iadis la pluye a surmontée.  
 Pourtant, ô deshonnesté, orendroit n'ose plus  
 Ta peau par imposture enduire par dessus:  
 Car ie ne connoy point d'autre beauté que celle

Qui

Qui n'aist avecques nous, & qui est naturelle:  
 Et prise beaucoup plus les biens bien amassez  
 Que mon pere defunt à sa mort m'a laissez  
 (Quoy que le reuenu en soit de beaucoup moindre)  
 Que ceus qui iniquement ma main pourroit conjoindre.  
 Ainsi la femme honneste & chaste ie cheri  
 Trop plus que celle la qui trompe son mari:  
 Et sont plus à priser fils de bonne nature  
 Par quelcun engendrez, que des fils en peinture;  
 Bien que ceus qui sont peins apparoiſſent plus beaux  
 Et trop mieus colorez sur les polis Tableaus.  
 Donc ne desire point, ou sois vermeille ou blesme,  
 Qu'on te preigne iamais pour autre que toymesme.  
 Et t'en resouenant vueille ton corps garder  
 Tout tel qu'il est créé, sans en rien le farder.  
 Comme les vieux Gaulois souloient mettre à l'épreuve  
 Leurs enfans nouveau-nez dedans le Rhin leur fleuve,  
 Et tout ainsi que l'or pur & fin est trouué,  
 Quand au feu de ciment il est bien éprouué:  
 Ainsi ie iuge bien si ton cœur est pudique  
 Quand ta forme est sans fard en sa nature unique.  
 Autrement craindre il faut qu'un Démon enfumé  
 Ne peigne ton gent corps & ton chef parsumé,  
 Car il viendra du tout à te reduire en cendre,  
 Ou bien à ton clair nom trouble fumée épandre,  
 Et pour un plaisir maigre & tost éuanouy  
 Vilaine il te rendra, & ton corps tout brouy.  
 Ni le précieux or mestlé parmy les gemmes  
 Eblouissant les yeus de ses rayons & flammes,  
 Ni dor la cheine grosse au sein s'entortillant,  
 Ni la perle à l'oreille avec pois pendillant,  
 Ni la dorure aussi sur la teste atournée,  
 Ni la robe enrichie & de fin or ornée

Et proprement ouuée avec labeur sutil  
 De la plus fine soye, & du plus dougé fil,  
 Soit de couleur de pourpre, ou de couleur dorée,  
 Changeant ou cramoisy qu'elle soit colorée:  
 Ni les onguens luisans à chasque ioue & front  
 Aus femmes de bon lieu pour ornement ne sont.  
 Et plus belle n'es point pour estre diaprée,  
 Pour de cinabre auoir chasque lèvre pourprée,  
 Pour haulser les fillets de l'ébenin sourci,  
 Pour tourner la prunelle & l'œil moite adouci,  
 Pour d'une gresle vois & lasciuement tendré,  
 L'oreille amadouant, douce te faire entendre:  
 Pour te ferrer les mains & les piés delicas  
 De cheinous, & ioiir de l'honneur des forças;  
 Pour d'onguens amollis ton corps & ton chef oindre,  
 (Car c'est pour les corps mors que les vautours vont poindre)  
 Pour vsfer d'un menger qui n'est point vsité,  
 Pour cà & là mouuoir le menton agité,  
 Et ainsi dépriser la femme honneste & graue  
 En crachant par depit & l'escume & la baue.  
 Et brief ne pense point d'ornement receuoir  
 En la splendeur du coche, & pour aperceuoir  
 Par les treillis ouuers les passans par la rue,  
 Mais non tant pour les voir comme pour estre veeu  
 Ni pour voir apres toy meint & meint estafier,  
 Tu ne dois point auoir le courage plus fier:  
 Ni pour auoir beaucoup de seruantes peu sages  
 Qui nous font voir ton cœur comme viues images;  
 Ainsi que mainte aironde, oyselets passagers,  
 Du printemps; & les fleurs sont des fruits messagers:  
 Ainsi on peut iuger les meurs de la maistresse  
 Des seruantes qu'elle a qu'à sa mode elle dresse.  
 A ces choses tu dois plus d'une fois penser;  
 Car quand chascune à part ne pourroit t'offenser  
 D'un graue deshonneur, toutes mises ensemble,  
 Causent ruine & mort certaine, ce me semble.  
 Vne seule couleur la femme doit aymer,  
 A scauoir la rougeur que luy vient imprimer  
 Vne honneste vergongne, & du vice la creinte:  
 Telle couleur sans plus de nostre peintre est peinte.

Nous ten donnon encor vne autre si tu veus,  
 C'est par labours Chrestiens, iunes, prieres, veus,  
 Par pleurs non simulez, & nuit & iour par veilles,  
 Que tu faces pallir tes beautez trop vermeilles.  
 Car ce remede est bon, non aus vierges sans plus,  
 Mais ni du mariage il ne doit estre esclus.  
 Mais laissons les couleurs aus parois & murailles.  
 Et à ces femmes-là, ces infettes canailles  
 Qui avec leur bourbier se plaisent d'améner  
 Les iunes gens en rage & les voir forcéner.  
 Telles impudemment & à grand gueule ouuerte  
 Aillent riant de nous sautans sur l'herbe verte:  
 Mais nous, nous ne pouuon les putains nullement  
 Sans vn lasche forfait, regarder seulement.  
 Quand aus femmes de bien louable est la coutume  
 De garder la maison, & lire au saint volume,  
 Ou bien de leur fuscau & leur laine soigner,  
 (Car cest leur propre ouurage) & mesme embesongner,  
 Euitant les vallés, les seruantes aus ceuvres:  
 Et porter des liens aus yeus, ioües, & léures.  
 Ne sortir pas souuent dehors le seuil de l'huis.  
 De toute femme chaste aus propos bien deduis  
 Tu te peus recréer, & du seul homme au reste.  
 Qui aura delié ton pur virginal ceste.  
 Voire même l'épous ne doit rien attenter  
 Par trop licentieux pour te mécontenter,  
 A fin qu'en ce faisant mieus tu luy persuades  
 Que tu as en horreur des autres les œillades.  
 Mais qui premier de Dieu a sardé le pourtrait?  
 Quiconque soyt celuy qui a premier atrait.  
 Et meslé de couleurs & de sars l'impudence,  
 Ah! qu'il puisse perir & luy & sa science.  
 Car tout ainsi qu'on void les nageurs éhontez  
 [Qui ne doiuent au rang d'hommes estre contez]  
 Couvrir premièrement d'un vil masque leur face,  
 Puis s'ensuiuir apres ce qui sied à leur farce,  
 A scauoir souple-sauts, où çan dessus dessous  
 Par laidour qui leur plaist leurs membres sont dissous,  
 Ainsi celles qui ont des sars la moite fange  
 Depuis auoir vestu vne autre forme étrange

( Car telle couuerture est plus propre aus farceurs  
 Et badins éhontez, que non aus chastes cœurs )  
 Se meuuent par apres d'vne façon enorme  
 Laquelle est conuen able à telle fausse forme.  
 Pour celles-ci les huis travaillent sans cesser,  
 Clefs, mirois, onguens, boites à les dresser:  
 Et brief de la maison le toict de tuile ou brique  
 N'est pas bien assésuré en ce Kéraud magique.  
 Voila que tire à soy le faus teint emprunté,  
 Mais il n'y a que faire à l'honneste beauté.  
 Que si tu t'ensles tant pour ta forme affectée,  
 Tu ne seras iamais de cœur chaste affectée  
 A l'endroit de celuy, qui par haine & dédain  
 Rejette loing de luy le fard infet & vain.  
 Il est bien vray qu' Ester fut d'amiable grace,  
 Mais quel en fut le fruit? le salut de sa race.  
 Et la fière putain Iézabel avec fard  
 Peignit aussi ses yeus, & quel fut son départ?  
 Avec son sang paillard ell teignit les paillardes:  
 Mais toy tu ne dois point par tes graces mignardes  
 Ployer l'ire d'vn Roy, n'estre avec les putains;  
 Donc face ni sourcis tu ne dois auoir teins.  
 Et quoy? ne creins tu point, n'as-tu en reuérance  
 Des sacrez Oins de Dieu, des Prestres la présence?  
 Alors que deuant eus tu as le chef cliné,  
 De formes & couleurs vray masque enluminé?  
 Nas-tu horreur d'estendre à la diuine table  
 Les mains dond tu depeins ta forme déplorable?  
 Et puis comme oses-tu à ces iours consacrez,  
 Pour le sang répandu par les martyrs sacrez  
 Où le peuple conuient par troupes à la danse,  
 Le vu'gaire apiper avec ta contenance,  
 Attirant apres toy ainsi comme vn marché

Au milieu des citez tout le peuple alleché?  
 Ou comme les iongleurs qui par les places larges  
 Vont ménant & montrant les bestes plus sauvages,  
 D'une tremblante main tirans vifs & rampans  
 De leurs trous tenebreus les horribles serpens.  
 Femme, croy ma parole, & que ton cœur qui dresse  
 A ta face ta main, desormais ne te blesse:  
 Et toy, fille, sur tout garde-toy de hanter  
 Avec ces femmes-là, & de les écouter  
 En leur mauuais conseil, & iamais n'aye enuie  
 De commettre au bateau avecq' elles ta vie.  
 Laisse aux autres le soing de toute vanité;  
 Mais toy tu dois rougir avec humilité  
 Quand quelque homme te loüe, & mêmes ne l'en croire:  
 Car certes en ce point gist des femmes la gloire.  
 Si ta vie est du tout déliure du lien,  
 Secou tout soing mondain sans plus penser à rien,  
 Fors de viure au seul Christ vierge luisante & nette,  
 Illustre de conseil & prudente & honneste,  
 Ayant le Verbe saint qui s'est fait chair pour nous  
 Seul hoste de ton cœur, de ton Ame l'Espous.  
 Ou bien si tu te sens de grand desir épointre  
 De ce costé duquel Dieu te voulut déjoindre,  
 Embrasse seulement cet tien costé tant cher,  
 Et ce bon éguillon pour l'éguillon de chair.  
 Mais en autres desirs que ton cœur ne se plonge  
 Non seulement veillant, mais ni mesmes en songe.  
 Mais toy qui sers à Dieu, il ne te faut penser  
 De tenir rien caché, ni de te dispenser  
 Si tu viens à mêler à ta vie humble & basse  
 Rien qui soit féminin & l'honneur outrepasse:  
 Car on trouue par fois aus salles habits viens,  
 On trouue, dy-je, encor plaisirs délicieus;

Et

Et quelque fois aussi sous les pompeus & braues,  
 Plusieurs ont reconnu meurs honnestes & graues.  
 Et croy mon témoignage ; vne tâche est à toy  
 Qui t'es vouée à Dieu, & qui connois sa Loy  
 Trop plus orde beaucoup, que la plus grand blessure  
 A celles-là qui sont au monde, ie t'aseure.  
 Tu dois donc auoir l'œil qu'en toy la passion  
 Ne face rien contraire à ta profession,  
 Car aus salles habits vne vilaine goutte  
 Ne se monstre pas tant, comme en la robe toute  
 De blanc pur & poli. Si mon dire suffit  
 Pour te persuader, tu en auras profit.  
 Mais si impudemment tu aseures ta trongne,  
 A moy ne tiene point, si tu veus sans vergongne,  
 Que ne te faces voir luyre & reliyre encor  
 Et d'ivoire & d'émail, d'ambre, d'argent, & d'or,  
 Je concède ce point à ces femmes peu sages  
 Ces nouveaux artisans peintres de faus visages.  
 La colonne est dressée, où i'ay ces mos grauez,  
 Viens icy qui veut voir les beaux teins bien lauez.

### LE CANTIQUE DE LA

Vierge tourné du Syrien, langue vulgaire  
 tant d'elle, que de nostre Sei-  
 gneur Iesus-christ.

LE Seigneur duquel ie ioüy  
 l'exalte en mon Ame rauie,  
 Et mon Esprit est éjoüy  
 En Dieu qui me donne la vie.  
 Puisqu'il a regardé expres

L'humis-

L'humilité de sa seruante,  
Car ie voy que parci apres  
Me diront heurcuse & contente  
Les fils des fils me benissant,  
Pour l'œuure grand & admirable  
Qu'a ouuré en moy le Puisant  
Dond le nom saint est vénérable.  
Et est sa grace & sa douceur  
D'age en age & de ligne en ligne,  
Enuers ceus qui d'un humble cœur  
Le reuèrent & son nom digne.  
Par sa dextre & bras redouté  
Il a fait victoire auancée,  
Et dissipant a rebouté  
Les enfler en cœur & pensée.  
Des thrônes il a renuerse  
Les endurecis en leur audace;  
Et au contraire il a haussé  
Et mis les humbles en leur place.  
Les affamez diminuez  
A rempli de biens & largesses;  
Et enuoyé tous dénuez  
Ceus qui estoient pleins de richesses.  
Israel son seruant connu  
Il a aydé, & débonnaire  
Il s'est enuers luy souuenus  
De sa sainte grace ordinaire:  
Tout ainsi qu'à noz peres viens  
Il auoit parlé de clémence,  
A Abraham religieux  
Et à iamais à sa sémence.

PRIERE

## PRIERE A NOSTRE SEIGNEUR

Iesus-Christ traduite du Grec de Grégoire Nazian-  
zène, pour s'en retourner l'Autheur de  
Flandres en France.

O Iesus-Christ seul Roy qui es tout bien à tous,  
 Qui es la droite voye en tous effets vers nous,  
 Qui montrâs le chemin à la gent circonçise  
 Par la nuée au jour, de nuit par flamme éprise,  
 Qui ouuris tout-puissant la sente à tes amis  
 Par la grand' mer ouuerte où Phar'äon fut mis,  
 Qui donnas du haut Ciel viande non-pareille  
 Et de la roche dure, ô insigne merueille,  
 Feis l'eau dans le desert abondamment sortir,  
 Et vins de tes hayneus le Trofée bâtir  
 Quand Moysè étendit la main double éléuée  
 En forme de la Crois à mon secours trouuée:  
 Qui retins de la Lune & du Soleil le cours,  
 Et qui feis arrester comme vn mont le decours  
 Du grand fleuue Iourdain, & y fendis la voye  
 A la terre promise aus tiens remplis de ioye,  
 Qui toy mêmes voulus à la fin démontrer  
 Aus hommes le chemin qui fait au Ciel entrer,  
 Et à la vieille sente adjoustas la nouvelle  
 Quand toy Dieu vins en terre en nostre chair mortelle,  
 Et de la Terre au Ciel fus du depuis receu:  
 A nous te desirans vien plus clair aperceu.  
 Toy qui montas sur mer & de tes piés marchée  
 Rendis son onde calme, & des vens relachée:  
 O toy, Christ bien-heureus, vien encor aujourdhuy,  
 Vien à moy qui t'appelle, & d'ici me condui  
 Par vne bonne voye, & me donne vn bon Ange  
 Qui repousse les maus, & m'ayde en terre estrange  
 Qui encor

Qu'encor L'VN GVIDE ORFEE & de iour & de  
 Chasse bien loing de lui toute chose qui nuit, (nuit,  
 Donnant au trauillé du sentier fin amène  
 Tout sain à la maison & sauue me ramène:  
 Et qu'avec mes parens & mes amis aussi  
 Qui viuent comme moy, il me rende d'ici,  
 Où libre en mon esprit, & des ennuis deliure,  
 Du tout en pureté saintement puisse viure  
 Te faisant jour & nuit de mon cœur oraison,  
 Et t'éleuant toujours la lumiere & raison  
 De mon penser ailé, iusqu' à tant que me voye  
 Estre arriué au bout de la commune voye,  
 Et estre paruenus en ce logis sacré  
 Où tous trauaus finis les bons viuent à gré.  
 A toy je vy, je parle, à toy Christ seul Monarche,  
 Le me repose en toy, & droit à toy ie marche,  
 Car de ta forte main tu me couures entier:  
 Donne donc bonne fin ores à mon sentier.

**COMPLAINTE A DIEU, FAITE**  
 par l'Authcur estant malade en  
 Anuers l'an 1571.

D'où vient cela, ô Dieu qui fis le Monde  
 Du tout parfait en parfaite rondeur,  
 Qu'au Cercle rond, où i'ay trouué tant d'heur,  
 Le trouue encor ma disgrace si ronde?  
 Si la Rondeur est ma FIGVRE ÉLVE,  
 Si n'ay-je point en ceste forme élu  
 Qu'avec mon bien mon mal fust reuolu,  
 Ni ma santé en fiéure reuolue:  
 Et toutefois l'An qui tourne & retourne  
 Comme vn aneau en rondeur compasé

N'ha point

N'a point si tost clos son cercle passé  
 Pour commencer l'autre qui ne sejourne:  
 Que mon peché, ma disgrâce arondie,  
 Ou bien, Seigneur, ta juste volonté  
 Mon poure Corps rend tout matte & donté  
 Par le retour de quelque maladie.

Quand le Soleil a parcouru l'espace  
 Lequel tu as de beaux Signes orné,  
 Mon bien venu à son terme borné,  
 Incontinent à mon mal donne place.

Mais quoy qu'au Temps en ce point symbolize,  
 Si en est bien contraire la raison,  
 Car quand on void refflorir la saison,  
 Ma chair flétrit de froid & chaud éprise.

Ma chair déuroit de la Terre sa mere  
 Suyure le train, mais elle ourant ses fleurs,  
 Ma chair adonc épanit ses douleurs,  
 Et renouvelle une complainte amere.

Nature inspire aus veines de la terre,  
 Et en tout arbre vn suc naïf & franc:  
 Et dedans moy elle corromt le sang,  
 Bouche mon foye, & ma ratelle serre.

Or le Soleil qui sous le Bélier entre  
 File à loisir le jour plus long & beau,  
 Et ceste ardeur qui me monte au cerueau  
 Me fait soudain déualler jusqu'au centre.

La Nuit s'abrège, & ma douleur augmente,  
 L'yuer s'en va, & le froid me poursuit,  
 Le Printemps vient, & la Santé me fuit,  
 La Terre rid, & mon Corps se lamente.

Ores le Ciel sérain & clair se montre,  
 Sa Lampe aussi plus sublime apparoit  
 Et plus dorée, & la Lune qui croist

Droit vis à vis plus belle se rencontre:

Mais vn nuage obscur, pésant, & sombre  
Couure le Ciel de mon cerueau troublé,  
L'Amé & l'Esprit, mon flambeau redoublé.  
Souuent s'éclipse, & est voilé de l'ombre.

Ores les flots avecques les riuages,  
Ores les vens avecques le printemps,  
Ores la terre & les arbres contens,  
Herbes & fleurs refont leurs mariages:

Mais dedans moy froid & chaud, sec, humide  
Sont en discord, & soupirs & sanglots  
Font or' la guerre à mon estomach clos,  
Mon teint pallit, & ma face se ride.

Or' le sourgeon perennel des fontaines  
Coule plus clair, & dedans leurs canaus  
Les fluuues sont des liens yuernaus  
Or' deliez, & courent par les plaines:

Mais dedans moy mon-humeur naturelle  
La se tarit, & à peine mes eaux  
Peuent passer par leurs propres vaisseaus,  
Et dans mes os se seche ma moëlle.

Or' ont les prez vne odeur agréable,  
Le plant verdoie, & l'herbe s'y nourrit;  
Mais tout mon sang c'este fièvre pourrit,  
Et tout me put tant soit-il desirable.

Ores la Nef avec vn cry de ioye  
Se part du port, & l'amoureux Daulfin  
Saulte & bondit tout au tour, & sans fin  
Soufle, & poursuit des mariniers la voye:

Mais quant à moy en vn liét immobile  
Seulie demeure en regret sans confort,  
Et tout autour l'image de la Mort  
Se représente à mon cerueau débile.

Or' le Berger ses chalumeaux agence  
 Qu'il enfle apres d'un Eglogue aus dous vers,  
 Et aus rochers, & sous les arbres vers:  
 De bien sonner fait toute diligence.  
 Mais quant à moy ie voy au croc pendue  
 Ma Lyre sourde où ie souloy ioüer  
 Hymnes & chants, & tes œuvres loüer  
 Que i'admiroy du Ciel sous l'estendue:  
 Or' les Oyseaus dans les touffus boccages  
 Dressent leurs nids, l'un va, l'autre reuient,  
 L'autre volant au tour du nid se tient,  
 L'autre se plüist en ses dous Chants ramages.  
 Mais iour & nuit en vne chambre obscure  
 Couue mon mal, & éclos la douleur,  
 Et ne me pais que d'amertume & pleur,  
 D'ennuy couuert, & de soigneuse cure.  
 Ores on void les gentilles auettes  
 Laisser la ruche, & les fleurs éfleurer  
 Aus prez floris, afin de s'asseurer  
 Contre l'hyer dedans leurs maisonnettes.  
 Mais quant à moy ie ne voy que les toiles  
 Que de ses pieds l'Araigne va filant  
 Pour atraper les mousches en volant  
 Dedans sa rets ourdie à subtils voiles.  
 Que diray plus? maintenant toute chose  
 Qui croist, qui sent, & d'ame peut jouir,  
 En toy, Seigneur, desire s'éiouyr,  
 Et te louer mesmes à bouche close.  
 Seul ie me fasche en ceste fièvre ardente,  
 Et ne puis pas, ainsi comme autrefois,  
 Te celebrer ni de vers ni de vois,  
 Tant la douleur asprement me tourmente.  
 Non, Seigneur, non, non celui qui deualle.

Dans

Dans le tombeau recitera tes faits,  
 Mais les viuans les chanteront parfaits,  
 Et ta Sageſſe à ta Puiffance égalle.  
 Pren donc pitié de moy ton poure eſclau,  
 Et me gary de l'extrême langueur  
 Qui rien d'entier n'a laiſſé que mon cœur,  
 Et de mon vice à tout jamais me laue.  
 Ouy i'ay peché (Pere, je ne le nie)  
 Contre le Ciel, & deuant toy forfait,  
 Moy ceſtuy-là à qui tu auois fait  
 Gouſter du fruit du dous arbre de Vie:  
 Mais tu ſçais bien que ceſte chair qui charge  
 Mon poure Eſprit, m'a du vice chargé;  
 Dont ie ne puis, ni eſtre répurgé,  
 Ni préſerué, ſinon deſous ta targe.  
 Purge moy donc, & répurgé me garde  
 Que deſormais ie ne t'offenſe point,  
 Et deſus moy ta ſagette qui poingt  
 Pour l'auenir plus, ſ'il te plaiſt, ne darde.  
 Seigneur, tu ſçais que toute mon eſtude  
 Ne tend qu'à fin d'honorer ton haut nom,  
 Et départir de ta grace le don  
 A ton Eglife ores en ſolitude.  
 Donc ayde-moy, & ceſte langueur chaſſe  
 Qui eſt ſi ronde & ſi roide au retour;  
 Lors ie diray en Cercle fait au tour  
 L'infini Rond qui toute choſe embraffe.

### HYMNE A IESV-CHRIST POUR

la garifon del'Autheur au iour de Paſques

1570. & 1571.

Ieſus-chriſt Roy des Roys, puis que dedans la nue  
 l'ay mis hors la parole en l'Ame reténue,  
 Or ie te veus chanter, & comme vn Preſtre ſaint

V.

Offre

Offre vne sainte offrande à ton nom grand & craint.  
 Je te vien consacrer l'oraison élançée,  
 Le sacrifice pur d'une pure Pensée.

O Lumière du Pere, ô le Verbe conceu  
 De la grande Pensée, ample Rayon issu  
 Du sourgeon de Lumière, ô Parolle éternelle  
 Excédant tout parler, Semblance pérennelle  
 Et splendeur de celuy qui seul ressemble à soy:  
 O toy seul-Engendré, l'éternel Seau du Roy,  
 Seul sans commencement, Clarté qui tout excède,  
 Luysant avec l'Esprit qui de voz deus procède:  
 O des siecles la Fin, ô de tout bien donneur,  
 Tres-illustre, Tres-hault, sis au throne d'honneur,  
 Céleste, Tout-puissant, grand Gouverneur du Monde.  
 Donnant essence & vie à tout ce qui se fonde  
 Sous la voute du Ciel, l'Ouvrier grand & parfait  
 De ce qui fut, qui est, ou qui doit estre fait.  
 De qui la Prouidence est sur tout repandue,  
 Qui soustiens tous les Cieux & la Terre pendue  
 Dessus son contrepois, qui roide & rondement  
 Fais mouuoir l'Vniuers à ton commandement.

A toy l'honneur est deu, que le Soleil éclaire  
 Sur la Sfère du feu, & en toute autre Sfère,  
 Rend par sa grād splendeur cōme obscurs & moins beaux  
 Les estoilles qui sont de la Nuit les Flambeaus:  
 Tout ainsi que nous rend ta clarté lumineuse  
 Obscure pres de toy toute Ame bien-heureuse.

A toy l'honneur est deu, que la Lune à son tour:  
 Au milieu de la Nuit nous fait naistre le Iour:  
 Ainsi que ton Eglise en ces ténèbres sombres  
 Chasse de nos Espris les Chimères & ombres  
 Monstrueuses d'erreur, & en son cours entier  
 Monstre la Verité, la Vie, & le Sentier.

A toy l'honneur est deu, que ce beau cercle insigne  
 Ceste Escharpe du Ciel qu'on nomme Porte-Signe,  
 Et le bal mesuré du céleste pourpris  
 Tempère les saisons d'un artifice appris,  
 Ainsi qu'ont temperé la course derégée  
 Et les vains appetis de la gent aueuglée  
 Ces tiens douze Enuoyez, tes douze Signes clairs  
 Lesquels ont foudroyé & dardé les éclairs  
 De ta parole sainte, & fait leur vois entendre  
 Par tout où le Soleil peut ses rayons estendre.

A toy l'honneur est deu que tant de feus brillans,  
 Tant d'yeus si dru semez, Astres estincelans,  
 Emperlent le lambris de la Tente azurée  
 Qui tout mesure en soy, de toy seul mesurée.  
 Ainsi que des Martyrs le saint troupeau luisant,  
 Et de tes Confesseurs le nombre bien-disant,  
 Des Vierges l'ordre saint, & les squadrons des Anges  
 Font resonner là haut tes diuines louenges.

L'Homme encor est ta gloire, en Terre tu l'as mis  
 Ton Anze & ton héraut, & à luy as soumis  
 Tout ce qui marche en terre, & qui dans les eaus nage,  
 Et tout cela qui fend de son vol le nuage:  
 Et tout seul icy bas l'Homme tu as planté  
 Le trompette & Cléron de ta grande Bonté.  
 O Immortel qui pris ma nature mortelle  
 Homme-Dieu, deus-fois-né, de qui l'amour fut telle  
 Que tu voulus pour moy de ton thrône partir,  
 Et pour domter la chair de ma chair te vestir,  
 Et pour domter la mort souffrir mort rigoureuse,  
 Et rompre des Enfers la chartre ténébreuse.

A toy ie vy, ô Christ, à toy ie parle, ô Dieu,  
 Aincoys tu vis en moy, & parles en ce lieu,  
 Ie suis ton sacrifice & ton offrande viue,

Fay, ie te pry, qu'en tout & par tout ie te suyue.  
 Si tu m'as chastié, aussi tu m'as chéry,  
 Si tu m'as fait malade, aussi tu m'as guéry.  
 Voicy ia par dis fois qu'as arraché ma vie  
 Du gosier de la mort qui me l'auoit rauie:  
 Voicy ia par dis fois que pour voir le iour beau  
 Tu as garde ce corps de descendre au Tombeau:  
 Et toutefois voicy, dond ie rougis de honte,  
 La seule vniue fois que tes bontez raconte:  
 C'est la premiere fois que grace ie te rens  
 De ce que tant de fois tu m'as rendu les sens.  
 Troisfois tu m'as fait voir ceste nuit éternelle  
 Où éternellement est l'Ame criminelle,  
 Et depuis ta bonté, ta clémence, & douceur,  
 A bien voulu se faire hostesse de mon cœur.  
 Il t'a pleu me loger en l'Arche d'alliance,  
 Par ce bien m'ottroyant de tous m'aus l'oubliance:  
 Il t'a pleu de ton feu par dedans m'embraser,  
 Et des cieus rousoyans par dehors m'arrouser.  
 Cieus rousoyez denhault, & que l'Ether distille  
 La Iustice icy bas, que la terre inutile  
 Soit maintenant ouuerte; & pour fruit de saueur  
 Tgerme la Iustice, & croisse le Sauueur.  
 Je t'ay lié ma langue, ores ie la delie,  
 L'vn & l'autre te soit à gré, ie te suplie,  
 Que ie die tousiours ce que dire est appoint,  
 Ce que dire ne faut ne m'en souuienne point.  
 Le boubier regetté, que la perle s'élise,  
 D'avec l'arène l'or, que la rose soit prise  
 Du piquant églantier, & le grain soit élu  
 Hors d'avecques l'étonble & l'épy barbelu.  
 Tout triste & douloureux & plein d'vn mal extrême  
 J'ay esté tout le temps de ce triste carefme.

Aus iours obscurs & noirs, marquez encor du dueil  
De ta Mort, le seul lit m'a esté vn cercueil:  
Aujourdhuy du Cercueil, sans en rompre la pierre,  
Tu sortis te monstrant à Magdaléne & Pierre,  
Et du lit aujourdhuy par ta grace ie fors,  
Et montre à mes amis ce miserable corps  
Maintenant consermé, & mon palle visage  
Apparoist aujourdhuy coloré d'auantage.  
Aujourdhuy tu brisas de la mort l'équillon,  
Aujourdhuy tu me tiens dessous ton Pavillon:  
Aujourdhuy tu rompis de l'Enfer les barrières,  
Et feis aus peres vieus voir tes saintes lumières:  
Et aujourdhuy tu romps le mal qui en prison  
Auoit tenu mon Corps toute ceste saison;  
Rons aussi les liens qui detiennent mon Ame  
Pour purement iouyr de ta plus pure flame.  
Pour viure mieus à toy, ô le premier Viuant,  
Et Prémices des mors, fay que dor' en auant  
Ie sois mort à peché, & viuant à Iustice,  
Charité viue en moy, en moy meure le vice.  
Afin que doublement ie viue du tout franc,  
Fay moy viure aujourdhuy de ton Corps & ton Sang,  
Et redresse aujourdhuy de ton David la Tente  
Comme m'en as donné les arres & l'attente.  
Aujourdhuy le saint Chœur des Anges le Chœur saint,  
Auecques ioye, ô Christ, t'environne & te ceind,  
Et te chante aujourdhuy en ta céleste gloire  
Vn Hymne triomfal le chant de ta victoire:  
Et aujourdhuy rompant du silence les lois  
Comme vn Luth bien tendu ie fais ouyr ma vois,  
Et chantes à mon Christ, mon Amour, & ma vie,  
Ce Cantique tesmoin de ma ioye assouuie,  
Les graces luy rendant comme rendre ie puis

De me l'auoir rendue, & chassé mes ennuis.  
 Du plus secret penser i'ay chanté la Pensée,  
 Du parler la Parolle en tous lieux dispensée,  
 Et si le grand Esprit veut le mien inspirer,  
 L'espere de l'Esprit les hymnes soupirer.

A I E A N V A V Q V E L I N  
 & Charles Toustain.

Quand de son brun manteau la Nuit voile le Monde,  
 On ne void pas léuer dessus nostre Orizon  
 Tous les Astres ensemble, ou en mesme saison,  
 Ains l'vn vient depuis l'autre, & suit la danse ronde:  
 Et qui plustost paroist plus en clarté n'abonde,  
 Et le Ciel, qui est rond, ne reçoit par raison  
 Derrière ni deuant, mais en sa liaison  
 Les Estoilles vont d'ordre, & sortent hors de l'Onde.  
 Si donc, mon Vauquelin, si mon Toustain encor,  
 Le Toreau se montrant entre ses cornes d'or  
 A fait premièrement léuer la Poussinière,  
 Ne craingnon toutesfois qu'en nostre region  
 Soit au Ciel moins luisant le baudrier d'Orion:  
 L'enseigne des trois Roys se couche la dernière.

Pendât, mon Vauquelin, qu'un suprême honneur t'orne,  
 Toutesfois moindre encor que tu n'as merité,  
 Et que d'un graue pois balances l'équité  
 Du premier ornement ornant ores ton Orne.  
 Ce pendant qu'à son bord d'abondance la corne  
 Te verse largement tout ce qu'as souhaité,  
 Moy loing de mon pais sur l'Escaud arresté  
 N'amaße que des mos des langues que ie torne:  
 Ton David te recrée, & sur sa Lyre douce.

*Ses Cantiques divins sçait r'animer ton pouce,  
Et la Muse me fuit comme estant indignée  
Quel Hébreu, le Caldé, l'Arabic estrangier,  
L'Espagnol ou Tuscan ait fait ma vois changer,  
Et me va dedaignant ma langue dedaignée.*

## AUS POETES FABLEVS.

*C'est trop long temps suivy d'un Aueugle la trace,  
Poetes aueuglez : de Lède les deus œufs  
Germez d'un faus Démon avecques leurs faus Dieus  
Ont éclos & couué des mensonges la race.*

*Chasson tous les Démons du grand Harpeur de Thrace  
Que luy mesme chassa pour le Dieu des Hébreus,  
Que me chaut-il qu'Enée ait fondé les ayeus  
Des ayeus de César? César m'a il fait grace?*

*Mais le Germe & splendeur du grand Dieu Eternel  
Qui dans la Vierge éleut son poupris maternel,  
Est le digne subiect d'une Israéliade  
Digne d'un Vauquelin & d'un siècle éclercy :  
Cédez, Chantres Rommains, cédez Grégeois aussi,  
Je ne sçay quoy plus grand nous naist que l'Iliade.*

ELEGIE TRADVITE DV GREC  
de Grégoire Nazianzène le Théologien.

*Qui suis-je, & d'où venu en ceste fraile vie?  
Puis quand d'icy elle sera rauie,  
Et la terre tiendra dans son ventre mon corps,  
De terre issant quel pourray-je estre alors?  
Puis sçay-je où le grand Dieu me voudra donner place,  
Et que surgir à calme port me face?  
Qu'il y a de chemins & combien de trauaus*

En ceste vie asseruie à tous maus!  
 Rien de doux sans amer, rien beau qui puisse attirer  
 L'homme mortel qui n'ayt son mal contraire.  
 Et à ma volonté qu'il y eust tel regard  
 Qu'au moins les maus eussent la moindre part.  
 La richesse n'est seure, & hault siège qu'on voye  
 De songes vains n'est rien qu'une mon-joye:  
 Aus autres s'aservir est peine en tout endroit,  
 La poureté est vn cep fort étroit:  
 La forme & la beauté est vn éclair qui passe  
 Dond à l'instant s'éuanouyt la grace.  
 La iunesse bouillante est l'ardeur d'un midy,  
 Et la vieillesse vn vespre refroidy.  
 Des mos ailez la gloire est en l'air consumée;  
 L'antique sang se resout en fumée.  
 La force & son effort est du sanglier plus fort,  
 L'heur assouuy s'adonne à faire tort.  
 Le mariage encor est vn lien qui presse;  
 Auoir lignée est vn soucy sans cesse,  
 Et en estre priué vn mal plus soucieus.  
 Aus parquets sont les pensers vicieus.  
 Qui repose tousiours, l'infirmité le serre,  
 Estre artisan, c'est ramper contre terre.  
 Le pain d'autruy est court, la terre ouurir d'un fer  
 Peine & labeur, mais c'est estre en enfer  
 Que voguer sur la mer, le pais est vn gouffre,  
 L'hoste estrangier regret & honte souffre.  
 Tout est peine aus mortels, tout icy vn iouet,  
 Poudre, & vaine ombre, vn fantosme floüet,  
 Vne rousée, vn souffle, vne plume, vn brief songe,  
 Vne vapeur, vne onde qui se plonge:  
 La trace d'une nef qui s'écrit sur les eaus,  
 Ou dedans l'air la trace des oyseaus.

Vn cercle retourné qui avec soy enclose  
 Tourne tousiours toute semblable chose,  
 Qui est stable & roüant, & dissous & massif  
 De iour, de nuit, en labour excessif,  
 En plaisirs & douleurs, santé & maladie,  
 En malencontre & en mort enlaidie.  
 C'est ta parole vraye, ô Dieu pere parfait,  
 Qui veut cy bas tout instable estre fait:  
 Afin que nous aymons d'une amour perdurable  
 Cela sans plus qui là haut est tout stable.  
 Des ailes du penser i'ay couru le rondeau  
 Du siècle vieil & du siècle nouveau.  
 Mais tout considéré ie me resous en somme  
 Qu'il n'y a rien plus débile que l'homme.  
 Vne chose sans plus est vn bien aus mortels,  
 C'est de bien tost mourir puisqu'ils sont tels,  
 Et s'en aller d'icy portans leur crois leuée,  
 Larmes & pleurs, & vne ame abreuée  
 Du seul diuin souhait, l'esper & la clarté  
 Des sains rayons de l'alme Trinité  
 Sur les purs epandus, l'Ame estant deliée  
 De ceste poudre oubliante oubliée,  
 Et remporter là sus l'image clair du seau  
 Que Dieu dans nous a imprimé si beau:  
 Et viure par apres vne Vie seconde,  
 Changeans ce monde avec vn meilleur Monde.

ELEGIE II. TRADVITE DV  
 mesme autheur.

O dommageable chair, chair le flot trouble & noir  
 Du faus Démon de l'inferral manoir;  
 O dommageable chair, la racine peruerse  
 Du fol desir & passion diuerse,

O dom-

O dommageable chair compagne au monde bas  
 Qui va coulant & ne s'arreste pas,  
 O dommageable chair, chair pire que la peste  
 Du tout contraire à la vie céleste,  
 Chair amie & hayneuse & amère douceur,  
 Guerre plaisante, & bien qui n'est point seur,  
 Chair qui gouste tousjours de la meurtrière plante,  
 Vn cep boüeus, vne bourbe puante,  
 Plom trop poissant & grief, beste au courage fier,  
 Beste cruelle où ne se faut fier,  
 Engeance de discord, ardeur par trop cuisante,  
 Ton vistombeau, Ame royne luisante,  
 Et le lien qui tient en obscure prison  
 De Dieu l'image, & céleste Raison:  
 Chair ne cessant iamais de son impudent vice  
 Feras-tu point à mon Esprit service,  
 Mal-mourant, mal-aprise, & d'un conseil mal sain?  
 Seule que Christ figura de sa main  
 Lors qu'il fist & forma par sa parolle entière  
 Le non-orné ornement de matière,  
 Et qu'il mesla dernier de la Diuinité,  
 Voulant garder son chef-d'œuvre habité  
 L'héritier bien aymé de l'éternelle Vie  
 Trop tourmenté du Démon plein d'enuie,  
 Lequel il deliura par vne dure mort  
 De la mort dure & de son dur effort.  
 Sois honteuse orendroit, & tes appetis donte  
 Sans exercer c'este rage sans honte  
 Encontre ma poure Ame, & la naurer sans fin.  
 Tesmoing me soit du grand Ouurier diuin  
 La non-mortelle main, & ce iour dond ie tremble,  
 Qui des mortels mettra les fais ensemble,  
 Que ie te feray guerre, & en mattant ce corps

Je te rendray débile entre les mors,  
 Si tu n'estains bien tost c'este cruelle rage,  
 De Iesus-Christ prenant le pur ouirage.  
 O fontaine de pleurs qui purges par dedans,  
 Vien à mon ayde, estein ces feus ardens.  
 Vien avec elle aussi, veille laborieuse,  
 Veille de corps & d'Ame douloureuse  
 Afin de refroidir de mon Ame l'ardeur,  
 Et d'esuyer toute moite verdeur  
 Des fascheus appetis. Et toy, ô glouton ventre,  
 Plus vin ni chair desormais en toy n'entre,  
 Soyent les gënous sechez en la terre gisans,  
 La poudre soit pasture de mes ans,  
 Dessus mes membres mols soit la haire tendue,  
 Et la victoire à l'Esprit soit rendue :  
 Vien, ô triste soucy, la poudre maitriser  
 Et de grans coups voy son orgueil briser.  
 De ma temerité voy-là la médecine;  
 Mais, ô mon Christ, de toy est la racine  
 De pure & sainte vie, & les viuans tresors  
 Qui nous font bien reuiuere entre les mors.  
 Qui est-ce qui a prins l'Autheur de nostre offense  
 De nostre sang & de nostre sëmence  
 Apres qu'il a gémi le goust trop cher vendu  
 Par dol pipeur, de l'Arbre deffendu?  
 Qui est-ce qui par pleurs vers la Majesté haute,  
 De Manassé a repurgé la faute?  
 Qui est-ce qui Dauid du grand crime & peché  
 A delié dont estoit empesché?  
 Qui est ce qui par pleurs & repentance viue  
 A preserué la cité de Ninie?  
 Qui est-ce qui a mis la larme dans les yeux  
 Du iune enfant Prophète entre les vieus?

Qui

Qui est-ce qui aymant les purs fils de lumière  
 N'a rejeté les péagers arriere?  
 Qui est-ce qui portant sur son dos a eu soing  
 De la brebis ia égarée au loing?  
 Qui guarit les lépreus de la lépre enlaidie?  
 Qui a chassé toute autre maladie?  
 Qui est-ce qui aus corps & aus esprits regis  
 A tant de biens par sa grace élargis?  
 O Soleil bien heureux de nostre humaine race  
 Ce sont les dons de ta divine grace.  
 Monte donc, ie te pry, monte sur nostre Mer,  
 Et à l'instant fay tous ses flots calmer.

A HAVLT ET PVISSANT  
 Seigneur Monsieur de Guymené, &c.

## S O N N E T.

Debonnaire Seigneur, de Bretagne la gloire,  
 Et l'honneur du terroir où ieu l'heur d'estre né,  
 Combien de fois i'ay plaint le cas infortuné  
 Qui t'a fillé les yeus de nuit obscure & noire?  
 Si te vantay-je heureux, & veus à la mémoire  
 Consacrer ton beau nom, si mon vers empenné  
 Peut devancer le but que le temps a borné,  
 Ta Vertu & bonté ie veus rendre notoire:  
 Qui t'es tousiours montré à tes sujets benin,  
 De la veuve l'appui, support de l'orfenin,  
 D'effendant l'oppressé contre la force indue,  
 Pitoyable aus chetifs, & constant en ta foy,  
 Qui aymes & creins Dieu, qui es fidelle au Roy,  
 Et vois plus clair sans yeus que meins qui ont la veüe.

A M A.

## A MADAME DE GYMENE,

## SONNET.

Dame sage, & courtoise, honneste, chaste, & belle,  
 A qui race ni biens, excellence ou grandeur  
 N'a peu faire oublier la sincère candeur,  
 Ni l'humble & dous maintien digne d'une immortelle.

Les Graces & vertus te font paroistre telle,  
 Que je ne m'ébahi si Monsieur n'a tant d'heur  
 De voir du beau Soleil l'agréable splendeur  
 Aupres de ta beauté qui si clair étincelle.

Son Palais ne pourroit, non plus que fait le Monde,  
 Endurer deus Soleils de clarté tant féconde:  
 Pource il semble à bon droit que le grand Oeil ne luit  
 Aus yeus de ton Epous, en danger que sa vie  
 Par trop d'aïse ne fust incontinent ravie:  
 Car où luisent tes yeus il n'y a point de nuit.

A M. CHARLES TOUSTAIN LIEV-  
 tenant général du Vicomte de Fallaize.

## 5. SONNETS.

Mon Toustain, si j'osoy de Dieu me lamenter,  
 Je me plaindroye à lui seulement d'une chose,  
 Qu'en vn Corps langoureux il ait mon Ame enclose,  
 Et en l'Ame ait voulu vn tel desir enter.

Vn desir qui ne peut jamais se contenter  
 D'apprendre & rechercher, & iamais ne repose;  
 Ains croist l'age croissant, tandis le corps s'expose  
 A continus trauaus pour l'Esprit allenter.

Lés Poetes allechans ont vsé mon enfance,  
 Et la Mathématique a eu l'adolescente;  
 De la Philosophie ay senti deuancer

L'age

L'age qui vient apres: puis les langues diuerses  
 La iunesse restant ont comblé de traueses,  
 Et ores, mon Toustain, c'est à recommencer.

## 2. SONNET.

Comme vn coupeur de bois qui à tasche entreprend  
 De tondre vne forest loing & large étendue,  
 Taille en vn an vn coing, puis l'autre part fendue,  
 Puis l'autre l'an d'apres, arpent apres arpent:  
 Quelques ans écouléz au mesme lieu se rend  
 Où premier il auoit ceste forest tondue,  
 Et void le bois recreu de cime plus ardue  
 Que quand il commençoit, adonc il se repent.

Ainsi ie me repen, qui osois entreprendre  
 La grand forest des Ars encercler & comprendre,  
 Mais lors que ie reuien au lieu dont ie parti,  
 Ce que i'auoy taillé a la cime plus haute  
 Qu'onques au parauant, & connoissant ma faute,  
 Or plus rude me sen qu'onques ne me senti.

## 3. SONNET.

Puis donc que le sçauoir ne soule le desir  
 Qui comme vn feu gourmand ard d'autant dauantage  
 Qu'on y met plus de bois, ie veus ores plus sage  
 Non plus Dieu par sçauoir, mais par amour saisir.  
 Celui se trompe au chois lequel pouuant choisir  
 Par science ou amour de souler son courage,  
 Et comprendre l'Ouurier dont le Monde est l'ouurage  
 Pense du seul sçauoir contenter son plaisir.

Plustost toute la mer il auroit épuisée  
 Que ceste Eternité sans fin, indiuisée,  
 Par science il comprist: Mais si l'amour l'éprend,  
 Adonques l'Infini en son cœur il enferre,  
 Et peut comprendre plus que le Ciel, ni la Terre,  
 Car il comprend celui qui Terre, & Ciel comprend.

Mon

## 4. SONNET.

Mon Toustain, tu m'escris deormais qu'il est temps  
Que ie quite du tout la vaine Poësie :

Sois certain qu'en c'est Oeuure vne fable moisie  
(Bien que i'escrue en vers) n'est point mon passetemps.

La Muse, mon Toustain, qui me ravit les sens,  
Et mon Ame repaist de céleste Ambrosie,  
La seule Eternité pour sujet à choisie,  
Et pour vn plus bas ton ma Lyre ie ne tens.

Mais si i'escry de Dieu & de Nature encore  
Les merueilles en vers : Orfée, & Pythagore,  
Parménide, Mélisse, & Empédocle Grecs  
Le semblable ont bien fait, pourtant d'un vain Poëte  
Aucun d'eus n'a le nom, & moy ie ne souhaite  
Qu'on nomme Poësie vn Rond plein de Secrets.

## 5. SONNET.

Au Temple que bastit le Roy paisible & sage  
Dedans Ierusalem, vne viz on montoit,  
Et quinze grans dégrez en la viz on contoit  
Avant que paruenir iusqu' au troisiéme estage.

De là vient que Dauid par vn diuin présage  
Sur les quinze dégrez quinze Pseaumes chantoit,  
Alors qu'à l'Eternel ses veus il présentoit  
Dedans le Pavillon du sacré Tesmoignage.

Tout-ainsi, mon Toustain, qui dans la Cité sainte  
(Que le Disciple aymé si belle nous a peinte)  
Desire paruenir, il fault que quinze marches  
Il monte avec le Roy & Harpeur des Hébreus:  
La Terre, Eau, Air, & Feu, l'Ether, & les dis Cieux,  
Pour puis faire oraison dedans l'Arche des Arches.

## A M. ANTOINE VALET

Docteur en médecine.

*Valet de nom sans plus, mais de la Muse maistre  
En nombres sonoreus & Grégeois & Rommains,  
Et maistre encor de l'art tant vtile aus humains  
Qui les herbes connoist que Nature fait naistre.*

*Je ne veu point ici de fables te repaistre,  
Et dire qu' Apollon t'embrasant des deus mains  
T'orne d'un double honneur, laisson les contes feins  
De ce Dieu qui ména d' Admète les beufs paistre:*

*Mais je t'aime, & t'honore, & te prise d'un point,  
C'est qu'ayant l'art de l'ame à l'art du corps conjoint,  
Tu sçais leur sympathie & liaison parfaite,  
Et sçais l'un composé & sujet à trépas,  
L'autre simple du tout qui mortelle n'est pas,  
Et sers Dieu purement médecin & poète.*

## A V S NATURALISTES

&amp; mécréans.

*Comme le beau Soleil de sourgeon pérennel  
Dardant son ray s'ut il pénétre vne verrière  
Sans le verre casser, & sans que sa lumière  
Il retranche d'avec son pur rayon isnel:*

*Ainsi nous enuoya Dieu le Pere eternal  
Son Verbe & sa splendeur dedans la Vierge entière,  
Sans fendre son cristall ni rompre sa barrière,  
Et sans se séparer du sourgeon paternel.*

*Vous qui ne donnez foy à la sainte écriture,  
Remerquez ce mystère au liure de Nature,  
Ouvrez les yeus de l'Ame afin d'apercévoir  
Le Soleil du soleil qui dans les cœurs veut naistre,  
Et n'attribuez plus au seruiteur qu'au maistre:  
Puissant doit estre cil qui donne à tous pouuoir.*

A M.

A. M. I E A N V A U Q V E L I N C O N -  
S E I L L E R du Roy, Juge Présidial, & Lieute-  
nant général au Bailliage de Caen.

*J'ay dueil, mon Vauquelin, qu'il faille qu'on accuse  
Les Poetes de ce temps comme les inuenteurs  
D'impudiques écrits, & impudens menteurs,  
Et voir deshonorer le métier de la Muse.*

*Toutesfois ie ne puis que ceus-là ie n'excuse  
Qui des Princes & Roys sont excellens vanteurs;  
Non que i'approuue en rien le flater des flateurs,  
Ni qu'à louer les grans volontiers ie m'amuse.*

*Quoy donc, me diras-tu, que sert il de dépeindre  
Les Princes vertueux, & ces vertus leur feindre?  
Si fait il peut servir s'ils viennent à connoistre,  
Et penser quels ils sont, & quels on les dépeind:  
Lors quelcun peut iuger d'un iugement bien saint,  
Qu'il n'est pas tel qu'on dit, mais que tel il doit estre.*

E P I T A F E D E I O A C H I M  
du Bellay.

*A la Muse conceu, à la Muse il nasquit,  
A la Muse nourri, à la Muse il vesquit,  
A la Muse il est mort, & le temps qui tout vse,  
N' vse son nom, qu'au Ciel a bien-heuré la Muse.*

E P I T A F E D E N O B L E E T V E R -  
tueus Seigneur Messire I E A N B A B O N Cheua-  
lier de l'ordre, & grand Maistre de l'artille-  
rie de France, Seigneur de la  
Bordesière, &c.

*Seule vertu m'aquist de trois grans Roys la grace,  
La grace de trois Roys aus honneurs m'auança,  
L'honneur au grans dangers des armes me poussa,*

X

Des

*Des armes le danger à la Mort donna place:*

*Et la Mort me voyant tousiours sur la terrasse  
Le corselet au dos, tous ses traits élança  
Pour me naurer en guerre, & onc ne m'offensa  
Me trouuant tousiours prompt encontre son audace.*

*Donc sa trouffe estant vuyde, elle se vint darder  
Elle mesme en mon cœur, & ne m'en peu garder  
Par ce que desarmée elle estoit inuisible.*

*Mais ayant combatu pour l'Eglise, & la Foy,  
Pour l'amour de mon Dieu, pour la France, & le Roy  
L'ay trionfé de Mort, & vaincu l'inuincible.*

### EPIGRAMME DE FEV MESSIRE

JEAN DE VOYER Cheualier de l'ordre du Roy  
Tres-chrestien, & Gentilhomme ordinaire de sa  
chambre: Viscomte de Paulmy & de la Roche de  
Genes, Seigneur d'Argenson, la Bailloliere, le  
Plessis, Chastres, &c.

Entreparleurs, le Poëte & l'Ame  
du Defunt.

*Le Poëte Doy-je plaindre & gémir ton depart, Ame sage,  
Ou bien me réjouir que libre tu sois hors  
De l'obscur prison du miserable Corps,  
Et que tu as passé par le commun passage?*

*L'Ame. Si au mal tu te plais tu t'en dois lamenter,  
Mais si non, enuieus, ains bon, le bien t'agrée,  
Le desire plustost que mon heur te recrée,  
Et mon contentement te puisse contenter.*

*Le Poëte Certes à nul viuant onc ne portay enuie,*

*Beaucoup*

Beaucoup moins d'un défunt je dois estre enuieux,  
 Je regrette sans plus que de ton conseil vieus  
 La Mort nous ait priuez, priuant ton corps de vie.

L'Ame. Comme bien-conseillé mon conseil ne regrette,  
 Et le conseil de Dieu te soit plus que le mien  
 Qui fait tout pour le mieus de tout, car tout est sien,  
 L'ouurier peut disposer de l'œuure qu'il a faite.

Le Poëte Si n'est-il Dieu des mors, mais le Dieu des viuans,  
 Et Dieu n'a fait la mort, dond estrange il me semble  
 Que Dieu les hommes crée, & que la Mort les emble,  
 Et que la Vie & Mort soyent tousiours estriuan.

L'Ame. Vain est le nom de mort, & l'opinion vaine  
 De cestuy-là qui croid quelque chose périr,  
 Et le mourir du corps ce n'est que recourir  
 En terre, en eau, en air, & en flamme soudaine.

Le Poëte Que le nom en soit vain, mais l'effet ne l'est pas:  
 Car quelcun aujourdhuy parle, discourt, raisonne,  
 Qui demain estant mort plus ne parle à personne,  
 Et cesse à raisonner du depuis son trépas.

L'Ame. L'Ame conçoit en soy la parole & l'engendre,  
 Le Corps preste sans plus le voile de la vois:  
 La raison, & discours à l'Ame tu les dois  
 Qui peut parler sans corps, mais non le corps l'entendre.

Le Poëte Je reçoÿ tes raisons, pourtant que je sçay bien  
 Que par le faus Démon contre nous plein d'enuie  
 Mort est entrée au Monde, où Dieu planta la vie,  
 Et que sans le peché la mort ne seroit rien.

L'Ame. Plaindre donc tu ne dois, celui qui doit la dette  
 S'il la paye à son terme, est ce luy faire tort?  
 Le peché nous oblige vn chascun à la mort,  
 Tost ou tard faut payer puisque la Loy est faite.

Le Poëte Je n'ay poit de regret qu'un méchant homme meure,  
 Mais certes j'ay regret pour les bons & vaillans,

Doctes & vertueus contre mort bataillans,  
Et qu'un méchant tard meure, & un bon en peu d'heure.

L'Ame. Reconnoy en cela du grand Dieu la bonté,  
Qui attend les méchans long temps à repentance,  
Et qui donne bien-tost aus bons la recompense,  
Car de Justice est régle en tout sa volonté.

Le Poète. Ah! quel dommage c'est, quelle perte à la France,  
Quel creuecœur aus bons, & quel regret au Roy,  
D'estre par mort priuez de tels hommes que toy,  
Dond le Ciel s'enrichit, la Terre en a souffrance.

L'Ame. Le Ciel ne reçoit rien qui tout à luy ne soit,  
Et pour un que la Mort de la Terre déliure,  
La Nature en rescrit dis autres en son Liure,  
Qu'en sa boutique apres elle forme & conçoit.

Le Poète. Bonne Ame, ce seul point entre tous me conforte,  
Qu'ainsi que d'un viel arbre, & d'un tronc enuieilly  
Recroist un beau sion; aussi l'homme failly,  
Un seul ou meint enfant laisse qui son nom porte.

L'Ame. C'est bien peu qu'un enfant porte nom ou surnom  
D'un pere vertueus, si lui mesmes encore  
De sa propre vertu ce beau nom ne decore,  
Et sa race allongeant n'allonge son renom.

Le Poète. Heureuse Ame, Ame heureuse, à qui Dieu feist la grace  
De nous laisser un fils qui te peust ressembler,  
Et pareilles vertus dedans soy rassembler,  
Ton René qui l'honneur fait renaistre en ta race.

L'Ame. Solon sage affermoit qu'on ne doit dire heurus  
L'homme auant son trépas, & de ma part i afferme  
Qu'on ne doit haut-loüer l'homme deuant son terme:  
Mais qui médit d'un mort n'a rien de généreus.

Le Poète. N'est point digne d'honneur celui qui pour l'Eglise,  
Pour la France & le Roy, & non pour vains tournois,  
Encor bien iune d'ans a vestu le harnois,

Et

*Et vaillant mis à fin meinte braue entreprise?*

*L' Ame. Quoy que d'vn œuure bon l'honneur à Dieu soit deu,  
Si est-ce qu'il permet qu'on en donne partie  
Au pauvre homme mortel: mais à la de partie  
On void s'il meritoit ce qu'on lui a rendu.*

*Le Poëte Auoir contre le Turc aydé à la deffence  
De Malte, des Chrestiens aujourdhui le rampart;  
N'est-ce point en viuant meriter d'auoir part  
Au fils de la Vertu, à l'honneur, sans offense?*

*L' Ame. Bien que ce ne soit peu d'auoir bien commencé,  
C'est bien peu toutesfois si lon ne perseuere,  
Mais ce n'est rien du tout si l'homme degenere,  
Car il recule au loing ce qu'auoit auancé.*

*Le Poëte Auoir au camp des Turcs apres donné la chasse;  
Et du pasteur Rommain digne en estre loüé;  
N'est-ce point vn bon los digne d'estre auoüé  
En ton fils, qui par fais les plus parfais surpasse?*

*L' Ame. Dieu, vueille qu'en mon fils ce bon commencement  
Rencontre vn bon milieu, le milieu bonne issue;  
Lors si la Parque vient ( la toile bien tissue)  
Trencher son fil dernier chante-le doucement.*

*Le Poëte Demeure en pais, bonne Ame en conseil admirable,  
Tes dits sont mots dorez que bien suyure je veus,  
Dieu vueille de ton fils accomplir les bons veus,  
Et rendre sa vertu constante & perdurable.*

*L' Ame. Dieu demeure avec toy, avec mon fils demeure  
Sa grace & sa faueur, si qu'il puisse tousjours  
Et en toute entreprinse éprouuer son secours,  
Et lui rendre l'Esprit quand il faudra qu'il meure.*

## ÉPITAFE DE NOBLE HOMME

JEAN VAUQUELIN en son viuant Sicur  
de la Fresnaye : Pere de M. I. Vauquelin  
Iuge préſidial, & Lieutenant géne-  
ral au Bailliage de Caen.

*Le Pere ne giſt point de dans ceſte Chapelle,  
Combien qu'ici le fils lui ait ſacré des vers.  
Ce marbre clorroit-il vne eſſence immortelle  
Que clorre ne peut pas l'arche de l'Vniuers?  
Les Lettres, les Vertus, ailes de la Penſée,  
L'ont quindé ſur les Cieux iuſqu'à l'Eternité:  
La vie n'y eſt point de la Mort offenſée,  
Le Nul n'y peut iamais diuiſer l'Vnité.  
Son Ame vint d'enhaut, enhaut retourna l'Ame  
Avec le Souuerain Tout-Gräd, Tout-Bon, Tout-Beau:  
Ne le cherche donc plus, ô Paſſant, ſous la lame,  
Laquelle n'eſt ſinon tombeau de ſon tombeau.*

## ÉPITAFE DE FEV M. RAVEN

GRIMOULT FALESIEN.  
Entreparleurs, le Voyager, & le Citoyen.

*Le Voya. Qui eſt celui qui giſt ſous ceſte motte verte?  
Le Cito. C'eſt Grimoult, ô Paſſant, qui auoit entrepris  
Et ja bien auancé d'embellir ſes eſcrits  
Des Remarques de France en vne hiſtoire ouuerte.  
Le Voya. Et quoy? le Corps pery, a-il auſſi fait perte  
De ſon docte labour? Le Cit. En ce labour ſurpris  
De langoureuſe Mort, il a perdu le pris  
Qu'il tenoit ja gagné deſſus la Mort couuerte.  
Le Voya. Et pourquoy s'enfle ainſi la terre en ſon tombeau?  
Le Cito. D'autant qu'avecques luy l'Hiſtoire, le flambeau  
De claire verité, des temps teſmoing fidelle,*

*Vie de la mémoire, & maistresse à la vie,  
Et de l'Antiquité messagère assouvie,  
Enclose, veut sortir en lumière plus belle.*

## ORACLE D'APOLLON

prononcé en vers Grecs Heroïques recitez par  
Porphire au 10. Liure de son Oeuure  
intitulé, *Ὀλογίων φιλοσοφίας.*

*Ineffable, immortel, sacré, Pere éternel,  
Sur les mondes tournans porté d'un cours isnel,  
Aus chams Ethériens exerçant ton Empire  
Où ta Puissance tient sa force qui n'empire,  
Et de là dessous toy toutes choses tu vois  
Et ois de bonne oreille: exaulce donc les vois  
De tes enfans lesquels tu aymes en tout age.  
Car sur le Monde & Ciel ételé, sans image;  
Ta Puissance éternelle; & qui iamais ne croist,  
Grande sublimement & dorée apparoit.  
Sur-haulsé, par splendeur tu t'excites toy-même,  
Des ruisseaus pérennels de ta clarté suprême  
Nourrissant la Pensée & l'Esprit infini,  
Qui produit toute chose en ce grand Tout vni.  
La Matière formant qui à tousiours foisonne,  
Et qui ne defaut point, que suit & environne  
La génération, pour autant, que tu l'as  
Aus formes obligée, aus formes que seelas.  
Du même Esprit coula des sains Roys la naissance  
Qui sont autour de toy, Roy suprême en puissance,  
Unique vniuersel, seul Pere généreus,  
Pere tant des mortels qu'Immortels bien-heureus,  
Lesquels separément de toy sont nez tres-sages,  
Et à chascun desquels tu commets tes messages  
Afin qu'à la Pensée éternelle & sans bord.*

Et à ta grand' Puissance ils font leur rapport.  
 Tu as encor créé vne troisième race  
 D'autres Roys qui tousiours d'un desir d'efficace  
 Chantent, & à ton gré te vont loüant en vers,  
 Ores & à iamais preschans tes faits diuers.  
 Tu es Pere, & patron, exemplaire, & modelle,  
 Excellent en beauté, de la Mère tresbelle,  
 Des enfans tendre fleur, & Forme tout-formant,  
 Ame, Esprit, Armonie, & Nombre tout-fermant.

AVLTRE ORACLE DV  
 même Démon.

Sur le Ciel dilaté en sa Sfère pendue  
 Reluit vne splendeur, & l'immense estendue  
 De l'alme Eternité. & est le Pere grand  
 Entre les bien-heureux tel que tout il comprend,  
 Et de nul est compris, du tout inestimable  
 En ses conseils profonds, si de la grace aymable  
 Luymême ne se donne en conseil pur & nu,  
 Et s'il ne se réuèle afin d'estre connu.  
 Là ne porte l'Ether des Astres la peinture,  
 La Lune ne s'y léue en sa lumiere obscure ;  
 Là nul Planète où Dieu ne se trouue au sentier,  
 Et moy-même le rond de mes rayons entier  
 Par l'Ether tournoyant ni de pars ni dispense:  
 Mais la flamme de Dieu de profondeur immense  
 D'une course soudaine & avec vn grand bruit  
 S'y replie & tournoye & rampante se suit:  
 Toutesfois qui atouche à la flamme Etherée,  
 Ne sent point en son cœur vne creinte alterée,  
 Car ell' n'a point d'ardeur, ains par vn dous brusler  
 Le siècle vient de Dieu au siècle se mesler.

Dieu

*Dieu par soy engendré, que rien ne peut apprendre,  
 Sans mere, non-émeu, dont on ne peut comprendre  
 Par parole le nom, habitant dans le feu  
 Dans vn feu lumineux. Voilà que c'est de Dieu,  
 Mais nous autres courriers, qui portons la nouvelle,  
 Ne sommes rien sinon de Dieu vne parcelle.*

AVLTRE ORACLE DV  
 même Démon.

*Ioue estoit, est encor, & sera pour iamais.  
 O grand Ioue, ie sens, las, ie sens desormais  
 Defaillir la clarté & la vois des oracles!  
 Las, hélas! plaignez-vous, ô Trepies, mes signacles,  
 Car Apollon se meurt, il se meurt, pour autant  
 Que la clarté du Ciel le force non content.*

AVTRE ORACLE DV MEME  
 Démon touchant la vraye Religion.

*Seul le peuple Chaldé, & seul le peuple Hébricu  
 De sagesse est doüé, qui adorent vn Dieu  
 Roy par soy engendré, Roy à qui la nature  
 De toute chose doit son estre & géniture,  
 Dont la Terre, le Ciel, & la Mer ont terreur,  
 Le Tartare manoir & les Démons horreur.*

CANTIQUE QVE CHANTA MOYSE  
 apres que Faraon & son armée furent enue-  
 lopez en la Mer rouge: Tourné  
 del'Hébricu.

*Ores ie chanteray à l'Eternel vnique,  
 Car magnifiquement son œuure est magnifique;  
 Il a precipité & a fait abismer  
 Cheual & Cheuaucheur en la profonde Mer.*

*Le Sei-*

Le Seigneur est ma force, & Hymne de louenge,  
 Et pour ma sauueté d'avec moy il se reuge;  
 Il est mon Dieu puissant, & pource en vn beau lieu  
 Sa Tente veus dresser: de mon pere il est Dieu  
 Ee je veus l'exalter. l'Eternel est vn homme  
 Heroïque au combat, l'Eternel il se nomme.  
 Il a jetté en mer les chariots roulans  
 De Faraon superbe, & ses squadrons volans;  
 De ses Princes l'élite a toute esté plongée  
 Au fons de la mer Rouge, & dedans submergée:  
 Les grans gouffres des eaus les sont venus cacher,  
 Ils sont allez à fons comme vn pèsant rocher.  
 Ta dextre, ô Eternel, en sa puissance excelle,  
 Ta dextre, ô Eternel, ront l'ennemi rebelle,  
 Et avec ta grandeur de triomfant arroy  
 Tu détruis ceus qui sont éleuez contre toy:  
 Tu élances ton ire & fureur embrasée  
 Qui les deuore ainsi que l'étoile rasée.  
 Au vent de ton courroux s'amassa le cours d'eau  
 Et se tindrent les flots stables comme vn monceau:  
 Des gouffres tortueus se cailla toute l'onde  
 Et s'époissit au cœur de la mer plus profonde.  
 L'Ennemi auoit dit, Je les suiuray de pres,  
 Je les attaindray bien, je partiray apres  
 La dépouille conquise, & mon ame assouvie,  
 Le glaiue nu au poin leur osteray la vie:  
 Tu soufflas ton esprit, la Mer sur eus se met,  
 Et dans les fortes eaus fondent comme vn plommer.  
 Qui est entre les fors, Eternel, ton semblable?  
 Qui est en Sainteté comme toy vénérable?  
 En loüenges terrible, & merueilles ouurant?  
 Tu étendis ta dextre, & la Terre s'ouurant  
 Vint à les engloutir. Tu as par ta clémence

Ce peuple racheté, tu l'as par ta puissance  
Conduit au beau séjour de ta grand Sainteté.  
Les peuples l'ont ouï, lesquels en ont esté  
Du tout épouventez, & ceus de Palestine  
Surpris de la douleur de la femme en gesine:  
Alors les Chefs d'Edom en ont esté troublez,  
Et les fors de Moab de treneur tous comblez,  
Et les Chananéens pleins de creinte & de doute  
Sont du tout écoulez comme l'eau goutte à goutte:  
Tombe encor dessus eus la peur & la terreur,  
Et que ton puissant bras leur cause tant d'horreur  
Que du tout ils soyent fais semblables à la pierre,  
Jusqu'à tant que ton peuple ait passé en ta terre,  
Jusqu'à tant que du tout y soit, di-je, passé  
Ce peuple, ô Eternel, que tu t'es amassé.  
Là tu l'amèneras lui plantant son partage  
Dessus le mont sacré de ton propre héritage.  
Tu t'es fait, Eternel, vn lieu pour séjourner  
Tes mains ont peu Seigneur, vn Sanctuaire orner.  
L'Eternel régnera à iamais & sans cesse:  
Car avecques son char, avec la tourbe épessé  
De tous ses cheualiers est en la mer entré  
Le superbe coursier de Faraon outré.  
Et sur eus l'Eternel a toute ramenée  
L'onde de la grand Mer. Mais bien s'est pourmenée  
La race d'Israel de la Mer au milieu,  
Ainsi qu'en terre seche, & en assésuré lieu.

## CANTIQUE TOVRNE SELON

l'Hébreu du 26. Chap. d'Esaye.

## 1. Stance.

IESVS nous est vne Cité bien forte  
Où seront mis les murs & l'auant-mur.  
Ouurez ouurez vne chascune porte,  
Afin qu'y entre vn peuple iuste & pur  
La verité gardant en toute sorte.

## 2. Stance.

Tu garderas en pais & repos seur  
L'homme duquel le desir & pensée  
S'appuye en toy, espérant ta douceur.  
Vostre esperance au Seigneur élançée  
Soit à jamais, car en Iah, le Seigneur  
Est vne Roche aus siècles balancée.

## 3. Stance.

Il courbera ceus qui sont assis haut,  
Et la Cité superbe & éluee  
Eera brucher: il la fera d'un saut  
Tomber par terre, & de son pois gréuée:  
Toucher la poudre, où son orgueil defaut.

## 4. Stance.

Elle sera avec le pied foulée  
Avec les piez de l'humble souffreteus,  
Et sous les pas des poures saboulée.  
La sente est droite au juste & piéteus,  
Droit le chemin & l'ornière roulée  
Que va dressant le bon & vertueus.

## 5. Stance.

O Eternel, en toy est nostre attente,  
Voire au sentier de tes iugemens droits,  
Et le desir de toute ame contente.

*Est en ton nom, & qu'elle en tous endroits  
Aye de toy la mémoire présente.*

## 6. Stance.

*Mon Ame, ô Dieu, t'a souhaité la nuit,  
Mais mon Esprit, qui dedans moy repose,  
Te cherchera de grand desir conduit  
Au plus matin quand l'Aurore est éclosé.  
Ton iugement en la terre produit,  
Tous apprendront justice en toute chose.*

## 7. Stance.

*Qu'on ait pitié du méchant, qui n'a point  
Appris justice, ains en la terre même  
Des droituriers, exerce & se conjoint  
L'iniquité : Dieu en gloire suprême  
Il ne verra jamais en aucun point.*

## 8. Stance.

*O Eternel, ta main est estendue  
A celle fin qu'ils ne regardent plus.  
Et ils verront, & sera confondue  
La jalouſie en ce peuple confus :  
Voire le feu, & la flamme épandue  
Dévorera tes ennemis escluz*

## 9. Stance.

*O Eternel, vne pais ordonnée  
Nous donneras, car auſſi tu as fait  
Toute noſtre œuvre, & pour nous l'as ornée :  
O Eternel noſtre Dieu, ſans ton fait  
Maîtres ſur nous leur puissance ont bornée :  
Mémoire aurons de ton ſeul nom deſſet.*

## 10. Stance.

*Non, que les mors ne retrouuent la vie,  
Que les Géans ne ſe releuent pas,  
A ceſte fin ta iuſtice aſſouuis*

Les a brisez & conduis, au trépas,  
Et as du tout leur mémoire ravie.

## II. Stance.

La Gent tu as accreüe, ô Eternel,  
Tu as la Gent accreüe & augmentée,  
Tu t'es aquis vn honneur solennel,  
Et as la Terre en ses fins dilatée:  
A toy, presse, ont en recours isnel,  
Et en bas cry ta doctrine exaltée.

## I2. Stance.

Comme la femme estant grosse d'enfant,  
Lors que le temps de l'enfanter approche,  
En son travail à haute voix l'air sand  
Pour la douleur qui sa matrice écorche,  
Tout ainsi nous, ô Seigneur triamfant,  
Auons esté, n'ayans ta grace proche.

## I3. Stance.

Conceu auons, & en travail esté,  
Et enfanté presque le vent spirable:  
Et dans le rond de la terre habité  
Nous n'auons fait le salut desirable:  
Dont ne sont cheus, (comme auoient mérité)  
Les habitans de ce monde habitable.

## I4. Stance.

Tes mors viuront, & avec mon Corps mort  
Seront mis sus: habitans la poussière,  
Eueillez-vous, & chantez d'un ton fort  
**T A R O V S E E E S T R O V S E E D E L V M I E R E :**  
Et le terroir des Géans plein d'éfort  
Renuerferas sans laisser place entière.

## I5. Stance.

Va-ten, mon peuple, entre en tes beaux prourpris  
Et dessus toy ferme ton huis & porte;

Et

*Et quelque peu, que tu ne sois surpris,  
Tien-toy caché, tant que la fureur forte  
Passe du tout, & le courroux épris.*

16. Stance.

*Car ie voy-là l'Eternel de sa place  
Prest à sortir, pour punir le péché  
Sur l'habitant de ce terrestre espace:  
Alors le sang en la terre caché  
Eli' fera voir, sans plus couvrir la face  
De ses occis, ni leur sang épanché.*

### CHANT ROYAL I. SVR LA

*pure & tres-saincte Conception  
de la Vierge.*

*Par vn labour de toute chose maistre  
Le Diamant on voit élabouré,  
Et le Saphir qui fait l'or apparoiſtre  
Comme vn esprit dans vn corps entouré:  
L'Orfèvre expert polit la Cornaline,  
Et peut donner forme à la Crapoudine;  
Le laspe dur, & le Pyrope beau  
Sont ebauchéz au fil de son ciseau:  
Mais d'œuvre humain ne fut pas contrefaite  
(Pour embellir tout le rond de l'anneau)  
La Perle Iuifue en Nature parfaite.*

*Son lustre blanc, qui tant la fait connoistre,  
Est naturel, non de fard décoré,  
Sa forme ausy dont la longueur peut estre  
Comme le Glan du bon Siècle doré,  
Et son émail de meinte marque insigne  
Fut compassé avec la main diuine  
De l'Eternel, qui ce braue ioyau*

*Doña*

Doïa d'un teint en purité iumeau,  
 Voulant qu'on dist qu'il auoit seule faite  
 (Sans aucun traict de Lemn. n pinceau)  
 La Perle Iuifue en nature parfaite.

Encor voulut de grande clarté mettre  
 Sur chasque ligne vn rayon coloré,  
 Pour de beauté vn seul point n'y obmettre  
 Et que ce feust vn ceuvre pandoré ;  
 Et comme l'Ambre, & vn Aymant plus digne  
 Cestuy l'Acier, & de Ceres benigne  
 L'autre l'espy tire desous le fleau.  
 Ainsi sans plus son éclairant flambeau  
 Descendre fist Phébus en sa charette,  
 Si que neuf mois retint le Iouuenceau  
 La Perle Iuifue en nature parfaite.

Et bien que l'œil qui en ce parc void paistre  
 Par chascun iour l'animal honoré,  
 Ait peu maint lieu tant vrbain que champestre  
 Où humblement est encor adoré ;  
 Ce néantmoins de gemme sy poupine  
 Il confessa son Indie orfeline,  
 Voire Orient, & de Pactole l'eau  
 Où se baigna iadis le Iuge veau.  
 Puisque à la voir le Soleil se délecte,  
 Croirre la doibit vn chasque bon cerueau  
 La Perle Iuifue en nature parfaite.

Dieu tout puissant la Vierge nous fist naistre  
 Vuide d'erreur, afin qu'incorporé  
 F'eust son Filz le cheuallier adextre  
 Qui de sa Croix a Satan enferré,

Et y graua de Vertu mainte ligne  
 Pour illustrer de chasteté le signe:  
 Puis Iesus-Christ affublé du manteau  
 D'humanité, y vint mirer sa peau,  
 Seulle trouuant bien pollie & bien nette  
 (Quoy que iamais n'eust senty le marteau)  
 La Perle Iuisue en nature parfaite.

Prince du Puy, ie voile du bandeau  
 Du clair Phébus le saint Adam nouveau:  
 Par vn aneau le Monde i'interpréte,  
 Et la Vierge est au teint de Colombeau  
 La Perle Iuisue en nature parfaite.

## CHANT ROYAL II. SVR LA

pure & tres-saincte Conception  
 de la Vierge.

Lors que regnoit Auguste heurus & sage  
 Sus la rondeur de ce Monde apaisé,  
 On vid vn Aigle au dessus du nuage  
 Fendre le Ciel de son vol disposé:  
 Qui par apres modéra sa volée  
 Pour contempler ceste basse vallée,  
 D'vn œil agu, comme l'éclair, perçant,  
 Seul pouuant voir Phébus resplendissant.  
 Puis il ietta dessus Liuie assise  
 (Voire du haut du nuage passant)  
 La poulle blanche au Ciel Empire prise.

Elle n'auoit le corps ni le plumage  
 Taché de noir, ni tant soit peu, brisé,

r

Et si

Et sy portoit pour ne craindre l'orage  
 Dedans son bec le Laurier tant prisé,  
 Etant chargé de graine entremêlée,  
 Qui donnoit lustre à toute la feuillée  
 De ce rameau de Laurier verdissant:  
 Laurier contraire au vénéin noircissant,  
 Laurier honneur de la Victoire acquise,  
 Par lequel seul a renom florissant  
 La Poulle blanche au Ciel Empire prise.

Ce Rameau verd par vn divin présage  
 Lors on planta en lieu bien deuisé,  
 Duquel issu est vn sacré bocage,  
 Dont les Césars en triomfe ont usé:  
 Et du rameau la cime est pullulée  
 Si droitement, qu'au Ciel elle est allée:  
 Au lieu, d'où l'Aigle, oiseau sur tous puissant  
 Le garde seur du foudre punissant,  
 Auoit transmis à Druille surprise  
 Le saint Laurier en beauté accroissant  
 La Poulle blanche au Ciel Empire prise.

L'Aspic enflé ( tuant le personnage  
 Des-qu'il l'aura de vénéin arrousé  
 Si lors le membre où a vomis sa rage  
 N'est aussi tost des autres diuisé )  
 De sa poison ne rendit onc souillée  
 Plume ne chair de la Poulle auollée:  
 Bien qu'elle n'eust, pour vénéin repoussant,  
 Mengé punaise au bois pourri naissant.  
 Aussi contre elle et sa blancheur qu'on prise,  
 Toujours conneut l'Aspic trop impuissant  
 La Poulle blanche au Ciel Empire prise.

Dieu

Dieu l'Aigle fort, qui sous son aile large  
 Jadis couvrit Israël déprisé,  
 Ainsi qu'Ajax couvroit desous sa targe  
 L'enfant Teucer adestre & aduisé,  
 Garda la Vierge en sa court étoillée,  
 Et la conceut tousiours immaculée,  
 Puis enuoya dans son ventre croissant  
 CHRIST son seul fils tous les maus dechassant,  
 Qui dessus Mort a victoire conquise,  
 Et sur Satan, qui ne fut onc bléçant  
 La Poulle blanche au Ciel Empire prise.

Prince du Pui, cest Aspic vomissant  
 Est l'Auersaire & Lyon rugissant,  
 Drusille aussi est Anne bien aprise:  
 Et la Vierge est de cœur obeissant  
 La Poulle blanche au Ciel Empire prise.

CHANT ROYAL III. SVR LA  
 pure & tres saincte Conception  
 de la Vierge.

Pour Iupiter le Chesne a renommée,  
 Et pour Venus le Myrte est en honneur,  
 Minerue rend son Oliue estimée,  
 Le Peuplier plaist au Thébain gouverneur:  
 Bacchus sa Vigne & son Lierre embrasse,  
 De son Laurier Phébus son chef enlasse,  
 Le noir Pluton en l'Enfer stigieus  
 Est du Cypres funébre soucieus:  
 Le Pin hautain est aimé de Cybelle:  
 Mais l'Eternel fauorise des Cieus  
 La Térébinthe vnique & toute belle.

Pres de Chébron ville de l'Idumée  
 Cest arbre on void admirable en grandeur,  
 Lequel print pied dedans la terre aymée  
 Des que le Ciel comprint en sa Rondeur  
 Le feu & l'Air, l'Eau & la Terre basse;  
 Qui d'un accord pour orner ceste place  
 Prindrent plaisir chascun à qui mieus mieus  
 A faire l'arbre en tout si precieus  
 Qu'en l'Vniuers il n'y eust plante telle,  
 Et que tousiours feust iune entre les vieus  
 La Térébinthe vnique & toute belle.

Plus droicte elle est que la Palme famée  
 Qui se ressourd malgré la pesanteur,  
 Et semble à voir que sa cime ramée  
 Jusque à la nue égalle sa hauteur;  
 Que di-je égalle? ainçois qu'elle surpasse  
 Et monstre bien que desia elle est lasse  
 D'estre icy bas: Et veult entre les Dieus  
 Avoir son lieu dans le Ciel radieus  
 Qui ne se change au temps le plus rebelle.  
 Ausy ne meurt par le temps enuieus  
 La Térébinthe vnique & toute belle.

Bien qu'Aquilon de sa force animée  
 Puisse ployer des plantes la rigueur,  
 Bien qu'Eure aussi de sa bouche allumée  
 Puisse tarir leur humide vigueur,  
 Et bien qu'Auster qui les pluyes amasse  
 Avec Zéfire abaisse leur audace:  
 Ce néantmoins tous ces quatre enuieus  
 N'ont point rendu ceste arbre vicieus  
 Ni en son pied, ni mesme en sa coupelle.

Donc

*Donc à bon droit ie chante en dépit deus  
La Térébinthe vniue & toute belle.*

*D'elle est issue vne fleur embamée  
Qui a esté vn confort bien meilleur  
Que le Rameau de la sage Cumée,  
Ny que Moly de Mercure la fleur,  
Le Rameau d'or a peu flechir la face  
De Proserpine, & l'autre l'efficace  
De la sorcière & son iust odieux:  
Mais telle fleur a rompu les bas liens,  
Et a vaincu la volupté mortelle,  
Voire a gardé des vents iniurieux  
La Térébinthe vniue & toute belle.*

*Prince, les Vents froids chauds & pluuieux  
Sont les pechez horribles furieux:  
Le Fils de Dieu est la fleur éternelle,  
Et Marie est d'esprit, de corps & d'yeus  
La Térébinthe vniue & toute belle.*

CHANT ROYAL III. SVR LA  
pure & tres-saincte Conception  
de la Vierge.

*Quand des pechez les furieuses ondes  
Eurent noyé la terre des humains,  
Le seul Repos de l'Arche des trois Mondes  
Feist reposer l'ouurage de ses mains  
Desus les Mons de la haute Armenie,  
Hateur de Dieu au Siécle d'or benie:  
Puis mist dehors par son Verbe tout beaux*

Le sens Ombreus qui est vn noir Corbeau  
 Qui ne retourne apporter la nouvelle:  
 Seule reuint ne trouuant que de l'eau  
 La toute-belle & chaste Colombelle.

Du sens obscur les ailes vagabondes  
 Vont çà & là errant en leurs desseins:  
 Mais l'Ame pure entre les eaux immondes  
 Des passions & appetits mal seins,  
 Ne trouuant point de fermeté munie,  
 Single de l'aile en fin argent brunie  
 Et rentre droit au Centre du Rondeau  
 D'Eternité sans voile & sans bandeau,  
 Pource que lors la Sagesse éternelle  
 De cil qui Est retire en son vaisseau  
 La toute belle & chaste Colombelle.

Là se tient coye en estase profonde,  
 Et y reçoit les rays dous & serains  
 De son Amant; heureuse Ame qui sonde  
 D'vn tel soleil les Secrets souuerains:  
 Elle apparoit vne Aurore fleurie  
 Et pleine Lune estant de luy chérie,  
 Elle sejourne au perthuis. du quarreau  
 Trenché du Mont sans mains & sans marteau,  
 Et son Espous sa compagne l'appelle.  
 Douce vois a, & plaisant l'œil iumeau  
 La toute-belle & chaste Colombelle.

Le grand Moteur des Sfères toutes rondes  
 L'vnique Objet de tous Oyseans hautains,  
 Ayant fermé des Abismes les bondes,  
 Laisse couler quelques briefs iours certains;

Puis

Puis de réchef met dehors son amye  
 Qui a trouué la tempeste finie,  
 Les flots taris en meint & meint coupeau;  
 Doncelle a pris d'Oliue le rameau,  
 Et de la pais messagère fidelle  
 Porte au Repos signe du renouveau  
 La toute-belle & chaste Colombelle.

On a bien veu des colombelles blondes  
 Voler au camp d'Anthoine & des Romains  
 Ayans aus piedz des lettres trop fécondes,  
 Qui contenoient aduertissement meints,  
 Et a raport de telle compagnie  
 Vinct Discorde, & Pais estoit banye:  
 Mais d'Oliuier le fueillage nouveau  
 Que fist sortir la Fille du cerueau  
 Contre vn cheual armé pour la querelle,  
 Appaise tout & enporte le seau  
 La toute-belle & chaste Colombelle.

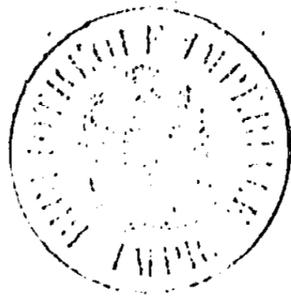
Prince, l'Oliue au bec de mon Oyseau  
 C'est IESVS CHRIST de Dieu paisible Aigneau:  
 L'Arche à trois rangs du Monde le Modelle;  
 Et Marie est dedans ce grand Bateau  
 La toute belle & chaste Colombelle.

## SONNET A LA VIERGE:

Bien iune ie chantay, ô Vierge tres-élue,  
 Ta grand Conception, qu'auant qu'on vist tourner  
 Le Ciel sur son puiot, mon Dieu préueut d'ornier  
 De toutes les Vertus sans estre en rien polue.

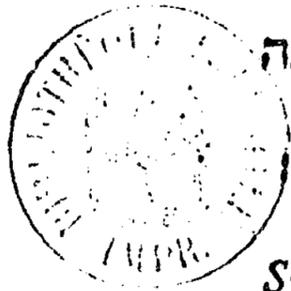
Car des femmes tu fus la seule bien-voulue  
 Où le verbe Eternel se voulut incarner,  
 Et mesme où l'Infiny éleut de se borner  
 Que borner ne peut pas la Sphère reuolue.

Et pource que deslors ma Muse bien petite  
 Par quatre fois receut honneur de ton merite,  
 Je te vien consacrer d'esprit tranquille & calme,  
 Le pris de la victoire, & dessus ton autel  
 Je t'appen maintenant en Trofée immortel  
 Deux branches de Laurier, & deux rameaus de Palme.



חרון המהבר על אופניו:

אופן בתוך אופן ורוח החיה  
על אור יאור כמו מראה רואה  
היה נביא אמת אשר צופה היה  
הסוד יסוד ונאות אל גאה:  
אך אם יהי גלגול בגלגל הפני  
ורגיל בגיל ואור פה הצופה  
יגל וגם דוד בתוך האופני  
אגיד נגיד ואצפח אל יופה



*Symbolum Auctoris.*

תפוחי זהב במשכיות כסף דבר דבר על אפניו:  
*Ce sont des Pommes d'or sous la treille argentée,  
Que la Parole dite en ses Cercles entée.*

Præcedentes octo libros De secretis Aeternitatis, post  
attentam lectionem & examinationem, approbavi. 24.  
Aprilis Anno 1570. Thomas Gozeus à Vellomonte sacrae  
Theologiae professor & librorum visitator.

Quòd de Mundi anima aliquoties scribit, Platonicum  
est, sicut auctor in suis annotationibus declaravit: Simili-  
ter quoque sentit de calorum Harmonia, & de animabus  
de cælo immisis. Gozeus.

OPVS hoc Rhythmo Gallico conscriptum à D. GVIDONE  
LE FEVRE magnam eruditionem in se continet, ingenio sub-  
limi ac defecato, imò propemodùm caelesti compositum, quo Aeterni-  
tatem diuinam dexteritate singulari comprobatur, etiam ex natu-  
ralibus causis ac mundi sensibilis forma, cum nonnullis alijs hinc  
adiunctis. Quae perlegi attentè, ac quantum fieri potuit cautè:  
Nec arbitror in hoc opere esse quod aduersetur fidei Catholicae, aut  
sanctae Romanae, seu Vniuersali Ecclesiae. Saluo semper meliorum  
aliorum iudicantium calculo, quorum rectiori ac saniori iudicio  
acquiesco. Teste meo Chirographo.

Nicolaus Intosanus à Fraxinis Theol.  
Licentiatus indignus.

PRIVILEGE.

LA Maiefté Royale a permis & donné priuilege à Chriſtoſte Plantin ſon Imprimeur, de pouuoir imprimer, vendre & diſtribuer par tous ſes païs, terres & Seigneuries; *L'Encyclic des ſecrets de l'Eternité*. deſſendant à tous autres imprimeurs d'imprimer le ſemblable, ni ailleurs imprimé le vendre ou diſtribuer deuant ſix ans accomplis du iour de la premiere impreſſion acheuée, ſur peine de conſiſcation des liures qui ſeroient trouuez d'autre impreſſion que de la ſienne, comme plus amplement il appert par les lettres d'oſtroy, Données à Anuers le 23. d'Octobre. 1570. Au Conſeil priué.



Signé

de Langhe.